

Numéro 4 / Année 2014

Synergies Monde Méditerranéen

Revue du GERFLINT

**Entre langues et cultures
Histoire présente
et passée en Méditerranée**

**Coordonné par Nelly Carpentier
et Yves Montenay**



Synergies

Monde Méditerranéen

numéro 4 / Année 2014

Entre langues et cultures
Histoire présente
et passée en Méditerranée

**Coordonné par Nelly Carpentier
et Yves Montenay**



REVUE DU GERFLINT
2014

POLITIQUE EDITORIALE

Synergies Monde méditerranéen est une revue francophone de recherche en sciences humaines. Strictement scientifique, libre de toute attache idéologique, religieuse ou politique, elle a pour finalité de rapprocher les chercheurs, quel que soit leur lieu de résidence dans le monde, en vue de traiter objectivement, courtoisement et équitablement toute question liée à l'espace historique, géographique ou humain de la Méditerranée.

Sa vocation est de mettre en œuvre, dans l'espace méditerranéen, le Programme Mondial de Diffusion Scientifique Francophone en Réseau du GERFLINT, Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale. C'est pourquoi elle publie des articles dans cette langue, mais sans exclusive linguistique et accueille, de façon majoritaire, les travaux issus de la pensée scientifique des chercheurs francophones du monde méditerranéen dont le français n'est pas la langue première. Comme toutes les revues du GERFLINT, elle poursuit les objectifs suivants: défense de la recherche scientifique francophone dans l'ensemble des sciences humaines, promotion du dialogue entre les disciplines, les langues et les cultures, ouverture sur l'ensemble de la communauté scientifique, adoption d'une large couverture disciplinaire, aide aux jeunes chercheurs, formation à l'écriture scientifique francophone, veille sur la qualité scientifique des travaux.

Libre Accès et Copyright : © *Synergies Monde méditerranéen* est une revue éditée par le GERFLINT qui se situe dans le cadre du libre accès à l'information scientifique et technique. Sa commercialisation est interdite. Sa politique éditoriale et ses articles peuvent être directement consultés et étudiés dans leur intégralité en ligne. Le mode de citation doit être conforme au Code de la Propriété Intellectuelle. La reproduction totale ou partielle, l'archivage, l'auto-archivage, le logement de ses articles dans des sites qui n'appartiennent pas au GERFLINT sont interdits sauf autorisation ou demande explicite du Directeur de publication. La Rédaction de *Synergies Monde méditerranéen*, partenaire de coopération scientifique du GERFLINT, travaille selon les dispositions de la Charte éthique, éditoriale et de confidentialité du Groupe et de ses normes les plus strictes. Les propos tenus dans ses articles sont conformes au débat scientifique et n'engagent que la responsabilité de l'auteur. Toute procédure irrégulière entraîne refus systématique du texte et annulation de la collaboration.

Périodicité : Annuelle
ISSN 2110-6126

Président

Jean-Pierre Cuq : Président de la FIFP

Directeur de publication

Jacques Cortès, Professeur émérite,
Université de Rouen, France

Rédacteur en chef

Jacques Demorgon, Philosophe et sociologue

Rédactrice en chef adjointe

Nelly Carpentier, Université de Paris Descartes, France

Siège en France

GERFLINT

17, rue de la Ronde mare

Le Buisson Chevalier

27240 Sylvains les Moulins - France

www.gerflint.fr

gerflint.edition@gmail.com

Contact du comité de rédaction :

synergies.mondemediterraneen@gmail.com

Comité scientifique

Ibrahim Al Balawi (Prof. Linguiste), Saddek Aouadi (Prof. Linguiste), Maurice Aymard (Prof. Historien), Bernard Cerquiglini (Prof. Linguiste), Claude Condé (Prof. Linguiste), Jean Dufournet (Prof. Émérite, Littérature médiévale), Pierre Janin (Inspecteur Général à la DGLFLF), Michael Kelly (Prof. Linguiste), Jean Lacroix (Prof. Émérite, Italianiste), Daniel Lebaud (Prof. Linguiste), Salah Mejri (Prof. Linguiste), Edgar Morin (Directeur de Recherches honoraire du CNRS, sociologue), Xavier North (Délégué Général à la Langue Française et aux Langues de France), Alain Rey (Linguiste lexicographe), Antonio Torrenzano (Prof. Économie industrielle), Marie-Berthe Vittoz (Prof. Linguiste).

Comité de lecture

Sophie Aubin (Docteur ès Lettres, MDC. Linguiste), Chantal Forestal (MDC HDR et qualifiée, Didacticienne des langues), Albert Cortès (Inspecteur, Historien), Daniel Modard (MDC, Linguiste), Madeleine Rolle-Boumic (Docteur ès Lettres), Mansour Sayah (Professeur Linguiste), Vidya Vencatesan (Prof. Médiéviste), Laurence Vignes (MDC, Linguiste).

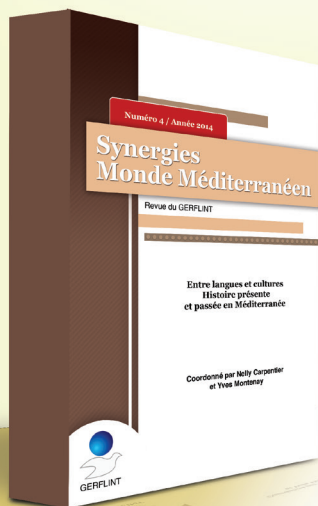
Patronages

DGLFLF du Ministère de la Culture, Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris, Ministère français de l'Éducation nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche (DREIC).

Numéro financé par le GERFLINT.

PROGRAMME MONDIAL DE DIFFUSION SCIENTIFIQUE FRANCOPHONE EN RÉSEAU

Synergies Monde méditerranéen
<http://gerflint.fr/synergies-monde-mediterraneen>



Indexations et référencements

DOAJ
EBSCOhost (Communication Source)
Ent'revues
Héloïse
MIAR
Mir@bel
ROAD
SHERPA-RoMEO
Ulrich's

Synergies Monde Méditerranéen, comme toutes les *Revues Synergies du GERFLINT*, est indexée par la Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris (*Pôle de soutien à la recherche*) et répertoriée par l'ABES (*Agence Bibliographique de l'Enseignement Supérieur, Catalogue SUDOC*).

Disciplines couvertes par la revue

- Ensemble des Sciences Humaines et Sociales
- Culture et communication internationales
- Sciences du langage, littératures francophones et didactique des langues-cultures
- Éthique et théorie de la complexité

Entre langues et cultures Histoire présente et passée en Méditerranée

Coordonné par Nelly Carpentier et Yves Montenay



Sommaire



Jacques Cortès	7
Préface	
L'Occident est-il en train de manquer le coche de l'avenir ?	
Réflexions à partir de la théorie de David Cosandey	
Nelly Carpentier	15
Présentation générale	
L'intérêt humaine antagoniste	
I. Entre langues et cultures	
Selma El Maadani en entretien avec Yves Montenay	25
Le nouveau tiffinagh. Un alphabet disparu sauvera-t-il langues et cultures berbères ?	
Syrine Ben Slymen, Vincent Meyer	39
Sentiment d'appartenance, communication et développement territorial en Tunisie	
Nelly Carpentier	55
Moldavie : La francophonie et même <i>La Francopolophonie</i> !	
Thomas Rist	63
Devant la recrudescence du « sur »	
II. Histoire présente et passée en Méditerranée	
Yves Montenay	73
Echos des mondes musulmans en 2014	
Jacques Demorgon	109
Hellènes, Romains, Européens autour de la Méditerranée	
Pierre Landete	121
Sappho de Lesbos... et l'anandrisme	
Jacques Demorgon	137
Inventer le réel, l'expérience, la science : de Chine en Grèce et en Italie. Avec Jullien	
Nelly Carpentier, Caroline Dessenne	161
Le « secret » de l'humain ? Questions à Jacques Demorgon sur Goody, Cosandey et Jullien	

III. Lectures et analyses

Jacques Demorgon	171
Secret de l'Occident ou de l'humain ? <i>Sociétés « combattantes »</i> et « progrès scientifiques ». Avec Cosandey	
Christian Lochon	189
Malek Chebel, penseur méditerranéen moderne	
Jacques Demorgon	197
De l'histoire européenne à l'histoire planétaire anthropologique	
Annexes	
Profils des auteurs.....	213
Consignes aux auteurs de la revue <i>Synergies Monde Méditerranéen</i>	215
Le GERFLINT.....	219

Préface :
L'Occident est-il en train de manquer le coche de l'avenir ?
Réflexions à partir de la théorie de David Cosandey¹



Jacques Cortès
Fondateur et Président du GERFLINT, France

« Il y a [...] quelque chose qui n'existe pas
et qui est pourtant la chose la plus importante
entre toutes les choses importantes,
la seule qui vaille la peine d'être dite
et la seule justement qu'on ne puisse dire »

Vladimir Jankélévitch²

*L'Europe possède une étendue de frontières maritimes
« libres » qui n'a d'équivalent dans aucun autre continent.*

Edgar Morin et Mauro Ceruti³

Jacques Attali⁴

La raison d'être de l'Histoire, c'est sa propre négation

*De multiples signaux (réchauffement climatique,
hausse du niveau des océans, pollution endémique etc.)
jointes à l'incapacité des gouvernants à penser le monde de manière systémique,
sont en train de provoquer « l'effondrement de la civilisation occidentale ».*

Les « Lumières » sont désormais loin derrière nous.

L'humanité est déjà dans « l'Age de la pénombre »

Erik M. Conway et Naomi Oreskes⁵

Lorsque Jacques Demorgon m'a fait l'honneur de me demander une Préface pour ce numéro 4 de la revue *Synergies Monde Méditerranéen*, j'ai évidemment accepté d'emblée, mais avec le sentiment que je m'engageais très imprudemment dans une aventure qui, pour être certainement passionnante, ne manquerait pas de me plonger dans une inquiétude constante pour cause d'ingénuité. Comme tout Terrien de base, en effet, je vis sur⁶ le très bourdieusien concept d'*habitus*, avec mon capital culturel bien statique et impressionniste, réduisant toute « substance » (l'absolu selon Saussure) à ses « modes » et « faux-semblants » (comme dirait Jankélévitch), et mon activité conceptuelle anagogique, quoique tentant de s'élever jusqu'à des hauteurs spirituelles à peu près convenables, plafonne assez vite au niveau de vérités admises qui ne sont

rien d'autre, je le crains, qu'un tissu de lieux communs et d'apparences.

En ce qui concerne ce numéro, il est tellement riche que je réserverai mes commentaires au seul contenu du livre de Cosandey, ce qui témoigne de ma part d'une audace certaine car cet ouvrage est une synthèse historico-géographico-philosophique colossale ne visant à rien moins qu'à nous faire comprendre « le secret de l'Occident » pour aboutir, complémentaiement, à nous familiariser avec « une théorie générale du progrès scientifique ».

Mais soyons plus précis : en fait, ce n'est pas exactement ce que dit Cosandey, car il emploie la préposition *vers* dans son sous-titre général, et cela change tout⁷. Le présentateur de l'ouvrage, Christophe Brun (pp. 11-85), manifestement enthousiaste (sentiment panégyriste que je comprends parfaitement et partage volontiers avec lui) est le premier à nous recommander la prudence en matière de jugement sur un ouvrage aussi complexe. Ce n'est pas la théorie générale du progrès scientifique que Cosandey nous propose, mais un cheminement « vers une théorie » (ce qui sous-entend qu'elle n'est pas la seule) sûrement utile pour tenter l'aventure d'un projet explicatif global, hardi, convaincant et pourtant très surprenant. Et Christophe Brun de nous signaler lui-même, d'entrée de jeu, trois obstacles majeurs susceptibles de bloquer ce que j'appellerais, de façon précieuse, « l'esthétique de la réception »⁸ de l'ouvrage, à savoir, selon les potentialités négatives suggérées (mais écartées) par Christophe Brun, « l'indifférence », « l'échouage sur les hauts fonds du déjà vu » et « le naufrage sur les récifs du réductionnisme déterministe » (p.35). C'est ce qui s'appelle non pas désarmer par avance toute contradiction mais simplement prévenir un éventuel détracteur qu'il s'agit d'une tentative d'élucidation effectuée à partir d'un point de vue sinon ignoré jusqu'ici, du moins assez peu exploité.

C'est donc un peu par provocation que j'ai choisi la citation de Jankélévitch mise en premier exergue de cette préface, car la philosophie de *la précarité* et de *l'éphémère* dont sont nourris *le je-ne-sais-quoi* et *le Presque-rien* de Jankélévitch, contraste de façon intéressante avec la position très engagée de Cosandey, économiste et physicien, prenant une position résolument empiriste pour évoquer le « secret » jusqu'ici bien gardé du progrès scientifique de l'Occident. Ce secret apparaît au lecteur de Cosandey comme une sorte de mécanisme d'autant moins mystérieux qu'il nous le livre comme une simple équation à deux inconnues. Je cède la parole, pour expliquer ce petit miracle d'intelligence, à un commentateur volontairement anonyme s'exprimant sur son blog personnel où il dit ceci : « *Le développement technologique et scientifique a eu lieu partout où une civilisation a connu le succès commercial, (.) favorisé par une division politique stable (les deux conditions d'une bonne « méreuporie », du grec meros, « diviser » et euporeos, « être dans l'abondance »). Ces conditions sont réunies lorsqu'une civilisation trouve à s'installer sur un territoire propice à la fois aux échanges et à la division politique. Cela implique concrètement que le découpage*

des côtes facilite les échanges marchands (le transport par mer coûtant durablement moins cher que par route), et la définition de frontières sinon totalement naturelles du moins stables ».⁹

Revient donc à Cosandey le mérite de nous proposer un chemin pour comprendre ce qui, en fin de compte, ne serait rien d'autre que le résultat d'une conjoncture complexe dont l'Occident a bénéficié pendant un bon millénaire (et bénéficie toujours). Pour lui, le secret en question doit être traité comme une énigme à résoudre en s'appuyant non plus sur l'abstraction d'hypothèses verbeuses plus ou moins élégantes, mais sur le constat objectif de faits historico-géo-économico-politiques concrets. Il postule pour cela la possibilité d'une théorie non pas poétiquement prédictive au sens mystique et platonicien du terme, mais rationnelle (sinon scientifique) et surtout convaincante. Résumons : la théorie explicative du secret de l'Occident est construite sur deux faits d'observation :

1. thalassographique d'abord : les Etats occidentaux sont toujours proches d'une mer qui leur confère le double avantage, d'une part, d'être protégés par les échancrures de leur littoral, d'autre part de communiquer facilement les uns avec les autres ;
2. méreuporique ensuite : les mers ont ainsi favorisé - lorsque la configuration de leurs rivages le permettait, la création d'Etats stables qui, par le commerce et des interactions multiples et régulières, se sont mutuellement enrichis.

On notera, à cet égard, que la phrase de Morin et Ceruti, mise en deuxième exergue, conforte tout à fait la théorie de Cosandey.

Disons donc que, jusqu'ici, tout va bien et que l'on peut poursuivre notre route avec notre Mentor vers la théorie qu'il propose comme explication du fameux secret de l'Occident. Objectons toutefois - sans malignité aucune - que les obstacles signalés par Christophe Brun perturbent un peu notre sérénité approbatrice. Certes, la théorie de Cosandey ne nous laisse pas du tout indifférent, mais il semble bien que, sans échouer « sur les hauts fonds du déjà vu », il lui arrive de prendre tout de même quelques risques en frôlant les récifs « d'un certain déterminisme réductionniste ». Et cela dès le chapitre 1 où, après une introduction très roborative plaçant avec sagesse « la théorie méreuporique et son extension thalassographique » dans la mouvance braudélienne du temps long, il en arrive à traiter paradoxalement, parce que de façon un peu rapide, les explications traditionnelles du progrès humain réduites par lui à sept hypothèses¹⁰ rapidement écartées en une petite soixantaine de pages.

Pour voler à son secours, toutefois (même s'il n'a absolument pas besoin de notre aide), nous avons mis en troisième exergue de cette préface, une petite phrase de Jacques Attali disant que « *la raison d'être de l'Histoire, c'est sa propre négation* ». Entendre par là qu'il faut éviter, lorsqu'on veut se doter d'un projet d'avenir, d'organiser une société quelconque - dit encore Attali - « *autour de l'obsession de la préservation du même, de la répétition du cycle, de l'éternel retour, condition de (sa) survie et de (sa) stabilité* » (ibid.). Si l'on prend comme exemple la première des sept hypothèses traditionnelles minimisées par Cosandey (la religion), on dira volontiers avec lui que l'Eglise a certes été le principal soutien de l'absolutisme royal en France et qu'elle n'a pas du tout contribué à l'essor économique du royaume en prononçant, à l'égard de l'argent et des « affaires » commerciales, une condamnation d'intensité analogue à celle concernant la luxure (terme désignant toute forme de plaisir sexuel) frappée elle aussi du stigmate de péché capital. Dans un cas comme dans l'autre, cela est parfaitement vérifiable, les commandements de Dieu et de l'Eglise ont manifesté - et le font toujours - une nette tendance à l'immobilisme.

La religion, chrétienne ici en l'occurrence, a donc fonctionné comme un frein rigoureux à l'innovation et l'on peut asséner avec Attali (ibid. p.20) quelques petites assertions assassines pour dénoncer cette institution toujours encline à refuser le mouvement qui perturbe les limites fixées par le dogme : « *le nouveau est un péril, l'individu est dangereux (,) le progrès n'est pas imaginable. Le neuf c'est la mort. L'Histoire n'existe pas* ». Si l'Eglise, en s'appuyant sur des règles analogues (et la chrétienté n'a évidemment pas l'exclusivité d'un tel barrage à l'évolution) a pu manifester clairement une intransigeance excessive à l'égard du progrès, si ses tribunaux ont torturé, condamné, exécuté, brûlé, massacré des populations entières au nom des exigences d'une sorte de Moloch divin passant le plus clair de son temps à détruire - on se demande bien pourquoi - la créature humaine qu'il aurait façonnée à son image, il est clair qu'il serait vain d'attendre de la religion qu'elle soit le fondement du progrès en général et donc la raison du secret de l'Occident en particulier.

Mais, s'en tenir à de tels constats, si justes soient-ils, c'est peut-être aller trop vite en besogne. La méreuporie et la thalassographie font certainement partie des causes naturelles de tout succès (comme leur insuffisance de tout échec) d'une communauté humaine quelconque mais cela ne nous avance guère. Et d'abord, pourquoi certains pays fort mal lotis à cet égard, seraient-ils aujourd'hui en puissance d'avaler l'Occident qui, sauf erreur, possède toujours les mêmes atouts dans son jeu ? Prenons un cas précis. Parlons de la construction des cathédrales ? A l'aube du deuxième millénaire qui, selon Cosandey, a été entièrement dominé par l'Occident, la construction de tels édifices est plus qu'un simple projet architectural où les mathématiques et la physique occupent une place centrale ; plus qu'une somme de problèmes d'exécution d'une formidable difficulté (résistance des matériaux, voûtes d'arête établies, par exemple,

au croisement de 2 ou 3 voûtes d'ogive, mais aussi voûtes sexpartites etc.) ; plus qu'un monumental problème de gestion : transport de pierres énormes et de marbre très lourd à faire venir de loin par terre ou par mer ; mais aussi nécessité de formation de spécialistes dans de multiples domaines : taille de la pierre, sculpture, décoration externe et interne, vitraux, tableaux, lumière, boiseries multiples, ameublement... Et cela pour des salaires de misère ! Quand on songe à l'état de l'outillage de l'époque, au courage qu'il a fallu pour lancer vers le ciel ces monuments de ferveur chrétienne avec leurs tours vertigineuses faisant carillonner à tous les horizons des cloches pesant des tonnes qu'on a pu hisser (on se demande comment) à plus de 100 mètres de hauteur parfois...on se dit que de tels élans sont le signe d'une énergie, d'une foi, d'une spiritualité sans lesquelles la théorie de Cosandey relèverait de la plaisanterie.

Faire de l'hypothèse religieuse une cause secondaire¹¹ dans une théorie générale de progrès scientifique, c'est minimiser excessivement, pour des besoins de démonstration, une donnée essentielle. On peut dire ce qu'on veut de la religion dans une multitude de cas détestables, mais il est impossible de ne pas souligner la part de ferveur, de dépassement de soi, de courage, de créativité donc de changement et même d'intrépidité miraculeuse jusqu'à la folie qu'elle a pu susciter chez tous ceux qui, dans leur misère, ont trouvé assez de force pour donner à leurs contemporains et à tous ceux qui leur ont succédé dans les siècles conduisant jusqu'à nous, ces témoignages de génie désormais classés, comme la cathédrale de Chartre, au patrimoine mondial de l'humanité. La religion a toute sa part dans le progrès scientifique et l'on pourrait montrer à son propos - comme du reste pour les sept explications traditionnelles quelque peu sous-estimées par Cosandey - que la thalassographie et la méreuporie ne perdent rien de leur pertinence quand on n'ignore pas l'environnement complexe où, en Occident comme ailleurs, elles ont joué un rôle central mais non exclusif de l'humain.

Je sais bien que Cosandey n'a rien omis et que son livre porte témoignage d'une impressionnante érudition. Mais, comme toute œuvre naturellement polémique, il est probable que chaque lecteur souhaitera, comme je viens de le faire, discuter certains détails. Cela n'ira jamais très loin car Cosandey a déjà prévu toutes les questions, tous les arguments et contre arguments, comme si, pour écrire son livre en toute sécurité, il avait d'abord assimilé entièrement le traité sur la guerre de Von Clausewitz. Car c'est bien une guerre continue à la fois culturelle, scientifique, philosophique, et même éthique que Cosandey nous narre dans son ouvrage en cette période particulièrement fragile que nous vivons aujourd'hui, où l'on assiste à un déferlement de changements mettant véritablement l'Occident en péril, bouleversant même tout l'Atlas des civilisations mondiales sans vraiment pointer clairement celle(s) qui pourrai(en)-t vouloir prendre actuellement le leadership. La vérité dont on soupçonne la présence en filigrane dans ce superbe et terrible livre, c'est l'idée que le secret de l'Occident, c'est d'être arrivé au bout de ses possibilités de renaissance. « *Il n'y a malheureusement plus (.)* »

de domaine à s'approprier, ni sur la Terre, devenue trop petite, ni dans le cosmos environnant ». On ne peut pas être plus pessimiste.

Mon rôle de préfacier, on le voit bien, je le conçois un peu à la manière du Candide de Voltaire, personnage naïf et crédule qui respecte infiniment son Maître à penser, Pangloss, quoique étant parfois en contradiction avec lui sur l'idée (non leibnizienne) que tout n'est peut-être pas aussi simple dans le meilleur des mondes scientifiques et culturels possibles. Mais Cosandey n'est pas du tout un émule de Pangloss, loin de là. Son pessimisme est manifeste sur de multiples questions, notamment sur la situation actuelle du déclin des grandes puissances à commencer par les Etats-Unis et la Russie dont il dresse un tableau angoissant. On a donc eu l'impression, à le lire, d'assister à *l'effondrement de la civilisation occidentale*, et c'est ce sentiment qui explique mon quatrième exergue où je cite une phrase du livre très récent (2014) de Naomie Oreskes (Professeur à Harvard) et Erik M. Conway (historien à la Nasa) qui envisagent, dans un petit essai de science fiction très pointu, l'avenir *accablant* de la civilisation occidentale à partir de ce XXI^{ème} siècle de plus en plus menacé par l'obscurantisme de gouvernants « *incapables de penser le monde de façon systémique, (.) aveuglés par l'idéologie néo-libérale* », et déjà vaincus par « *la puissance des lobbys provoquant l'anéantissement de l'ordre social* »¹². Je pense que Cosandey ne peut être qu'entièrement d'accord avec le passage suivant de l'opuscule ici évoqué (p.12) : « *Les peuples de la civilisation occidentale savaient ce qui leur arrivait, mais ils ont été incapables d'enrayer le processus. C'est d'ailleurs l'aspect le plus ahurissant de cette histoire : à quel point ils en savaient long et combien ils étaient inaptes à agir en fonction de ce qu'ils savaient* ».

Cosandey conclut en termes voisins. L'homme vit désormais dans « *un système planétaire stérile et inhospitalier* » ne permettant « *probablement pas une troisième grande révolution techno-scientifique* ». Et de rêver et de nous faire rêver : « *Il n'est pas exclu (.) qu'un jour l'humanité reçoive des visiteurs appartenant à un peuple extraterrestre plus avancé qu'elle technologiquement. Les Terriens se verraient alors confrontés à des créatures voguant à bord de vaisseaux propulsés par antimatière, armés de bombes à trous noirs et voyageant d'une étoile à l'autre* ». Nous voilà dans un film américain d'anticipation déjà vu plusieurs fois, mais toujours aussi distrayant. Rêvons donc sur des soucoupes volantes à venir puisque nous avons manqué le coche de notre avenir.

En tout cas, si je puis me permettre des remerciements et un conseil, les voici. Mes remerciements à Jacques Demorgon et à Nelly Carpentier d'avoir choisi un auteur aussi captivant que David Cosandey et de m'avoir permis de formuler à son sujet quelques idées de lecteur passionné. Mon conseil s'adresse à tous ceux qui liront ces lignes pour les presser de courir chez leur libraire. Pourquoi ? Simplement parce que ce livre est à la fois une mine d'idées pour comprendre le petit monde dans lequel nous sommes condamnés à vivre, mais aussi parce que c'est, à sa manière, un vrai roman d'aventures.

Notes

1. Dont le livre, *Le secret de l'Occident, vers une théorie générale du progrès scientifique*, est au cœur des préoccupations de ce numéro.
2. *Le je-ne-sais-quoi et le Presque rien, I ; La manière et l'occasion*, Seuil, 1980, p.11.
3. *Notre Europe*, Fayard 2014, p.14.
4. *Histoire de la modernité*, Robert Laffont, 2013, p.19.
5. D'après la 4^{ème} de couverture de « *L'effondrement de la civilisation occidentale* » de Erik M. Conway et Naomi Oreskes, les liens qui libèrent édit.2014.
6. Que Thomas Rist, auteur ici même d'un subtil essai sur la préposition *sur*, me pardonne cet usage assez peu conventionnel.
7. Le rôle des prépositions, dans bien des langues européennes est capital et je salue au passage l'article *infra* de Thomas Rist constatant « une recrudescence », en français, de la préposition « sur ».
8. Je me réfère là au titre même de la fameuse théorie de Hans, Robert Jaus, Gallimard, 1978.
9. J'aurais aimé pouvoir rendre hommage à l'auteur de ce texte figurant dans son blog mais sa volonté est de rester anonyme. On trouve le texte cité dans Google sous le titre suivant : « *le secret de l'Occident, du miracle passé au marasme présent, David Cosandey, Arléa, 1997* ». Voici les raisons données par l'auteur pour rester incognito : « *Ce blog est au départ un pense-bête, un recueil de notes de lectures, de commentaires sur des films vus et appréciés, ou pas, destiné à être lu par des tiers. Je me suis pris au jeu et l'exercice d'écriture est devenu un délasserement prenant. C'est notamment un excellent moyen de réagir à la lecture d'articles trop idiots, ou d'idées trop convenues - et fausses etc. Puis l'Europe est tombée sur ce blog. Ce projet, qui me paraissait fort sympathique il fut un temps, est devenu sclérosant, ruineux et attentatoire aux libertés politiques fondamentales* ». Dont acte et remerciements.
10. Ces Hypothèses sont les suivantes : religieuse, culturelle, ethnique, climatique, tiers-mondiste, grecque et hasard
11. Mais la position de Cosandey n'est pas systématiquement hostile à l'influence positive des religions sur le progrès scientifique. Ce qu'il dénonce, c'est leur archaïsme politique à tous les âges de l'Histoire de l'humanité jusqu'à aujourd'hui inclus, notamment aux Etats-Unis où les théories créationnistes font plus que jamais florès au détriment de l'évolutionnisme.
12. Quatrième de couverture

Présentation générale L'intérêt humaine antagoniste



Nelly Carpentier

Université Paris Descartes, France

mnellyc@club-internet.fr

Synergies Monde méditerranéen doit, avec ses moyens propres, reconnaître les difficultés exceptionnelles que la connaissance et l'action comportent dans cette partie du monde. Les acteurs humains y sont dans tous les sens « entre eux ». Ils pourraient l'être mieux! D'où notre référence à l'« intérêt », concept délaissé, bien que centenaire, proposé par le logicien, philosophe et interlinguiste Louis Couturat, un peu avant la « Guerre de 1914-1918 » en ce moment commémorée. Intérêt qualifiée d'antagoniste : de fait. Les identités opposées - avec quelle violence ! - sont à la une d'une actualité internationale répétée au cours des décennies et sont de plus en plus meurtrières. L'intérêt des meurtres redouble alors que les diplomaties échouent à créer le moindre commun. La quatrième parution de *Synergies Monde Méditerranéen* en référence profonde à cette tragique actualité méditerranéenne, fait appel à de grandes ressources intellectuelles, historiques et systémiques, disponibles dans de grands ouvrages que nous négligeons. Leurs auteurs souhaiteraient parvenir à nous faire partager un paradoxe, une vérité cachée. C'est sans doute naturellement que les humains sont antagonistes, comme les dialogiques d'Edgar Morin en témoignent. Ces antagonismes identitaires, initiaux ou construits, peuvent avoir deux destins : conduire aux comportements les plus brutaux ou se composer en constructions admirables. Les chemins existent. Nous ne devons pas combattre les antagonismes : ils sont le secret du réel. Nous devons arrêter de descendre leurs pentes destructrices et remonter leurs degrés constructeurs. Ponctuellement mais admirablement, les sciences et les techniques y parviennent. Les moteurs qui propulsent nos multiples véhicules conquièrent mieux les espaces que la mitraille et les bombes. Toutefois, sans les constructions renouvelées de l'amour et de la justice, les prodiges des sciences et des techniques diffusent bien peu vers l'ensemble de l'expérience humaine. Les textes qui suivent partagent des chemins qui mènent au secret d'acteurs humains antagonistes mais par là-même observateurs, penseurs, inventeurs au lieu de devenir des individus meurtriers ou des « Etats-voyous » !

Notre première rubrique « **Entre langues et cultures** » est heureuse de retrouver Selma El Maadani, universitaire marocaine. Yves Montenay s'entretient avec elle : « Le nouveau tiffinagh. Un alphabet disparu sauvera-t-il langues et cultures berbères ? » De quoi s'agit-il ? D'un alphabet millénaire dont les graphèmes sont issus du libyque. Ils ont été découverts ici et là dans tout le Maghreb. En particulier, sur des stèles funéraires

de dignitaires et de rois amazighes de l'Antiquité. Selma El Maadani, et elle n'est pas seule, préfère « amazighe » à « berbère », terme équivoque on le sait. Quant à l'étymologie du mot « tfinagh », il y en a deux. L'une renvoie aux Phéniciens et l'autre signifie simplement « notre invention ». L'alphabet tfinagh a plusieurs variantes selon les tribus d'origine. Elles ont été unifiées récemment en un seul alphabet le « tfinagh de l'Institut Royal ». Il y a, au Maroc, des « amazighophones » et des « amazighophiles » qui souhaiteraient que cesse d'être occultée cette perspective d'abord tribale puis royale de l'histoire marocaine. On comprend mieux cette volonté d'ajouter aux transcriptions en « caractères arabes » et en « caractères latins », cette troisième transcription à partir de « l'alphabet tfinagh » restauré. Avec même « l'ambition d'en faire un des vecteurs de l'enseignement primaire ». Est-ce possible ? La réponse est adaptée à la complexité du problème et de son évolution en cours.

*

Comme les revues *Synergies* du Gerflint qui toutes s'inscrivent dans le « Programme mondial de diffusion scientifique francophone en réseau », la revue *Synergies Monde Méditerranéen* est prioritairement réservée « aux chercheurs francophones (doctorants ou post-doctorants ayant le français comme langue d'expression scientifique) ». C'est bien le cas de Syrine Ben Slymen, doctorante de l'IRA de Médenine en Tunisie et de l'Université de Nice Sophia Antipolis en France. Avec Vincent Meyer, professeur en sciences de l'information et de la communication dans cette même université, ils nous donnent une idée concrète de l'engagement de cette discipline sur le terrain, en Tunisie. Il s'agit de comprendre comment les développements territoriaux doivent tenir compte de tout un ensemble de facteurs : « disparités sociales et spatiales, mouvements de migrations, dimensions affectives - d'attachement à la région - et conatives - de solidarité envers la région ». Quels types de communications peuvent avoir la capacité d'impliquer positivement les habitants des régions concernées ?

*

Nelly Carpentier nous conduit à mieux découvrir une jeune nation, la Moldavie, située entre la Roumanie et l'Ukraine. La francophonie y a des bases historiques plurielles. Peu après la parution du premier numéro de *Synergies Monde Méditerranéen*, un contact s'est effectué avec l'Université Libre Internationale de Moldova (ULIM), à l'occasion des colloques organisés lors des journées annuelles de la Francophonie. L'ULIM publie les Actes de ces colloques dans sa revue si bien nommée « *La Francopolyphonie* ». Pour de multiples raisons qu'il faut découvrir, la Francophonie moldave est ancienne, diversifiée, dynamique. Au Printemps 2014, l'Association des Professeurs de Français de Moldavie a organisé une rencontre avec les responsables de la Fédération Internationale des Professeurs de Français (FIPF) - en la personne de Doina Spita, Présidente de la

Commission pour l'Europe Centrale et Orientale - et de Jean-Pierre Cuq, Président de la FIPF, également Président d'honneur de *Monde Méditerranéen*. Un échange autour de la nécessité d'une théorie scientifique des cultures et du « multi, trans, interculturel » a bénéficié des vifs intérêts de Madame Elena Prus, Professeur Docteur, Directrice de l'Institut de Recherches Philologiques et Interculturelles (ICFI) de l'ULIM et rédacteur en chef co-rédactrice de la revue *La Francopolyphonie* - de Madame Ana Gutu, Premier vice-Recteur, Professeur Docteur à l'ULIM, Directrice de la revue - et de Monsieur Victor Untila, docteur en philosophie, maître de conférences et corédacteur de *La Francopolyphonie*. Les raisons ne manquent pas de nous intéresser à la Moldavie, insuffisamment connue et qui a, le 27 juin 2014, signé un accord d'association avec l'Union Européenne.

*

Un moment à la fois scientifique et récréatif s'offre aux lecteurs avec les observations du linguiste et professeur Thomas Rist « devant la recrudescence du « sur ». Les langues aussi ont des tics. A coup sûr, l'emploi de la préposition « sur », en français mais pas seulement, en fait aujourd'hui partie. Marina Yaguello l'avait évoqué déjà dans ses « *Petits faits de langue* ». Thomas Rist montre qu'aujourd'hui les exemples se sont accrus. Et il n'en est pas avare. En discussion, Jacques Demorgon lui avait proposé de sortir du strictement linguistique et de s'interroger sur les éventuelles significations sociologiques voire psychanalytiques de cet emploi démesuré. N'y avait-il pas là un nouvel habitus en formation : une conjugaison de détachement et d'emprise narcissiques ? Le scientifique n'a pas jugé possible de prendre un tel risque. Il demeure sur son quant à soi prudentiel pour le moment ! Attendons un coefficient supérieur de cette marée du nouveau « sur ».

*

Notre seconde rubrique « **Histoire présente et passée en Méditerranée** » bénéficie d'abord, grâce aux « *Echos du monde musulman* » d'Yves Montenay, de références actuelles multiples et variées concernant les deux régions en effervescence du Sud et de l'Est de la Méditerranée. La sélection opérée dans ces « *Echos* » retient bien plus que l'écume des jours. Elle s'intéresse aux données culturelles, stables ou problématiques, ainsi qu'aux stratégies de moyen ou long termes. La sélection est faite pour éviter sa propre péremption. Le lecteur peut la lire et la relire bien après la parution de la revue. On ne s'étonnera pas, puisqu'elle concerne le monde musulman, de trouver aussi parfois des analyses de pays non méditerranéens. Mais les relations internationales ne cessent de se développer. C'est largement le cas en ce moment pour ce qui est des liens entre l'Afrique du nord et l'Afrique occidentale et centrale. C'est ainsi qu'en mai 2014, une rencontre organisée à l'Université du Panthéon, par l'Association des Marocains de

France, avait invité des responsables des Etats du Sud dont Henri Lopes, ambassadeur plénipotentiaire du Congo Brazzaville et grand romancier de langue française.

*

La bonne réception du travail monumental de David Cosandey a toujours fait problème. Jacques Cortès, dans sa préface à ce numéro s'en fait justement l'écho. Les aspects multiples et riches de ce travail ont suscité en lui un intérêt tel qu'il a voulu le partager au seuil même de la revue et nous l'en remercions vivement. Dans « L'histoire de l'Occident. Déclin ou métamorphose ? », *Le Monde, hors série*, Cosandey est présenté parmi les rares penseurs qui ont renouvelé la difficile et inépuisable question de l'Occident. Avant de recenser l'ouvrage et d'en présenter les deux théories, Jacques Demorgon propose d'y entrer par l'exemple qui concerne au plus près la revue : une comparaison, autour de la Méditerranée, entre deux millénaires extrêmement différents. Le premier -avant J.-C.- où s'oppose une pluralité d'Etats, en bonne situation économique, est d'une très grande richesse productive : culturelle, philosophique et scientifique. C'est la civilisation grecque avec successivement l'aspect hellène des Cités-Etats puis l'aspect hellénistique des grands royaumes issus de l'Empire d'Alexandre. En contraste avec ce millénaire avant J.-C., le premier millénaire après - qui concerne l'autoritarisme unitaire de l'Empire romain puis le chaos répété des Royaumes barbares - est d'une très faible fécondité scientifique et technique, même si d'autres aspects culturels liés aux religions et aux conquêtes ne sont pas négligeables. Ces quatre moments d'une histoire bimillénaire répondent aux conditions d'apparition, ou non, du progrès scientifique telles que Cosandey les a clairement définies et posées.

*

Dans cette période « hellène » que Cosandey évoquait, une femme extraordinaire a vécu entre le septième siècle et le sixième avant J.-C. Son destin n'a pas été seulement exceptionnel de son vivant. Après sa mort, elle a été considérée et grandement honorée par les plus grands penseurs, écrivains et philosophes qui lui ont succédé. Elle a été inscrite sur la liste des neuf plus grands poètes grecs où elle est la seule femme. Elle a même été nommée « dixième muse » par Platon. On pourrait s'étonner de cette gloire d'une femme en oubliant que la condition féminine avait connu des temps meilleurs avant la Grèce classique, en Crète en particulier.

Le problème c'est que la destinée de cette femme ne s'est pas arrêtée à sa vie réelle. Elle a fait l'objet de toute une suite d'imaginaires d'époques qui se la sont appropriée dans leurs propres perspectives positives ou négatives. Elle a été connue de son vivant comme poète, directrice d'une « maison des savoirs » et enseignante. Par la suite, la légende s'est emparée de sa personne la représentant même au cœur d'un amour impossible pour « le plus beau des Grecs, Phaon ». On prétend qu'elle finit

par se « suicider ». En fait, Phaon n'est pas un homme mais « le diminutif de Phaéon, l'étoile double d'Aphrodite : *Phosphoros* et *Hesperos* (la Planète Vénus) ». La légende se transforma même ensuite en mythe de salut, chez les Pythagoriciens, que symbolise le « fameux saut dans la mer », qui est alors le « contraire d'un suicide ». On a ainsi découvert l'image de ce saut figurant en place centrale dans une Basilique pythagoricienne romaine qui, enfouie, fut retrouvée par hasard en 1917, assez bien conservée.

Au dix-huitième siècle, cette femme, toujours au cœur d'un imaginaire proliférant, se retrouve associée à la valorisation de l'érotisme. Au dix-neuvième siècle, dernière transformation la plus connue et qui s'est imposée jusqu'à nos jours est sa relation supposée au « saphisme », nommé de son nom « Sappho ». Tout cela autour de Baudelaire et de son recueil « *Les Fleurs du mal* » dont le premier titre était « *Les Lesbiennes* » (au sens d'érotisme). Une cascade de changements de sens s'est opérée : *Lesbien*, *Lesbienne*, habitants de l'Île de Lesbos ; *lesbienne* symbole de conduites érotiques ; et finalement *lesbienne* au sens d'homosexuelle.

Merci à Pierre Landete de nous faire découvrir cette incroyable cacophonie de l'imaginaire humain, à propos d'une femme certes célèbre mais dont on ne cesse de dire tout et son contraire depuis bientôt trois millénaires. Enfin, en nous proposant le terme « anandrisme », à tort délaissé, selon lui, il s'efforce de répondre à l'injonction d'un autre poète célèbre : « *Rendre plus purs les mots de la tribu* ».

*

Analyse de l'Occident, suite. Avec François Jullien dont on connaît la référence éprouvée à la Chine. Il entend pourtant découvrir comment les Grecs vont « inventer l'expérience, le réel, la science ». Histoire à rebondissements : de Chine en Grèce et en Italie ». Longtemps, les Chinois ont bénéficié d'une très grande avance pour certaines découvertes scientifiques et inventions techniques : de plusieurs siècles et parfois de plus d'un millénaire et demi. Plutôt que de parler communément de la poudre, citons plutôt le « gouvernail d'étambot » qui, quand il fut retrouvé en Europe permit à la flotte vénitienne d'acquérir une telle maniabilité, légèreté, vitesse, qu'elle pouvait échapper aux pirates et se placer ainsi à la tête d'un commerce maritime plus sûr. Les principaux navigateurs marchands, les Vénitiens, d'abord mercenaires de l'Empire romain d'Orient, s'enrichirent tant qu'ils introduisirent alors le « coin » de l'économie dans la politique impériale.

Jacques Demorgon souhaite nous faire découvrir la pertinente et percutante démonstration de François Jullien. Ce sont bien les Grecs qui ont inventé notre régime de science le plus rigoureux et le plus fécond. Mais « le miracle n'est pas grec », il est « mathématique ». Il résulte d'une intelligibilité étendue et approfondie de la physique permise par sa référence construite aux mathématiques. L'universel apparaît

clairement quand, par exemple, Archimède traite non pas de tel corps ou de tel fluide mais de « tout corps » et de « tout fluide ». Seule la relation mathématique « fonction de » peut, « en une seule formule », tenir tout un ensemble de phénomènes différents.

Ce que François Jullien nomme « le coup de force » ou « le coup de génie » de Platon, a dû, par la suite, patienter presque deux millénaires avant d'être repris ou réinventé par Galilée avec sa physique de la chute des corps. A lire toute l'analyse que François Jullien propose de l'invention platonicienne de « l'idée et de l'idéal », on pourrait, si on ne connaissait pas l'auteur et son œuvre, croire à un nouvel éloge inconditionnel de la « Grèce-Europe » et de l'Occident. De son côté, Jack Goody dénonce ces « vols » de l'histoire » et de la science à partir d'un lien forcé avec la Grèce établi en sautant allègrement deux millénaires.

A ce point de notre présentation générale, précisons au lecteur que, bénéficiant de la vive curiosité de Caroline Dessenne, jeune adulte du 21e siècle, nous avons souhaité avoir avec Jacques Demorgon un entretien sur les raisons qui lui font croiser ici trois grands auteurs : le physicien théorique suisse David Cosandey, le philosophe sinologue François Jullien et l'anthropologue britannique Jack Goody.

Dans cet entretien, il était indispensable de partir du fameux « problème de Needham ». D'un côté, la longue avance scientifique et technique chinoise. De l'autre, le régime différent d'une « science grecque » qui doit ensuite patienter près de deux millénaires pour renaître en Europe mais qui alors explose et ne s'interrompt plus et se retrouve bel et bien cooptée par les savants de tous pays. Ces deux ruptures historiques - chinoise et européenne - ont intrigué les esprits à court d'explication. Les penseurs européens ont été si traumatisés par cet « abîme » de temps que le développement de la science rencontre entre la Grèce et la Renaissance qu'ils n'ont cessé de vouloir colmater la brèche. Ils ont pensé y parvenir en fabriquant, autour plus ou moins du thème de la liberté - politique, scientifique, économique, cette histoire vite unifiée entre la Grèce et l'Europe. C'est criticable et, de toute façon, ça ne peut pas justifier l'indifférence, voire le mépris pour tout ce qui s'est passé dans les autres civilisations.

Telle est la violente dénonciation que fait Jack Goody dont Jacques Demorgon recense « *Le Vol de l'Histoire* ». Pour Goody, il s'agit de l'histoire humaine que l'Europe a reconstitué, au détriment des autres et à son avantage. Cette dénonciation a le grand intérêt de poser la nécessité d'en finir avec l'incapacité à produire une histoire planétaire partagée. Pour y parvenir, il faut, avec Goody, restaurer l'importance de l'anthropologie, point sur lequel Nelly Carpentier manifeste vivement son accord. Cependant, Caroline Dessenne n'entend pas renoncer aux apports de l'histoire, à condition que cette histoire cesse de se montrer partielle et partielle. Jacques Demorgon constate que les auteurs étudiés nous forcent à relier philosophiquement l'histoire et l'anthropologie.

Si François Jullien souhaite penser l'Occident dans un vis-à-vis avec la Chine, Jacques Demorgon souhaite lire et penser Cosandey, Goody et Jullien, chacun en vis-à-vis des deux autres

David Cosandey, partant de Needham, reconstitue de manière exceptionnelle l'histoire planétaire concurrentielle et conflictuelle. Sous couleur de parler du *secret de l'Occident*, c'est du secret de l'humain qu'il traite à travers des rivalités régulées qui deviennent fécondes. Sa « méreuporie » d'abord « interétatique » s'accroît en Grèce puis à la Renaissance européenne. Elle passe des Etats aux sociétés effectivement à partir de libertés supplémentaires. C'est une seconde forme du secret de l'humain que cette dynamique de rivalité qui anime les populations.

La troisième forme se joue actuellement entre civilisations défiées par la mondialisation mais plus encore par la mondialité cosmique. Jullien l'illustre magnifiquement par la trentaine d'ouvrages qu'il consacre non seulement aux ressources occidentales et aux ressources chinoises mais surtout aux ressources que les acteurs de ces deux civilisations peuvent inventer ensemble à partir de leurs écarts. Cela concerne l'ensemble des civilisations. Et c'est aux penseurs de toutes les civilisations d'avancer dans un tel travail novateur.

Dans la troisième rubrique « **Lectures et analyses** », le lecteur appréciera que, dans cet esprit, des auteurs puissent regarder vers une autre civilisation dont on ne cesse de débattre à la lumière de l'actualité sans connaître suffisamment, en étendue et en profondeur, son passé. Il s'agit de l'Islam. Christian Lochon du Centre des hautes Etudes Afro-asiatiques modernes (CHEAM) nous présente « Malek Chebel, penseur méditerranéen moderne ». Grâce à cet auteur et à son *Dictionnaire des Réformateurs musulmans des origines à nos jours*, nous voyons, en pleine lumière, que l'interprétation ouverte et même rationnelle concernant l'Islam, s'est mise en place dès le huitième siècle. Nombreux sont les grands penseurs qui ont travaillé à l'indispensable rencontre de la raison et de la foi. Faute des développements économiques favorables, les pays de religion musulmane ont été retardés sur ce chemin que les pays catholiques ont d'abord dû parcourir eux aussi.

Si l'avenir planétaire a encore un sens pour les humains d'aujourd'hui, les civilisations doivent toutes retrouver certains chemins d'humanisation qu'elles ont, elles-mêmes contribué à tracer. Espérons que les réflexions, les analyses et les propositions, ici débattues, y contribueront pour leur part.

*

Synergies
Monde Méditerranéen n°4 / 2014



I. Entre langues
et cultures



Le nouveau tifinagh Un alphabet disparu sauvera-t-il les langues et cultures berbères ?



Selma El Maadani

Université Mohamed V Souissi, Rabat, Maroc
s.elmaadani@um5s.net.ma

Entretien avec Yves Montenay

Démographe – Président de l'ICEG, Paris, France
montenay@numericable.fr

Dans le but de promouvoir les langues et cultures amazighes, fut fort couteuse et pédagogiquement inopérante, la reconstitution d'un néo-tifinagh, à partir, à la fois, de l'exhumation, de quelques graphèmes tifinagh, découverts, dans diverses régions de l'Afrique du Nord, sur des stèles funéraires de dignitaires amazighs, et d'une écriture encore en usage, chez les Touaregs, dans le cadre restreint de communications très concises, répondant à des besoins socio-économiques précis. Ce choix, à caractère identitaire restreint, n'a fait que creuser le fossé, au niveau de l'Education Nationale, entre les militants du « panarabisme », du « pan berbérisme » et du « panfrancisme » Les premiers avaient occulté délibérément une importante partie de l'Histoire du pays, celle des Amazighs, en l'occurrence. Les seconds, les pan-berbéristes, francophones pour la plupart, excluent, en revanche, toute la culture arabe, andalouse et arabo-marocaine, confondant ultra nationalisme arabe et culture arabo-musulmane. Des francophones limités culturellement, affichent leur mépris vis-à-vis de l'arabe et de l'amazighe.

Mots-clés : Tifinagh - Histoire des écritures des langues amazighes - Alphabets utilisés pour la transcription des amazighes - Usage actuel des langues amazighes (oral et écrit) - enseignement actuel de l'amazighe et alphabétisation -

The tifinagh, an alphabet almost disappeared, will it contribute to the preservation of language and culture Amazigh ?

In order to promote the amazigh language and culture, was very expensive and educationally ineffective, the reconstruction of a neo- tifinagh, from both , exhumation , some tifinagh grapheme discovered in various parts of North Africa, on headstones Amazigh dignitaries, and even writing in use among the Tuareg in the limited context of very concise communications , responding to specific socio- economic needs. This choice, restricted nature of identity, has only widened the gap, at the Ministry of Education, between activists of “pan Arabism”, “pan berberism” and “pan francism”. The former had deliberately obscured an important part of the history of the country, the Amazigh, in this case. The second, pan - berberists speaking mostly french, exclude, however, any arab culture, arab andalusian and arab- moroccan, confusing ultra arab nationalism and arab- muslim culture. Limited culturally francophone despise both Arab and Amazigh,

Keywords : Tifinagh - History of writing amazigh languages - Alphabets used for amazigh transcription - Current use of amazigh languages (oral and written) - current teaching of amazigh and literacy -

Yves Montenay : Faut-il remettre en usage un alphabet quasiment disparu et n'ayant jamais servi à transcrire un véritable système de connaissances, pour sauver les langues amazighes ? C'est l'étrange résolution, prise au Maroc et en Algérie, de transcrire ces langues, non pas en caractères arabes ou en caractères latins comme cela se fait aujourd'hui spontanément, mais en exhumant l'alphabet « tifinagh » et en ayant l'ambition d'en faire un des vecteurs de l'enseignement primaire. C'est donc, au moins sur le papier, un bouleversement considérable du paysage linguistique maghrébin. Connaissant quelque peu les données historiques et politiques qui ont mené à ce choix, j'ai eu un entretien avec des collègues marocains et algériens sur la question, en ai fait part à Selma el Maadani, qui, elle, est sémio-linguiste.

Après un rapide historique des peuples amazighes et de cet alphabet, nous avons abordé les problèmes politiques contemporains, les décisions prises, leur faisabilité et leurs conséquences probables, vraisemblablement très éloignées de la sauvegarde de la culture et des langues amazighes. Pour commencer, qu'est-ce qu'est le tifinagh et quel est son rôle dans l'histoire des peuples berbères ?

Selma El Maadani : Tout d'abord, nous utilisons l'appellation « amazighe » au lieu de « berbère », pour éviter les polémiques sur la véritable étymologie du terme « berbère ». Ce dernier est-il dérivé du terme arabe « *baràbir* », qui devrait être un emprunt au grec ou au latin pour désigner les populations de l'Afrique du Nord ? Ou de « *barbaros* » en grec ancien, étymon de « *barbarus* » en latin, qui signifie, non sans une pointe de mépris: [étranger qui ne parle pas grec et latin], pour aboutir, vers le vers le XIV^e siècle, au terme : « barbare » en langue française, qui a un sens péjoratif explicite ?

Quant au tifinagh, les avis sont encore très partagés à propos de son étymologie : [finiq] (phénicien) pour certains et [*Tifin negh*] (Notre invention), pour d'autres. Rappelons tout d'abord, que les graphèmes de cet alphabet, issus du lybique (Camps, 1996), ont été découverts par des archéologues sur des stèles ou fragments de stèles commémoratives ou funéraires de dignitaires ou de rois amazighes de l'Antiquité (Meunié, Allain, 1956). La plupart, déchiffrées par des épigraphistes, ont permis de faire avancer les recherches sur les origines des Amazighes (Chaker, 2011). L'artisanat marocain conserve assez fidèlement quelques signes de cette écriture millénaire dans le tissage, la poterie, la maroquinerie, la broderie, l'orfèvrerie, la dinanderie, les dessins au henné... Cependant, les fouilles archéologiques n'ont pas permis, d'exhumer, jusqu'à présent, des textes riches et fournis en informations, transcrits en tifinagh. On en déduit donc que cet alphabet, fort ancien, ne servait pas à la transmission par écrit d'une mémoire collective mais s'inscrivait plutôt dans un courant identitaire amazighe.

Les archéologues ont découvert, jusqu'à présent, au moins une dizaine d'alphabets tifinagh, avec des modes de transcription divers. Seuls les nomades amazighes du sud,

les Touaregs, utilisent encore un certain type de ces graphèmes. Il est vrai seulement pour de brèves communications écrites ayant des fonctions socio-économiques : indications de pistes, de points d'eau, de transactions commerciales, de recommandations ou déclarations. Ils ne le font ni pour transcrire leur littérature, ni même leurs droits coutumiers. Actuellement, bien rares sont les Touaregs qui transcrivent en tfinagh leurs manuscrits tamasheq. La majorité des textes de la littérature et de la tradition orale sont en tamasheq transcrit en caractères arabes ou latins. Ou encore ont des versions en langue arabe ou en langue française.

Certes les inscriptions des Touaregs qui ont inspiré les graphèmes de l'actuel alphabet tfinagh dont nous parlons, témoignent de cultures, de traditions, d'une vision du monde et d'une manière d'être des populations nomades qui sillonnent le Sahara, de la côte Atlantique jusqu'au sud de l'Égypte.

Les diverses inscriptions tfinagh anciennes, issues du lybique, découvertes en Numidie (l'actuelle Tunisie et l'Algérie Orientale), en Mauritanie Césarienne (l'actuelle Algérie) et en Mauritanie Tingitane (l'actuel Maroc), constituent un héritage commun ainsi qu'un précieux corpus à décoder et analyser pour poursuivre les recherches sur les véritables origines des populations de l'Afrique du Nord. Mais il s'agit de travaux spécialisés d'archéologues, d'épigraphistes, d'ethnolinguistes et d'ethnohistoriens. Nous sommes, donc, bien loin de l'usage scolaire généralisé qui est l'objectif actuel d'un projet déjà entrepris officiellement, en collaboration entre l'IRCAM et le ministère de l'éducation nationale, depuis 2006.

En dehors des Touaregs, les populations de l'Afrique du nord ignoraient déjà ces graphèmes avant la conquête arabo-musulmane. Ce sont les ethnolinguistes, les archéologues et les préhistoriens qui les ont découverts les premiers, vers la fin du XIXe siècle. De plus, cet alphabet diffère d'une tribu à l'autre, chez les actuels Touaregs comme il diffère d'une période à l'autre de l'Histoire des Amazighes, déjà antérieure et contemporaine de l'occupation romaine. Mais par ailleurs, elle diffère aussi d'une région à l'autre : les inscriptions découvertes dans le Haut Atlas au Maroc ne sont pas exactement les mêmes que celles que l'on avait découvertes en Kabylie ou en Lybie dans le Djebel Nefoussa. Il n'existe pas d'alphabet tfinagh normalisé à l'échelle de ce qu'on appelle « Tamazgha », l'aire linguistique des Imazighen.

D'après les travaux en Histoire antique de l'Afrique du Nord (Gsell, 1913-1929 ; Carcopino, 1948), les lettrés Amazighes de l'Antiquité étaient soit des hellénisants, soit des latinisants. On peut citer : le poète Terence de Carthage, l'écrivain et philosophe Apulée, d'origine gétule numidienne, le roi Ptolémée de Maurétanie, fils du roi Juba II et de Cléopâtre Sélééné, l'empereur Septime Sévère, d'origine lybico-punique, les théologiens chrétiens Saint Augustin d'Hyppone (actuelle Annaba) et Tertullien de Carthage. Ajoutons le cas célèbre du roi érudit Juba II qui, selon Pline l'Ancien et

Plutarque, avait écrit : Lybica et Arabica, ouvrages dont il ne subsiste que quelques bribes en latin.

Outre le nombre important de lettrés amazighes hellénisants et/ou latinisants durant l'Antiquité gréco-romaine, nombre de manuscrits, découverts, établis et répertoriés par des spécialistes (Marcy, 1932 ; Lévi-Provençal, 1941 ; Zniber, 1966 et El Manouni, 1997), prouvent qu'après la conquête arabo-musulmane, les premières dynasties amazighes musulmanes (les Almoravides Znaga ou Sanhaja, les Almohades Masmouda, les Mérinides Znata) utilisaient l'arabe dans leur administration, et rédigeaient leurs correspondances en langue amazighe transcrites en caractères arabes.

Dans certains milieux aussi bien arabisants ou francisants qu'amazighisants, on occulte l'histoire amazighe du Maroc, et notamment celle du Souss, où s'était développée, depuis plus de dix siècles, une forme de malékisme orthodoxe chez les populations commerçantes, les oulémas locaux et les zaouiya du sud marocain. Cette région a produit un nombre important de manuscrits d'exégèse – du Coran, des Hadith et du droit musulman – traduits en tachelhit (le parler amazigh du Souss) et transcrits en caractères arabes mais également une littérature en tachelhit. On consultera la collection cataloguée par N. Van Den Boogert au département des manuscrits orientaux à la bibliothèque de l'université de Leyde aux Pays-Bas et le fonds Arsène Roux à la bibliothèque d'Aix en Provence. Récemment, l'activiste amazighe Houcine Joughadi a publié une biographie du prophète Mohamed ainsi qu'une version, en langue amazighe, transcrite en caractères arabes, de 118 sourates du Coran, intitulée prudemment : *Traduction des sens du Coran*.

Outre les manuscrits anciens, nous disposons, depuis 1912 environ, d'un considérable fonds documentaire de tradition orale amazighe, collectée, établie et étudiée, en majeure partie, par les équipes de chercheurs de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines à Rabat durant les deux protectorats. Ensuite, après l'indépendance du pays et jusqu'à nos jours, sont intervenus d'autres chercheurs, à l'échelle nationale et internationale. Les corpus recueillis sont transcrits en caractères latins adaptés ou en signes phonétiques des orientalistes, ou en alphabet phonétique international. Mais pas en tifinagh. Au Maroc, les publications en cet alphabet, reconstitué, sont très récentes, la plupart éditées par l'Institut Royal de Culture Amazighe Marocaine ou, auparavant, par des associations amazighophones. Mais la quasi-totalité des amazighophones et des amazighophiles, en dépit d'un réel enthousiasme et beaucoup de bonne volonté, peine à déchiffrer ou ne parvient pas à lire facilement cet alphabet codifié récemment : le tifinaghe de l'Institut Royal.

Yves Montenay : Indépendamment de cette question de l'alphabet « tifinagh », qu'en est-il de l'usage des langues berbères au Maroc ?

Selma El Maadani : D'après la thèse de Marcel Cohen (1924), adoptée par plusieurs spécialistes, l'amazighe, langue d'origine chamito-sémitique, est indéniablement la langue maternelle et la langue de communication des populations autochtones du Maghreb. Au néolithique, ces populations sont déjà métissées d'Ibéro-maurusiens et de Capsiens. Compte tenu de divers déplacements historiques, ce métissage se poursuit A la suite de diverses migrations, leur métissage se poursuit d'abord avec divers subsahariens ; ensuite, lors d'importantes expéditions de Phéniciens et Puniques. Enfin, à l'occasion d'une cascade historique d'invasions, d'incursions, de conquêtes, des métissages se font avec Romains, Vandales, Arabes, Ibères et Français. Par contre, les spécialistes s'accordent sur le fait qu'il n'y a pas eu de migrations massives depuis la Péninsule arabique vers le Maghreb, même lors des conquêtes. D'après Ibn Khaldoun (1856), Henri Terrasse (1949) et Salem Chaker (2000), les grandes confédérations de tribus Imazighen - les Jbala, Doukkala, Chaouia, Rguibat... - sont arabisées depuis des siècles. Par contre, au Rif, au Moyen et Haut Atlas et dans le sud, les amazighes régionaux sont encore les langues maternelles des autochtones surtout dans les régions montagnardes.

La grande majorité des Marocains des grands centres urbains et des plaines est complètement arabisée depuis plus de dix siècles, ignorant quasiment la langue de ses ancêtres amazighes, ne parlant que l'arabe dialectal - lui-même, combinaison de l'arabe et de l'amazighe pour l'essentiel mais non sans présence des langues ibériques et du français (S. El Maadani, 2012). Cette situation contrastée de l'usage des langues amazighes résulte du fait qu'elles ont été longtemps confinées en divers endroits, des sphères régionales et familiales. Il y a cependant des villes dans lesquelles la situation est plus mêlée. C'est le cas au Sud pour Essaouira, Agadir, Taroudant, Ouarzazate, Tiznit, Tafilalet, puis Midelt, Goulmima... C'est le cas au Nord : Nador, Houceima, Ketama...

Durant surtout la seconde moitié du XXe siècle, les intellectuels et les activistes, amazighophones, longtemps réprimés, ont poursuivi et multiplié de vives revendications. Sur ces bases, actuellement, on assiste à une forme de renaissance. L'usage oral reprend et se répand dans des espaces plus ouverts et lors d'importantes réunions et manifestations culturelles, grâce aux médias amazighophones et à tous ceux qui pratiquent activement leur langue maternelle, même s'ils le font en alternance avec l'arabe dialectal marocain ou le français, ou l'espagnol au Nord.

Yves Montenay : La complexité de la situation que vous évoquez n'est-elle pas contradiction avec les problèmes concrets d'alphabétisation qui se posent au Maroc. Faut-il se lancer dans de tels projets coûteux et dont l'efficacité ne paraît pas évidente ?

Selma El Maadani : C'est vrai mais peu osent dire tout haut que c'est là une complication de plus qui, pourrait-on dire, aggrave encore l'état d'un mutilé. D'après le dernier « rapport de l'Unesco sur l'éducation au Maroc » (2010), on constate qu'il y a

de plus en plus d'abandons de l'école dès les premières classes du primaire. Le Maroc se classe parmi les pays dans lesquels ce taux d'abandon est le plus élevé. Les jeunes élèves sont fiers au début d'apprendre cet alphabet qui a un caractère identitaire certain. Toutefois, l'engouement est vite dissipé et le découragement l'emporte dès qu'est découverte la difficulté de transcrire, dans les formes quasi géométriques des graphèmes tifinaghs, les formes cursives des graphèmes arabes et latins plus familières pour les enfants. Il est évident qu'un amazighe arabophone transcrira plus facilement sa langue maternelle en caractères arabes. De même, un amazighe francophone ou hispanophone transcrira l'amazighe en caractères latins. Le chercheur pourra s'accommoder d'autres transcriptions. Certes, les uns comme les autres pourront s'il le faut parvenir à maîtriser habituellement la transcription dans cet alphabet tifinagh. Par contre, c'est exclu pour un enfant de six ans. Comment pourrait-il apprendre trois alphabets si différents ? En plus de l'alphabet arabe et de l'alphabet latin pour le français, avec leurs écritures cursives, comment ne serait-il pas dérouté et totalement bloqué par cette référence supplémentaire à l'écriture géométrique de l'alphabet tifinagh ? A vrai dire, pour la grande part des Marocains alphabétisés et familiarisés avec les caractères arabes et latins, la lecture de textes en amazighe transcrits en alphabet tifinagh se transforme en une forme de décryptage fastidieux et rebutant.

Sans doute, le centre informatique de l'Institut Royal de Culture Amazighe Marocaine ne ménage pas ses efforts pour proposer des claviers conformes utilisant les caractères tifinaghes ainsi qu'un logiciel spécial pour en faciliter la transcription. Une adaptation cursive a même été proposée en 2011. Ces procédures techniques et logiques s'accompagnent d'importants travaux en linguistique appliquée de l'amazighe (grammaire, lexiques, phonétique, didactique de l'amazighe et méthodes d'enseignement/apprentissage : supports didactiques en tifinaghe institutionnel. Ils résultent de coopérations entre chercheurs : de l'Institut Royal, des institutions et universités nationales et internationales. Le ministère de l'éducation nationale intervient de multiples façons : en 2003, en partenariat avec « la Vie scolaire » et « La direction des curricula » ; en 2006, avec le « Service de Coordination des Etablissements de Formation des Cadres », dirigé par Janati Idrissi Abdelkhalid. Celui-ci vise la formation de formateurs et enseignants de l'amazighe en alphabet tifinaghe. Dans une première étape, il se préoccupe de la formation des instituteurs. Dans une seconde, il intervient au niveau des Centres Régionaux des Métiers d'Education et de Formation à Agadir, Meknès, Nador et Marrakech. Les efforts déployés ne sont pas négligeables ; d'importants budgets sont alloués ; Et cependant, les résultats obtenus ne sont pas à la hauteur. Le projet s'avère coûteux et son efficacité discutable.

Yves Montenay : Il faut peut-être dire que cet échec de l'enseignement de l'amazighe transcrit dans cette nouvelle graphie tifinagh ne peut pas être facilement révélé ?

Les amazighophones militants brandissent parfois la menace du séparatisme. En tous les cas, les « arabophones exclusifs » ne sont pas fâchés de cet échec. D'un point de vue général, cette réforme s'ajoute à de nombreuses autres tout aussi fragiles dont une arabisation manquée. Tout cela a fini par « couler » l'enseignement marocain.

Selma El Maadani : C'est bien cela : de tous côtés, on observe une sorte de silence qu'il soit pusillanime, hypocrite, malicieux, voire jubilatoire. La querelle pour le choix des alphabets de transcription des langues maternelles au Maroc est, en fait, un faux problème qui camoufle. Par le biais de programmes d'enseignement des langues et des littératures ambitieux mais inopérants, il camoufle la sclérose manifeste de l'enseignement, toutes filières et toutes disciplines confondues. Le vainqueur n'est rien d'autre que l'illettrisme pernicieux et galopant.

Yves Montenay : Comment situez-vous toutes ces querelles linguistiques ?

Selma El Maadani : Les animosités entre amazighophones et arabophones au Maroc résultent de l'enseignement séculaire d'une histoire biaisée du Maghreb. Elle a engendré une forme d'ablation d'une large part de la mémoire collective et d'une insuffisance de connaissances qui a nourri l'ignorance, l'affabulation, le repli identitaire, le communautarisme, l'exclusion de l'Autre. D'un côté, les arabophones marocains ignorent qu'ils sont souvent des amazighes arabisés résultant d'un brassage séculaire entre une minorité d'Arabes et une majorité d'autochtones, eux-mêmes déjà bien métissés comme nous l'avons vu. De l'autre côté, les amazighophones militants – qui parlent même parfois de « chasser les Arabes du Maroc » – ignorent que ces « Arabes », qu'ils considèrent comme des « colonisateurs », ne sont en fait que des berbères arabisés qui peuvent être là depuis de nombreux siècles. De même, les réfugiés de l'Andalousie musulmane sont certes des musulmans ou des juifs hispano-mauresques arabophones, mais nullement de « purs » Arabes. La réalité sociolinguistique est qu'environ la moitié des Marocains est amazighophone, et l'autre moitié, arabophone. Les uns comme les autres ignorent trop souvent leur origine et leur coexistence ancienne.

Ces constats pourraient venir d'un simple regard sur les dynasties qui ont gouverné le Maroc. Leurs titulaires ne sont pas non plus de purs Arabes. Même les « chorfa » marocains – descendants du Prophète, ou prétendus tels – sont le fruit de mariages mixtes au sein des populations amazighes qui les avaient reçus. Ainsi, Idriss 1er, premier fondateur d'un Etat musulman au Maroc, avait fui la répression des califes Abbassides pour venir s'installer près de Volubilis, à Zerhoun, fief des tribus amazighe awraba. Moulay Ali Cherif, ancêtre des Alaouites au Maroc, était le fils de Dakhil venu d'un port du Hedjaz, pour s'installer à Tafilalet, région jusqu'à présent exclusivement amazighe.

A l'exception des chorfa Idrissides, Sâadiens et Alaouites, toutes les autres dynasties étaient Amazighes : les Almoravides (Znaga ou Sanhaja du Sahara), les Almohades, les

Masmouda du Haut Atlas, ou les Mérinides. Cependant, d'après Ibn Khaldoun, Al Bakri, Ibn Idari et au XXe siècle, Carcopino, la seule dynastie qui utilisa l'amazighe comme langue officielle fut celle des Berghwata, branche des Masmouda. Par opposition au pouvoir central du califat arabe en Orient, elle aurait, au plan des croyances, adopté une forme de kharijisme, étrangement mêlé au mahdisme des chiïtes, avec des traces de messianisme chrétien et de judaïsme, voire des paganismes anciens. Cette dynastie régna du VIIIe au XIIe siècle sur la région de Tamesna, entre le Moyen Atlas, près d'Azemmour et la côte Atlantique près de Salé et Rabat. Les historiens évoquent même une version remaniée du Coran comportant 80 sourates en amazighe des Berghwata. Ces tribus rebelles avaient été accusés d'hérésie par les Ommeyyades de Cordoue, les Almoravides, les Almohades, et même par une autre dynastie amazighe, les Masmouda, de croyance sunnite ultra orthodoxe. Ceux-ci avaient d'ailleurs mis fin au règne des Berghwata. Comme on ne dispose d'aucune copie, on peut seulement espérer qu'un jour des recherches archéologiques pourraient entraîner des découvertes éclairantes.

Yves Montenay : Cette guerre des langues depuis un lointain passé jusqu'à maintenant relève toujours d'oppositions politiques fortes et de situations économiques lourdes.

Selma El Maadani : C'est un fait que, depuis l'Antiquité, il y a eu comme une occultation délibérée, orchestrée par les divers pouvoirs depuis l'occupation romaine jusqu'à la fin du XXe siècle. Les réactions et les résistances des Amazighes prirent souvent la forme de révoltes épisodiques de tribus ou de confédérations de tribus amazighes. Elles furent fermement contenues ou violemment réprimées par les pouvoirs en place. Rome finit par vaincre les armées des rois maures et numides les plus puissants et les plus fiers pour en faire ses vassaux.

De nos jours, depuis la forte répression exercée lors des années soixante au Maroc, on assiste à des revendications socioéconomiques et politiques. Ainsi, des militants du Mouvement Culturel Amazigh soulignent fortement que certaines provinces du sud est, du Moyen Atlas et du Rif sont exclues des plans et projets de développement socioéconomique. Ils trouvent aussi que l'élite amazighophone se mobilise peu.

Des militants pour la promotion de la culture amazighe, ainsi que des associations de chercheurs - Tamaynut, Ilmès, l'Association Marocaine de Recherche et d'Echanges Culturels - ont réussi, malgré la répression les radicalisations qui en découlent, à réactiver la mémoire de la culture amazighe par la chanson, la poésie, la littérature, les traditions orales transcrites en caractères latins ou en alphabets phonétiques : du Rif, du Maroc oriental, du Moyen Atlas, du Souss et des provinces du Sud. Les médias dont des revues, des chaînes de radio et de télévision, le cinéma films et les Nouvelles Technologies d'Information et de Communication ont permis au Mouvement Culturel Amazighe – regroupant gens de lettres, artistes, ONG, activistes – de partager des

revendications pour la promotion de cette culture millénaire. Ils sont parvenus à surmonter de nombreuses formes de marginalisations auprès d'un public élargi à l'échelle nationale et internationale. Toutefois, les milieux amazighophones sont loin d'être à l'unisson en raison d'un ensemble d'intérêts divergents. Quand les polémiques éclatent entre défenseurs des caractères arabes et défenseurs de l'alphabet latin, les arguments sont presque toujours identitaires, religieux et idéologiques et rarement pédagogiques.

D'un point de vue linguistique, certains défenseurs des caractères tifinaghs ont souligné qu'ils respectent mieux les spécificités phonétiques de cette langue, contrairement aux deux autres alphabets.

Yves Montenay : Si l'enseignement de « l'amazigh » est ou doit être étendu à l'ensemble du territoire marocain, que faudra-t-il enseigner dans un contexte de parlers régionaux fort différents?

Selma El Maadani : C'est vrai ! Si le travail de standardisation des multiples parlers amazighes au Maroc est en cours, il n'y a pas de véritable consensus pour élaborer de manière collégiale des dictionnaires à l'échelle nationale. Il y a cependant un important nombre de dictionnaires bilingues : amazighe/ langues occidentales ; amazighe/ langue arabe, mais ils restent régionaux. Selon le recteur M. Boukous, recteur de l'Institut Royal de Culture Amazighe Marocaine : « l'amazighe standard est une langue vivante et c'est le résultat de la convergence des structures qui existent entre Tarifit, Tamazight et Tachelhit. » Ameur (2004) a proposé un module NooJ pour la langue amazighe standard. C'est le début d'un long processus de standardisation et non une normalisation tout à fait établie et pratiquée.

Yves Montenay : Quel rôle ont joué les Français et notamment les Pères Blancs ? En Kabylie, les caractères latins sont d'usage ancien et répandu, comme je l'ai constaté moi-même. Qu'en est-il au Maroc ?

Selma El Maadani : Il y a eu aussi des Pères Blancs au Maroc. Citons au Moyen Atlas, le monastère de Tioumliline à 7 km de la ville d'Azrou. Nul n'ignore que les autorités coloniales françaises avaient soutenu et financé la recherche en ethnographie, ethnologie, ethnohistoire et ethnolinguistique, en se focalisant sur les origines des populations autochtones, souvent en occultant même la période post-arabo-musulmane. L'objectif des politiques et militaires français lors de la période coloniale était de promouvoir la culture et la civilisation françaises au détriment de la culture et civilisation arabo-musulmanes, d'où la mise en avant de la composante berbère. Cependant, l'objectif des Pères Blancs qui, à l'origine, sont des missionnaires pour l'Afrique, était d'abord d'alphabétiser et instruire des populations longtemps marginalisées par les dynasties

qui se sont succédé durant treize siècles. Outre l'expression d'une profonde humilité qui les caractérise, ils étaient, par ailleurs, assez pondérés pour ne pas s'aventurer dans une action de prosélytisme. Toutefois, ces Pères Blancs ont grandement participé à l'avancement des recherches en sciences humaines et sociales au Maroc depuis 1912. Cela grâce aux centaines de documents en ethnographie, en ethnohistoire, dont ceux de la tradition orale amazighe transcrite en latin. Ce fonds documentaire est une riche base de données incontournable pour tous les chercheurs. Ce fonds se trouvait à la bibliothèque du monastère de Tioumliline. Après le départ des Pères Blancs et la fermeture de leur monastère, il a été sauvegardé par le Diocèse de Rabat et transféré à la bibliothèque La Source, Centre de recherche et de documentation fondé en 1981, par le Père Jacques Levrat, cofondateur du Groupe de recherches islamo-chrétien, le GRIC. Tout ce fonds a été récemment déposé par le Diocèse à la bibliothèque Nationale du Royaume du Maroc. Une part importante des copies de ces travaux se trouve à la bibliothèque d'Aix en Provence. Nombreux sont ceux qui attendent d'être toujours révisés, analysés, exploités.

Yves Montenay : Peut-on dire que l'on est passé de l'ignorance à la reconnaissance, et que les querelles vont s'affaiblir ?

Selma El Maadani : Il y a eu une longue période d'ignorance et parfois de répression, avant l'adoption récente des amazighs comme langues nationales au Maroc et en Algérie. Notons que cette reconnaissance n'a pas été jusqu'à les rendre officielles. Bref un coup de chapeau sans conséquences concrètes. En fait, les querelles continuent, et je voudrais insister sur leur vanité. L'élève marocain est tiraillé actuellement entre les militants du panarabisme, du pan-berbérisme et du pan-français. Nous avons vu que les premiers avaient occulté délibérément une importante partie de l'Histoire du pays. De même, les pan-berbéristes pratiquent une sorte d'agressivité contre tous les arabophones, excluant toute la culture arabe, andalouse et arabo-marocaine, comme si elle relevait de l'ultra nationalisme arabe. Pour les Marocains avertis, le protectorat français avait deux faces comme Janus : celle du colon et celle du « porteur de progrès ». Ces oppositions plus ou moins latentes ou manifestes prirent une vive tournure entre 1930 et 1934 à propos de la présentation puis du retrait du « dahir berbère ». Beaucoup de Marocains y virent moins une volonté de reconnaître le droit coutumier, qu'une volonté de « diviser pour régner ». Aujourd'hui, nombre d'amazighophones pensent, au contraire, que ce dahir a été utile car il a contribué à sauver des traditions amazighes. Mais cela fut certes mal vu par des ultra nationalistes arabophones, mais aussi par une grande majorité des résistants à la colonisation : arabophones et amazighophones confondus (Julien, 1978, 2011).

Le Marocain, qui, depuis l'Antiquité, est plurilingue et pluriculturel, paie cher la plaie de la division entre arabophones et amazighisants francophones. Les panarabisants

dénoncent un complot franco-berbère contre la culture arabe, les islamistes intégristes ajoutent que c'est un complot franco-berbère contre l'islam, les amazighisants parlent de colonisation arabo-musulmane de treize siècles !

Essayons d'être lucides : l'occupation romaine de l'Afrique du nord a relayé les complots berbéro-romains contre les Aguellid et leurs sujets amazighes qui s'opposaient à la « pax romana » ! La conquête arabe de l'Afrique du nord est venue relayer un complot arabo-amazighe contre d'autres Amazighes ! La conquête de l'Andalousie a relayé un complot arabo-mauresque contre les Ibères !

N'oublions pas que lorsqu'arrive un conquérant, les cultures et les langues entrent en contact dans un climat de guerre et de violence certes, mais s'entremêlent, se marient et, en principe, celles qui véhiculent le plus de savoirs subsistent et même dominent. Ainsi les Romains envoyaient leurs enfants étudier dans une Grèce pourtant vaincue. Les Tatars et les Mongols ont choisi la culture arabo-musulmane alors qu'ils avaient militairement rasé tout son domaine oriental. La grammaire et la rhétorique arabes, la médecine, l'astronomie ont été souvent élaborées souvent par des arabophones non arabes : Sibawayh le Perse, Ajarroum l'Amazighe, Ibn Sinà le Perse. Et c'est un arabophone d'origine persane, Al Boukhàri qui, un siècle après la mort du prophète, a répertorié de manière méthodique, le Hadith Sahîh.

Tous ces penseurs qui avaient choisi la langue du conquérant ou celle d'un Etat économiquement puissant pour partager leurs savoirs ou leurs découvertes avec un plus grand nombre de leurs semblables, doivent-ils être considérés pour autant comme des renégats à leur pays d'origine, à sa culture et à sa civilisation ? Reconnaissons plutôt que la pluriculturalité a participé au progrès général. En Orient, l'on se souvient d'auteurs tels le Perse Ibn al Muqaffa', fier et très attaché à sa civilisation et culture d'origine, qui a choisi de traduire une partie de la littérature indo-persane en une langue arabe bien plus éloquente que celle de ses contemporains arabes. Dans le Maroc du XXe siècle, les amazighophones ignorent pour la plupart, une des grandes figures de la littérature marocaine arabo-musulmane : El Mokhtar Soussi, érudit amazighe du sud qui nous a transmis la culture et littérature de cette région en une langue arabe châtiée. Grâce à ce travail de traduction fine, tout l'Orient arabe a pu découvrir la culture amazighe du Souss, méconnue de nombre de Marocains, amazighophones comme arabophones. El Mokhtar Soussi a fait découvrir un nombre important de manuscrits littéraires et religieux en parler amazighe du Souss, transcrits en caractères arabes et, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque d'Aix en Provence.

D'une part, il est naturel que chacun oeuvre assidûment pour la promotion de sa langue et de sa culture. D'autre part, au lieu de nourrir les crises identitaires et le communautarisme, ne ferait-on pas mieux de cesser ces débats stériles et de se

pencher sérieusement sur la promotion pragmatique, méthodique et rationnelle des langues de l'oralité telles que les divers amazighes et arabes dialectaux. Par contre, il est important pour la transmission des savoirs scientifiques de faire le choix de la langue la plus pratique pour le pays et à l'échelle internationale. Il importe aussi de maintenir l'enseignement de la véritable culture arabe – littératures, histoire des sciences et de la philosophie, arts – sans tomber dans l'ornière de discours identitaires et chauvins dans les manuels scolaires.

L'Histoire prouve que les replis identitaires enterrent les langues vivantes, effacent les cultures. Au plan des sciences, aurons-nous le courage de dire : « Peu importe la graphie ou la langue de transmissions, l'essentiel, c'est de trouver les moyens linguistiques, didactiques et pédagogiques les plus pratiques et les plus efficaces pour transmettre les contenus nécessaires à une jeunesse marocaine du XXI^e siècle, citoyenne du monde ».

Yves Montenay : Maintenant que l'officialisation de l'amazigh est acquise, quelles décisions concrètes ont été prises ? À titre anecdotique, j'ai noté l'officialisation des prénoms berbères.

Selma El Maadani : La question des prénoms est effectivement anecdotique, et tant l'interdiction que son annulation ont eu pour but d'occuper l'opinion publique par des problèmes secondaires.

Les travaux en sciences humaines et sociales sur les cultures et langues amazighes, réalisés par des Marocains et des étrangers du monde entier ont progressé, mais restent très éparpillés, voire méconnus de la part de chercheurs arabophones, francophones et même amazighophones. Il y a eu peu de travaux sérieux de médiation et de transmission de ces études auprès d'un large public.

Bien des tentatives d'intellectuels et artistes amazighophones pour fédérer les compétences – tables rondes, colloques, éditions de revues, communiqués, actions d'ONG – sont restées vaines. Aujourd'hui encore, les amazighophones du Nord, du Sud et de l'Ouest du Maroc restent très divisés. Les discours identitaires demeurent passionnés et bloquent les décisions concrètes et rationnelles.

La création de l'Institut Royal de Culture Amazighe Marocaine a été saluée au début par presque tous les défenseurs du patrimoine national. Son premier Recteur, Mohamed Chafik, est un érudit, ethnolinguiste et lexicographe. D'origine amazighe, il est pluri-lingue, maîtrisant les divers parlers, ex professeur de langues et littératures arabes et bon francophone. Malheureusement, les multiples travaux déjà réalisés par cette grande institution semblent paralysés par les divisions et les luttes intestines. Cela entraîne le départ de nombre de chercheurs vers des universités marocaines ou étrangères.

Finalement, le choix du « tifinaghe » de l'Institut Royal, la publication massive et coûteuse de nombre de manuels et ouvrages scolaires en cet alphabet n'ont pas permis d'atteindre les objectifs de l'Institut Royal de Culture Amazighe Marocaine : la promotion des langues et cultures amazighes au Maroc. La reconnaissance de l'amazighe en tant que « langue nationale » par la nouvelle constitution, ne s'est pas concrètement traduite malgré ses divers projets. L'affichage des administrations et la transcription de slogans publicitaires en caractères « tifinaghe » de l'Institut Royal sont trompeurs. Les amazighophones eux-mêmes continuent de rester très divisés quant aux choix de l'alphabet, de la didactique de la langue et de la politique culturelle.

Yves Montenay : Finalement on se demande s'il ne s'agissait pas tout simplement de faire plaisir à certains universitaires et politiques au détriment des enfants et surtout au détriment de la transmission des langues berbères. Bref, d'« enterrer le berbère sous les fleurs » !

Selma El Maadani : Oui tout porte à le croire. Mais je dois ajouter que certains responsables amazighophones y ont participé, par entêtement, et manque de clairvoyance ou de courage. Cet « enterrement sous les fleurs » a été une aubaine pour les détracteurs de ce patrimoine culturel.

Espérons que cette culture séculaire renaîtra de ses cendres grâce au travail de tous les Marocains, dès qu'ils auront pris conscience de la nécessité de la réactivation de la mémoire collective, indispensable pour tout développement humain.

Yves Montenay : Pour finir, deux mots sur la situation en dehors du Maroc :

- En Algérie, pour les mêmes raisons, le tifinagh a été officiellement adopté pour la transcription du berbère, ce qui heurte de plein fouet les Kabyles habitués à la transcription en caractères latins, cette région ayant été relativement scolarisée en français. Le résultat est une désertion du début de l'enseignement du kabyle en primaire, ce qui est peut-être le but recherché.

- En Libye, on peut noter, comme en témoigne Gilles Kepel, une utilisation spontanée du tifinagh, après son interdiction par Khadafi suite au rôle militaire joué par les Berbères d'une région montagneuse proche de Tripoli. Mais qu'en est-il advenu quant à son usage et à son enseignement ?

Bibliographie

- Ameur, M. Boumalk, A. (dir.). 2003. « Standardisation de l'amazighe ». Actes du séminaire organisé par le Centre de l'Aménagement Linguistique à Rabat, 8-9 décembre.
- Basset, A. 1935. « La parenté linguistique et le berbère », *Revue africaine*.
- Camps, G. 1980. *Berbères. Aux marges de l'histoire*, Toulouse.

- Camps, G. 1996. « Ecritures lybiques ». *Encyclopédie berbère*. XVII.
- Carcopino, G. 1948. *Le Maroc antique*. Gallimard : Paris.
- Chaker, S. 2000. « A propos de l'origine et de l'âge et de l'écriture lybico-berbère », in *Etudes berbères chamito-sémitiques*. Paris, Louvain.
- Chaker, S. 2011. « L'écriture lybico-berbère. Etat des lieux et perspectives ». Paris : Centre de Recherche Berbère. Inalco.
- Cohen, M. 1924. « Les langues chamito-sémitiques », in Meillet et Cohen : *Les langues du Monde*, Paris.
- El Maadani, S. 2012. « L'évolution des parlers au Maroc. Entretien avec Y. Montenay. *Synergies Monde Méditerranéen* n° 3, pp. 33-44.
- El Manouni, M. 1997. La civilisation méridienne, feuillets (en arabe), *Hespéris Tamuda* XXXV, fasc. II, pp. 157-162.
- Gsell, J. 1913-1929. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* (8 volumes) Paris : Hachette.
- Khaldoun, I. 1856. *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduction de W. McG. de Slane, Alger.
- Jouhadi, H. 2003. *Traduction des sens du Coran*, publié à compte d'auteur, juin.
- Julien, C.A. 2011, 1978. « Le dahir berbère » in *Le Maroc face aux impérialismes*. Paris : Ed. du Jaguar.
- Lévi-Provençal, E. 1941. « Un recueil de lettres officielles almohades: Introduction et étude diplomatique, Analyse et commentaire historique », *Hespéris* XXVIII, fasc. unique, pp. 1-80.
- Marcy, G. 1937. « Introduction à un déchiffrement méthodique des inscriptions 'tiffinâgh' du Sahara central », *Hespéris*, XXIV, 1er et 2ème trimestres, pp.89-118. -Marcy, G. 1936. « A propos du déchiffrement des inscriptions «Tifinagh» ». *Hespéris* XXII, fasc. I, pp. 94-95 ; -Marcy, G. 1932. « Les phrases berbères des documents inédits d'Histoire almohade ». *Hespéris* XIV, fasc. I, pp. 61-77.
- Meunié, J. Allain, Ch. 1956. « Quelques gravures et monuments funéraires de l'extrême Sud-Est marocain », *Hespéris* XLIII, 1, 2 trim., pp. 51-88.
- Taouil, S. Cerbelle, S. Alama, A. 2010. *Education au Maroc: Analyse du secteur*. Paris : Unesco.
- Terrasse, H. 1949, 1950. *Histoire du Maroc: des origines à l'établissement du protectorat français*. Casablanca : Atlantides.
- Zenkouar, L. 2004. « L'écriture amazighe Tifinaghe et Unicode », *Études et Documents Berbères* 22. pp. 175-173.
- Zniber, M. 1966. « Coup d'œil sur quelques chroniques almohades récemment publiées », *Hespéris Tamuda* VII, fasc. unique, pp. 41-60.

Sentiment d'appartenance, communication et développement territorial en Tunisie



Syrine Ben Slymen

Université Nice Sophia Antipolis-France
LESOR – IRA de Médenine – Tunisie
syrinebenslymen@yahoo.fr

Vincent Meyer

Université Nice Sophia Antipolis-France
vincent.meyer@unice.fr

Reçu le 11-04-2014 / Évalué le 14-05-2014/Accepté le 22-10-2014

Résumé

Des actions pour le développement régional ont été conduites dans le cadre des différentes politiques de développement adoptées en Tunisie, depuis quatre décennies, mais les disparités et les écarts entre les régions se perpétuent et s'accroissent de plus en plus. Ce déséquilibre régional a abouti à plusieurs conséquences comme le mouvement de migration important entre les régions. Cela serait-il dû aux inégalités entre les régions du point de vue développement ? Ou est-ce que la variation du sentiment d'appartenance serait la cause de ce mouvement de migration ?

Mots-clés : développement régional, intelligence territoriale, disparités, sentiment d'appartenance

Sense of belonging, communication and territorial development in Tunisia

Abstract

Actions for regional development have been conducted within the framework of various development policies adopted in Tunisia, for four decades, but the disparities and differences between regions are perpetuated and accentuated more. This regional imbalance leads to several consequences such as the migration movement between regions. Would this be due to regional disparities in terms of development? Or is the variation of the attachment to region would cause the migration movement?

Keywords : regional development, territorial intelligence, disparities, attachment to region

Pour la Tunisie, les redéfinitions des politiques de développement des territoires se sont succédées depuis l'indépendance de 1956. La planification économique en a été le maître mot. L'instauration de ces diverses politiques a également abouti à un clivage nord-sud et à une opposition littoral-intérieur. Paradoxalement, des écarts n'ont cessé

de se creuser concomitamment à une amélioration des niveaux de vie. Au-delà de l'inégale répartition des ressources naturelles et des clivages hérités du passé, des choix sociopolitiques ont alimenté ces disparités pour aboutir à une dualisation prononcée du territoire national. Tunis ainsi que les petites et moyennes villes du nord-est ont accaparé l'espace économique dynamique. Le développement des infrastructures au centre-est a rejoint le Nord-Est en devenant bassin d'emploi. Les entreprises essentiellement exportatrices (avec le plus grand nombre de salariés) se sont concentrées dans le Nord-Est et le Sahel. En comparaison avec le développement du littoral, les autres régions sont quasi désertiques sans grands investissements ou grands projets. Le taux de chômage dans les régions intérieures est de loin supérieur à la capitale. D'après le ministère du Développement régional (données de la banque africaine de développement en 2012) dans la région de Médenine 30 % des diplômés sont chômeurs alors que dans la capitale et ses périphéries comme Nabeul, ce taux ne dépasse pas 14 %. Ceci a fortement contribué à une migration des habitants de l'intérieur vers les autres régions.

Si ce mouvement est la conséquence de plusieurs facteurs en lien avec les disparités précitées, il vient aussi en tension avec un sentiment d'appartenance souvent mis en avant dans le développement des projets territoriaux pour mobiliser et/ou faire participer la population locale à ces derniers. Étudier pareil sentiment permet également de poser un diagnostic des besoins et des revendications dans chaque région en matière de communication publique et d'interroger la pertinence d'y importer ou de convoquer des dispositifs d'Intelligence territoriale (IT). Cet article s'inscrit dans les travaux du programme pluridisciplinaire « Langages, Objets, Territoires et Hospitalités » (LOTH). Dans ce cadre, différentes recherches doctorales ont été menées avec l'objectif de consolider les connaissances en communication publique et territoriale dans des zones fragiles et menacées et faire bénéficier les décideurs des résultats de recherche en les opérationnalisant sur différents terrains (Morelli, Sghaïer, 2012 ; Meyer, Sghaïer, Smati, 2012)¹. Dans la présente recherche, il s'agit de montrer comme est qualifié ce sentiment d'appartenance des populations à leur région face aux disparités précitées et aux dispositions prises pour y remédier. Notre objectif dans cet article est aussi de caractériser dans quelle mesure les disparités régionales et la variation du sentiment d'appartenance interviennent dans un mouvement de migration interrégional et, ce faisant, de cibler le rôle de la communication publique au niveau de ces gouvernorats². Cette dernière serait-elle en mesure de conforter ce sentiment d'appartenance au territoire et ainsi freiner les courants migratoires vers d'autres régions ?

1. Le constat des disparités sociales et spatiales

Depuis 1956, le constat des disparités entre les régions de la Tunisie a été la base de politiques de développement toutes orientées vers une reconstruction du pays. Dans les faits, ces politiques ont aussi accentué les disparités qu'elles étaient censées gommer. Le premier travail engagé par les autorités publiques - avec pour objectif une planification économique et sociale - est celui de 1961 sous le titre de « Perspectives décennales de développement ». Ce plan identifie et qualifie déjà des disparités entre les régions ; celles relevées concernent autant la répartition de la population que celle des activités.

La centralisation des décisions a été appuyée par les volontés de reconstruire un État et une économie et, avec eux, une capitale : Tunis. En effet, la capitale depuis la fin des années 1960 est le centre industriel et le moteur de l'emploi. Malgré plusieurs tentatives de dynamisation du tissu industriel pour assurer un rééquilibrage, l'accaparement des décisions à un niveau central a marqué tous les développements en Tunisie. Les impératifs de la modernisation et de la décentralisation ont toutefois été à l'origine d'un nouveau découpage spatial. Entre le gouvernorat et l'Imada³ a été instaurée la délégation comme échelon territorial intermédiaire. Selon Belhedi (1992), cette multiplication de collectivités locales et, avec elle, une amélioration des services administratifs n'ont pas contribué à l'atténuation des disparités. On peut avancer ici deux hypothèses : les découpages entre les régions n'étaient pas équilibrés ; les décisions prises au centre n'ont pas tenu compte des réalités régionales. Les milieux ruraux restaient défavorisés et pauvre en population, alors que la capitale, ses périphéries et les régions côtières abritaient déjà plus de 51 % des Tunisiens. Selon le recensement général de la population et de l'habitat de 1966 la capitale et le littoral concentraient la majorité du tissu industriel et consommaient 89 % de la production électrique, 84 % des lits d'hôpitaux et des médecins et 70 % des élèves des écoles primaires. Ainsi la capitale, ses périphéries et les zones côtières représentent-elles un lieu de concentration des richesses et de services qui s'impose à tous. Autrement dit, Tunis est au centre de tous les fonctionnements. C'est pratiquement le plus important marché agricole, la transformation de la plupart des produits agricoles s'y réalise ; de même, les grandes industries, l'import-export, les transactions financières se font à son niveau. La Tunisie est ainsi marquée par une forte centralisation administrative qui fait des autres gouvernorats les exécutants des décisions prises au niveau de la capitale. De fait aussi, les échanges entre les régions sont très limités, l'émergence de métropoles à l'intérieur du pays n'a pas pu se réaliser. Il n'existe pas de pôle regroupant plusieurs gouvernorats et disposant d'une autonomie décisionnelle.

Le littoral tunisien a connu un développement important notamment en lien avec le tourisme de masse et ceci aux dépens des régions intérieures. Mais les clivages

interrégionaux se manifestent aussi au niveau des ressources naturelles. Un climat aride caractérisant le sud, une pluviosité faible, mais suffisante pour éviter la désertification au centre et un nord bien pourvu avec des terres fertiles et des pluies abondantes. Ces disparités ont été renforcées par l'occupation déséquilibrée des terres : les plus fertiles ont été bien entretenues et exploitées ; les autres ont été délaissées. Les investissements étant orientés essentiellement vers le littoral, les régions côtières sont aussi plus développées en termes d'infrastructures. De plus, les transformations des ressources prélevées dans les régions de l'intérieur se font au niveau du littoral (le blé du Nord-Ouest transformé au niveau de la capitale, le phosphate du sud est traité au centre-est...). En outre, l'économie de la Tunisie a été consolidée par les six ports de commerce, les quatre aéroports internationaux, le terminal pétrolier, et les deux zones franches de Bizerte et Zarzis. Le poids du littoral est de plus en plus fort par rapport aux régions de l'intérieur : 62 % de la population y est maintenant regroupé, et la valeur ajoutée de cette zone s'articule autour des trois secteurs primaire, secondaire et tertiaire. Qu'ils soient publics ou privés, les investissements sont orientés vers le littoral qui devient un lieu d'accumulation des richesses.

Différentes politiques ont pourtant été déployées comme l'approche des réformes de structure de l'époque Ben Salah (dans les années 1960), le désengagement de l'État et les tentatives de privatisation de l'époque Nouira (dans les années 1970), la mise en place d'un projet de développement destiné aux régions du centre de la Tunisie (dans les années 1980) ou encore la généralisation des structures de développement à travers tout le pays avec le commissariat Général de développement régional⁴ et les offices de développement du Nord-Ouest, du centre-Ouest et du Sud (depuis les années 1990).

Une étude a été réalisée par la Banque Africaine de Développement en 2011 sur le seuil de pauvreté tunisienne ; celui-ci est estimé selon l'approche Ravallion qui évalue la pauvreté monétaire en se fondant sur la satisfaction par les ressources élémentaires. Un seuil de pauvreté pour une région concentre plusieurs indicateurs. Les résultats de cette étude pour la Tunisie révèlent pour la région du Nord-Est regroupant (Tunis, Bizerte, Nabeul, Zaghuan) un seuil de pauvreté⁵ qui diminue entre 1999 et 2000 passant de 12.85 à 10.95. Alors que pour la région du Sud-Est regroupant les gouvernorats de (Gabes, Médenine et Tataouine) ce seuil est plus élevé et reste presque stagnant dans cet intervalle d'années de 15.26 à 15.23. Cette étude récapitulant ces seuils dans les différentes régions est assez parlante ; durant l'année 1990, les régions du littoral Nord-Est et centre-Est ont les seuils de pauvreté les moins élevés respectivement 12.85 et 9.57 alors que la région du Nord-Est a un seuil de pauvreté très élevé estimé à 28.43. Si des efforts de développement ont été déployés, durant une dizaine d'années, les inégalités et les disparités demeurent et elles sont de plus en plus flagrantes alors que le centre-Est a bénéficié d'un développement avec un seuil de pauvreté en diminution

à 5.85 ; la région du centre-Ouest a elle un seuil de pauvreté qui est presque au même niveau 21.26.

2. Mouvements de migration en Tunisie

Pour Picouet (1971), la migration intérieure en Tunisie est un changement de région ayant une intensité variable selon le gouvernorat d'origine et la destination choisie et ce à la quête d'opportunités d'emploi, d'une meilleure situation sociale ou professionnelle. Les premiers mouvements de migration provenaient essentiellement des régions rurales du Sud en destination de la capitale. Puis, pour des causes structurelles et de sous-emploi, un autre mouvement de migration a vu le jour du Nord-Ouest vers la capitale ou vers Sfax au centre-Est là où les taux de chômage sont les moins élevés. Ces mouvements de migration ont accentué le déséquilibre entre les gouvernorats. Les statistiques établies par l'Institut national de statistique durant l'année 2013 indiquent que la population présente dans le Nord-est représente 37.30% et celle présente dans le Sud-est n'excède pas les 8.15% de la population totale. Ces chiffres caractérisent un écart très important, si nous nous référons aux régions de Nabeul et de Médenine, ces dernières représentent respectivement 7.2% et 4.35% du nombre total d'habitants en Tunisie.

Le choix de migrer d'un milieu rural vers un milieu urbain s'accroît. Les flux vers un milieu urbain se font soit au sein d'un même gouvernorat, ou inter-gouvernorats. L'enquête effectuée par l'Institut national de statistique (1989) indique que les individus qui ont changé de gouvernorat de résidence entre 1984 et 1989 sont au nombre de 1 038 900 sur une population totale de 7 620 000 soit 13.63 %. L'exode rural avait pour cause le manque de développement de la région, les conditions de vie extrêmement difficiles, la faiblesse de l'infrastructure, le chômage et les faibles perspectives d'emploi. Mais qu'en est-il du rôle de la communication publique au niveau des territoires dans la valorisation ou l'attractivité de ces gouvernorats ?

Penser la communication publique est un élément relativement récent en Tunisie et dans les politiques précitées (Morelli, Sghaïer, 2012). Avant la révolution, elle couvre essentiellement la communication gouvernementale avec de timides développements dans la communication des collectivités locales. Celle-ci ne correspond pas encore à la définition idéale qu'en donne Zémor (2008) : « La communication publique est la communication formelle qui tend à l'échange et au partage d'informations d'utilité publique, ainsi qu'au maintien du lien social, et dont la responsabilité incombe à des institutions publiques ». Selon cet auteur la communication publique a différentes finalités principalement l'apport d'information en la diffusant et en la valorisant (au sens de montrer ce qui a de la valeur dans l'information pour le citoyen), l'écoute des

interrogations des populations locales, leurs besoins et attentes ainsi qu'une prise en compte du citoyen en tant qu'acteur et en consolidant un sentiment d'appartenance collectif à un territoire. Meyer (2012 : 64) précise que les actions menées dans le cadre de ces communications comprennent « une amélioration des services au citoyen, le développement d'une démocratie de proximité, la promotion des infrastructures et des services à la population, la conception de supports d'information [...], la création d'événements et de manifestations publiques, les relations de presse ».

La communication publique qui se doit d'être à l'écoute des interrogations des populations locales et au service de l'amélioration des services au citoyen sert aussi à valoriser les territoires et leurs atouts. Mais la localisation géographique de certains gouvernorats ainsi que leurs données contextuelles que ce soient économiques, sociales, culturelles ne le permettent parfois que difficilement. Cela pose différentes questions et notamment par quels dispositifs communicationnels et informationnels assurer la valorisation de ces territoires ? Comment parvenir à l'instauration de démarches collectives de développement ? Comment assurer la participation des acteurs locaux à cette valorisation territoriale ? La participation de ces derniers étant primordiale, on peut supposer que l'intensité de leur sentiment d'appartenance à la région sera déterminante. Un préalable à une mise en œuvre de stratégies de communication reste donc, pour nous, de mesurer pareil sentiment. Ces questions de valorisation et de participation des populations sont au cœur du programme LOTH. Les résultats et outils issus de cette recherche posent sous un autre jour la question des développements dans des projets de valorisation des territoires dans le contexte actuel de la Tunisie. Faut-il développer un processus d'intelligence territoriale adapté aux observatoires (Haddad, 2009) instrumentalisant une dynamique territoriale entre les différents acteurs afin d'améliorer leur implication dans la résolution des problématiques du territoire. Faut-il miser sur la valorisation des patrimoines matériels comme les Gsours (Belhassine, 2012 ; Habichou, Sghaïer, 2012) ; faut-il communiquer les facteurs économiques, sociaux ou culturels susceptibles d'avoir un effet sur le développement durable des zones fragiles et difficiles ? Par exemple, se centrer sur la communication des risques naturels liés à la désertification (Jaouad, Tbib, 2012) ou encore axer l'action des décideurs sur des concertations en coprésence pour améliorer et restaurer la confiance (Mzioudet, 2011 ; Mzioudet-Faillon, Meyer, 2012) dans une démarche d'apprentissage d'un débat public ? La question communicationnelle posée dans la présente recherche est donc de sérier les dispositifs permettant le renforcement du sentiment d'appartenance pour la valorisation territoriale. Quels supports seraient susceptibles de « ranimer » une fibre régionale et de consolider ce sentiment d'appartenance ? Les résultats et outils issus de cette recherche intéressent les décideurs et font l'objet de plusieurs manifestations comme *Les mercredis du partage*⁶. Le point focal est bien celui de la qualité de l'information à disposition des décideurs.

En Tunisie, la réalité d'une communication publique selon le ministère du Développement et du plan 2011, passe par la conception d'un Système d'information régional (SIR) afin d'assurer un développement régional basé sur une bonne gouvernance locale. Le SIR a pour objectif de regrouper l'ensemble des acteurs du développement régional autour d'un système unique afin d'assurer l'organisation, le stockage et la diffusion des informations aux niveaux national, régional et local. Le SIR « véhicule » donc la communication entre le gouvernement et les différentes structures régionales, entre les gouvernorats, entre la population et ses structures de développement, ainsi qu'entre le gouvernement et la population. Le regroupement des informations à travers le SIR constitue aussi un espace d'information et de décision pour les différents ministères et un souci de transparence et de communication plus ouverte en direction de la population locale. Des informations d'ordre économique et social sont capitalisées suite à une identification préalable des variables clés pour chaque région. Un échange communicationnel et informationnel harmonisé se réalise au sein même du gouvernorat et de façon transversale et interrégionale. En effet, le ministère du Développement et du plan considère que la valorisation régionale ne peut être atteinte qu'à travers l'approche participative que suggère le SIR. En bonne logique, les objectifs du SIR devraient améliorer les services rendus au citoyen en lui expliquant le projet politique lui assurant un bien être et vivre là où il est, voire en le dissuadant de tout projet de migration.

Ce système a toutefois connu plusieurs travers et dérives comme l'appropriation des données à des fins politiques, la mauvaise utilisation des technologies numériques, un manque au niveau des données collectées caractérisé par une mauvaise qualité de ces dernières et une fiabilité limitée. L'expertise limitée quant à la collecte et la diffusion des données a, par exemple, entraîné la non uniformisation des méthodologies utilisées pour la collecte et l'analyse des données. La non implication des acteurs locaux et leur manque de participation au processus de mise en place du SIR est aussi à l'origine de ces travers et dérives. Ces dernières montrent bien, en creux, que la valorisation des gouvernorats passe par le déploiement de dispositifs informationnels et communicationnels supposant la participation des acteurs locaux. L'hypothèse est simple voire simpliste, mais la collaboration des différents acteurs territoriaux pour le développement de la région suppose déjà au préalable un sentiment d'appartenance à cette dernière. La mesure et l'analyse des différentes dimensions de ce sentiment nous permettent de montrer que si les acteurs se déclarent solidaires envers la/leur région, la consolidation du sentiment d'appartenance passe par une identification de la nature du lien entre différentes dispositions protéiformes.

3. Un sentiment d'appartenance ?

Signifier de l'attachement au lieu c'est le considérer comme partie intégrante de soi (Chawla, 1992). C'est en ce sens une disposition cognitive. Le sentiment d'appartenance envers un lieu peut être caractérisé avec plusieurs autres notions comme l'attachement au lieu, l'identité d'un lieu ou encore la dépendance envers un lieu. L'individu peut ainsi avoir plusieurs réactions par rapport à son lieu de vie qui peuvent aussi éclairer les politiques ou stratégies de communication publique pensées ou voulues par les autorités. Ce sentiment d'appartenance peut être dû à la relation emblématique que tisse un individu envers sa région et il peut être conforté/renforcé par certaines pratiques communicationnelles (informations sur les services aux citoyens, approche participative avec prise en compte des suggestions pour un développement futur ou durable, image promotionnelle de la région avec mise en exergue des atouts, etc.) dans une stratégie de marketing territorial. En retour, l'attachement donne au lieu une valeur particulière, ce qui rend sa substitution difficile. Pour Frisou (2011), les représentations individuelles et sociales du lieu de vie peuvent influencer les sentiments d'appartenances, les croyances identitaires et le comportement des personnes. Ces réactions peuvent être cognitives, affectives ou conatives. À travers une étude exploratoire comparative entre deux régions de la Tunisie à savoir Nabeul et Médenine, il s'agissait de vérifier si la variation du sentiment d'appartenance a un rapport avec la migration interrégionale ou davantage avec les disparités décrites *supra* entre les régions. Notre échelle de mesure du sentiment de l'attitude envers la région a été testée par Frisou (2011) avec trois dimensions :

Dimension cognitive : identité de lieu

je me sens vraiment chez moi dans ma région

je m'identifie un peu à ma région

je ressens ma région comme une partie de moi même

Dimension affective : attachement au lieu

je suis très attaché(e) à ma région

je me sentirais déraciné(e) si je devais partir loin de ma région

quand je m'absente de ma région, je suis heureux(se) d'y revenir

Dimension conative : solidarité envers le lieu

je me sens très solidaire de ma région

dans mes choix, je privilégie d'abord les intérêts de ma région

c'est important pour moi d'aider ma région à se développer

j'évite d'acheter ailleurs ce que je peux trouver dans ma région

Pour cette enquête exploratoire - premier matériau empirique de cette recherche - un questionnaire a été administré à un échantillon raisonné de la population locale dans deux régions pour nous permettre de caractériser, en premier lieu, l'intensité d'un sentiment d'appartenance et, en second lieu, de préciser si nos répondants envisagent de changer de région et si le manque de développement de cette dernière est la cause d'un départ futur. Notre questionnaire a été administré à 110 répondants. Ils appartiennent à deux régions différentes et assez éloignées l'une de l'autre : 47.6 % des enquêtés sont de Médenine ; 52.4 % de la région de Nabeul. Les employés dans les deux secteurs public et privé représentent plus que 50 % de la population totale (soit 57.1 %). Le reste est réparti entre ceux qui exercent dans les fonctions libérales, les étudiants et les individus sans emplois.

Variable	Modalité	Effectif	Pourcentages
Catégorie socioprofessionnelle	Employé dans le secteur public	29	27.6 %
	Employé du secteur privé	31	29.5 %
	Fonction Libérale	12	11.4 %
Genre	Étudiant	21	20.1 %
	Sans Emploi	12	11.4 %
	Masculin	49	46.7 %
Lieu d'exercice	Féminin	56	53.3 %
	Nabeul	55	52.4 %
Age	Médenine	50	47.6 %
	18ans-25ans	22	21.0 %
	26ans-30ans	29	27.6 %
	31ans-40ans	42	40.0 %
	41ans-60ans	12	11.4 %

Tableau 1 : Caractérisation de la population enquêtée

À l'aide du coefficient de corrélation de « Alpha de Cronbach⁷ » on examine la fiabilité des différents items censés contribuer à mesurer un phénomène donné. La majorité des valeurs dépassent le seuil requis de 0.6 à l'exception de quelques dimensions qui affichent des valeurs faibles, mais qui ne sont pas loin du seuil. Ceci permet de considérer que l'échelle étudiée est statistiquement fiable. Il en résulte que la cohérence interne entre les items est bonne. Les items étudiés nous permettent de refléter les concepts de l'attitude envers la région. L'indice de KMO⁸, nous permettra de déterminer si nos échelles sont factorisables. L'indice de la variance reflétera la qualité de l'identité, de l'attachement et de la solidarité envers la région des répondants.

Concernant la dimension relative à l'identité à la région, la valeur de l'indice KMO est de l'ordre de 0.52. La qualité de représentation des trois items qui sont introduit dans l'analyse est bonne (soient 0.361 ; 0.701 ; 0.498). L'analyse de la variance montre que 51.99 % de la variabilité de l'identité des répondants est expliquée par ces trois

items. Du point de vue statistique, il s'agit d'une bonne traduction de l'identité des individus par ces trois questions. Un seul axe factoriel est extrait.

Pour la dimension de l'attachement à la région, l'indice KMO affiche une valeur de 0.53 indiquant que les items utilisés dans l'analyse sont statistiquement factorisables. La qualité de représentation est meilleure pour les trois items (0.670 ; 0.407 ; 0.433). L'analyse montre aussi que 50.31 % de la variation totale est expliquée par la variation des items qui traduisent l'attachement à la région. Ceci montre que les interviewés éprouvent de l'attachement à leur lieu d'origine. Cette analyse permet d'extraire un seul axe factoriel qui regroupe les trois items en question.

La dimension solidarité envers la région a une valeur KMO de 0.59 ce qui indique que les quatre items de cette dimension sont factorisables. La qualité de représentation de ces axes est relativement (0.833 ; 0.824 ; 0.819 ; 0.830). 82.66 % de la variance totale est expliquée par la variation des items de la solidarité envers la région, les individus de notre échantillon sont très solidaires envers leur région. Deux axes factoriels sont extraits à partir de ces quatre items.

Ainsi a-t-on déterminé que les individus de notre échantillon s'identifient, éprouvent de l'attachement et sont très solidaires envers leurs régions. Établir des croisements entre nos différentes dimensions nous permettra de caractériser la nature du lien envers la région, et la différence appréciable entre le gouvernement de Nabeul et de Médenine. Le croisement entre l'identification à la région et la solidarité envers la région a fait ressortir que 63 personnes s'identifiant à la région sont aussi solidaires envers cette dernière. Le test de chi² pour ce croisement relève une dépendance très significative entre ces deux variables, avec $\chi^2=25.50$, $ddl=1$, $1-p=99,99\%$ et $vde\ cramer^1=23.18\%$.

Compte tenu que la dépendance entre l'identification à la région et le fait d'être solidaire envers la région est très significative, nous avons effectué un autre croisement entre l'identification à la région et le fait d'aider à son développement. Ce croisement a révélé que 79.72 % de notre échantillon qui s'identifient à la région sont d'accord pour aider à son développement. La dépendance entre ces deux variables est très significative ; en effet, $\chi^2=18.10\%$, $ddl=1$, $1-p=99.99\%$ et $V\ de\ cramer = 16.45\%$.

Ainsi en croisant des variables de la dimension cognitive à savoir l'identité à la région avec des variables de la dimension conative à savoir la solidarité envers la région, nous retrouvons pour certains croisements une dépendance très significative ce qui nous permet de confirmer partiellement que le fait de s'identifier à la région a un impact sur la manifestation de solidarité envers cette dernière.

Ceci nous permet de passer à des croisements entre des variables de la dimension cognitive (identification à la région) avec des variables de la dimension affective (attachement à la région). 54.54 % de notre échantillon qui ressentent la région comme une partie de soi sont attachés à celle-ci. Le test nous donne Chi2 égal à 12.42 et V de Cramer égal à 11.29 % ainsi ces deux variables ont une dépendance très significative. Toujours en croisant des variables de la dimension cognitive et de la dimension affective comme : Le sentiment d'être chez soi dans la région et le fait d'être heureux en revenant à la région révèle aussi une dépendance très significative avec Chi2=33.88 et V de Cramer=30.80 %

Ainsi en croisant des variables de la dimension cognitive à savoir l'identité à la région avec des variables de la dimension affective à savoir l'attachement à la région, nous retrouvons pour certains une dépendance significative ce qui nous permet de confirmer partiellement que le fait de s'identifier à la région cela a un impact sur le sentiment d'attachement manifesté envers cette dernière. Les croisements entre les variables de la dimension cognitive et affective ainsi que cognitive et conative nous ont permis d'établir des dépendances assez significatives ce que nous permet de confirmer partiellement que le fait de s'identifier à la région prédispose l'individu à un sentiment d'appartenance ainsi qu'à diverses manifestations de solidarité envers cette dernière.

4. Échanges communicationnels et consolidation du sentiment d'appartenance

Le test de la fiabilité de nos échelles est un préalable essentiel au développement de notre travail. La valeur statistique Alpha de Cronbach est très proche du seuil requis pour nos trois dimensions à savoir « Appréciation du travail des autorités en termes de développement » ; « Avis et échange d'information avec les autorités locales », et « départ de la région à cause du manque de développement » ce qui démontre la fiabilité de nos échelles. L'indice de KMO déterminera le potentiel de factorisation de nos items, la variance exprimée pour chaque variable montrera quant à elle la représentation de chaque dimension pour notre échantillon.

L'indice de KMO pour l'appréciation du travail des autorités locales en termes de développement, avis et échange d'informations avec les autorités et départ de la région est respectivement de 0.57 ; 0.50 ; 0.50. Le total de la variance expliquée est le plus important pour la dimension avis et échange d'informations avec les autorités locales 81.16 %. Cela montre que notre échantillon d'individus accorde une très grande importance à la communication établie avec les autorités locales et leurs partenaires publics et privés.

En appréciant l'évaluation du travail des autorités locales dans la région. 79.1 % des répondants jugent que celles-ci ne participent pas au développement de la région, dont 48.27 % de la région de Nabeul et 51.72 % de la région de Médenine. 49.1 % considèrent que les acteurs publics et privés ne participent pas assez au développement local, dont 57.40 % de la région de Nabeul et 42.59 % de la région de Médenine. Le chiffre le plus éclairant est que 87.3 % de cet échantillon pensent que les autorités locales ne communiquent pas sur les actions de développement de la région, dont 48.95 % de la région de Nabeul et 51.04 % de la région de Médenine. 86.4 % sont d'accord que leur avis est important pour le développement de la région à raison de 51.57 % de Médenine et 48.42 % pour Nabeul ; de même, 88.2 % pensent qu'il n'y a pas d'échange d'information avec les autorités locales de la région dont 49.48 % de la région de Nabeul et 50.51 % de Médenine, et 86.4 % de notre échantillon ne sont pas d'accord sur le fait que les autorités locales prennent leur avis concernant le développement dont 50.52 % de Nabeul et 49.47 % de Médenine.

Ces constats nous ont amené à voir si cette population se prononce pour ou contre un départ de la région, 53.6 % ne pensent pas que ce qu'il y a dans leur région ne se trouve pas ailleurs, dont 54.23 % de Nabeul et 47.76 % pour Médenine.

Les souhaits de départ concernent nos deux régions d'étude, ce pourcentage est supérieur dans la région de Nabeul. 60.9 % approuvent la migration hors de leur région, car ils jugent que cette dernière n'est pas assez développée à raison de 52.23 % de Nabeul et 47.76 % de Médenine. 54.5 % pensent qu'ils se sentiront mieux ailleurs dont 53.33 % de Nabeul et 46.66 % de Médenine.

Certains croisements montrent des liens de dépendance. En croisant le fait de s'identifier à la région avec l'importance de l'avis sur son développement, nous trouvons une dépendance significative avec $\chi^2=8.49$ et V de cramer= 7.72 %. Le croisement entre le fait d'aider au développement régional avec l'importance de l'avis pour le développement montre quant à lui une dépendance significative avec $\chi^2=9.09$ et V de cramer= 8.26 %. Établir une analyse factorielle des correspondances nous permettra de relever les principales composantes résumant le lien entre ces différentes variables.

40.64 % de la variance est expliquée par ces deux axes factoriels, à raison de 28.41 % pour le premier axe et 12.23 % pour le deuxième. La contribution des variables pour le premier axe se référant essentiellement aux dimensions identité, solidarité et la décision de départ à cause du manque de développement. Malgré l'identité et la solidarité envers la région, les individus jugent que le manque de développement les amène vers une décision de départ.

Pour le deuxième axe, nous retrouvons essentiellement l'identité, l'attachement et l'importance de la communication et de l'échange d'information avec les autorités

locales. Notre population interrogée s'identifie, éprouve de l'attachement et de ce fait leur avis et les échanges communicationnels établis avec les autorités locales, et leurs partenaires publics et privés ont une véritable importance pour nos répondants. L'importance de la communication publique en direction des citoyens est relevée. La population locale est très sensible à une approche participative pour le développement de leur région. Cela aurait un effet positif sur leur attachement et leur sentiment d'appartenance. Une approche communicationnelle participative de la part des autorités locales consolidation de la fibre régionale de la population locale et les dissuadent de tout départ éventuel.

Conclusion

Cette recherche exploratoire a permis de relever que 66.4 % des répondants s'identifient à leur région ; ce pourcentage est plus élevé à Médenine, cette population est en majorité féminine. 70 % sont attachés à la région, et 69.1 % y sont solidaires. En croisant des variables de la dimension cognitive à savoir l'identité à la région avec des variables de la dimension conative à savoir la solidarité envers la région nous retrouvons une dépendance significative ce qui nous permet de confirmer partiellement que le fait de s'identifier à la région a un impact sur la manifestation de solidarité envers cette dernière.

En croisant des variables de la dimension cognitive l'identité à la région avec des variables de la dimension affective l'attachement à la région nous retrouvons une dépendance significative ce qui nous permet de confirmer partiellement que le fait de s'identifier à la région a un impact sur le sentiment d'attachement manifesté envers cette dernière.

8.4 % sont d'accord que leur avis importe pour le développement de la région. 88.25 % pensent qu'il n'y a pas d'échange d'information avec les autorités locales de la région, et 86.4% de notre échantillon ne sont pas d'accord sur le fait que les autorités locales prennent leur avis et s'accordent à raison de 60.9 % sur le fait de migrer ailleurs.

L'analyse factorielle des variables du sentiment d'appartenance et de la décision de départ a relevé deux principaux facteurs explicatifs :

la décision de départ de la région est prise en raison du manque de développement malgré l'identification et la solidarité envers cette dernière ;

l'importance de la communication et de l'échange d'information avec les autorités locales dans la consolidation de l'identité et de l'attachement à la région.

Le premier facteur signale que malgré l'attachement et la solidarité envers la région, son manque de développement est déterminant et pousse les individus au départ. Pour

le second facteur, la communication et les échanges d'information établis par les autorités locales et leurs partenaires publics et privés, son accentuation consoliderait bien l'identité et l'attachement envers la région. Cette enquête exploratoire a ainsi confirmé l'importance que peut avoir la mise en œuvre d'une communication publique au niveau des gouvernorats en termes d'approche participative, de prise en compte des besoins réels, d'information en direction de population locale. L'approche participative incluant les individus dans les décisions essentielles pour le développement de la région a aussi un effet sensible sur l'attachement.

Bibliographie

- Belhedi, A. 1999. « Les Disparités Spatiales en Tunisie, État des Lieux et Enjeux ». In : *Méditerranée*, n° 1-2, p. 63-72.
- Belhassine, S. 2012. Raconter le lieu par l'image. Analyse sémiologique de cartes postales des Ksour du sud-est tunisien. In Moretti e.a. *op. cit.*
- Chawla, L. 1992. « Childhood Place Attachment ». In Altman and Low, *Place Attachment*. New York : Plenum Press, p. 63-86.
- Dhafer, N. 2010. « L'aménagement du territoire tunisien : 50 ans de politiques à l'épreuve de la mondialisation », in *EchoGéo.revues.org*, n°13.
- El Gaïed, M. Meyer, V. 2014. « Les Gsour du Sud-est tunisien : quelle valorisation entre développement territorial et communication touristique ? ». In *Les enjeux de l'information et de la communication 1*, avril.
- Frisou, J. 2011. « Le localisme est-il un argument de fidélisation pertinent ? Le cas des programmes de fidélisation communautaires ». In revue *Mémoire Vivante*.
- Habichou, H., Sghaier, M. 2012. « Possible des acteurs dans la valorisation du patrimoine : cas des ksours du sud-est tunisien. In Morelli e.a. *op. cit.*
- Haddad, M. 2009. « Intelligence territoriale et observatoires socio-économiques et environnementaux : un processus d'intelligence territoriale adapté à l'observatoire de Menzel Habib au Sud de la Tunisie ». Thèse en Sciences de l'information et de la communication, Université de Lorraine.
- Jaouad, M. Tbib, A. 2012. « Impacts du multilinguisme sur les économies des pays en voie de développement ». In Morelli e.a. *op.cit.*
- Knoop, H. 1990, « Les Déterminants des Migrations Internes en Tunisie ». In *Les Cahiers de l'IREP*, Ministère du Plan et du Développement Régional (4).
- Meyer, V. 2012. « Communication territoriale, communications d'action et d'utilité publiques : quelles définitions ? » In Morelli e.a. *op.cit.*
- Morelli, P., Sghaier, M. 2012, dirs. *Communication et développement territorial en zones fragiles au Maghreb*. Paris : L'Harmattan.
- Mzioudet, B. 2011. *Informé et communiquer en confiance ? Dispositifs et territoires en zones arides : le cas de l'observatoire Menzel Habib*. Thèse en Sciences de l'information et de la communication, Université de Lorraine.
- Mzioudet, B. 2012. « La communication territoriale en zones arides : Quelle information communiquer pour la confiance entre les acteurs ? » In Morelli e.a. *op. cit.*
- Picouet, M. 1971. « Aperçu des migrations intérieures en Tunisie ». In *Population*, n° 1 p.125-148.
- Zémor, P. 2008. *La communication publique*. Paris : PUF.

Notes

1. Pour les réalisations du programme LOTH cf. notre carnet de recherche <http://loth.hypotheses.org>
2. Le Gouvernorat est une collectivité territoriale en Tunisie.
3. L'Imada est la plus petite division administrative en Tunisie avec un chef-lieu nommé Omda.
4. Le CGDR et l'ODS sont, pour partie, les terrains et les partenaires de la présente recherche.
5. Les principaux indicateurs de pauvreté sont le développement de l'incapacité de se nourrir ou de se vêtir.
6. Réunions de partage entre praticiens et universitaires organisées par le Commissariat Général de Développement Régional, structure chargée du développement du Nord-Est et du centre-Est de la Tunisie.
7. Indice statistique généralement utilisé pour déterminer la cohérence de l'ensemble de questions composant un test, considéré comme fiable à proximité de 0.6.
8. Indice de Kaiser-Meyer-Olkin qui détermine si l'échelle est factorisable à partir du seuil de 0.5.
9. Le test de χ^2 est un test qui permet de relever le degré de dépendance ou d'indépendance entre deux caractères.
10. Degré de liberté= le nombre de modalité pour le premier caractère moins 1 * le nombre de modalité du deuxième caractère -1
11. V de Cramer est la racine carrée du χ^2 divisé par $\sqrt{\chi^2 \text{ max}}$ plus sa valeur se rapproche de 0 plus il y a une indépendance entre les caractères

Moldavie : La francophonie et même *La Francopolyphonie* !



Nelly Carpentier

Université Paris Descartes

mnellyc@club-internet.fr



Résumé

La Moldavie est présentée dans sa géographie et son histoire. Cette histoire est nécessaire pour comprendre la spécificité de la francophonie moldave. En premier lieu, elle dépend du prestige international du Royaume de France. En second lieu, la Moldavie intégrée dans l'Union soviétique met en avant l'apprentissage du français, langue du pays de la Révolution de 1789. Après l'indépendance de la Moldavie en 1991, une francophonie universitaire se développe. Un symposium a lieu chaque année. Actuellement, la question de la francophonie s'ouvre aussi à celle de l'interculturel. La revue *La Francopolyphonie* offre un accès aux riches débats de ces dernières années.

Mots-clés : Moldavie, francophonie, France, Révolution, URSS, *La Francopolyphonie*, interculturel

Abstract

Moldavia is presented in its geography and its history. History is necessary to understand the specificity of the Moldavian Francophony. The Moldavian Francophony depends firstly on the international prestige of the Kingdom of France. Secondly Moldavia, that was integrated into the Soviet Union, enhanced the learning of French, the language of the country of the Revolution in 1789. A university for Francophony was created following the independence of Moldavia in 1991. A symposium takes place every year. Nowadays, the question of the francophony also opens up to interculturality. The review *La Francopolyphonie* provides an access to the rich debates of these last years.

Keywords : Moldavia, francophony, France, Revolution, UdSSR, *La Francopolyphonie*, interculturality

Situons la Moldavie. La région de *Moldova* du nom d'un affluent du Danube a connu des identités politiques très différentes au cours de deux millénaires. Sous influence romaine (on peut voir un vestige du mur de Trajan), elle a été par la suite en dépendance à l'égard des grands empires : ottoman, autrichien et russe. La République de Moldavie, devenue indépendante en 1991, occupe 36% du territoire de l'ancienne Principauté de Moldavie. C'est en Roumanie que l'on trouve 46% du territoire de l'ancienne Principauté, les 18% qui restent font partie de l'Ukraine avec deux petits territoires séparés : l'un au nord ; l'autre au sud en bordure de la Mer Noire. Toutefois, après sa constitution indépendante, une partie limitée de son territoire, située à l'est du Dniestr avec Tirasopol comme ville principale, a fait sécession dès 1992. En ce mois

d'août 2014, le journal « *Le Monde* » publie un reportage détaillé de son envoyé spécial, Mirel Bran, précisant que la Russie dispose de « plus d'un millier de militaires » dans cette partie nommée la Transnistrie (Nistru pour Dniestr). Il s'est rendu à Comrat au cœur d'une autre région, la Gagaouzie qui a « obtenu une large autonomie en 1994 ». Les Gagaouzes ont, en effet, leur singularité culturelle. Ce sont, « à l'origine, des Turcs qui ont refusé l'islam et se sont convertis à l'orthodoxie...Au temps de l'URSS, le russe devint la seconde langue dans cette enclave turcophone et nombre de Gagaouzes restent attachés à la Russie ». Constatons que ces événements de l'histoire moldave - qui datent de plus de deux décennies - ont aujourd'hui leur pleine correspondance en Ukraine dans des circonstances lourdement tragiques. La Moldavie, depuis septembre 2013, voit annuler par la Russie les exportations de son vin et de ses produits agricoles à l'exception de ceux provenant de Transnistrie et de Gagaouzie. Son gouvernement a cependant, le 27 juin 2014, signé un accord d'association avec l'Union européenne. Il était important de connaître ce contexte géopolitique tourmenté avant d'aborder une question, elle aussi surprenante au plan linguistique : l'importance de la francophonie en Moldavie.

L'histoire de la francophonie moldave est le fruit de circonstances historiques exceptionnelles peu connues des Français. Ion Guțu (2006, 2012) de l'Université d'Etat de Moldova, distingue une francophonie plus ancienne relevant de l'influence générale de la culture française en Europe. Il écrit : « A l'époque de la principauté de Moldavie, la francophonie se manifeste par la présence, à la cour du prince et des boyards moldaves, de précepteurs enseignant la langue et la culture françaises... il y avait un intérêt particulier de la haute société moldave autant pour la France et son histoire glorieuse que pour les goûts et les manières des Français ». Par la suite, cette francophonie bénéficiera de « la présence des Ambassadeurs français puis des révolutionnaires exilés ».

A cette francophonie pour partie élitaire, l'auteur oppose ce qu'il nomme « la francophonie massive ». Après une première moitié du vingtième siècle, peu positive pour la francophonie en Moldavie, c'est « la période soviétique d'après la deuxième Guerre mondiale qui va produire cette francophonie massive dans la République Soviétique Socialiste de Moldavie ». La Moldavie, alors de nouveau séparée de la Roumanie, est intégrée dans l'Union soviétique. Dans la perspective d'une alliance internationale entre les différents partis communistes d'Europe, l'U.R.S.S. entend « promouvoir le français, comme langue du Parti Communiste frère de France, au détriment de l'anglais américain ». Les Moldaves avaient aussi leur propre intérêt concernant cette importance accordée au français car ils étaient la seule « République Soviétique d'origine latine ». Cette francophonie moldave aura comme principal point d'appui l'enseignement : « A cette époque, 82% des élèves moldaves ont appris le français comme langue étrangère ». Nombre d'étrangers dont les Français, sont souvent surpris « par la

qualité de la francophonie moldave réalisée dans des conditions d'isolement quasi total de l'ambiance française originaire ».

Ion Guțu (2007, 2011) consacre un autre article à « La vraie francophonie », celle qui se développe « après la formation en 1991 de l'Etat indépendant moldave ». Cette période va bien évidemment connaître en Moldavie, comme partout, le développement de l'usage de l'anglais. Si en 1996-1997, on a 76% d'élèves qui apprennent le français comme langue étrangère, leur nombre, dès 2000-2001 déjà, tombe à 50%. « Au niveau universitaire, le taux du français comme future spécialité pédagogique ou appliquée... représente environ 25% dans toutes les universités de Moldova... à comparer à l'anglais 50%, l'allemand 19%, l'espagnol et l'italien 3% ». Les actions de l'Alliance Française moldave contribuent à « la formation continue des professeurs de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur, et à celle même du personnel de certains ministères ». L'Agence Universitaire de la Francophonie est également fort active organisant chaque année, avec la majorité des universités et des établissements pré-universitaires concernés, des journées annuelles de la francophonie.

Fondée par le Professeur Victor Banaru, philosophe et linguiste de renommée internationale, mort tragiquement en décembre 1997, l'Association des Professeurs de Français de la République - dont Madame Ana Bondarencu, professeur de l'Université d'Etat de Moldova, est la Présidente d'honneur - participe au congrès de la Fédération Internationale des Professeurs de Français (FIPF), organise colloques et séminaires, festivals nationaux de la chanson française. C'est ainsi qu'au printemps 2014 a eu lieu le Festival National de la Chanson francophone « Chantons, amis ! » qui remet plusieurs Grands prix. L'un d'eux a été remporté par Maria Maleavschi, professeur à l'Académie de Sciences Economiques de Moldavie. L'autre par la lycéenne de terminale Parvina Gheorghiu. Interviewée par l'Association « Cercle Moldavie » (2014), elle dit son enthousiasme d'aller à Paris : « c'est la ville qui abonde en amour et en romantisme. C'est un autre monde, plein de secrets, qui garde des mystères du passé énigmatique. Une ville des lumières qui est d'une beauté indicible ». Bien d'autres réalisations seraient à citer dont celle du « Théâtre Eugène Ionesco », « le grand dramaturge français d'origine roumaine ».

Un autre secteur nous intéresse particulièrement ici, c'est celui de « La francophonie scientifique » qui s'est imposée... et se réalise par la soutenance de thèses ». Une trentaine de thèses, y inclus celles de doctorat d'Etat, sont ainsi, dès 1999, entreprises dans divers domaines du français : lexicologie, grammaire, stylistique, phonétique, poétique, dialectologie. Signalons que la première thèse de docteur d'Etat en littérature française est celle de Madame Elena Prus, actuellement directrice de l'Institut de Recherches Philologiques et Interculturelles (ICFI) de l'Université Libre Internationale de Moldova » (ULIM), Professeur Docteur et rédacteur en chef co-rédactrice de la

revue *La Francopolyphonie*. Il est à mentionner, dès le début, son rôle promoteur ainsi que celui du vice-directeur de l'Institut, Victor Untila, docteur en philosophie, maître de Conférences et co-rédacteur de *La Francopolyphonie*. Il est responsable de la conception des thématiques et arguments devenus plus étroitement liés à l'interculturalité, aux recherches complexes et transdisciplinaires. L'équipe de l'Institut y participe activement.

Notons que depuis 2005, l'ICFI organise tous les ans, à Chişinău, un colloque international à l'occasion des journées de la Francophonie, en mars. Les Actes des colloques sont publiés dans la revue *La Francopolyphonie*, sous la direction de Madame Ana Guţu, Premier Vice-recteur Professeur Docteur à l'ULIM, actuellement député au Parlement de la République de Moldova et Présidente de la Section moldave de l'APF (Assemblée Parlementaire de la Francophonie).

Dans ses 10 numéros thématiques, *La Francopolyphonie* inclut des contributions représentatives comme scientifiquement et géographiquement pertinentes des auteurs de vingt et un pays (France, Canada, Algérie, Maroc, Sénégal, Madagascar, Côte d'Ivoire, Cameroun, Russie et autres). Lors du Colloque international de 2005 : « *La Francopolyphonie* comme vecteur de la communication », des spécialistes en traductologie furent invités comme J.-R. Ladmiral et F. Herbulot. De 2005 à 2010, les colloques successifs et leurs Actes en revue titrent sur : la communication ; les langues et les identités ; les valeurs de la francophonie ; langue et culture françaises en Europe du Sud-Est ; langue, littérature, culture et pouvoir.

Entretemps, *La Francopolyphonie* est devenue en 2009 une revue annuelle, classée par l'Académie des Sciences de Moldavie en catégorie B - diffusion internationale. L'ensemble des numéros est accessible en ligne, où l'on trouve également toutes les informations sur la revue : en roumain, français, anglais et espagnol. La dizaine de numéros parus, déjà évoqués, sont d'une grande richesse de thèmes. Ils concernent largement la langue française, ses différentes problématiques, ses genres littéraires, ses grands auteurs, son enseignement et sa situation en Moldavie et dans d'autres pays proches, ou éloignés comme le Québec.

De 2011 à 2014, une dimension déjà présente s'accroît cependant, celle de l'interculturalité. Les colloques successifs et leurs Actes en revue titrent ainsi : « Des langues aux langues-cultures : nouveaux enjeux, nouvelles pratiques » ; « L'interculturalité et la pragmatique à travers la linguistique et la littérature » ; « L'interculturalité » confrontée « à la mondialisation « sémiotique » » ; « L'interculturalité confrontée à la pragmatique ». Les principaux domaines régulièrement concernés sont la linguistique, la littérature, la traduction et la communication - spécialisations de la Faculté des Lettres de l'ULIM.

C'est à cette occasion que l'ULIM par l'intermédiaire de Victor Untila, co-rédacteur

de la revue *La Francopolyphonie* a sollicité en 2012 des contributions nouvelles de Jacques Demorgon, Rédacteur en chef de la revue *Synergies Monde méditerranéen* sur ce thème qu'il traite dans ses ouvrages et qu'il renouvelle dans la perspective de la mondialité, perspective abordée à Chişinău. On peut le constater, la rédaction de *Synergies Monde Méditerranéen* s'est engagée depuis déjà trois années dans des échanges fructueux, grâce à cette heureuse médiation de Victor Untila.

A l'occasion des colloques de 2012, 2013, de 2014, une coopération s'est poursuivie. *Synergies Monde Méditerranéen* souhaite à l'avenir, dans la mesure de ses possibilités, rendre compte des riches contributions des divers participants de ces colloques. On nous pardonnera pour le moment de ne signaler ici que les contributions croisées de Victor Untila (2012, 2013, 2014) et de Jacques Demorgon (2012, 2013, 2014), fruits de la coopération précitée. Ajoutons cependant l'implication, lors du colloque de 2012, de Madame Anna Bondarenco (2013), professeur de l'Université d'Etat de Moldova.

Lors du récent colloque de mars 2014 sur « L'interculturalité et la pragmatique à travers la linguistique, la littérature, la traduction et la communication, notons l'intervention concernant les « francophones du Maghreb entre culture savante et pratique utilitariste », de la part de Yves Montenay, Président de l'Institut Culture Economie et Géopolitique (ICEG), contributeur régulier de *Synergies Monde Méditerranéen*.

Nous recommandons à nos lecteurs l'étude attentive de l'ensemble des numéros de *La Francopolyphonie* dont il apprendra beaucoup. Pour notre part, ici, nous nous limiterons à un aperçu, malheureusement trop court, des contextes, des résultats et des problèmes de la francophonie, traités dans plusieurs textes par Pierre Morel, Professeur Docteur à l'ULIM et ancien rédacteur en chef de la revue. Il fait le point avec rigueur et objectivité sur ces questions difficiles et sensibles. Il se montre réservé à l'égard des tendances à confondre les problèmes de langues-cultures et les problèmes politiques. A cet égard, les termes de « francophilie » ou de francosphère » lui paraissent pour le moins à discuter. Il trouve que la francophonie institutionnelle s'est parfois « réfugiée dans un univers doctrinaire ». Il estime « qu'elle gagnerait à s'effacer devant les perceptions et les intérêts des communautés qui lui sont liées. Ceci aiderait peut-être certaines de ces communautés, et en premier lieu la France, à prendre leurs responsabilités, plutôt que de s'en décharger sur une organisation qu'elles soutiennent tout en s'en désintéressant. » Dans cette perspective, il s'intéresse aux liens qui peuvent s'établir à partir de la francophonie entre des pays, des sociétés et leurs cultures bien différentes. La dimension de la diversité culturelle doit absolument se sauvegarder par rapport au « spécifiquement francophone ». Il cite Jean-Marie Klinkenberg (2006) qui s'interroge : « Que peuvent faire les francophones ensemble ? » et qui répond : « Une seule chose. Une seule, mais immense : combattre l'uniformisation du monde ».

Dans cet esprit, Pierre Morel ne peut manquer de souligner les ambiguïtés de l'Europe. Selon lui : « malgré ses pétitions de principe en faveur de la pluralité linguistique, l'Europe impose *de facto* un monolinguisme anglais. De fait, on a l'étrange impression, lorsque l'on observe la politique et la pratique de l'Europe dans le domaine des langues, de se trouver en présence d'un double langage permanent ». C'est seulement dans la mesure où elle a une politique de langues officielles multiples que l'Europe peut se présenter comme « championne de la diversité linguistique ». Pierre Morel laisse ainsi clairement entrevoir que les questions de la diversité linguistique et de la diversité culturelle ne peuvent pas être l'affaire des seuls Etats, elles sont aussi l'affaire de l'ensemble des élites et des populations en rencontres et en échanges dans la mondialité actuelle.

En correspondance avec ces riches contributions de *La Francopolyphonie*, signalons l'inauguration en janvier 2010 à Chişinău de la Maison des savoirs de la francophonie. Elle avait été précédée par la première, ouverte au Vietnam, elle a été suivie par plusieurs ouvertes en Afrique. Le Bulletin de la section moldave de l'Union Internationale de la Presse Francophone, *Courrier de Moldavie* (2010) précise que « Ce Réseau des Maisons des savoirs de la francophonie est un projet pilote mis en place conjointement par l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) et l'Association internationale des maires francophones (AIMF), auxquelles s'associent TV5MONDE et l'Agence universitaire de la Francophonie (AUF). »

Le même *Courrier* signale que s'est tenu à Chişinău, en avril 2014, le « séminaire sur l'examen périodique universel concernant les droits de l'homme ». Il précise : « Le Séminaire se veut un exercice concret de partage d'expériences et de leçons apprises par les Etats membres, appliquant le nouveau mécanisme du Conseil des Droits de l'Homme. Tous les pays membres de l'ONU sont soumis à l'Examen Périodique Universel et s'engagent devant le Conseil pour l'application des recommandations faites ». Le *Courrier* poursuit : « le Séminaire a également permis de mettre en valeur la francophonie moldave et les efforts qui sont déployés pour défendre et illustrer la langue française dans notre pays ».

Le 23 février 2013 sur TV5Monde, lors de l'émission « Destination francophonie », l'animatrice, Yvan Kabacoff, posait d'emblée la question : « Savez-vous quel est l'un des pays les plus francophones et francophiles de l'Europe orientale ? » - Et il apportait la réponse : « C'est la Moldavie ! ». On comprend pourquoi Jean Pierre Cuq, Président de la Fédération Internationale des Professeurs de Français (FIPF) et, d'ailleurs, Président d'honneur de *Synergies Monde Méditerranéen* est allé en Moldavie en avril 2014, invité par l'Association des Professeurs de Français de Moldova dont la Présidente d'honneur, rappelons-le, est Madame Ana Bondarencu, professeur de l'Université d'Etat de Moldova. Rencontrant les professeurs, il a confirmé le soutien de la FIPF. A l'Alliance française de

Moldavie, accompagné de sa collègue, Doina Spita, Présidente de la Commission pour l'Europe Centrale et Orientale, il a rencontré étudiants et élèves francophones. A cette occasion, Nadejda Demian, rédactrice en chef du portail francophone de la Moldavie, a souligné la fierté de la Moldavie, d'être « un des pays les plus francophones du monde ».

Toujours au printemps 2014, Madame Olga Turcan a soutenu à l'Université de Strasbourg, pour le doctorat en sciences du langage sa thèse intitulée « Le français en Moldavie : entre héritage, tradition et mondialisation ». Elle a travaillé sous la direction du Professeur Dominique Huck de l'Université de Strasbourg et du Professeur Ana Guțu de l'Université Libre Internationale de Moldavie (ULIM). Nous avons évoqué précédemment les implications et les responsabilités de Madame Ana Guțu dans les domaines dont nous traitons ici. Le jury sous la direction du Professeur Claude Condé, de l'Université de Franche-Comté, et de l'AUF comptait aussi Madame Ardeleanu, professeur de l'Université de Suceava en Roumanie, Monsieur Michel Francard, professeur de l'Université catholique de Louvain ainsi que Monsieur Claude Truchot, professeur des universités émérite de l'Université de Strasbourg. Bien entendu, nous évoquerons plus en détail ce travail dans un prochain numéro.

Tous ces événements récents tournent autour de la référence culturelle et linguistique au français en Moldavie. Il est actuellement la troisième langue étrangère face à l'importance du russe dont la présence régionale est connue, et face à l'anglais, langue de la mondialisation. Cet article n'est que la première occasion pour *Synergies Monde Méditerranéen* de faire connaître un peu mieux la Moldavie, sa francophonie et sa précieuse *Francopolyphonie*. L'avenir nous donnera d'autres occasions, heureuses, de le faire, espérons-le !

*

Bibliographie

- Bondarenko A. 2013. « Systèmes sémiotiques culturels. Interconnexions dans le contexte de la mondialisation ». In : L'interculturalité et la mondialisation sémiotique à travers la linguistique et la traduction. Chișinău : *La Francopolyphonie* n°8.
- Bran, M. 2014. « En Moldavie la minorité gagaouze ne veut pas perdre la Russie, sa « deuxième maison », in : *Le Monde international* 13 août, p.3.
- Cercle Moldavie*. 2014. « Un rêve qui va devenir réalité ». Portail francophone de Moldavie, 28 mai.
- Demorgon, J. 2012. « Critique de la raison interculturelle. Une nouvelle intelligibilité de l'histoire humaine. Trois grandes figures antagonistes de l'humain en genèse. In L'interculturalité à travers la linguistique et la littérature. Chișinău : *La Francopolyphonie* n° 7 Vol.1, pp.13-22.
- Demorgon, J. 2013. « Le défi sémiotique de l'interculturel mondial. Moyens et fins. Hominisation et humanisation ». Chișinău : *La Francopolyphonie* n°8, op. cit.
- Demorgon, J. 2014. « L'homme insuffisamment cognitif et pragmatique. Le fait et la valeur - le dire et le faire - le profane et le sacré. In L'interculturalité et la pragmatique à travers la linguistique, la littérature, la traduction et la communication. Chișinău : *La Francopolyphonie* n°9.

- Guțu, I. 2006, 2012. « Chișinău 2012 : Aspects historiques de la francophonie moldave ». Chișinău : *La Francopolyphonie* n° 1, pp. 36-40.
- Guțu, I. 2007, 2011. « La Francophonie moldave après 1991 ». In « La Francopolyphonie : langues et identités. Chișinău : *La Francopolyphonie* n°2. Vol. 1, *op.cit.* pp. 72-78.
- Klinkenberg, J.M. 2006. « O politică pentru francofonie ». *Secolul 21*, 7-9. p. 34. Notes in Guțu, I. 2007, *op. cit.* Chișinău : *La Francopolyphonie* n°2. Vol. 1, *op.cit.*
- Le Courrier de Moldavie*. 2014. « Cette semaine la Francophonie est à Chișinău », 15 avril. Cf. aussi, « Inauguration de la deuxième Maison des savoirs de la Francophonie à Chișinău en Moldavie », *Le Courrier du 7 février* 2010.
- Morel, P. 2007, 2012. « La Francophonie en quête d'identité ». In *La Francopolyphonie* n°2. Vol. 1. *op.cit.* pp. 93-103.
- Turcan, O. 2014. « Le français en Moldavie : entre héritage, tradition et mondialisation », thèse de doctorat en sciences du langage, soutenue le 27 mars 2014. Université de Strasbourg. 374 pages [avec CD « Enquête sur la langue française en Moldavie, 2009 »], annexes, 202 pages.
- Untilă, V. 2012. « La culture à l'épreuve de la (non)contradiction. Une nanographie trialectique de la condition humaine ». In *Francopolyphonie : l'interculturalité à travers la linguistique et la littérature*. Chișinău : *La Francopolyphonie* n° 7. Vol.1, *op. cit.* pp. 23-38.
- Untilă, V. 2013. « Horizons linguistiques et traductologiques d'une sémio-logique situationnelle », *La Francopolyphonie* n°8, *op. cit.* pp. 55-67.
- Untilă, V. 2014. « Les antagonismes adaptatifs de la pragmatique ou/et l'anthropogénie du langage humain » In *L'interculturalité et la pragmatique à travers la linguistique, la littérature, la traduction et la communication*. Chișinău : *La Francopolyphonie* n°9.

Devant la recrudescence du « sur »¹.



Thomas Rist

Université de Koblenz-Landau, Allemagne
rist@uni-landau.de

Reçu le 14-02-2014 / Évalué le 04-05-2014/Accepté le 22-10-2014

Résumé

Dans un premier temps, nous récapitulerons l'emploi « conventionnel » de la préposition *sur* pour nous pencher ensuite sur quelques catégories d'usage plus récent. Par un retour en arrière, nous tenterons une explication de ce phénomène et conclurons avec quelques remarques sur les motivations possibles des locuteurs.

Mots-clés : changements langagiers, emplois conventionnels vs. «nouveaux» emplois de la préposition «sur», extensions spatio-géographique, temporelle.

The Surge of «sur». Reflections of an Unpolitical Man

Abstract

From a description of the conventional usage of the preposition *sur* we will move on to more recent, «newer» uses. We will try to explain both their origin and possible causes for its growing occurrence.

Keywords: language change, use and abuse of the French preposition «sur», «new» usage / extension, spatio-geographical, temporal

« J'écris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années. Si c'eût été une matière de durée, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme : Selon la variation continue, qui a suivi le nôtre jusqu'à cette heure, qui peut espérer que sa forme présente soit en usage, d'ici à cinquante ans ? Il écoule tous les jours de nos mains et depuis que je vis, il s'est altéré de moitié ». Montaigne : *Essais*, Livre III, Chap. 9 (orthographe modernisée).

Un linguiste se doit d'observer, disons plutôt d'écouter les gens parler ; il est empiriste. A moins qu'il / elle ne soit en plus coiffé/e d'une casquette d'enseignant/e ou de didactologue ès langues, il ne lui incombe pas de juger ni de corriger le langage de ses contemporains. Mais rien ne lui interdit de faire comme Montaigne : de noter, d'analyser, de cataloguer ... ce qu'il entend ou lit, de faire part de ses « trouvailles », observations, remarques et conclusions.

1. Emplois conventionnels de *sur*

Nos grammaires de référence du français contemporain ainsi que la *Grammaire textuelle* de Weinrich notent toutes l'emploi « spatio-géographique » (1), traitent brièvement des dimensions temporelle (2), distributive (3) et thématique (4) et consacrent un espace considérable aux « locutions » ou « expressions toutes faites » avec la préposition *sur*.

1.1 Spatio-géographique

Sur la table, *sur* la route, *sur* l'autoroute, *sur* le Mont Blanc, mon appartement / cette fenêtre donne *sur* la rue / *sur* la cour / *sur* un cimetière ...Elle m'a montré sa rue *sur* le plan.

« J'ai lu ça *sur* *Le Monde* » par contre est déjà considéré comme nécessitant une clarification ; Goosse (1993 : § 1001 b 2) fournit « si l'on a le journal étendu devant soi », et par analogie : « Je l'ai entendu *sur* *France Inter* », « ils l'ont dit *sur* *France 2* ».

Dethloff et Wagner énumèrent (2002 : § 375.8) : (être) *sur* internet, tchatcher *sur* internet, j'ai trouvé cela *sur* internet², naviguer / surfer *sur* le Web / *sur* le Net / *sur* la toile ; et Google offre la possibilité de parler *sur* facebook, *sur* skype, *sur* ps3, *sur* twitter, *sur* un forum.

Le site de l'Église orthodoxe grecque n'est pas en reste et chante avec un lyrisme certain les réactions des fidèles :

« Avec son fond ocre aux accents byzantins et son Christ Pantocrator, le site orthodoxe. com a su, en cinq ans d'existence, se faire une place *sur* la toile chrétienne ». *La Croix*, 02 février 2011.

En France comme en Allemagne, en français comme en allemand, on a de l'argent *sur* son compte et il arrive qu'on en vire *sur* un autre. Des villes comme *Nogent-sur-Seine*, *Chalon-sur-Saône*, *Stratford-on-Avon*, *Newcastle-upon-Tyne* contrairement à des localités comme *Soultz-sous-Forêts*, *La Ferté sous Jouarre*, *Saint Pierre sous Vézelay*, *Newcastle-under-Lyme*, *Kirchheim unterm Teck*, *Rhodt unter Rietburg* sont connues du grand public.

1.2 Temporel

Nous pouvons suivre Dethloff et Wagner (2002 : § 375.1) quand ils catégorisent *sur le moment* comme locution prépositionnelle ; précisons toutefois que - selon le contexte - il peut s'agir d'un moment ou d'un laps de temps.

1.3 Distributif

Cette fonction est abordée par toutes nos grammaires, mais de façon peu systématique, alors qu'elle est très fréquente : *Sur* dix il n'y en a pas un bon ; Deux *sur* trois ont réussi l'examen ; Elle a eu seize *sur* vingt, huit *sur* dix.

« L'accélération du rythme de vie entraîne un état de somnolence qui touche aujourd'hui un Français *sur* cinq », selon une enquête de l'INSV [Institut national du sommeil et de la vigilance]. *Direct Matin*, 11 mars 2011.

« *Sur* les 100 espèces végétales qui fournissent 90% de la nourriture dans le monde, plus de 70 sont pollinisées par les abeilles », explique le directeur exécutif du Pnue » [Programme des Nations unies pour l'environnement], Achim Steiner. *Direct Matin*, 11 mars 2011.

1.4. Thématique

Weinrich (1986 : 512) juxtapose Je parle *de* la langue française vs. Je parle *sur* la langue française, sans pour autant préciser que *parler sur* se dit surtout pour le monologue d'un enseignant sous forme de cours magistral. *Sur ce point* et *sur cette question* marquent souvent le début ou la fin d'un énoncé - ou annoncent un changement de sujet.

1.5. Locutions prépositionnelles / tournures idiomatiques

Comme le sens de tournures comme *être sur le qui-vive*, *être / se mettre sur son trente et un* ne peut guère être compris en additionnant les significations des éléments qui les constituent ; l'on pourrait se retirer sur la position que « tout dans une langue (et notamment dans une langue étrangère qu'on est en train d'apprendre) est idiomatique ». D'un autre côté il ne faut pas oublier que *reporter quelque chose*, *déboucher*, *compter*, *parier*, *tabler*, *ne pas lésiner*, *jouer*, *se rabattre* entraînent « automatiquement » *sur*.

Notre dernière trouvaille de ce genre, la publicité pour les soirées de *Meetic* [site de rencontres] dans le métro parisien daté février 2013 explique : « C'est comme une soirée normale, sauf que le mec *sur qui* tu flashes n'est pas en couple ».

2. Emplois « nouveaux » de *sur*

2.1. Spatio-géographique

Déjà dans son édition de 1986, Grevisse (reprise dans 2007 : § 1021) remarque que « *sur* tend à se répandre et se trouve dans des emplois nouveaux » - sans autre commentaire :

« J'ai moi-même *sur* Paris doublé les crédits consacrés à la création de crèches en 1981 », annonce Jacques Chirac, cité dans *Femme Pratique*, en mai 1981.

Maître Capello, alias Jacques Capelovici qui, pendant plus de dix ans, animait *Les Jeux de 20 heures sur France 3*, émission-culte portant sur des questions d'usage et de grammaire et qui n'hésitait pas à transmettre les questions des téléspectateurs aux autorités compétentes, cite *in extenso* une prise de position de Marcel Druon, de l'Académie française :

« Je vais descendre *sur* Marseille ». Vous trouvez-vous donc en hélicoptère ?
« C'est pour travailler *sur* la région Provence-Côte d'Azur ». A-t-elle besoin d'être modifiée, redessinée ? Sans doute, puisqu'on envisage de « créer un nouveau canton *sur* la 3^e circonscription du Var ». (...) Cette pauvre préposition *sur* est harassée. On la met à toutes les sauces. (...) Il y a là un abus qui devient un tic. Soyons *sur* nos gardes, pour ne pas y céder ».

En effet, malgré cette remarque acerbe, ce « nouvel » emploi va en augmentant et de nombreux exemples se trouvent dans notre corpus. Ainsi un ami en voiture nous annonce-t-il par téléphone portable : « Je suis déjà *sur* Paris », et une autre amie nous fait savoir par courriel : « Ma soeur Agnès, qui habite Lille, vient *sur* Paris pour la journée. Au programme, visite de musée, shopping (...) ».

« Je travaille uniquement *sur* Paris » déclare un plombier avec aplomb. Et, un technicien TNT, sollicité pour un dépannage, précise : « J'interviens uniquement *sur* l'Est de Paris ».

Lors du dialogue de deux employés, nous entendons malgré nous : « La boîte m'a envoyé prospecter *sur* Paris » ; et un designer web propose ses services *sur* www.facies.fr : « Indépendant *sur* Lyon en création de site internet, identité d'entreprise et webmarketing ».

« Un distributeur de billets du Crédit agricole a été attaqué à l'explosif à Verrières-le-Buisson (Essonne) dans la nuit de mardi à mercredi. Deux garçons de 16 et 17 ans ont été interpellés peu après *sur* la commune voisine de Châtenay-Malabry dans les Hauts-de-Seine, a indiqué une source proche de l'enquête ». *Le Parisien*, 16 mars 2011.

Dans l'exemple suivant, *sur* est plutôt à classer comme abréviation de la locution prépositionnelle « (être) à cheval *sur* » que comme emploi nouveau : « Situé *sur Collioure et Banyuls*, le domaine de la Tour Vieille compte une douzaine de parcelles ». *20 Minutes*, 24 janvier 2014.

Lors d'une foire-exposition de lingerie, la responsable d'une marque y va de son analyse de marché personnelle, alternant *sur* et *dans* deux contextes pratiquement identiques :

« *Sur* la région parisienne, les femmes vont acheter de la lingerie comme un accessoire de mode, comme on pourrait s'acheter un sac à main pour aller avec son nouveau manteau. On va essayer d'assortir au maximum sa lingerie avec ce qu'on porte au-dessus, ce qui n'est pas le cas de toutes les femmes et *dans* toutes les régions », analyse Cécile Vivier, directrice du salon de la lingerie. *AFP*, 20 janvier 2001.

« Il s'agit sans doute d'une personne qui a ramené ses déchets *sur* la région bruxelloise », est le commentaire quelque peu désabusé d'un éboueur belge devant un sac de déchets déposé à côté de la poubelle », *Infos France 2* du 14 février 2011.

« Ce [les inspecteurs du travail] sont des gens très engagés *sur* le territoire », confirme Michel Sapin sur *France Inter*, le 24 janvier 2014.

« Demain risque de pluies verglaçantes *sur* le Nord-Est » annonce *La Croix* du 02-02-2011.

Et pendant les répétitions d'une chorale ou d'un orchestre, des instructions sobres ou martiales telles que « Reprise du chœur n° 20 : On commence directement *sur* l'orchestre » ; « On reprend *sur* la mesure 58 » ne se comptent plus.

A l'occasion d'une conférence de N. Courtin le 14 mars 2014 à l'École du Louvre nous apprenons que « la Monnaie de Paris avait vocation de frapper toutes les pièces en circulation *sur* le royaume ».

Lors de l'introduction de la TNT = télévision numérique terrestre et l'abandon de la TV analogique, *France Inter* ne voulait pas être en reste. Dans son émission interactive du 09 février 2011, la station entendait donner des éléments de réponse aux auditeurs qui posaient leurs questions à un expert présent dans le studio. Le rédacteur de l'émission résumait plusieurs questions par « Faut-il intervenir *sur* l'antenne ? », et l'expert de déclarer : « ...dans ces rares cas-là, demandez à un technicien agréé d'intervenir *au niveau* de l'antenne ».

« Nous faisons tout pour trouver un repreneur *sur* cette entreprise [qui fabrique des voitures électriques] », Arnaud Montebourg conjure-t-il le destin sur *France Inter*, le 18 février 2014 ? « Les sites marchands [de l'e-commerce et de la vente à distance] recherchent des experts du Web pour générer du trafic *sur* leur boutiques virtuelles », lisons-nous dans *Direct Matin*, le 1^{er} février 2011, et dans le même numéro un article s'étale sur une demi-page :

« Distribution : Un secteur qui recrute toujours... Directeurs de magasins, chef de secteur ou conseillers à la vente, les emplois ne manquent pas dans la distribution. (...) Dès la fin 2010, le groupe Casino annonçait ainsi la création de plus de 1000 emplois avant la fin décembre 2011 pour son réseau proximité, et chez Carrefour, 7000 recrutements sont prévus pour cette année ».

Un titre intermédiaire quelque peu énigmatique reprend en milieu de page : « Des besoins constants *sur* les métiers de bouche ». Ce n'est qu'en lisant le paragraphe qui suit que le lecteur trouve la solution : « Les métiers de bouche ne connaissent pas la crise, sauf si l'on se place du côté des recruteurs ! »

2.2 Temporel

Même si Grevisse (1986) et plus tard Grevisse et Goosse (2007 : § 1021, 4) se dispensent de toute critique du « nouveau » *sur* spatio-géographique, ils ne peuvent pas s'empêcher de noter au sujet de l'usage temporel « Il a fait ce travail °*sur* deux heures (ou : °*sur* deux jours) pour <pendant> est un wallonisme pour ... en deux heures » - le petit rond ° signifiant « mot, tour etc. n'appartenant pas au français régulier » - et de citer deux autres exemples de plumes non belges : « *Sur six jours et six nuits*, il me souvient de n'avoir dormi qu'un petit nombre d'heures » (Georges Duhamel). « L'État consacrera entre 27 et 30 milliards de francs à la sidérurgie *sur la période 1984-1987* ». *Le Monde*, 07 décembre 1984.

En effet, ce « nouveau » *sur* temporel prend de l'ampleur :

« Le produit intérieur brut (PIB) allemand a connu une croissance de 3,6% *sur l'année 2010* (...). La croissance a progressé de 0,4% au quatrième trimestre 2010 par rapport au trimestre précédent et de 4% en rythme annuel. La reprise s'est donc poursuivie fin 2010, mais à un rythme ralenti ». *Le Monde*, 16 février 2011.

« Comme le soleil en hiver, la poire avec le roquefort (...), certains artistes persistent à sortir des albums qui s'écoutent *sur la durée* alors que la mode est à l'immédiat ». *20 Minutes*, 07 février 2011.

François Baroin, porte-parole du gouvernement et ministre du budget (jusqu'en mai 2012), arrive à glisser quatre phrases consécutives en *sur* dans son interview du 01-02-2011 avec deux journalistes de *France Inter* :

Sur les vingt dernières années ...

Il faut prévoir une augmentation des dépenses *sur* vingt ans.

Il faut continuer les efforts *sur* plusieurs années.

Nous sommes là *sur* le long terme.

3. Décryptage

Qu'est-ce qui pousse les locuteurs du français à amplifier l'emploi de *sur* au dépens de *à* ou *en* ou *dans*, ou encore, avec des verbes de mouvement, de *vers* ? A première vue, ce serait la tendance à la simplification et l'analogie qui jouent.

Rappelons que Yaguello³ (1998 : 78-84) avait déjà analysé et commenté ce phénomène de « régularisation spontanée ... Ce sont (...) les militants⁴, les agents commerciaux, les techniciens du dépannage, habitués à penser en termes de répartition de territoire, de zone d'activité et de mobilité, qui semblent être à l'origine de ce nouvel usage ».

Et nombreux sont les forums d'internet qui se sont penchés sur la question. L'explication avancée par un participant nous semble intéressante - même si elle loin d'être confirmée par notre corpus :

Habiter *sur* Paris signifie habiter en très proche banlieue de Paris, mais non à Paris même (...) La personne reste dans le vague. Parfois il vaut mieux dire « j'habite *sur* Paris » que se perdre dans les méandres en citant une ville de banlieue que personne ne connaît ... Au moins Paris, tout le monde en a déjà entendu parler.

Une autre tentative nous semble plus concluante :

Le seul cas où j'accepterais à la rigueur une phrase telle que « je travaille *sur* Paris » serait pour un démarcheur qui ne travaillerait pas à Paris, mais qui y ferait de fréquents passages, la ville devenant sa cible principale.
(...)

Cible et *démarcheur* sont en effet révélateurs : Cette généralisation du *sur* spatial renvoie à l'usage des militaires et leurs usances cartographiques d'avant 1900 : Sur les cartes d'état-major de l'époque, un point précis était répertorié et désigné par ses coordonnées et en plus, « la cote » (non pas : côte), c'est-à-dire son altitude en mètres : « Nous sommes *sur* la cote 216 » ou « Tirs d'obus *sur* la cote 182 » dans le sens de *provenant de* ..., se voyaient transformés en toponymes - une formule abrégée qui pouvait être tolérée et comprise dans ce contexte restreint. Cet usage des militaires, gendarmes et policiers fut d'abord imité par les commis-voyageurs, représentants de commerce, VRP « en route », qui recevaient des instructions quant au « secteur à couvrir » et qui devaient rendre compte de leurs déplacements. L'emploi se répand ensuite parmi les magnats de l'industrie et les chefs d'entreprise, puis *sur* les places financières, dans les cercles des boursiers, trade(u)rs et analystes, sur ce parmi les consultants, cadres supérieurs dynamiques, « jeunes loups aux dents longues », dans la foulée parmi les journalistes et les hommes et femmes politiques, et il a maintenant trouvé sa place dans le vocabulaire de Monsieur et Madame Tout le Monde - bien au-delà et en dehors de toute langue de spécialité.

Militaires, police → représentants de commerce → économie → monde de la finance → consultants en entreprise → journalisme → politiques → tout le monde

Ce qui semble être à l'œuvre, serait-il un désir - ou le fantasme ? - d'autorité, d'en imposer et de s'imposer par un jargon moderne, en phase avec l'époque actuelle, qui se veut (plus) technique, compétent, « pro »(-fessionnel) ? Ici, nous rejoignons en partie la « répartition de territoire, de zone d'activité et de mobilité » dans l'analyse de Yaguello.

Il est rare que des changements langagiers - pour le moment nous nous gardons bien de les qualifier de « durables » ou de « passagers » - puissent être relevés sur le moment et datés avec précision ; toujours est-il que de telles observations sont plus faciles à faire quand il s'agit de mots structurels / fonctionnels comme des particules ou des prépositions que de matériau sémantiquement plus complexe.

Bibliographie

Dethloff, U. Wagner H. 2002. 2007. *Die französische Grammatik* - DfG. Tübingen, Basel : Francke.

Grevisse, M. 1986. 1993. *Le Bon Usage. Grammaire française*. Refondue par M. Goosse. Paris, Louvain la Neuve : Duculot.

Grevisse, M. Goosse A. 2007. *Le Bon Usage. Grammaire française*. Paris, Louvain la Neuve : De Boeck.

Riegel, M. Pellat, J.C. Rioul, R. 2009 : *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF.

Rist, T. 2011. Devant la recrudescence du « sur ». Anmerkungen zum Gegenwartsfranzösisch. In P. Schäfer, C. Schowalter, *In mediam linguam. Mediensprache. Redewendungen. Sprachvermittlung. Festschrift für Heinz-Helmut Lüger*. Landau : Verlag Empirische Pädagogik.

Schwarze, C. 1996. Die farblosen Präpositionen des Französischen : vage Prädikate oder Kasusmarker ? In: *Romanische Forschungen* 108, 1-22.

Weinrich, H. 1982, 1986. *Textgrammatik der französischen Sprache*. Stuttgart : Klett. Tr. Fr. 1989. *Grammaire textuelle du français*. Paris : Didier.

Yaguello, M. 1991. *En écoutant parler la langue*. Paris : Seuil.

Yaguello, M. 1998. *Petits faits de langue*. Paris : Seuil.

Sources

Organes de presse: *20 Minutes, Agence France Presse, Alternatives Economiques, A Nous Paris, Europe1, France Inter, France2 (TV), La Croix, Le Monde, Le Parisien*.

Notes

1. Cette contribution est la version considérablement remaniée du même titre, traduite de l'allemand, parue dans P. Schäfer, C. Schowalter (s.l.d.) 2011.

2. *Internet* toujours sans article.

3. Je milite sur Paris et la banlieue. In : *Petits faits de langue*. Ce recueil d'articles de 1998 ainsi que le précédent de 1991. En écoutant parler la langue s'inscrivent dans la tradition des « Observations sur la langue française » qui commentent, mais sans les dénoncer, de « nouveaux » usages. Sur ces mêmes pages, elle couvre l'extension de la préposition *en*.

4. Les militants, non pas les militaires ; cf. *infra*

Synergies
Monde Méditerranéen n°4 / 2014



II. Histoire présente
et passée
en Méditerranée



Echos des mondes musulmans en 2014



Yves Montenay

Démographe – Président de l'ICEG, Paris, France
montenay@numericable.fr

Ici, entre le 5 janvier et le 22 août 2014, La lettre décadaire, écrite par Yves Montenay et publiée par l'Institut Culture Economie et Géopolitique (ICEG) suit de façon régulière les événements et les mutations sociétales entre économie, démographie, politique et religion. Elle cible principalement les pays arabes d'Afrique et leurs mouvements islamistes mais parle aussi ponctuellement des autres pays musulmans, de Gaza à l'Indonésie. Elle traite du fonctionnement des économies et des stratégies des Etats, de l'évolution des religions, des aléas de la condition féminine et de la famille, ainsi que de l'évolution des langues et des médias (Al Jezirah). En accord avec Yves Montenay, la rédaction de Synergies Monde Méditerranéen en propose ici une sélection.

Mots clés : musulmans, islam, Maghreb

Echoes of the Muslim World

Between January 5th and August 22nd, 2014, the quadri-monthly newsletter written by Yves Montenay and published by the Institut Culture Economie et Géopolitique (ICEG) follows and analyzes events and social mutations concerning demographics, politics and religion. This letter focuses mainly on Arabic countries of North Africa and their Islamist political parties, but also includes other Arabic and Muslim countries, from Gaza to Indonesia. The main topics are about economics, geopolitics, religious changes, gender and family issues, languages and media (e.g. Al Jezirah). In agreement with Yves Montenay, the editorial staff of Synergies Monde Méditerranéen proposes here a selection.

Keywords : muslims, islam, Maghreb.

Lettre n° 210 - 5 janvier 2014

Turquie : un imbroglio aux dimensions multiples. Une partie de la classe politique a soudain fait l'objet d'enquêtes vigoureuses de la police, avec garde à vue de proches du premier ministre Recep Tayyip Erdogan, homme fort de la Turquie, brillamment réélu aux dernières législatives, notamment parce que son parti se vantait d'être incorruptible. Outre l'affaire elle-même, c'est le déroulement de l'enquête qui est intéressant. Voir la police et la justice s'attaquer au sommet de la hiérarchie politique peut être considéré comme une illustration de la séparation des pouvoirs, donc d'une

démocratie solide. Mais voir le premier ministre « sacquer », en représailles et pour stopper l'enquête, la haute hiérarchie de la police et la justice va en sens inverse. En fait, il s'agit d'une lutte entre deux mouvements islamistes, et je renvoie nos lecteurs à plusieurs numéros anciens de notre lettre qui expliquaient l'importance et la puissance du réseau islamiste « guléniste », notamment dans la police. Ce réseau mondial a été lancé par le Turc Fethullah Gulen, prêcheur charismatique et homme d'affaires efficace, donc devenu un excellent Américain (pays dans lequel il réside pour être hors de portée de jalousies politiques). Il aurait fondé 500 écoles, avec internat, dans 90 pays, mariant l'anglais, le turc et les matières scientifiques. La démocratie et « les opportunités » du monde occidental y sont vues favorablement. Est-il proche de l'AKP au pouvoir en Turquie ? L'armée turque le craint. Ou sont-ils au contraire rivaux sur le même créneau, celui de « l'islam moderne » ou « de marché » (appui sur les entrepreneurs privés, par opposition aux laïques, qui s'appuient sur l'administration, les entreprises d'État et l'armée) ? Nous savons maintenant que ce réseau était bien dans le même camp que l'AKP «islamo-démocrate» de M. Erdogan lors de sa conquête du pouvoir et l'a aidé à écarter l'armée « laïque ». Mais depuis quelque temps, une hostilité réciproque s'est manifestée, liée à l'autoritarisme croissant du premier ministre. Non seulement il peuple les prisons de «laïques», militaires et journalistes, mais il s'en prend aux écoles privées des gulénistes les privant ainsi d'influence et de finances. Il y aura en 2014 des élections municipales puis des présidentielles que compte bien remporter M. Erdogan, l'opposition laïque étant toujours divisée et sans chef populaire. Reste donc à savoir comment se comporteront les gulénistes. En même temps, l'armée se réveille : elle demande une révision des procès qui ont mis des centaines de ses officiers en prison, aux côtés de nombreux journalistes. Cet ensemble de mesures a des répercussions négatives sur l'économie turque déjà en perte de vitesse après plusieurs années de forte croissance. Or, ce sont ces succès économiques, au moins autant que son conservatisme religieux, qui ont permis à M. Erdogan de gagner les élections précédentes.

Lettre n° 211 - 15 janvier 2014

L'islam enseigné dans les écoles primaires allemandes. C'est du moins ce que nous dit un magazine marocain francophone (saluons au passage l'élargissement de l'horizon des lecteurs et le ton très factuel du journal). Catastrophe diront les islamophobes, l'islamisation de l'Europe gagne du terrain. Pas du tout, répondent les Allemands, c'est au contraire un moyen de couper l'herbe sous le pied d'interprétations violentes, une sorte de vaccination en quelque sorte. En prime, ça renseignera les non musulmans. En fait, à mon avis, ça dépendra de la façon dont enseignera l'instituteur.

Irak-Syrie : 2 camps, c'est trop simple ! La presse française nous informe assez bien, mais la complexité de la situation mérite une petite synthèse. Je résume donc à ma façon. L'Irak et la Syrie sont gouvernés par les chiïtes, en Irak parce qu'ils sont majoritaires ; en Syrie, où ils sont très minoritaires, c'est la main de fer d'Assad qui leur permet néanmoins de diriger, avec depuis quelques mois l'appui des chiïtes d'Iran et du Liban. Donc les sunnites sont écartés du pouvoir. Ils en sont très amers en Irak car ils dirigeaient jusqu'à la chute de Saddam, et révoltés en Syrie par la dureté de la répression. Par ailleurs, ils forment la quasi-totalité de la population de vastes territoires - les zones libérées de Syrie et le nord-ouest de l'Irak - où le pouvoir chiïte est donc mal assuré. Ces deux régions étant contiguës, les sunnites font cause commune de part et d'autre de la frontière. Les combattants d'Al Qaïda, ont même formé le projet d'établir un « émirat » sunnite à cheval sur l'Irak et la Syrie. Dans un premier temps, ils semblent avoir été acceptés dans ces zones sunnites syriennes et irakiennes, en partie avec l'afflux de volontaires internationaux (des musulmans de divers pays, y compris convertis européens). Le passage de ces volontaires par la Turquie semble avoir été toléré jusqu'au 13 janvier, date à laquelle une enquête musclée a découvert des passages d'argent et d'armes, que des autorités policières auraient protégés. Il est difficile de découvrir ce qui s'est exactement passé car la répression de la justice et de la police par l'actuel gouvernement est à l'ordre du jour pour plus d'une raison. Par ailleurs, les groupes liés à Al Qaïda ont semble-t-il agi de façon violente et se sont aliéné les populations sunnites locales. Le gouvernement chiïte de l'Irak encourage donc ces populations sunnites à ne pas tolérer les groupes liés à Al Qaïda. Mais celles-ci sont prises entre un réel désir d'échapper à Al Qaïda et de fortes réticences à aider le gouvernement chiïte de l'Irak. De même en Syrie, les rebelles anti-Assad, des relativement laïques aux plus islamistes, se sont unis pour ne pas admettre les partisans Al Qaïda dans les « zones libérées ». Ce conflit profite à l'armée d'Assad. Reste encore les Kurdes qui cherchent à prendre le contrôle contre tous les autres camps dans les zones où ils habitent assez nombreux et puissants.

Israël boycotté aux Etats-Unis, selon France 24. L'un des principaux syndicats américains de chercheurs et d'enseignants propose - à plus de 60% - le « principe d'une rupture des relations avec des établissements publics israéliens de recherche » et s'oppose aux « programmes académiques soutenus par l'Etat hébreu ». C'est une première aux États-Unis mais pas dans d'autres pays occidentaux. En effet, l'appui américain à Israël a toujours été affirmé, même si les divergences tactiques sont fréquentes. Comme déjà dit dans cette lettre, cet appui ne vient pas d'un « lobby juif » comme on l'imagine dans le monde musulman, mais de raisons historiques profondément enracinées. En effet, depuis la fondation des Etats-Unis on peut distinguer deux courants : l'un, le plus connu en Europe, s'appuie sur la proclamation de la liberté, qui

a séduit beaucoup d'immigrants. L'autre courant, bien différent, est celui des puritains qui sont aujourd'hui relayés par les évangélistes pour lesquels les États-Unis sont « le nouvel Israël » : au sens biblique du terme, celui de l'accomplissement religieux à la fin des temps. Or, chaque politique peut être conduit à courtiser ce courant évangéliste qui représente des dizaines de millions de votants, à comparer à un électorat juif d'environ 4 millions.

Israël et Iran, suite. Dans ce contexte d'un début de divergence entre Israël et les États-Unis, est survenue l'affaire de l'accord intérimaire avec l'Iran. Dès lors, Israël et l'Arabie Saoudite (une fois de plus dans le même camp) ont quasiment accusé les États-Unis de trahison. Ils ont pu dire « la seule différence entre Ahmadinejad et Rohani est que le premier était un loup habillé en loup et que le second est un loup habillé en agneau ». Il faut se souvenir que le gouvernement israélien s'appuie sur une majorité favorable à des solutions musclées tant pour la Palestine que pour l'Iran. Mais, en dehors de cette majorité parlementaire, les avis en Israël sont plus nuancés. Les services secrets israéliens seraient par exemple convaincus qu'il y a une réelle différence entre Rohani et son prédécesseur, voire entre Rohani et le guide suprême. Seul le premier aurait réellement un appui populaire.

Lettre n° 212 - 25 janvier 2014.

Tunisie : la constitution, le sacré ; le ministère du tourisme ; les présences à Davos. Le projet de constitution a été adopté le 23 janvier. Parmi les derniers compromis, il y a eu l'article 6 qui interdit l'accusation d'apostasie. Cette accusation concerne le musulman qui souhaite abandonner sa religion ou *a fortiori* qui la traite de façon insultante. La peine peut être l'exécution avec la possibilité de disposer de trois jours pour changer d'avis. La femme musulmane risque d'être emprisonnée à vie mais une libération est possible si elle revient sur ses positions. Pour nombre de musulmans, l'Etat devait manifester clairement son rôle de protecteur. Voici l'article 6, fruit du compromis : « L'État est gardien de la religion. Il garantit la liberté de croyance et de conscience et le libre exercice du culte. Il est le protecteur du sacré, garant de la neutralité des mosquées et lieux de culte par rapport à toute instrumentalisation partisane. Sont prosrites l'accusation d'apostasie et l'incitation à la violence. » Certains musulmans ont rappelé qu'un texte humain ne saurait primer contre l'autorisation religieuse à punir tout renégat. L'investiture du premier ministre « de consensus » Mehdi Jomâa est proche. Lors de la constitution de son équipe, devant nombre de protestations, il finit par renoncer à l'attribution du poste de ministre du Tourisme au voyageur tunisien de confession juive, René Trabelsi. Il fut conduit à lui préférer Mounir Sahli, auteur de l'ouvrage « *Révolutionner le tourisme tunisien* », paru début 2013.

En attendant, les responsables de tous les camps vont ensemble à Davos : Rached Ghannouchi, président du mouvement *Ennahdha*, parti dominant en tête ; Béji Caïd Essebsi qui est dans l'opposition à la tête du second parti « *Nidaa Tounès* » dont il est le fondateur. On a aussi le nouveau premier ministre, Mehdi Jomâa, et la présidente du patronat tunisien, Wided Bouchamaoui.

Egypte. Au référendum sur la constitution, le oui l'a emporté avec 98,1% des votants et 38% des inscrits, alors que les Frères Musulmans n'avaient obtenu que 63% des votants et 19% des inscrits. Ce résultat conforte le général Sissi, le conduisant à être candidat à la présidentielle. Beaucoup de votants ont déclaré : « je viens voter pour Sissi ».

Algérie : une double relation à Mandela. Lors du décès de Mandela, l'Algérie officielle avait salué le militant gauchiste venu se plonger dans le bain tiers-mondiste algérien (donc avant son emprisonnement et son évolution ultérieure). Mais voici que le quotidien d'Oran s'intéresse enfin à son œuvre de réconciliation et regrette que les chefs du FLN n'aient pas suivi son exemple.

Algérie : très lent progrès pour les femmes devant l'emploi. L'Algérie se félicite de la réduction de l'écart des taux d'emploi entre les deux sexes à mesure que s'élève le niveau d'instruction. C'est un raccourci optimiste, car le taux d'emploi de la population âgée de 15 ans et plus, est de 63,7% en 2013 pour les hommes et de 13,9% seulement pour les femmes (+ 2% en 5 ans). Dans le détail, le taux d'emploi est de 58% pour l'ensemble des femmes diplômées de l'enseignement supérieur, de 37% pour les diplômées de la formation professionnelle et de... 6,6% pour celles qui n'ont aucun diplôme.

Lettre n° 213 - 4 février 2014

La Tunisie avance, suite. Ça y est, la constitution est adoptée le dimanche 26 janvier 2014 avec 200 voix pour, 12 contre et 4 abstentions. Le nouveau gouvernement est en place et les ministres sont réputés sérieux. On verra si le premier ministre, Mehdi Jomâa, a le sens du symbole et de la communication pour un grand coup médiatique qui ramènerait les touristes et si possible quelques investisseurs. Il faut lui souhaiter un grand succès, d'une part pour la Tunisie et d'autre part pour qu'on ne lui impute pas les échecs du gouvernement précédent qui serait ainsi « blanchi ». En attendant, cette sortie (partielle) de crise par le compromis fait l'admiration de certains étrangers parmi lesquels Algériens et Marocains.

Il semble que la constitution établisse un régime semi-présidentiel, les pouvoirs étant répartis entre le président et le premier ministre. Le président peut dissoudre l'Assemblée, il préside le conseil de la sécurité nationale et il est le chef des forces armées. Il ratifie les traités et il peut prendre les mesures requises par des circonstances

exceptionnelles (art. 79). Il nomme aux emplois supérieurs dans l'armée et la sécurité nationale. La commission parlementaire concernée a toutefois la possibilité d'une opposition dans un délai de vingt jours. Le président préside aussi le Conseil des ministres pour ce qui concerne son « domaine réservé » : défense, affaires étrangères, sécurité nationale. Les ministres des Affaires étrangères et de la Défense sont choisis en concertation avec lui. Sur l'Internet tunisien, se poursuivent des débats relatifs à la législation concernant les élections législatives et présidentielles, législation qui ne semble donc pas encore prête.

Lettre n° 214 - 14 février 2014

Le Maroc en Afrique francophone. Depuis quelques années, le Maroc se souvient qu'il est africain et qu'il peut contribuer au développement général en s'intéressant davantage aux pays francophones voisins de son sud.

La bourse de Casablanca va lancer en coopération avec Paris des programmes de formation pour les financiers de l'Afrique subsaharienne francophone. L'OFPPT forme des cadres tchadiens dans les domaines du Textile Habillement/Cuir, en concrétisation d'une convention signée en novembre 2012. Les écoles de commerce marocaines privées se précipitent pour fournir aux subsahariens francophones les formations nécessaires à leur développement. Il s'agit aussi de « fixer » l'offre estudiantine africaine traditionnellement dirigée vers les pays du Nord en développant des programmes universitaires adaptés à l'Afrique subsaharienne. C'est excellent pour les budgets tant subsahariens que marocains, et pour la francophonie, puisque les enseignants et les élèves du Royaume ne pourront plus oublier de parler français du fait de la présence de leurs camarades et élèves africains. Remarquons que l'université Al Akhawyn d'Ifrane a, elle aussi, commencé à recruter des étudiants sub-sahariens. Cette université est anglophone, mais certains cours en français et/ou en arabe doivent obligatoirement être suivis et un test en français (TEF) est imposé aux nouveaux étudiants afin de juger s'ils doivent recevoir des cours en cette langue.

Le Maroc et les subventions. Le pays se ruine en vendant sur le marché intérieur à un prix inférieur aux cours mondiaux. C'est terminé. Les prix de l'essence super et du *fueloil* n°2 ne sont plus subventionnés. Quant au *gasoil*, les subventions baisseront progressivement cette année. Cependant restent encore subventionnés le butane, le *fuel* de l'Office national de l'électricité et de l'eau potable, le sucre, ainsi que la farine de blé tendre.

Le Maroc « islamiste ». C'est un parti islamiste, le PJD, qui est à la tête de la coalition gouvernementale au Maroc. Il n'a qu'un pouvoir limité, les questions importantes dépendant toujours du roi. Dans quelle mesure ce parti a-t-il réussi à islamiser la

vie quotidienne des Marocains ?

Quelques échos : La lecture en petits groupes du Coran se développerait chez les particuliers, multipliant aussi les agacements. Un colonel islamiste a été limogé pour avoir refusé de serrer la main de la première « préfette », prétextant qu'une femme « ne peut remplir la fonction de représentation du Commandeur des croyants (le Roi) dans une mosquée ».

Des journaux arabophones demanderaient une réglementation de *Facebook* pour empêcher des évangélistes de distribuer des bibles traduites en *darija* (voir ci-après). Le gouvernement islamiste vient de bloquer une fois de plus l'enseignement des sciences en français, pourtant de plus en plus réclamé.

L'éducation nationale au Maroc. Après la banque mondiale, c'est l'Unesco qui déplore les mauvais résultats malgré un relativement bon budget. Pour certains, cela s'explique en partie par le fait que la langue d'enseignement (l'arabe standard) n'est pas la langue maternelle de l'élève. Celle-ci est soit une des variantes du dialectal très éloignée de l'arabe standard, la *darija*, soit une langue berbère.

Le français est parfois enseigné en 2e ou 3e année du primaire mais relève aussi d'assez fréquents cours privés.

Une réforme en cours veut généraliser l'enseignement du berbère, avec un troisième alphabet, le *tifinagh*, en plus de l'alphabet latin et de l'alphabet arabe. Cela semble avoir multiplié les abandons de scolarité mais il est difficile d'avoir des avis sereins car ces questions linguistiques cachent des problèmes politiques.

En pratique, la *darija* de Casablanca gagne du terrain y compris dans les médias, qu'elle soit transcrite en caractères arabes ou latins (ordinateurs, téléphones...). Elle vient d'être adoptée pour la Bible mais n'est pas assez standardisée pour être un support de l'enseignement (S. El Maadani, Y. Montenay, in *Synergies Monde Méditerranéen* n°3 et ici même n°4). Pour d'autres Marocains, ces questions linguistiques ne sont pas très importantes puisque dans la plupart des pays du monde une bonne partie de la population a une langue maternelle différente de celle de l'école.

Allaitement obligatoire aux Émirats. La nouvelle loi sur les droits de l'enfant, votée il y a quelques semaines, oblige les femmes à allaiter leurs bébés jusqu'à leurs deux ans. La loi ne précise pas encore les peines encourues par les mamans rebelles, mais permet aux maris de porter plainte contre les épouses qui refuseraient d'allaiter.

Le Yémen va devenir un Etat fédéral. Il n'y aura pas le Nord et le Sud comme le réclamaient les sudistes. Le Yémen du Sud était indépendant jusqu'en 1990. En fait, Nord et Sud sont eux-mêmes très divisés, y compris religieusement. Il y aura quatre provinces dans le Nord et deux dans le Sud.

Lettre n° 215 - 1^{er} mars 2014.

Le premier ministre turc s'embourbe. Vous avez suivi les péripéties récentes en Turquie, sur fond de rivalité entre deux courants islamistes, celui, au pouvoir, de l'AKP et de son chef (jusqu'à présent), le premier ministre Erdogan, et celui, dans l'ombre, du réseau « guléniste », puissant dans la magistrature et la police, qui ont débusqué des affaires de corruption touchant l'AKP et la famille du premier ministre. Celui-ci a réagi en destituant magistrats et policiers et en faisant passer une loi surveillant l'Internet, bref en s'écartant de plus en plus de ses proclamations démocratiques. Lui qui se voyait encore, il y a peu, plébiscité aux prochaines municipales puis comme président de la république, est maintenant menacé. Toutefois fédérer les diverses oppositions sera difficile : à part l'hostilité au gouvernement actuel, il n'y a pas grand-chose en commun entre laïques nationalistes de droite, laïques socialisants de gauche, Kurdes et enfin islamistes « modernes » gulénistes.

Lettre n° 217 - 21 mars 2014

« Le salafisme en Europe : acteurs, enjeux et discours ». C'est le titre de l'article écrit par Samir Amghar, mis en ligne le 14 janvier 2014 sur le site de l'Observatoire des Religions et de la Laïcité (ORELA). En voici quelques extraits : « ... Prônant une approche littéraliste du Coran et de la tradition, le salafisme veut purger la pratique religieuse de ses particularités locales et de ses évolutions depuis 14 siècles... » les salafistes peuvent être classés en 3 tendances.

- La première est de type quiétiste. Proche de l'Arabie Saoudite, elle s'oppose à la violence armée et à la politisation de l'islam qui menace l'unité de l'*Umma*, et met l'accent sur la formation et la prédication.
- La deuxième est politique : création de partis, de syndicats et d'associations pour faire pression sur les pouvoirs. En Belgique, cette tendance demande la nationalité belge, le droit de vote, des émissions musulmanes à la radio-télévision d'État, des congés les jours fériés musulmans, des repas *hallal* etc., donc une autonomie juridique relevant de la *charia*.
- La troisième tendance se veut révolutionnaire, prône l'action directe, l'usage de la violence et refuse l'insertion dans les sociétés musulmanes ou occidentales. Les militants s'engagent à aider militairement et financièrement leurs frères d'armes par un « *jihâd* de libération » dans toutes les zones de conflits : Bosnie, Tchétchénie, Cachemire, Afghanistan, Irak et Syrie. En Occident, où il est impossible de mener des actions armées, cette tendance appelle à l'agitation et à la propagande en prônant des actions spectaculaires : manifestations,

opérations « coup de poing », déclarations virulentes... Le salafisme est devenu en quelques années un acteur incontournable au détriment des mouvements de ré-islamisation plus anciens - *Tabligh*, Frères Musulmans... - qui du coup sont devenus anti-salafistes.

Les deux premières tendances ne sont pas juridiquement répréhensibles en Occident mais sont surveillées par les autres musulmans et par les pouvoirs publics mais leur atomisation complique les contrôles.

Maroc : la discussion sur les langues s’amplifie. Cela se fait sans drame : rien à voir avec la crispation officielle en Algérie ou avec celle entre ukrainophones et russophones actuellement. Rappelons qu’un Marocain connaît en général plusieurs langues : - l’arabe standard (dit parfois, à tort, classique) enseigné à l’école, - d’importants rudiments d’arabe coranique, - quelque peu d’anglais, - le français, - mais aussi, pour un tiers d’entre eux, l’*amazigh* - ou plutôt un des dialectes berbères reconnus comme langue officielle par la nouvelle Constitution - et, enfin, - la *darija* (ou « le marocain »). Non codifié, longtemps cantonné à un usage oral et quotidien, ce dialecte progresse dans le domaine de la presse et de la création artistique et littéraire. On peut se référer à mes deux entretiens avec la linguiste marocaine Selma El Madani dans *Monde Méditerranéen Synergies* n° 3 et n° 4, ici même.

Voici deux exemples de cette diversité. L’écrivain Mohamed Nedali écrit en français, bien que ce soit sa quatrième langue. Youssouf Amine Elalamy publie en *darija*. Il précise : « Jusqu’à l’âge de six ans, je n’ai parlé que cette langue. J’ai voulu montrer qu’elle pouvait avoir une dimension poétique. » Il a ainsi touché un public plus large et plus jeune : « Pour la première fois, j’ai vu des jeunes Marocains courir vers des livres. La pile est descendue d’un coup, comme dans un dessin animé ! »

Sourdine à la prière. En 2008, le PJD (islamiste), alors dans l’opposition, s’était opposé à la baisse du son de l’appel à la prière. Maintenant au pouvoir, il accepte de le faire devant l’accumulation des plaintes, surtout pour la prière du matin. Dans d’autres pays, beaucoup de chrétiens voisins de mosquées, et beaucoup de musulmans aussi, voudraient bien bénéficier de cette règle.

Le Maroc et ses campagnes. Le Maroc se développe cahin-caha, sous Mohamed VI, mais comme il part de très bas, il a encore énormément de chemin à faire, en particulier à la campagne. Là, les 3/4 des femmes commencent à travailler à moins de 15 ans, la grande majorité d’entre elles étant analphabètes. Jusqu’il y a une vingtaine d’années, le Maroc était à majorité rurale. Et même s’il s’urbanise rapidement, il reste encore environ 40% de la population à la campagne. Je lis, par ailleurs, que seuls 35% des enfants marocains entrant en 4e année primaire savent vraiment lire.

Maroc-Arabie, un accord sur le permis de conduire ! Celui des Marocains sera valable en Arabie et réciproquement. Pas celui des Marocaines bien sûr.

Prénoms interdits en Arabie. Le ministère saoudien de l'Intérieur a publié, jeudi 13 mars, une liste de 51 prénoms jugés « non conformes à la culture ou la religion » du pays. Par exemple d'origine occidentale : Alice, Linda ; ou à connotation royale : Amir - prince en arabe - et Malika, reine.

Karachi dépasse les 20 millions d'habitants. Et continue à croître pour peut-être devenir la première agglomération du monde d'ici 2030. Mais dans la violence. Depuis les années 1980, Karachi est confrontée à des rivalités partisans et ethniques (ça se recoupe souvent) qui virent à des violences criminelles pour contrôler ses ressources. La ville a éclaté en quartiers ethniques fragmentés socialement. Mais elle reste la métropole pakistanaise et « une forme d'ordre » s'y serait instaurée qui rend cette violence « gérable » et l'économie continue à tourner.

Lettre n° 218 - 31 mars 2014

Les présidentielles en Indonésie. C'est le 9 juin que les élections présidentielles doivent avoir lieu dans le plus grand pays musulman du monde. Il y a 250 millions d'habitants : environ 220 sont musulmans, les autres chrétiens, hindous et bouddhistes. Cependant, l'islam n'est pas religion officielle. Les partis politiques islamistes sont minoritaires sauf dans la partie semi autonome de l'île de Sumatra. Le président actuel Yudhoyono termine assez paisiblement son deuxième mandat. Certains lui reprochent toutefois de n'avoir pas agi avec suffisamment de vigueur contre les islamistes, la bureaucratie ou la corruption. Cette dernière apparaît en tout cas comme largement responsable d'une déforestation dramatique. En principe, celle-ci viserait à répondre aux séductions de la demande chinoise de bois mais aussi d'huile de palme venant de plantations remplaçant la forêt. Le principal parti d'opposition, mené par la fille de l'ancien président Sukarno, a choisi un candidat déjà populaire, le gouverneur de Jakarta, Joko Widodo, qui a une image plus énergique.

Lettre n° 219 - 10 avril 2014

L'imbroglio politico-religieux international et sa projection militaires en Syrie. Voici un rappel s'appuyant notamment sur un article de *The Economist* du 22 mars. La guerre civile entre dans sa quatrième année, et a fait environ 150 000 morts, neuf millions de sans-abri et trois millions de réfugiés sur les vingt-trois millions d'habitants. La presse internationale amplifie les événements militaires : après avoir annoncé

la défaite prochaine de Bachar El-Assad, elle évoque maintenant sa victoire. Certes, il a repris des positions, notamment autour de Damas avec la prise de Yabroud, et le 9 avril de Rankous, après celle de Qusayr. Il gêne ainsi l'approvisionnement des rebelles sunnites par le Liban et dégage un peu la route de la capitale vers la côte où se trouve le fief de sa communauté alaouite. Rappelons que les Alaouites constituent une variante du chiisme, d'où leur alliance avec l'Iran et le *Hezbollah*, (ce parti de Dieu qui rassemble une grande partie des chiites libanais). Il faut remarquer que, malgré ces deux derniers appuis (au moins 8.000 hommes bien armés et organisés), et même avec le monopole de l'aviation et de l'artillerie, il n'arrive pas à progresser dans le nord du pays et y recule ponctuellement. Cela, malgré la division de l'opposition déchirée par une guerre violente entre une coalition démocrate-islamiste d'une part et les djihadistes liés à *Al Qaïda* d'autre part. Ceux-ci se revendiquent comme « l'État Islamique d'Irak et de Syrie » dont nous avons parlé dans notre dernière lettre à propos de la révolte des sunnites d'Irak contre leur gouvernement chiite. Les djihadistes ont été refoulés vers Raqqa, à l'ouest par les « démocrates » et à l'est par les Kurdes. On se demande maintenant si les événements d'Ukraine vont gêner l'appui des Russes à Assad, par exemple en décidant les Américains à fournir des missiles anti-aériens aux « démocrates ». Ce que l'Arabie leur demande instamment, mais les Américains craignent de les voir utilisés contre des avions civils.

Difficultés et Ressources de la démocratie en Afghanistan. Vous vous souvenez que si les talibans sont opposés aux élections, c'est parce qu'ils suivent une interprétation rigoriste de l'islam, en l'occurrence celle de l'école déobandite qui, comme les wahhabites par exemple, disent que les lois ayant été fixées par Dieu, des hommes ne peuvent en fixer d'autres, fussent-ils élus. Mais ces élections, comme dans les autres pays musulmans, montrent que le citoyen de base ne se préoccupe pas de ce discours théorique et a un comportement non pas « laïque » (terme compris comme « antireligieux ») mais « séculier » (un comportement ne se souciant pas de la religion ou, permis par l'interprétation personnelle de ladite religion). Cette aspiration à la démocratie est tellement forte que les mouvements islamistes l'ont reprise, tout en faisant le maximum pour la limiter (restriction de la liberté d'information, demande de faire figurer dans la constitution une référence à la *charia* etc.) [...]

Un modèle turc affaibli... Cette idée de « modèle turc » était surtout présente dans les pays arabes qui connaissaient le mieux la Turquie. Pour des raisons historiques (la plupart ont fait partie de l'empire ottoman, donc Istanbul est leur ancienne métropole). Pour des raisons d'actualité, dont les ventes de produits turcs dans le monde arabe : alimentaires, industriels, culturels, dont le succès des séries télévisées et du tourisme. Ces ventes donnent une image moderne de la Turquie. Bref, des musulmans pieux pouvaient se dire : « en allant en Turquie, nous restons chez nous, c'est-à-dire dans

un décor physique et social musulman méditerranéen, tout en allant dans un pays moderne, et c'est moins cher qu'en Occident » ... quitte à maudire les Turcs d'avoir rejeté l'alphabet arabe et choisi l'alphabet latin. Cette idée de « modèle turc » a repris de l'actualité pendant le printemps arabe. L'idée originelle était que l'on pouvait se développer en imitant l'Occident, comme l'ont fait les Japonais. C'est ce qu'avait fait Atatürk mais, en même temps, son régime restait autoritaire à direction militaire, et l'islam y était accusé d'être une des causes du sous-développement. Le « modèle » avait pris une dimension supplémentaire avec l'arrivée de l'AKP au pouvoir. On pouvait devenir démocrate et se développer tout en étant musulman, voire islamiste. Cette idée s'est ensuite nuancée et affaiblie avec l'échec économique des islamistes hors de la Turquie, et leur oubli des principes démocratiques une fois au pouvoir, en Turquie comme ailleurs.

Polygamie légale au Kenya. Les chercheurs de l'université de Laval (Canada) donnent, pour le Kenya, en février 2012, la répartition suivante des références religieuses : « La majorité de la population, 66% est de religion chrétienne, alors que 26% pratiquent des religions tribales africaines, et 6% sont des musulmans ». Or, le Parlement kenyan a récemment voté la possibilité que chaque homme puisse épouser le nombre de femmes souhaitées, formalisant ainsi des lois coutumières, pas seulement propres au Kenya. Quelle a été la réaction des femmes députées ? Elles se sont montrées furieuses face à l'abandon de la clause imposant le consentement de la première épouse !

Lettre n° 220 - 20 avril 2014

L'Arabie et le wahhabisme. L'Arabie a une influence croissante, bien au-delà de son rôle direct de producteur de pétrole. Nous avons souvent parlé du rôle des missionnaires wahhabites qui poussent à se radicaliser les populations qui ont un islam beaucoup plus paisible et moins rigoriste. J'ai dit radicalisme (doctrine) et non djihadisme (violence) que l'Arabie n'approuve pas, mais il faut bien constater que des individus radicalisés peuvent glisser spontanément vers la violence. C'est le cas de Ben Laden, qui a, certes, été déchu de sa nationalité saoudienne mais que ça n'a pas empêché d'agir. C'est le cas des jeunes Français partant tuer du chiite en Syrie et y persécuter sunnites modérés et chrétiens. Le tableau est un peu compliqué du fait que l'Arabie n'aime pas les mouvements politiques islamistes comme les Frères Musulmans, de crainte qu'ils ne s'attaquent à son régime, mais ça n'enlève rien au danger de la diffusion du wahhabisme. Le rigorisme religieux pousse à la destruction du patrimoine archéologique pour éviter que les sites et leurs objets puissent donner lieu à vénération. Toute recherche historique ou artistique locale est bloquée par la non-délivrance de visas. On note cependant le lancement d'un musée séoudien. La crainte des religieux rigoristes

est sans doute de voir les données archéologiques et historiques remettre en cause ou éclairer différemment l'histoire de Mahomet et de l'islam. Il est vrai que, en ce qui concerne la Bible, on sait aujourd'hui que certains de ses passages sont purement légendaires et non historiques. De toute façon, la question des textes des trois grandes religions monothéistes reste ouverte car ils ont mis trois siècles ou plus à se compléter et à se stabiliser. Dans ces conditions, les historiens peuvent mettre en doute la possibilité d'accéder au message originel.

La monarchie séoudienne et sa continuité ? Rappelons que le wahhabisme est profondément lié à la monarchie séoudienne. Sa puissance et son prestige dépendent largement de l'évolution du régime. Or, la monarchie est vieillissante au sommet et proliférante à la base : 15 à 20 000 princes qui auraient « droit » à une partie des recettes pétrolières. L'avenir de la monarchie n'est pas forcément assuré sous la forme actuelle. Une bonne part de l'élite séoudienne, femmes comprises, s'est formée aux Etats-Unis. Le roi Abdallah (quatre-vingt-dix ans) vient de réagir à la question du vieillissement. Il a nommé prince héritier « en second » un « gamin » de soixante-neuf ans, son demi-frère Moqren. Or, c'est le plus jeune des trente-cinq fils restants mais il a dirigé les services de renseignements. C'est quand même une surprise car la règle est que la transmission du pouvoir se fasse d'un frère à l'autre en respectant le droit d'aînesse. Ce fut le cas après la mort d'Ibn Séoud (1953). Ses fils se succédèrent ainsi, selon le droit d'aînesse : Saoud (1953-1964), Fayçal (1964-1975), Khaled (1975-1982), Fahd (1982-2005), Abdallah le titulaire actuel accéda au pouvoir en 2005. L'actuel prince héritier est normalement Salmane mais il est âgé de soixante-dix-neuf ans et malade. Peut-il « passer son tour » au profit de Moqren ? De toute façon, si Abdallah vit encore quelque temps, bien d'autres frères peuvent disparaître, être malades ou fatigués. De là peut-être le choix du plus jeune ! Abdallah pourrait se retirer et arbitrer en cédant le pouvoir à Moqren.

Karima Bennoune précise la réalité du fondamentalisme et l'inadéquation des réactions occidentales. *The Economist* du 31 août 2013 fait une présentation détaillée du livre de Karima Bennoune, Algérienne, devenue professeur de droit à l'université de Californie. J'en profite pour dire que - dans les colloques relatifs à la langue française ou aux pays musulmans - nombreux sont les Maghrébins qui ont de bons postes aux États-Unis et au Royaume-Uni, où leur connaissance du français est « un plus » qui s'ajoute bien entendu à un excellent niveau dans leur discipline. Ce sont de bons ambassadeurs de la culture française, mais aussi une perte dramatique pour notre pays qui n'a pas su leur donner un poste à leur niveau. Et, bien sûr, une perte encore plus grave pour leur pays d'origine, conséquences de pressions sociales, religieuses ou politiques, qui se manifestent contre eux ! Revenons au livre, dont le titre est « Votre fatwa ne s'applique pas ici ». L'auteur donne des récits vécus pour l'Algérie, ou recueillis pour d'autres

pays musulmans. Ces récits décrivent l'horreur sanglante des actions fondamentalistes effectuées après qu'aient été déclarés « apostats » des musulmans d'une civilisation et d'une culture très supérieure à la leur, que l'on se donne ainsi « le droit » de tuer. La quasi-totalité des victimes des fondamentalistes sont en effet d'autres musulmans et non « le reste du monde ». Les Occidentaux sont impressionnés par des attentats comme celui du onze septembre mais ils ne sont qu'une partie des massacres perpétrés, ici et là, dans les pays musulmans. Faute de savoir cela, les réactions occidentales sont contre-productives. La première excuse les fondamentalistes sous le prétexte que les Occidentaux ont exploité et exploitent toujours le monde musulman. La deuxième accuse l'islam en tant que religion, c'est-à-dire tous les musulmans, au lieu d'aider l'immense majorité anti-fondamentaliste. Vous avez reconnu une idée que je défends souvent ici.

L'*imbroglio* du public et du privé dans l'économie de l'électricité au Pakistan.

Le Pakistan est en situation d'échec économique, et sécuritaire, les deux étant liés. Depuis cinq ans, la croissance est de 2,9 % par an soit à peine plus que la croissance de la population qui atteint maintenant 186 millions. Le chômage des jeunes est massif et contribue probablement à la violence générale. Une facette de cet échec : des coupures d'électricité permanentes. Le premier ministre, Nawaz Sharif, élu l'an dernier, avait promis d'y remédier. Ces coupures résultent du fait que les producteurs privés freinent leurs productions pour fournir le moins possible le distributeur public qui ne les paie pas car il n'est lui-même pas payé par le client final. Une partie de l'électricité est piratée, comme c'est le cas dans les écoles coraniques. Leurs dirigeants ne payent pas pensant qu'on n'osera pas leur couper le courant. De plus, l'électricité produite à partir du gaz importé est vendue au sixième du prix d'achat mais les juges refusent l'augmentation des tarifs aux particuliers. Quant aux producteurs publics, ils tournent à 10 % de leur capacité en raison d'une mauvaise gestion. Il est prévu de les privatiser mais les investisseurs ne se précipitent pas pour travailler dans d'aussi mauvaises conditions.

C'est le foot qui fait la Libye. Vous connaissez l'éclatement de la Libye entre tribus et régions, entre islamistes et démocrates, entre berbères et arabes, entre traditionalistes et modernistes, entre anciens partisans de Kadhafi et les autres, entre groupes tentant de contrôler la production de pétrole et son exportation etc. Heureusement, il y a le foot : tout le monde est uni devant des écrans géants pendant les matches de l'équipe nationale à l'étranger.

Lettre n° 221 - 10 mai 2014

Le Coran marocain. D'abord un petit rappel historique : l'imprimerie n'a été autorisée que très tardivement dans l'empire ottoman et plus tardivement encore au Maroc. Une des raisons, outre la réticence de tout pouvoir fort envers la diffusion des « mauvaises idées », en est la résistance des *oulémas* et des copistes, s'ajoutant aux sentiments que ce livre devait rester un objet non industriel. L'époque a changé. Il y a de puissantes imprimeries au Liban, en Égypte, en Arabie, et bien sûr, au nord. Des dizaines de millions de Coran sont probablement imprimées chaque année.

Le Maroc s'équiperait maintenant à son tour. L'intérêt de l'imprimerie était par ailleurs limité par l'analphabétisme général. Mais, depuis quelques dizaines d'années, la proportion de la population pouvant lire l'arabe a beaucoup augmenté. Il y a eu une explosion des ventes de livres, scolaires au premier rang, le Coran au deuxième rang. La littérature générale ou d'essai est très loin derrière.

Chaque Marocain peut posséder diverses sortes de Coran. Il y a le grand format pour les personnes âgées et toutes sortes de formats variés en fonction des situations de sa lecture. Son texte peut même investir toutes sortes de supports qui constituent le décor des pièces.

En 2010, le roi a lancé un Coran « marocain » distribué aux mosquées et destiné à remplacer peu à peu tous les autres. Le texte est bien entendu le même, mais la décoration et l'écriture, maroco-andalouse, sont différentes, ainsi que certains détails, notamment de ponctuation qui sont liées au type de récitation : *Warch*, propre au Maghreb, et non *Hafs* (orientale) propre au reste du monde musulman. Bref, la spécificité marocaine est cultivée, à la fois pour des raisons identitaires et pour se couper d'un Orient religieusement inquiétant. Cela complète la tentative de reprise en main royale du milieu des *oulémas* depuis 2006. Bien évidemment, les Etats et les réseaux « du Golfe » financièrement dominants, sont hostiles à l'initiative royale mais la réaction des Marocains paraît positive.

La distribution du Coran dans les écoles est prévue et les manuels scolaires sont adaptés. C'est là un point fondamental si l'adaptation est bien faite. Par la suite, on aurait la possibilité d'une vente à 6 euros le volume. Ce qui existerait déjà, par exemple en Algérie.

La concurrence se poursuit y compris en Afrique occidentale, entre ce « Coran marocain » - lié à l'islam malékite, plus répandu au Maghreb et dont la jurisprudence peut remonter jusqu'à des pratiques autrefois en cours à Médine - et les « Coran séoudiens » d'inspiration wahhabite plus radicale et littéraliste. Cela s'inscrit toujours dans l'optique d'une poussée du royaume marocain vers son « sud ».

Un portail « linguistique » à l'Institut français d'Algérie. Ce portail entièrement gratuit a été officiellement lancé mardi 6 mai. On peut s'informer sur les « Tests de

Connaissance du Français », TCF ; le Diplôme d'Etudes en Langues Française, DELF ; le Diplôme Approfondi de Langue Française », DALF. Ces diplômes, officiels, sont délivrés par le Ministère français de l'Education Nationale. On peut s'y perfectionner en français. Une rubrique « Enseigner » et des espaces « scolaire » et « université-recherche » sont réservés aux enseignants. Côté culturel, vous pouvez y visiter le Louvre, écouter une radio francophone ou découvrir des vidéos en français.

Lettre n° 223 - 20 mai 2014

L'Indonésie en morceaux. Ce pays était déjà difficile à diriger du fait de son éclatement en un grand nombre d'îles, juridiquement matérialisé par un fédéralisme favorisant la corruption (souvent en faveur d'intérêts chinois) des notables locaux élus ou militaires, d'où la déforestation massive et, ce qui va de pair, la répression des ethnies minoritaires.

Les législatives viennent compliquer la situation, les 4 partis les plus importants n'ayant chacun que 9 à 19% des voix et les islamistes étant divisés en partis encore plus petits. Or le parlement de ce pays, outre son rôle normal, doit choisir les candidats à la présidentielle, chacun d'eux devant représenter 20% des sièges. Le favori, Joko Widodo, est suffisamment populaire pour être choisi par plusieurs partis, mais, que ce soit lui ou un autre qui soit élu, la composition d'un gouvernement s'annonce longue et compliquée.

La Côte d'Ivoire ressuscite. Historiquement et très sommairement, la Côte d'Ivoire était chrétienne, scolarisée et francophone au sud et peuplée d'animistes de langues locales au centre et au nord. Sa longue prospérité à l'époque coloniale puis sous la direction d'Houphouët-Boigny a suscité une immigration venue du nord, donc en grande partie musulmane.

En simplifiant toujours beaucoup, disons que Laurent Bagbo a déclenché la guerre civile et sa prise de pouvoir en attisant une réaction du Sud contre le nord en insistant sur « l'ivoirité ». Le camp opposé s'est rassemblé (péniblement) derrière Hassan Ouattara, financier international compétent et ayant une certaine légitimité (je ne me lance pas dans cette discussion), mais musulman. L'armée française légitimée par l'ONU lui a permis de prendre le pouvoir.

10 ans de guerre civile ont ruiné le pays et entraîné le départ des Français qui étaient restés nombreux, notamment comme patrons de PME, donc en contact direct avec la population et fournisseurs d'emploi. C'est le Ghana anglophone, maintenant bien géré depuis une génération, qui est devenu le phare de la région.

Les témoignages récents font état d'un redressement impressionnant d'Abidjan, avec le retour d'organisations internationales et d'une partie des Français.

Lettre n° 224 - 30 mai 2014

La Chine reste le premier fournisseur de l'Algérie. La France s'est fait doubler l'année dernière. Les chiffres des derniers mois confirment la position chinoise. Les mauvaises langues parlent de pratiques sur lesquelles les entreprises françaises ne peuvent s'aligner.

Les « défauts » du ministre de l'éducation nationale algérienne. Les islamistes lui reprochent d'être une femme, d'être francophone (comprendre : mieux parler français qu'arabe, ce qui n'est pas rare dans l'élite algérienne), voire « d'avoir des origines juives ». L'autre camp rétorque que les ministres arabophones précédents ont détruit l'école algérienne, et que c'est la compétence qui importe.

La prospérité du halal. Il y a peu, seule la viande était halal. Maintenant les esprits inventifs ont lancé les petits pots pour bébé, les tissus, les cosmétiques ... Le vin halal a fait un tabac au salon de l'agriculture de Meknès. On lui a bien sûr enlevé son alcool, en principe sans en changer le goût (je n'ai pas essayé), et il devrait pouvoir mordre sur le marché des boissons alcoolisées, dont les Marocains de plus de 15 ans consomment 2,5 litres par an. L'alcool est en effet en vente dans de nombreux magasins marocains, en principe pour « les amis chrétiens », mais le maire de Fès se serait plaint de devoir évacuer des ivrognes bien musulmans cuvant leur vin sur la voie publique.

Lettre n° 225 - 9 juin 2014

Tunisie et tourisme. Le tourisme continue de progresser, ce qui a l'avantage de recréer instantanément des emplois. Mais l'outil s'est dégradé et le niveau de 2010 n'est pas retrouvé. Après une carrière choc dans des entreprises internationales, la ministre du tourisme, Madame Amel Karboul, utilise son image avenante et dynamique dans les médias et dans toutes les langues. Elle vante la chaleur humaine, culinaire et climatique. Elle parle sur *youtube.com* aux Québécois de la Tunisie.

L'appel du CFCM et son écho au Maroc. Le Conseil français du culte musulman a publié un document sur les droits et devoirs des musulmans de France, dont le volet relatif au radicalisme tombe au moment de l'arrestation du Français Mehdi Nemmouche soupçonné de la tuerie du Musée juif de Bruxelles. Pour le CFCM, les musulmans de France sont « *inquiets de l'attractivité des thèses radicales auprès d'une fraction de la jeunesse en quête de sens, confrontée à des injustices et inégalités... Cette voie radicale profite des fragilités personnelles et recourt souvent à la manipulation et au dévoiement des textes sacrés... Les institutions, les élites et les pouvoirs publics doivent conjuguer leurs efforts avec les familles musulmanes pour juguler ces actions subversives qui ternissent l'image de la religion musulmane* ». La Presse marocaine a fait écho à cette déclaration.

Provocation et coopération marocaines. Hamid Chabat, patron de l'Istiqlal a proposé de remplacer le français par l'anglais en tant que « 2^e langue » derrière des langues nationales que sont l'arabe et le berbère (rappelons que le terme de « langue nationale » n'a pas de contenu juridique précis, contrairement à « langue officielle »). J'ignore l'écho qu'a eu cette déclaration mais il n'a pas dû être massif. Par contre, sur le terrain, on remarque que certaines entreprises internationales demandent un bon niveau « de français et d'anglais » et non plus seulement « de français ». De mauvais esprits font le rapprochement avec le prosélytisme protestant s'appuyant sur des bibles anglophones. Rappelons que l'Istiqlal a été à l'origine de l'arabisation de l'enseignement public marocain avec les conséquences catastrophiques que la plupart des Marocains admettent aujourd'hui. L'expérience devrait donc rappeler que jouer avec les langues peut être très dangereux. En sens inverse, le premier forum franco-marocain d'administration publique a été officiellement lancé le 22 mai 2014, à Rabat. « *Il a pour but de créer des liens entre les personnes issues de l'administration ayant suivi des formations de courte durée en France en diffusant des informations utiles (offres de formation, actualités politiques et institutionnelles), en organisant l'échange de bonnes pratiques, les rencontres de décideurs, de responsables et des fonctionnaires d'horizons différents autour de l'idée des valeurs du service public* » (résumé du discours de Madame Bernoussi, Directrice Générale de l'ENA). Loin de ces remous, les retraités français ont classé le Maroc « meilleur paradis de retraite à l'étranger », du fait de sa francophonie, de la sécurité, des soins médicaux, etc. Cela devant la Thaïlande, l'île Maurice, la Tunisie et le Portugal.

Festival et islamisme au Maroc. La « petite guerre » entre les islamistes, « un peu au pouvoir » et les jeunes en quête de distraction a aujourd'hui pour objet les festivals. Le PJD (parti islamiste du premier ministre), rappelle qu'il est de son devoir de critiquer « ce qui fait tant de mal à nos enfants et à notre jeunesse ». Cela pour le principe, mais aussi en détail (la tenue vestimentaire de telle chanteuse). Le PJD déplore que les télévisions publiques en diffusent les images. La ministre de la culture qui, elle, est d'un autre parti de la coalition, salue au contraire le festival Mawazin de Rabat comme un succès mondial pour le Maroc.

Malékites contre wahhabites. On sait qu'au Maghreb comme au Sahel, l'islam local malékite, considéré comme modéré, est sous vive pression des missionnaires wahhabites lestés de pétrodollars. On sait peut-être moins que ces derniers ont appuyé l'élection de l'actuel président du Mali. Dans le cadre de son offensive diplomatique et commerciale au Sahel, le Maroc est en train de former 500 imams maliens. Réaction des wahhabites de ce pays : « notre gouvernement trahit la laïcité » (sic !) en donnant la préférence au malékisme.

Lettre n° 226 - 15 juin 2014

Sexe, révolution et charia. J'ai écouté les interventions de Frédéric Encel et de Mathieu Guidère sur la « liberté sexuelle » pendant les Printemps arabes et sa « légalisation » par les islamistes. Ces derniers ne pouvaient pas diaboliser la partie de la population qui s'était quelque peu défoulée pendant les nuits révolutionnaires mais ne pouvaient pas tolérer non plus ce « désordre ». Ils ont donc poussé aux « régularisations » en remettant d'actualité différents types de « mariage musulman » : il y en a toute une gamme, du plus classique à celui « à durée déterminée », cette durée pouvant n'être que de quelques heures. Pour le reste de la gamme, je vous renvoie au livre de Mathieu Guidère « *Sexe et charia* », Édition du rocher, 2014. Outre cette question, ce livre donne toutes sortes de détails sur le statut des femmes et concubines en polygamie ainsi que les fatwas (conseils juridico- religieux) de lettrés répondant en direct aux questions des téléspectateurs sur la conformité religieuse de tel comportement sexuel. On pourra trouver ces réponses pittoresques ou navrantes selon son humeur. Elles m'ont rappelé les « Manuel du confesseur » des prêtres catholiques du XIXe siècle censés être ignorants en la matière, et certaines recommandations d'autres religions. Notons toutefois que, dans ce domaine, c'est la religion catholique qui a été la plus « bloquée ». Certains y verront à la fois une cause et une conséquence du célibat des prêtres.

Un grand pas en Tunisie. Après le mini blocage que nous avons signalé, un accord sur les élections est intervenu : les législatives auront lieu le 19 octobre et les présidentielles ensuite. Il semble qu'Ennahda veuille consolider son rôle de grand parti (le premier ou le deuxième, suivant que l'opposition sera plus ou moins morcelée), et cela avant les présidentielles pour lesquelles elle envisage de soutenir un candidat n'étant pas nécessairement de sa mouvance. Les islamistes préféreraient un président allié devant tenir compte d'un groupe parlementaire important, plutôt que de jouer quitte ou double et éventuellement de payer le prix d'un échec gouvernemental. Comme c'est arrivé en Égypte, par exemple ...

L'Algérie aide la Tunisie. Depuis la révolution, l'Algérie craint une déstabilisation de la Tunisie. Elle a donné quelques coups de main militaires et elle fournit beaucoup de touristes (indépendamment du problème tunisien, il est intéressant de constater qu'un pays comme l'Algérie, riche de paysages et de lieux potentiellement touristiques se fait doubler en capacité par un pays plus petit et moins bien doté par la nature). L'Algérie va aller plus loin : elle va prêter une somme mal définie à la Tunisie et ouvrir son marché aux entreprises tunisiennes.

Les Marocaines vues par les politiques. Lors de la séance mensuelle des questions orales à la Chambre Haute, la conseillère du parti de l'Istiqlal, Khadija Zoumi, a

affirmé que « la prostitution contribue à l'économie nationale et qu'il est temps de l'admettre ». Mme Zoumi a notamment épinglé « la Police des mœurs » de Marrakech qui cible des femmes alors que la prostitution concerne les deux sexes. Elle a cité le Coran qui évoque des mœurs dévoyées chez les hommes comme chez les femmes. Elle s'est élevée également contre une circulaire de la wilaya de Rabat qui interdit aux femmes de cette ville la possibilité d'un hébergement à l'hôtel. En sens inverse, le premier ministre Benkirane (PJD, islamiste) a critiqué « les femmes qui travaillent et ne trouvent plus le temps de se consacrer à leurs enfants et à leur famille ».

Irak-Syrie : qui est avec qui ? Les djihadistes syro-irakiens (avec leurs volontaires «internationaux» : français, maghrébins etc.) sont appuyés par les populations sunnites du nord de l'Irak, furieuses de leur exclusion du gouvernement de ce pays par le premier ministre chiite Nourri El Maliki. Ces populations sont encadrées par les militaires expérimentés de Saddam Hussein que les Américains puis les Chiites au pouvoir avaient écartés. Ses alliés américains et iraniens poussent El Maliki à former un gouvernement interconfessionnel d'union pour intégrer les Sunnites, ce qu'il refuse actuellement. Mais les récentes élections ne lui ont donné qu'une majorité très relative et les députés sunnites et kurdes viennent de claquer la porte. En attendant il est difficile de savoir si ce sont les djihadistes qui contrôlent vraiment les populations sunnites, ou s'ils ne fournissent que les combattants de première ligne, la population restant gouvernée par les tribus locales. En Syrie, au contraire, ces mêmes djihadistes sont en prise directe sur la population et se sont fait détester. Ils ont été jusqu'à présent épargnés par Assad, à qui ils ont été très utiles, d'une part en justifiant ses affirmations assimilant ses opposants à des terroristes islamistes, d'autre part parce qu'ils affaiblissaient les «vrais» rebelles (démocrates, salafistes et autres...) obligés de se battre non seulement contre Assad, mais aussi contre les djihadistes. Les djihadistes seraient-ils donc les alliés de fait d'Assad ? Un peu, mais ça ne peut pas durer. L'usage local est de se rallier au plus fort et au plus riche. Donc une partie des rebelles se rallie aux djihadistes, surtout depuis la prise de Mossoul, de son matériel militaire, fraîchement donné à El Maliki par les Américains (!) et de ses 500 millions de \$ dans la caisse de la banque d'État (alors que l'aide occidentale est très faible). Ce ralliement n'a rien d'idéologique (ou d'islamiste) et est réversible : Obama vient pour cela de mettre une grosse somme sur la table. La situation évolue, une partie des miliciens chiites irakiens venus soutenir Assad ont été rappelés en Irak. El Maliki en a besoin contre les mêmes djihadistes maintenant actifs en Irak. Il a fait savoir à Assad qu'il devait moins les ménager. Cela donne aux Occidentaux une raison de plus d'aider les démocrates, qui, d'Irak, attaquent les arrières des djihadistes.

Pendant ce temps, les chrétiens d'Irak... Ceux de la ville chrétienne de Qaraqosh, entre Mossoul et Erbil se réfugient chez les Kurdes. La ville d'Erbil est au Kurdistan.

Celui-ci, en principe, n'existe pas comme Etat, mais il a son gouvernement, son armée et son pétrole.

Avant l'arrivée des Américains en 2003, plus d'un million de chrétiens vivaient en Irak, dont plus de 600 000 à Bagdad. Ils ne sont aujourd'hui que 400 000 sur l'ensemble du territoire, d'après le patriarche chaldéen. Où sont les autres ? À l'étranger, et notamment dans les pays où ils ont pu entrer, soit comme réfugiés soit au titre du regroupement familial grâce à des parents, donc souvent en Occident. Nous avons accueilli dans la région de Sarcelles les premiers groupes de réfugiés, et je me souviens de la réflexion d'un enfant : « Tiens, chez vous aussi il y a des musulmans ? Pourquoi vous ne les tuez pas ? », sous-entendu « car chez eux, ils nous tuent ». Il faut rajouter que ces violences datent de la chute de Saddam et du terrorisme antiaméricain. Les chrétiens sont en effet considérés comme un peu occidentaux, ce qui n'est pas faux. Mais qui, à Washington, s'est soucié de ces « dégâts collatéraux » en décidant d'intervenir ?

Elections et confusion en Libye. Les élections législatives du 25 juin ont vu la défaite des islamistes. Ces derniers avaient pourtant réussi à faire interdire de la vie politique des personnalités concurrentes « compromises » avec le régime Kadhafi. C'est d'ailleurs cette interdiction qui a relancé la violence et la confusion dans le pays, avec une rechute de la production pétrolière, et des difficultés prévisibles du paiement des fonctionnaires et des militaires. Je souhaite bon courage aux « libéraux » qui viennent d'être élus ! D'autant qu'il leur reste une épine dans le pied (en plus de toutes les autres) : la ville de Derna. Les terroristes d'Ançar El Charia y interdisent les élections, « acte d'apostasie ». Les quatre sièges de cette ville ne seront pas attribués pour le moment. En juillet 2012, Ançar El Charia avait fini par accepter la tenue des élections à Derna en échange d'un communiqué stipulant que la charia serait appliquée en Libye (ce qui avait semé la consternation chez les soutiens occidentaux de « la révolution », peu au fait des complications locales). Cela n'a pas été fait, d'où la réaction actuelle des terroristes.

Quelle langue parlent les Algériens ? La controverse est ininterrompue depuis l'indépendance. Officiellement, ils parlent arabe. Il suffit de 5 minutes sur place pour voir que c'est une affirmation purement politique. Au mieux, l'arabe est lu et plus ou moins écrit par une partie de la population, mais il n'est pas parlé. Nos lecteurs connaissent ce sujet, mais je rajoute aujourd'hui cette description concrète d'un universitaire, Benaoumeur Khelfaoui (<http://www.forum-algerie.com/litterature-culture-art-histoire/106334-la-langue-francaise-quel-statut.html>) : « Et cette langue « algérienne », cette Daridja, cette langue maternelle avec laquelle nous avons nommé nos premiers petits jouets, et prononcé les premiers mots d'amour à nos papas et mamans (...) Vous l'effacez par simple coup d'éponge !? (... C'est) une créolisation d'amazigh (berbère), d'arabe et de français, (...). L'arabe classique ne sera conquise par nos petits qu'en

dévorant nos lourds manuels scolaires. Et cette langue du « colonisateur » (...) vous allez en constater la présence dans votre portable, les denrées remplissant votre couffin, la boîte à pharmacie, les manuels d'utilisation de vos appareils électroménagers, les documents d'état civil, le permis, la Carte nationale, le passeport, les diplômes, les enseignes publicitaires des différents magasins, les factures de Sonelgaz, Algérie Poste, Algérie télécom, Algérienne des eaux. Une si étrangère langue qui « colonise » pourtant notre communication sociale générale... !? » L'universitaire évoque une recherche sur le français utilisé par la société publique « Sonelgaz » : la documentation de gestion, les notes de service affichées, les imprimés de travail y compris ceux remis aux abonnés, les factures... tous en langue française. Un enregistrement des discours entre agent/agent, agent/abonné a tout autant révélé l'utilisation d'une langue où le français constituait une proportion dépassant les 70%... (Or) il s'agit d'une entreprise qui communique avec le plus large public algérien, les abonnés au réseau électrique. Les Américains, à qui rien n'échappe, viennent de lancer un programme de formation des cadres de cette société, en anglais je suppose (appel à témoins !).

Algérie : la parité homme-femme est « haram ». Du moins d'après l'ancien ministre islamiste et président du Front du changement, Abdelmadjid Menasra, qui veut donc que cette parité (électorale si j'ai bien compris) soit effacée de la nouvelle constitution, car elle serait un premier pas vers une égalité juridique, toujours rejetée en Algérie, à la différence du Maroc et de la Tunisie (je simplifie). Autre « fantaisie » du même intervenant : « non à l'officialisation du tamazight (le berbère, mais lequel ?) qui ferait l'affaire de la langue française, (car) les Berbères ont été à la solde de la France » (ce qui est une vue un peu rapide de l'histoire algérienne).

Lettre n° 228 - 11 juillet 2014

Le Maroc et l'Algérie « malékisent ». Nous avons vu que le Maroc, dont le roi est « commandeur des croyants » a entrepris de protéger l'islam malékite des assauts du wahhabisme en éditant son propre Coran et en formant des imams dans les pays sub-sahariens de même rite. Le roi a confirmé cette politique par un « dahir » du 1er juillet interdisant aux imams toute action ou prise de position politique syndicale (alors que c'est fréquent dans d'autres pays musulmans). On peut y voir une marque supplémentaire de la limitation des pouvoirs du premier ministre islamiste par le pouvoir royal (et par des ministres d'autres tendances, voir plus bas). La propagande wahhabite qui envoie des Maghrébins (et des Français) combattre aux côtés des djihadistes en Syrie a du peser dans cette « malékisation », sans parler de menaces sur le sol marocain avec les premiers graffitis religieux antiroyalistes.

L'Algérie a une réaction analogue : le nouveau ministre des affaires religieuses, « de tous les cultes et pas seulement de l'islam », veut dépolitiser la religion en formant mieux les imams (lancement d'une licence spécialisée), et en créant une instance chargée de s'opposer à « l'invasion sectaire ». Il évoque les communautés juives et chrétiennes d'Algérie et rappelle la restauration de Notre-Dame d'Afrique et de l'église Saint-Augustin à Annaba. Il rappelle également que « la liberté de conscience est garantie par la constitution et que le jeûne est une pratique strictement privée ». Dans quelle mesure le ministre est-il représentatif de l'opinion algérienne ? C'est difficile à savoir car je n'ai pas connaissance d'études sociologiques. Des témoignages évoquent des mouvements contradictoires de rejet de l'islamisme politique et de recrudescence de la bigoterie.

Guéguerre franco-algérienne : foot et nationalismes sur Internet. L'Internet français vibre des déprédations effectuées en France par les supporters du foot algérien, que les matchs aient lieu en France ou ailleurs, dépradations parfois aggravées par des profanations du drapeau français. Ces messages indignés sont pimentés de protestations contre la participation de soldats algériens au défilé du 14 juillet, aux côtés pourtant de ceux de 80 autres pays ayant plus ou moins participé à la première guerre mondiale. L'Internet algérien vibre des « manifestations d'enthousiasme » des supporters de foot algériens de France. Certains regrettent que l'image en soit gâchée par « quelques dizaines de casseurs » : ils relèvent aussi les insultes envers l'Algérie et les Algériens dans l'Internet français, parfois aggravées par des profanations du drapeau algérien. Ces messages indignés sont eux aussi pimentés de protestations contre la participation de soldats algériens au défilé du 14 juillet « tant que la France ne se sera pas officiellement repentie ». Certes, la guéguerre n'est pas la guerre, mais ces « c'est pas moi qui ai commencé, l'autre nous avait déjà ... » et les évaluations contradictoires des injures ou déprédations rappellent les souvenirs dramatiques d'hier et entretiennent une hostilité. Cette guéguerre complique les relations, même si elle ne touche qu'une minorité de part et d'autre. Dans ces cas là, guerre ou guéguerre, il y a pourtant un principe simple : les responsabilités sont individuelles et notamment ne sont pas héréditaires. Dupont ou Mohamed a commis ou pas commis tel acte délictueux, ça concerne un individu et c'est à la justice le dire. Ses compatriotes, ancêtres ou descendants n'ont pas à être pris en considération. Bien sûr les attitudes dépendent dans une certaine mesure de l'histoire enseignée par chaque gouvernement. En France ce n'est pas parfait, quoique bien plus libre et contradictoire qu'en Algérie. Mais tout individu doit mettre de côté l'histoire lorsqu'il s'agit d'un autre individu, qui, en général, n'est pour rien dans les événements historiques passés.

L'autre religion algérienne. Il s'agit du football bien entendu, la nouvelle religion mondiale. Alger s'indigne du « projet diabolique du Qatar », qui, si j'ai bien compris,

est de s'approprier l'équipe algérienne. La guéguerre entre Alger et « le vilain petit Qatar », tel qu'on le surnomme au Maghreb, me paraît toutefois plus comique que celle des Internet français et algériens que je déplore ci-dessus.

Et les guéguerres internes au Maroc ! Les islamistes accusent leur propre ministre de l'éducation nationale (qui est d'un autre parti de la coalition) de présider à l'enterrement de la langue et de l'identité arabe au bénéfice du français (je note au passage le succès des enseignements belges et québécois au Maroc), tandis que le ministre de l'intérieur (non islamiste) se défend d'avoir interdit aux Marocaines de séjourner dans les hôtels sans leurs maris. Les « sécularisés » diffusent des listes de responsables islamistes polygames. Je rappelle qu'indépendamment de la religion, la polygamie suppose d'abord un bon niveau de vie du mari, du moins pour ceux dont les convictions sont plutôt hostiles au travail des femmes à l'extérieur. En Afrique subsaharienne, on note également l'inverse : les femmes ont chacune leur domicile et travaillent, tandis que le mari, pas forcément musulman, se fait entretenir en allant d'une maison à l'autre.

Une première école d'ingénieurs 100% anglophone en Tunisie ? C'est ce qu'annonce un communiqué du Babson College, qui veut lancer un établissement partageant « ses références mondiales en matière d'enseignement de l'entrepreneuriat ». Au-delà de l'auto-publicité, il faudra juger sur pièces. Il y a déjà eu des échecs de tentatives d'enseignement supérieur en anglais, tandis que certains Tunisiens réclament une école d'ingénieur en arabe « comme au Moyen-Orient ». Il faut d'abord que le projet aille à son terme, ensuite que le diplôme soit reconnu à la fois administrativement et par le marché de l'emploi, qui est international et donne actuellement une prime d'une part aux grandes écoles françaises maintenant universellement reconnues, et d'autre part à quelques grands établissements occidentaux. J'avoue ignorer l'efficacité en matière d'emploi des établissements chinois et arabophones. Une remarque personnelle : les enseignements des grandes écoles françaises et, sauf erreur, tunisiennes, donnent également à leurs élèves un bon niveau d'anglais, et souvent d'autres langues (dont, je suppose, l'arabe en Tunisie). Si l'école en question est vraiment 100 % anglophone, les Tunisiens préféreront une formation plurilingue.

Le modèle français d'intégration vu d'outre Manche. Nous sommes très critiques envers notre modèle d'intégration, mais les Anglais nous trouvent meilleur qu'eux. Après une longue période où ils pensaient que leur respect traditionnel des libertés permettait à chacun de faire ce qu'il voulait (« y compris d'admirer Ben Laden si ça les amuse »), et où le « Londonistan » était apprécié par les islamistes du monde entier, il y a eu une réaction en Grande-Bretagne, due aux attentats. Cela conduit à une méfiance envers les écoles musulmanes et en langues étrangères qui entretiennent l'isolement des communautés. À chaque étape, c'est le modèle français qui est cité en exemple

(les optimistes pourront s'en réjouir, et les pessimistes penser qu'on peut toujours faire pire). Toujours au royaume d'Élisabeth, l'excision est dénoncée comme un scandale national concernant 170 000 femmes et menaçant 65 000 fillettes de moins de 13 ans.

Lettre n° 229 - 23 juillet 2014

Gaza et Cie : « le pouvoir rend fou ». Encore une fois, pas grand-chose à rajouter à des faits assez bien décrits par nos médias. Ce qui n'empêche pas les partisans de chacun des deux camps de hurler à la désinformation. Quant aux médias arabes, ils ne sont pas aussi unanimes qu'on imagine souvent. Certes ils sont scandalisés par le nombre de victimes palestiniennes, mais ne sont pas pour autant indulgent envers le Hamas : « ce parti est détesté par la population de Gaza, et a voulu refaire l'unité derrière lui en attaquant Israël et en sachant parfaitement qu'il y aurait des représailles, ce qui ne lui posait aucun problème puisque ses propres cadres étaient à l'abri ». Ces critiques du Hamas viennent aussi du fait qu'il est dans la mouvance des Frères musulmans, lesquels ne sont plus en odeur de sainteté. Quitte à me fâcher avec la majorité d'entre vous, je ne résiste pas à la tentation, concernant les dirigeants de tel ou tel pays ou groupe, d'évoquer des gamins orgueilleux qui ne veulent pas quitter leur jeu vidéo et la sensation du pouvoir qu'il procure, alors que c'est l'heure d'aller se coucher. Dirigeants qui oublient, obnubilés par leur volonté de garder le pouvoir, que ce n'est pas un jeu vidéo et que les victimes sont réelles. Et ça vaut tout autant pour Bachar el Assad et Nouri el Maliki, le premier ministre irakien, ce dernier y rajoutant une vertigineuse incompetence politique et militaire, dont les sunnites d'abord, et maintenant les chiites et les chrétiens font les frais ... via le nouveau «calife» autoproclamé du nord irakien et de l'est syrien, pardon «du monde entier», comme il se présente, dont la folie est également prometteuse ... Les intellectuels de tous les camps fournissent des analyses historique et géopolitiques sophistiquées, qui, quel que soit leur degré de véracité, n'intéressent absolument pas la victime de base, tandis que les militants sont drogués à l'apologie de la force dont les abreuvent leurs dirigeants, ce qui rappelle de très mauvais souvenirs historiques. Le résultat à moyen terme me semble être une décrédibilisation générale. D'abord celle d'Israël, puis celle de l'Occident, auquel beaucoup l'assimilent dans les deux camps, ensuite celle des islamistes violents type Hamas ou Emirat islamique, sans parler de mouvements moins connus mais encore plus virulents. La décrédibilisation de l'Occident n'est bonne pour personne, et en particulier est catastrophique pour la liberté de pensée. Celle des islamistes violents est bienvenue, mais, sans liberté de penser, la route restera ouverte pour de nouvelles tentatives.

Dubaï : de bulle en bulle ? On se souvient (ou on relit mes vieilles lettres) de la « bulle » immobilière de Dubaï, qui s'était terminée par une « restructuration » de la

dette et le renflouement par Abu Dhabi, notamment pour terminer la construction de la plus grande tour du monde (Dubai a peu de pétrole, par contre Abu Dhabi en a beaucoup). L'émirat s'était calmé quelques années mais, « c'est reparti ! ». Cette fois-ci c'est « The Mall of the World », tout un quartier à température constante (à quel prix ?) « pour attirer 180 millions de touristes même l'été » d'après l'émir. Ce quartier comprendra un centre commercial de 750 000 m². Mais la date de construction n'est pas précisée et il semble que les investisseurs soient moins enthousiastes que la première fois. Ils ont illustré leur scepticisme par une petite crise boursière en juin dernier.

Libye : les armes contre les urnes ? Je ne garantis pas avoir tout compris dans la guerre des milices qui se disputent le contrôle de l'aéroport de Tripoli, à tel point que le gouvernement envisage de faire appel à une force internationale pour le protéger. Il semble toutefois que les islamistes ayant perdu les élections essaient d'imposer leur pouvoir via des milices, avec l'appui de celle de Misrata qui s'est distinguée pendant la guerre civile. On se souvient que Kadhafi avait contre lui à la fois les démocrates et les islamistes, qu'il avait équitablement réprimés, sans parler des autonomistes ou séparatistes de la Cyrénaïque, région de l'ancien roi. L'intervention française a eu lieu au moment où arrivaient sur Benghazi, capitale de la région, les troupes de Kadhafi chargées du « bain de sang » promis par leur chef. Témoignage local : « Je disais à ma femme qu'elle allait être violée après m'avoir vu égorgé, lorsque les colonnes de poussière des attaquants se sont transformées en colonnes de fumée grâce aux missiles français ».

Gaz de schiste contre wahhabites ? Le gaz (et le pétrole) de schiste ont fait chuter le prix de l'énergie aux États-Unis, ce qui a fortement contribué au redémarrage économique (et les écologistes en auraient grandement exagéré les inconvénients en mettant en exergue quelques cas extrêmes). Autre conséquence : les États-Unis importent beaucoup moins de pétrole, et avec le Mexique, l'Angola et quelques autres pourraient théoriquement se passer de celui du Moyen-Orient. Le pacte américano-soudanais (protection de l'Arabie contre l'approvisionnement des États-Unis en pétrole) perdrait de son importance, la tolérance envers la diffusion internationale du wahhabisme pourrait diminuer etc. Tout cela pendant qu'au contraire la Chine dépend de plus en plus du pétrole arabe. Vous imaginez les cogitations géopolitiques ! Encore faut-il que cette production « schisteuse » soit durable, ce sur quoi les experts sont partagés. De toute façon la Chine, l'Algérie et bien d'autres vont s'y mettre, et l'abstention européenne est de plus en plus considérée à l'étranger comme une manifestation de décadence.

Algérie : les Berbères sont courtisés. Encore une promesse d'officialisation du berbère : le FLN propose de l'inscrire dans la constitution. Vous savez que le berbère est maintenant reconnu, que des cours ont été proposés dans les écoles, et qu'après l'engouement initial, l'intérêt est retombé. Il est en effet facile de proclamer

l'officialisation. Ça fait plaisir et ça peut rapporter des voix. Mais c'est autre chose de le mettre en pratique : il y a plusieurs parlars berbères en Algérie, assez différents les uns des autres, il faut en choisir un ou bâtir un langage standard, ce qui ne s'improvise pas, puis former les instituteurs et professeurs à ce langage que, par définition, personne ne parle, éditer des manuels scolaires, rassembler de la documentation ... Par ailleurs, la transcription n'est pas tranchée : officiellement c'est l'alphabet tifinagh qui a été choisi (voir nos lettres antérieures). Un alphabet «bien à soi», ça fait plaisir également, le problème est que personne ne s'en sert et que ça fait trois alphabets (l'arabe, le latin, le tifinagh) à faire maîtriser par des gamins. Par ailleurs les Kabyles sont très attachés à l'alphabet latin qu'ils pratiquent depuis plus de 100 ans, tandis que les arabophones, et particulièrement les islamistes, préféreraient voir le berbère transcrit en alphabet arabe. Donc cette proclamation a peu de chances d'être suivie d'effet à court et même à moyen terme. Pendant ce temps les langues berbères continueront à reculer. C'est d'ailleurs peut-être l'objectif recherché : calmer les revendications par cette proclamation, et attendre la fin naturelle de ces langues.

Lettre n° 230 - 2 août 2014. En prime, une rubrique inhabituelle sur les Américains.

Boko Haram et l'enseignement. *The Economist* du 26 juillet consacre un article à l'enseignement musulman dans le nord du Nigéria, fief de Boko Haram, au moment où ce dernier, un peu comme « l'émirat » syro-irakien (EI), semble avoir le dessus sur l'armée régulière nigériane et menacer le Tchad et le Cameroun. Vous savez que Boko Haram signifie « l'éducation occidentale est impie » et cet article m'a rappelé des conversations avec des collègues sénégalais et maliens. Une partie des enfants du Sénégal, du Mali, du Nord Nigéria et probablement du reste de la zone sahélienne sont envoyés très jeunes, et en général définitivement coupés de leurs parents, dans des écoles coraniques sommaires, où on leur fait répéter puis recopier des bribes du Coran le matin ; et où on les fait mendier l'après-midi pour nourrir leurs professeurs. *The Economist* dit que les élèves, loin de se sentir exploités, ont une certaine fierté de leur statut et les traditionalistes estiment qu'ainsi ils ne sont pas pollués par l'éducation occidentale. Il s'agit, sauf erreur, exclusivement de garçons (appel aux spécialistes), les fillettes musulmanes n'étant pas dignes de cet enseignement (et encore moins d'un autre). Nos collègues francophones me disent qu'un des arguments en faveur de ces écoles est le suivant : « Si un enfant finit par connaître le Coran par cœur, ses parents iront au paradis ». Vous savez que l'arabe coranique est différent de l'arabe standard courant permettant de travailler, et que d'ailleurs c'est le français à l'ouest et l'anglais (et dans une certaine mesure le haoussa) au Nord Nigéria, et non l'arabe, qui permettent d'accéder à l'emploi « moderne ». De plus, il ne s'agit que d'apprendre le Coran, et non pas la lecture en général et encore moins les mathématiques ou autres

disciplines (d'où des malentendus avec certains musulmans. En effet, peut-on dire que ces enfants qui savent réciter, lire, et plus ou moins écrire le Coran sont alphabétisés ? Cette « formation » et l'impossibilité de trouver un emploi explique que beaucoup de jeunes se tournent vers Boko Haram, et explique pourquoi ce dernier enlève des jeunes filles pour les marier à ses troupes (ou les vendre). La réaction des autorités nigérianes est non pas d'attaquer de front ces écoles, ce qui est humainement impossible, mais de lancer un enseignement « mixte » avec un minimum de formation générale. Les gouvernements francophones ont le même objectif. Le problème pratique est qu'il faut pour cela soit reconvertir les enseignants actuels, souvent quasi illettrés, soit créer des établissements scolaires, ce qui implique un minimum d'organisation administrative et de crédits, chose « difficile » au Nigéria ; et probablement pas simple non plus en zone francophone.

Loin de Boko Haram : Myriam Bourhail. Les médias français et marocains ont largement salué la performance de cette jeune fille qui a eu la meilleure moyenne de France (et probablement du monde) au baccalauréat : 21,03. On peut dépasser le 20/20 grâce aux options (en l'occurrence le grec et les travaux pratiques). Pour nos lecteurs hors de portée de la grande presse, je résume : elle est le 3e enfant sur 6 d'un couple marocain arrivé en France à 16 et 20 ans. Elle a grandi à Soissons et espère être médecin. Son père, ouvrier avec une vocation mathématique rentrée, attache beaucoup d'importance à la réussite scolaire et l'a aidée.

Gaza sur Internet. Beaucoup d'internautes se demandent pourquoi donc le Hamas a envoyé des roquettes sur Israël, sachant qu'il allait déclencher un massacre de civils. Voici quelles explications : l'Iran a demandé au Hamas de tester le « bouclier de fer » israélien (les missiles antimissiles), et Israël a sauté sur l'occasion pour entrer dans Gaza et tenter de détruire « la ville souterraine » où se réfugient les cadres du Hamas, où se stockent les missiles et par laquelle les hommes du Hamas resurgissent dans le dos des Israéliens, y compris en Israël, comme ceux du Hezbollah au Liban. Par ailleurs, le Hamas est étranglé par l'alliance entre Israël, l'Égypte et l'Arabie (ces deux derniers ne lui pardonnant pas son appartenance à la mouvance des Frères Musulmans) ; or, tandis que la population de Gaza était fatiguée de sa brutalité et des pénuries dues au siège par Israël ET par l'Égypte. Il fallait donc que le Hamas fasse un coup d'éclat, et attire l'attention des médias sur les malheurs de la population de Gaza, quitte à les accentuer en s'en servant comme bouclier humain dans des lieux médiatiquement « remarquables » comme les hôpitaux, les écoles ou les mosquées. Je rappelle que si certains Israéliens rêvent d'accentuer la colonisation de la Cisjordanie, voire de l'annexer et de pousser les Palestiniens à en partir, la question de Gaza est différente : personne n'en veut, ni Israël, ni l'Égypte. Enfin, les combats ont fait réapparaître sur Internet une autre question : il y a quelques années une importante découverte de gaz a été faite dans

la zone maritime palestinienne, au large de Gaza. Naturellement elle a fait naître de grands espoirs, mais Israël en a bloqué l'exploitation « parce que le Hamas se servirait de cet argent pour acheter des armes ».

En Syrie, Bachar et l'EI ne se ménagent plus. Suite logique de la situation décrite dans nos dernières lettres, l'armée régulière, à la demande de ses alliés chiites qui luttent en Irak contre « l'émirat islamique (EI) », a repris le contrôle d'un champ gazier du sud du pays, conquis par l'EI le 17 juillet. Par contre, elle s'est fait chasser d'une grande base militaire de la province de Raqa, que l'EI contrôle maintenant presque complètement. Ses troupes auraient décapité les prisonniers alaouites, ce qui laisse penser que les ponts sont bien rompus. L'armée s'est également faite chasser par l'EI d'une base militaire du nord-est. Ça n'empêche pas les rebelles « normaux » (démocrates ou islamistes) de continuer à lutter sur deux fronts, contre l'armée régulière et contre l'EI.

L'EI commence à s'intéresser au Maghreb. Pour l'instant, cela se limite à la diffusion sur Internet de vidéos insultantes pour les hommes politiques de la région, mais les services de renseignement maghrébins suivent avec inquiétude l'implantation en Libye d'un groupe de cette organisation. L'armée algérienne est tentée d'y intervenir en coordination avec l'Égypte.

Et la Tunisie ? L'armée régulière a encore eu des pertes dans la région montagneuse proche de la frontière algérienne, bien qu'en principe la coopération de l'armée de ce dernier pays lui soit acquise. Le chef d'Etat Major de l'Armée de Terre vient de démissionner, probablement en liaison avec ce dernier point. Les combats ont fait chuter la monnaie et la bourse, et suscitent des craintes pour le tourisme. Le souci politique du jour est le risque d'une participation insuffisante aux prochaines élections, pour commencer du fait des non inscriptions sur les listes électorales. Des islamistes estiment que cela joue en leur faveur, leurs électeurs. étant les plus motivés. Finalement le délai d'inscription a été repoussé au 28 août. Du côté des partis politiques, les démocrates restent dispersés, ce qui leur avait fait perdre de nombreux sièges en 2011. Les législatives auraient lieu le 26 octobre et les présidentielles, le 24 novembre.

Et, en prime : Les Américains ne sont pas des «citoyens du monde» comme les autres.

Vous avez remarqué que les Américains étaient prêts à laisser 15.000 soldats en Afghanistan, dont le pays a grand besoin et qui étaient demandés par une bonne part des hommes politiques, tous guerriers qui se savent dans le viseur des talibans. Vous vous souvenez que le président Karzaï a refusé cette aide « parce que les Américains exigeaient que leurs soldats soient jugés par les tribunaux américains et non afghans ». Le grand public n'a pas fait très attention, probablement parce qu'il pensait que c'était

une précaution compréhensible, la justice afghane n'étant pas vraiment fiable. Il y a eu un problème analogue en Irak, dont le premier ministre doit regretter aujourd'hui le départ des Américains. Dans les deux cas, le dirigeant local « se pose » comme indépendant des Américains pour flatter la fierté nationale, sans réfléchir à la suite. Or cette exigence américaine n'est que l'application d'une règle générale que les États-Unis appliquent dans le monde entier, notamment en matière économique et fiscale : « nos citoyens sont à nous où qu'ils soient ». J'ai été confronté à cette question dans ma carrière en entreprise lorsque les cadres américains de nos concurrents devaient, bien qu'en France, obéir aux lois américaines en plus des lois françaises. Le grand public vient enfin de prendre conscience de ce « pouvoir d'intervention mondial » à l'occasion de l'énorme amende infligée à la BNP, car le simple fait que cette dernière ait utilisé des dollars la rend passible des lois américaines, et cela bien qu'aucun des actes reprochés n'ait eu lieu sur le territoire des États-Unis. À cette occasion la presse a rappelé que tout citoyen américain était imposable aux États-Unis même s'il réside à l'étranger et même si ses gains sont d'origine locale, alors que la règle générale dans le monde est la territorialité de l'impôt (et du jugement des crimes, l'extradition n'étant pas du tout automatique et dépendant au mieux d'accords bilatéraux). Cela oblige les banques du monde entier à faire remplir à leurs clients étrangers une déclaration affirmant qu'ils ne sont pas passibles de la loi américaine, d'où une gigantesque paperasse mondiale qui soulève les protestations. Certains citoyens américains vivant à l'étranger renoncent pour cette raison à leur passeport, ou se voient écartés par les banques qui ne veulent pas de clients à problème. Les États-Unis viennent d'aggraver leur cas d'une façon que *The Economist* juge « lourde, inéquitable et hypocrite » en imposant à toutes les banques et autres institutions financières du monde (environ 100 000) de déclarer les actifs locaux des Américains ou de payer une taxe forfaitaire de 30 %. Pour tout compliquer, il n'y a pas que les citoyens américains à être concernés : la loi américaine considère comme « US person » tout individu ayant des relations économiques avec les États-Unis. C'est vague, et il faut payer un avocat pour savoir si on est dans ce cas ! L'hypocrisie est que le prétexte affiché pour une telle loi est la lutte contre les paradis fiscaux, alors que certains (le Delaware, le Nevada, et quelques excroissances insulaires) sont américains de droit ou de fait et sont néanmoins tolérés. Enfin les pays auxquels les États-Unis demandent ce travail ne bénéficient d'aucun droit à un service réciproque aux États-Unis. Pourquoi les États ou institutions étrangères cèdent-ils ? Comme le gouvernement afghan, ils pourraient ne pas le faire, mais, dans ce cas particulier, c'est jouer avec la sécurité physique. Ailleurs le problème est mineur par rapport à l'aide financière ou militaire américaine. Pour les institutions, la crainte d'un procès est déterminante et l'exemple de la BNP montre que l'on risque, en plus, l'interdiction de travailler aux États-Unis. Dans le monde musulman, où l'on est très chatouilleux sur les questions de souveraineté, ce privilège d'extraterritorialité contribue

à l'agacement anti-américain, s'ajoutant à l'appui inconditionnel à Israël et à l'ignorance fréquente des langues et cultures locales.

Lettre n° 231 - 12 août 2014

Egypte : contrôle renforcé du religieux ; économie en attente ! Le général président Sissi prolonge son contrôle des Frères Musulmans : parallèlement à l'interdiction de leur branche politique, il surveille les mosquées, où les seuls à pouvoir prêcher seront les diplômés d'El Azhar, a priori non islamistes, ce qui bloque également les salafistes, pourtant alliés du président Sissi contre leurs rivaux mieux organisés qu'étaient les Frères. Par ailleurs, le président a commencé la répression du harcèlement sexuel envers les femmes, vieux problème mais qui s'est exacerbé récemment : 7 condamnations à perpétuité. Pendant ce temps-là, l'économie continue à stagner. Le président proclame que l'armée « va s'y mettre », notamment en lançant de grands travaux pour doubler le canal de Suez.

Turquie : Erdogan surfe sur l'économique et gagne. L'exemple turc montre pourtant que quatre-vingt années de prépondérance militaire dans l'économie ont été inefficaces, et que ce sont les islamistes, économiquement libéraux, qui ont fait décoller la Turquie en favorisant les entreprises privées. La forte augmentation du niveau de vie explique la popularité de l'ex-premier ministre et maintenant tout nouveau président Erdogan, islamiste de moins en moins modéré, ce qui inquiète une forte minorité de la population élu au premier tour le 10 août avec 52 % des voix, Dans bien d'autres pays, un pouvoir militaire plus ou moins total a également mené à l'échec économique (Birmanie, Libye, Algérie et bien d'autres).

En Irak : Emirats islamique, Chrétiens, Yazidis, Kurdes et Américains ! Voici l'avis de Jean-Pierre Filiu, Professeur à Sciences Po, cité par *Le Monde* : « Seules deux forces sont aujourd'hui capables de relever dans la région le défi djihadiste : les révolutionnaires syriens et les Kurdes d'Irak. Il est inutile de compter sur les « armées « gouvernementales dans ces deux pays, elles ne sont plus que des gardes prétoriennes vouées à la défense de leurs maîtres Bachar Al-Assad à Damas et, hier encore, Nouri Al- Maliki à Bagdad. Ces armées sont doublées de milices confessionnelles, souvent plus redoutées par la population que les djihadistes eux-mêmes. ». Depuis cette analyse, l'EI (Émirat islamique) a fait reculer les Kurdes dans le nord de l'Irak, déclenchant un nouvel exode de chrétiens et maintenant des Yazidis, adeptes d'une religion préislamique, que les islamistes jugent satanique : si l'EI laisse aux chrétiens la possibilité de se convertir à l'islam, les Yazidis doivent être tués. Des groupes villageois entiers risquent de l'être. Les avions américains sont intervenus, Obama n'ayant pas envie de se mettre sur les bras une nouvelle guerre en Irak. Aux dernières nouvelles, le parlement choisit

un nouveau premier ministre, Haïdar al-Abadi. Ce nouveau premier ministre aura-t-il suffisamment d'appui pour former un gouvernement d'union nationale ? Logiquement, la Turquie qui a une infanterie puissante juste à côté devrait intervenir (protection de ses frontières, minorité turkmène, danger terroriste). Mais une intervention militaire n'est pas populaire, l'EI a des dizaines de Turcs en otage.

Conséquences au Liban. Le Hezbollah libanais qui a déjà volé au secours de Bachar, est maintenant aussi en vraie guerre contre l'EI. Ce dernier a riposté en attaquant une ville libanaise. L'armée libanaise a contre-attaqué, et voilà le pays pris dans l'engrenage. Les Libanais non chiites mettent dans le même sac des massacreurs, Bachar et l'EI. Ces deux derniers se ménageaient d'ailleurs jusqu'à récemment, et les fonctionnaires syriens en zone EI sont toujours payés par Bachar.

L'imbroglio lybien selon *Le Monde*. Voici un extrait du 6 août : « La présence de délégués des Nations unies, de la Ligue arabe et de l'Organisation de la conférence islamique avait pour objectif de légitimer le nouveau parlement. Les députés islamistes et leurs alliés de Misrata ont boycotté l'événement, le qualifiant d'«inconstitutionnel ». La majorité islamiste (en fait tribale à alliances variables) du Parlement sortant, qui a fait les frais du dernier scrutin où la participation était inférieure à 20 %, entendait organiser la cérémonie dans la capitale, Tripoli, et refusait de se rendre dans un bastion situé sous le contrôle du camp adverse. Désormais, chaque camp veut éliminer l'autre, ce qui est impossible, car tous disposent de zones de repli. »

Sous-information sur le Tadjikistan ! Ce pays musulman est loin des médias depuis que les Américains ont (presque) quitté l'Afghanistan. C'est pourtant le pays de l'ethnie du commandant Massoud et d'un des deux candidats prétendant avoir gagné les dernières présidentielles. Ce silence vient peut-être de ce qu'il n'est pas bon d'y être journaliste (The Economist du 28 juin) et de tomber dans les pattes du GNKB, le service de renseignement très occupé à gérer les trafics de drogue mais néanmoins aidé financièrement par les Américains : la stabilité de la région est leur principal objectif, pas la démocratie. L'inspiration, dans cette ex-province de l'URSS partiellement russo-phone, c'est Poutine : comme à Moscou tout ce qui va mal n'est qu'une invention des ONG occidentales.

L'Arabie atteinte par le syndrome du mur. Ce pays serait en train de construire des murs le long des frontières avec tous ses voisins : Irak, Oman, Qatar, Yémen et Emirats.

Au Maroc : vêtements « nationaux » pour les religieux. Deux citations de la presse marocaine : « Par dahir royal les préposés religieux sont tenus de porter «la tenue marocaine» pendant l'exercice de leurs fonctions (H24info) - « Le parlement marocain impose un code vestimentaire strict à ses fonctionnaires : costume-cravate pour les messieurs et ensembles aux coupes sobres, sans jupes courtes ni couleurs criardes pour

les dames (Lemag). Pour les hommes, cela vise probablement les tenues salafistes ou du même esprit, et va dans le même sens que « le coran marocain ».

Lettre n° 232 - 22 août 2014

Adieu Mali, bonjour Sahel. « Les États du Sahel » - Mauritanie, Burkina Faso, Niger - sont voisins du Mali ou proches comme le Tchad. Ils sont parties prenantes, avec la France, de l'opération Barkhane qui succède à l'opération Serval au Mali. Rappelons que le « Sahel » (rivage) désigne la bordure sud du Sahara, une zone où l'agriculture commence à réapparaître mais qui est particulièrement sous-développée et soumise à des sécheresses fréquentes. Et dans laquelle (coïncidence ?) se trouvent des combattants islamistes et des trafiquants, parfois les mêmes personnes, mais qui ne semblent rassembler qu'une minorité des populations concernées. « Rassembler » n'est d'ailleurs pas un terme adéquat, vu les divisions politiques, ethniques ou tribales des mouvements islamistes locaux. Bien entendu les frontières politiques ne coïncident pas avec cette description géographique, puisque le Nord de ces pays est totalement saharien et le sud de certains, notamment le Mali, le Burkina et le Tchad sont en zone « humide ». Les frontières politiques ne coïncident pas non plus avec la zone d'action des islamistes, puisque celle-ci se prolonge au nord dans les régions sahariennes de l'Algérie et de la Libye ; et plus au sud avec le mouvement Boko Haram puissant au nord-est du Nigéria avec incursions au Tchad et au Cameroun. Cette opération Bakhrane repose sur les forces françaises : 3000 soldats, dont 1000 au Mali et 1200 au Tchad ; 20 hélicoptères ; six avions de chasse (3 Rafale et 3 Mirage 2000D ; 10 avions de transport ; 3 drones : 2 Reaper et 1 Harfang ; 200 véhicules. La première réaction d'un lecteur non spécialiste des questions militaires est qu'il s'agit de moyens très faibles par rapport à l'immensité du territoire concerné. Cela s'explique notamment par la réduction constante en valeur réelle du budget militaire français. Cela met aussi en lumière par comparaison l'efficacité très relative des forces africaines (tant nationales qu'interafricaines), pourtant nettement plus nombreuses au moins sur le papier. Cela à l'exception très remarquée des soldats tchadiens pendant l'opération Serval. Par ailleurs les trafics et les bases terroristes visant largement notre continent, il est un peu décevant que l'appui européen se borne à quelques actions de formation (il serait intéressant de savoir en quelle langue, l'Europe, n'étant pas toujours habile dans ce domaine). Idem pour les États-Unis, qui étaient censés avoir formé l'armée malienne avant sa débâcle pré-Serval. Vous connaissez mon souci de savoir quelles langues sont pratiquées sur le terrain (voir écho suivant).

L'Irak, les Kurdes et les Américains, suite...En Irak, par exemple, les Américains ont manqué d'arabophones et ont été à la merci des Irakiens anglophones qui, soit

résidaient aux ÉU et avaient perdu le contact avec l'Irak, soit ont profité de l'ignorance américaine pour régler des comptes avec l'administration de Saddam, désorganisant gravement le pays comme on l'a vérifié non seulement actuellement avec l'EI, mais bien avant, car c'est la deuxième fois que les Américains sont amenés à chercher un accord avec les tribus sunnites contre les djihadistes. Je vous rappelle l'avis - cité dans notre dernière lettre - de Jean-Pierre Filiu via *Le Monde* : « Seules deux forces sont aujourd'hui capables de relever dans la région le défi djihadiste : les révolutionnaires syriens et les Kurdes d'Irak. ». Or il apparaît que les deux sont faibles, les premiers n'ayant pas reçu d'armes des Occidentaux et les seconds étant plutôt les fils embourgeoisés par l'argent du pétrole de guérilleros montagnards divisés en tribus, et peu entraînés à se battre en plaine contre des chars. D'où la nécessité des frappes aériennes américaines. Depuis notre dernière lettre, l'ancien premier ministre Nouri Al-Maliki a finalement démissionné et a laissé la place à Haïdar al-Abadi, du même parti chiite mais réputé plus ouvert aux Sunnites et aux Kurdes. Il lui faut maintenant former un gouvernement d'union nationale. Déjà, coïncidence ou pas, l'armée nationale appuierait les tribus sunnites se révoltant contre l'EI dans l'ouest du pays.

Le Jihad avec l'Emirat Islamique, nouveau western. Vous savez que des jeunes musulmans français vont combattre pour l'EI en Syrie et en Irak après s'être gorgé (en général en cachette de leurs parents) de l'Internet islamiste qui leur décrit des lendemains épiques, voire paradisiaques pour ceux qui auront la chance de tomber en martyrs. Aux quelques centaines de Français effectivement partis s'ajoutent autant d'Espagnols et probablement d'autres pays européens, ainsi que peut-être 3000 Marocains (d'après la presse marocaine) et bien d'autres nations encore sont concernées. Que deviennent-ils ? Une partie est tuée au combat, une grande partie des autres revient extrêmement déçue, notamment les filles recrutées pour « appui moral ». Malgré une solde de quelques centaines d'euros mensuels, donc pas négligeable, les conditions de vie, la sévérité religieuse et la perplexité (pour ne pas dire plus) devant les massacres, semble déclencher des vagues de retour. Il faut rappeler aux Occidentaux très soucieux à juste titre du sort des chrétiens, et depuis peu des Yazidis, que les djihadistes massacrent surtout et massivement d'autres musulmans, sunnites comme chiites. Mais il ne serait pas si simple pour les déçus de partir discrètement de l'EI et de rentrer tout aussi discrètement dans le pays de départ, où la police les attend.

Après la Tunisie, l'Iran régularise. En Iran, comme en Tunisie depuis la révolution, jeunes gens et jeunes filles se rencontrent plus librement et le mouvement est trop important pour être bloqué. Comme en Tunisie, les religieux ont trouvé la solution : le mariage temporaire (sigheh). Il est de vieille tradition en Iran où il « couvre » la prostitution ou la promiscuité (on peut pas toujours être en tchador devant un ou plusieurs colocataires d'une chambre). Bref on officialise ce qu'on ne peut empêcher.

L'échec d'Al-Hézirah-América. Cette chaîne américaine, implantée à grand prix il y a un an par sa mère qatarie, n'aurait que 15 000 auditeurs réguliers pour un investissement de 500 millions de dollars. Elle avait pourtant parié sur la qualité et le sérieux en embauchant « des pointures », et ses concurrents reconnaissent la qualité de ses reportages. Mais l'image de la maison-mère arabe, comme propagandiste des Frères Musulmans, lui colle à la peau. Maison-mère qui a également perdu de l'audience dans le monde arabe du fait de cette même propagande.

*

Hellènes, Romains, Européens autour de la Méditerranée

Deux millénaires de miracles et marasmes de l'Antiquité au Moyen-Âge



Jacques Demorgon

Université de Reims, France

j.demorgon@wanadoo.fr

Résumé

Cosandey nous livre le secret historique du développement scientifique. Les sociétés doivent être en rivalité mais dans une dynamique économique prospère et sur une assez longue durée. En Méditerranée, le 1er millénaire avant l'ère chrétienne nous le montre deux fois. D'abord, avec la rivalité des Cités Etats grecques. Ensuite avec la rivalité des empires hellénistiques qui se partagent les conquêtes d'Alexandre. Contre épreuve avec le 1er millénaire de l'ère chrétienne. Nous voyons un empire romain autoritaire et, ensuite, des royaumes barbares en bouleversement continu. Dans les deux cas, les progrès scientifiques et techniques s'arrêtent.

Mots-clés : Cosandey, progrès scientifique et technique, Grèce antique, royaumes hellénistiques, Empire romain, Royaumes barbares

Hellennes, Romain, Europeans around the Mediterranean Sea

Abstract

Cosandey delivers us the historic secret of scientific development. Societies have to be in rivalry but in a prosperous economic dynamics and on a rather long duration. In the Mediterranean, the 1st millennium before the Christian era shows it to us twice. First, with the rivalry of Greek Cities. Then with the rivalry of the Hellenistic empires who shared between them the conquests of Alexander. Counterproof with the 1st millennium of the Christian era. We see an authoritarian Roman Empire and, then, barbaric kingdoms in constant upheaval. In both cases, scientific and technical progress stop.

Keywords : Cosandey, scientific and technical progress, ancient Greece, Hellenistic empires, Roman Empire, barbaric kingdoms

Le livre de David Cosandey (2007) *Le secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*, fait l'objet, ici même (cf. III. Lectures et analyses) d'une recension sous le titre : « Secret de l'Occident ou de l'humain ? » On s'y réfèrera pour découvrir le sens et la portée de ces deux néologismes - la « méreuporie » et la « thalassographie articulée » - qui résument les deux thèses de Cosandey. Il se base sur

elles pour expliquer les variations géographiques et historiques du progrès planétaire des sciences et des techniques.

Une première grande variation de ce progrès résulte d'une évolution contrastée en Chine. Très en avance sur l'Europe, la Chine voit son développement des sciences et des techniques s'interrompre et reprendre à plusieurs reprises. Surtout, il s'arrête quasiment au moment ou au contraire, à la Renaissance, il explose en Europe pour ne plus s'arrêter.

La deuxième grande variation tient au fait qu'après l'émergence, en Grèce, d'une science capable de formaliser mathématiquement la physique (Archimède), l'Europe ne connaît aucun développement de cette sorte pendant plus d'un millénaire. Cette science réapparaît à la Renaissance (Galilée) et c'est à partir de là qu'elle se déploie en Europe et en Occident pour ne plus disparaître. Sur ce point, on consultera notre étude, ici même : « Inventer le réel, l'expérience, la science : de Chine en Grèce et en Italie. Avec Jullien » (cf. II./Histoire présente et passée en Méditerranée ».

Pour sa démonstration des conditions méreuporiques du progrès des sciences dans l'histoire, Cosandey parcourt plusieurs pays et nous présentons ces travaux par ailleurs, en particulier ceux concernant l'Islam qui interfèrent bien évidemment avec une très large part de la période historique que nous prenons en compte maintenant. Ici même, nous voulons seulement comprendre avec Cosandey les conditions qui furent celles d'un des plus forts contrastes dans le devenir du progrès scientifique.

Dans la période dont nous traitons ici, on a au départ un premier millénaire avant J.-C. avec deux méreupories successives : hellène puis hellénistique. Ensuite, durant plus d'un millénaire après J.-C., on a successivement deux contre-méreupories : celle de l'Empire romain puis celle de l'Europe du Moyen-Âge. L'étude de cette période permet de disposer d'un contraste extrêmement éclairant des conditions qui favorisent la méreuporie et de celles qui la défavorisent. La thèse de Cosandey est ainsi démontrée sous ses trois visages de rivalité régulée d'Empires autoritaires et de chaos économique et politique déterminant le développement ou l'arrêt du progrès des sciences et des techniques.

1. Une Grèce hellénique thalassographique et méreuporique

D'emblée, Cosandey indique l'exceptionnelle thalassographie articulée de la Grèce. Il souligne aussi que le monde hellène était constitué de plusieurs Etats en conflit durable. « L'économie et le commerce affichaient un dynamisme extraordinaire. » Or, ces conditions politiques et économiques se sont accompagnées d'une « extraordinaire fécondité intellectuelle ». Elle comporte deux périodes. La première, dite « classique ou

hellénique » connaît les premiers Jeux Olympiques de -776, et va jusqu'en -323. La seconde, dite « alexandrine ou hellénistique », va de la mort d'Alexandre à celle de Cléopâtre (-330, -30).

La première période occupe un territoire limité « centré sur la Mer Egée » et la division politique est celle de Cités-Etats de taille modeste. La seconde période est d'une tout autre ampleur géographique puisqu'elle oppose, le plus souvent, de vastes royaumes issus du partage de l'empire d'Alexandre. A elle seule déjà, la datation de ces deux périodes montre la singularité grecque. Les Grecs ont connu l'évolution commune des tribus aux empires. Cependant, au cœur de cette évolution, la période des Cités-Etats a été d'une durée exceptionnelle et d'une invention culturelle incomparable. Jusqu'au surgissement de la Macédoine, avec Philippe et Alexandre, on aurait presque pu croire que l'évolution vers l'empire ne se ferait pas.

Les Juifs étaient alors, eux aussi, engagés déjà dans une évolution singulière. Leurs tribus tentaient de construire un royaume en un lieu géopolitique sans base thalassographique. Ils se trouvaient pris en tenaille entre des empires conquérants. Au sud, l'Egypte, y compris celle des dynasties étrangères dont les Perses, puis l'Egypte hellénistique. Au nord, selon les époques, il y eut alternance de domination à partir des empires assyriens ou babyloniens. Par la suite, cette domination fut celle des Perses puis des empires séleucide et romain.

En fonction de la géographie physique, y compris thalassographique, les Grecs purent établir ces entités politiques indépendantes limitées que furent les Cités-Etats. Elles guerroyaient entre elles à un niveau de relatif équilibre. On peut, certes, évoquer des suprématies successives mais elles restent toujours relatives. Cosandey le précise : « Les Etats-cités de l'an -350 sont, pour la plupart, les mêmes qu'en -750. Aucune cité ne parvint jamais à dominer toutes les autres. Même le puissant Empire perse échouera à trois reprises. On est en présence d'un système d'Etats extrêmement stable et, du côté de l'économie, tous les indicateurs sont au vert... Division politique stable et économie prospère se complètent et se renforcent mutuellement ».

Auparavant, un développement et un approfondissement religieux avaient offert des fondements permettant aussi de discipliner les prétentions abusives des chefs de tribus victorieux. Cela comportait l'invention des Jeux Olympiques (-776) où ces chefs pouvaient devenir par leurs succès sportifs des héros parfois même divinisés. De plus, pendant ces jeux, les guerres entre Cités-Etats devaient être suspendues.

Sans cet ensemble de conditions, il est probable que les Grecs se seraient retrouvés sous la domination de l'Empire perse. Cette remarquable méreur grecque est, on le sait, à l'origine d'une floraison technique et scientifique exceptionnelle que Cosandey évoque à grands traits. Il souligne d'abord que « pour la première fois dans l'histoire de

l'humanité, les conceptions des principaux penseurs ne font intervenir ni mythologie, ni religion, ni surnaturel ». Thalès, Anaximandre et Anaximène - de l'Ecole de Milet, au sixième siècle - « innovent en pratiquant la discussion rationnelle ; ils confrontent librement leurs idées, sans en référer à aucune autorité autre que la raison ».

Ensuite, le phénomène philosophique s'étend à l'ensemble du monde grec. Cosandey rappelle brièvement plusieurs penseurs. Xénophane de Colophon critique les religions. Héraclite voit l'essence de l'univers dans le devenir et le changement constant. Pour Empédocle le monde est non seulement constitué d'éléments tels que terre, eau, air et feu mais pose que leurs « rapports sont régis par l'amour (*Philia*) et la haine (*Neikos*) ». On connaît les paradoxes logiques de Zénon d'Elée, l'attachement à l'unité de l'Etre que professe Parménide. « Anaxagore de Clazomène fait de l'intelligence le principe de l'univers ». Cette floraison philosophique culmine du cinquième au quatrième siècle avec Platon et Aristote.

Cela s'accompagne d'une floraison des mathématiques et des sciences. Dès le sixième siècle, Thalès introduit la géométrie des Egyptiens. Pythagore cherche l'harmonie secrète du monde dans les nombres ; il jette les bases de la théorie des nombres identifiant notamment les nombres irrationnels. Hippias d'Elis sait calculer la surface du disque. Eudoxe de Cnide développe une méthode proche du calcul infinitésimal. « Héraclide du Pont imagine un système semi-héliocentrique ». Démocrite d'Abder pense déjà que la voie lactée est « constituée d'un grand nombre d'étoiles. Méton d'Athènes évalue la durée de l'année solaire à 365 jours et quelques heures ». En physique, on fait déjà la théorie des sons et des harmonies. L'atomisme est clairement formulé par Leucippe de Milet et Démocrite d'Abder.

En biologie, Anaximandre de Milet, vers -555, pose la première théorie de l'évolution. Quatre écoles de médecine parviennent à des compréhensions approfondies des fonctionnements du corps, tant en ce qui concerne les sens que la respiration, la circulation, la réflexion et l'analyse. Les avancées de la gynécologie et de l'obstétrique sont manifestes au quatrième siècle. La biologie cherche à se coupler à la psychologie et commence à produire une caractérologie à partir des quatre humeurs d'Hippocrate. Celui-ci pose aussi une pensée scientifique de l'épilepsie.

Les progrès techniques ne sont pas moins considérables : la métallurgie, la construction navale, la céramique, la poterie. De même, l'extraction minière : les galeries atteignent 100 mètres de profondeur ; d'ingénieurs procédés forcent l'air à y circuler. Dès le sixième siècle, Polycrate était à même de faire passer un aqueduc par un tunnel de 900 mètres traversant la montagne.

Cosandey se pose le problème de la structure professionnelle des chercheurs et inventeurs. La réponse est claire : « ils vivaient de l'exercice de leurs savoirs ». En général, ils enseignaient. On connaît les centres d'enseignement célèbres d'Athènes : « l'Académie de Platon, le Lycée d'Aristote, le Portique des Stoïciens, le Jardin d'Epicure, l'école de mathématiques d'Hippocrate ». Cosandey poursuit (2007 : 604) : « Cette structure professionnelle libérale... favorisait la créativité scientifique en laissant s'épanouir la liberté de penser et en incitant chaque maître à surpasser les autres - ses concurrents. » Cosandey souligne encore que : « la division politique stable faisait rayonner la liberté. Elle rendait vaine toute tentative de persécution gouvernementale ». Il donne plusieurs exemples de chercheurs et de savants qui, menacés dans un Etat, se déplacent et s'installent dans un autre. Nombre de ces savants, jouissant de la facilité que leur offraient les voyages en mer, se déplaçaient fréquemment d'un pays à l'autre en Méditerranée.

2. Les nouvelles thalassographie et méreuporie des empires hellénistiques

Comme nous l'avons dit, une méreuporie n'est jamais définitive. Des conditions politiques, économiques, informationnelles peuvent, séparément ou ensemble, la changer, même la compromettre. Une méreuporie féconde en découvertes scientifiques et en inventions techniques peut même contribuer ainsi à sa propre péremption. En effet, « le progrès technologique » produit lui-même la péremption « des possibilités du socle territorial qui l'a engendré ». Ainsi, des « technologies militaires : tours mobiles et bombardes. De même, les flottes plus puissantes font que la mer n'est plus une protection suffisante. Ou encore, l'évolution sociale, avec la constitution de grands domaines aristocratiques, entraîne une prolétarianisation ». Enfin, la défense du pays ne peut plus relever d'une armée de paysans soldats et de citoyens rameurs. L'armée de métier s'impose.

Le système d'Etats doit, comme le dit Cosandey (2007 : 514), choisir entre « l'unification ou le chaos... L'unification survint à partir de la Macédoine ». Les Grecs se retrouvent tous sous la férule macédonienne. Quand Thèbes se révolte, elle est rasée. Tous ses habitants sont vendus comme esclaves. Après Philippe, son fils Alexandre va passer de l'unité de la Grèce à celle d'un très vaste Moyen-Orient qu'il conquiert jusqu'à l'Inde. Il se trouve que sa mort tôt survenue empêche la consolidation de cet ensemble. Ses généraux se disputent et se partagent ce gigantesque empire. On va bientôt retrouver un nouveau système relativement stable « d'Etats divisés, rivaux et prospères ». Ce sera le « miracle » d'une nouvelle méreuporie hellénistique.

On aura quatre sous-ensembles. Au sud, le royaume lagide comporte l'Egypte, la Cyrénaïque, la Palestine et Chypre. A l'Est, le royaume Séleucide fédère de façon souple l'Anatolie, la Syrie, la Mésopotamie et les immenses domaines de la Perse et de

l'Asie centrale. Au nord, on a les royaumes plus limités de Pergame, de Rhodes et le royaume Antigonide avec la Macédoine et la Grèce. Enfin, à l'Ouest, on a la Sicile avec Syracuse et les Cités de l'Italie du Sud.

Cette période hellénistique connaît « un deuxième siècle avant J.-C. » exceptionnel. Les rivalités militaires entraînent de considérables développements techniques, en particulier de la marine. Les progrès ne sont pas moindres en économie : « les techniques commerciales se perfectionnent. Les banques, dont la première activité reste le change, connaissent un développement extraordinaire ; le chèque et la lettre de change deviennent pratiques courantes. Dès le milieu du troisième siècle, la Banque centrale d'Alexandrie pratique des virements de fonds internationaux par simple opération d'écriture. Les disponibilités en capitaux sont confortables comme l'indiquent les grosses sommes que les banquiers rhodiens prêtent pour l'achat du blé ».

Les sciences sont florissantes. En Astronomie, Aristarque de Samos a déjà une vision héliocentrique du monde. Ératosthène de Cyrène mesure la circonférence de la Terre. En mathématiques, Euclide reprend Eudoxe. En physique, c'est l'époque d'Archimède de Syracuse (-287,-212). Encore aujourd'hui, quand Henri Van Lier (2010) ou François Julien (2009) parlent de la science, c'est en la qualifiant d'archimédienne.

Les réussites de cet âge hellénistique ont entraîné la construction de deux des sept merveilles de l'Antiquité. Le Phare d'Alexandrie d'environ 130 m de hauteur est construit sur l'île de Pharos vers -304. Il subsistera jusqu'au début du quatorzième siècle, constituant même un modèle pour les minarets de l'islam. Rhodes pour célébrer sa victoire sur le royaume séleucide et Démétrios, érige, entre -299 et -289, une statue en bronze de 32 mètres de haut du Dieu Hélios. Ce Colosse de Rhodes ne subsistera malheureusement que soixante-six ans. On estime généralement que le Colosse a inspiré Bartholdi pour sa statue de la liberté.

La rivalité, un temps stable, de l'ensemble hellénistique devait s'achever. En effet, les royaumes lagide et séleucide, surtout ce dernier, étaient constitués de grandes étendues terrestres mal protégées. A l'Est, le royaume séleucide - attaqué par les Parthes - finit par se réduire à la Syrie. Au nord, le royaume Antigonide, miné par une démographie catastrophique, est envahi par les Scythes. Seul Rhodes subsiste, du moins jusqu'à sa conquête par un empire romain devenu Etat universel.

Bien plus tard, l'Empire romain se retrouve lui aussi divisé en quatre. Au nord, la Gaule et la Bretagne. Au sud, l'Italie, la Sicile, l'Espagne et l'Afrique. Au centre, les provinces danubiennes et la Grèce. A l'est, la Turquie, la Syrie et l'Egypte qui constitueront ensuite l'empire byzantin, à son tour en rivalité avec l'empire perse sassanide. On aura alors une nouvelle floraison technique dont témoigneront la reprise et la diffusion du moulin à eau.

L'intérêt des deux méreupories, hellène puis hellénistique, est de nous montrer clairement à l'œuvre la même formule magique de Cosandey mais à deux niveaux différents d'extension. Les organisations sociales n'ont cessé de croître. L'économie, de plus en plus volontaire, dégage des richesses productives, et du temps à consacrer aux activités non directement économiques : religieuses, politiques, informationnelles. D'où de nouvelles possibilités aussi de progrès scientifiques et techniques.

Si l'évolution principale de cette époque est, à coup sûr, celle qui fait passer l'humanité des tribus aux royaumes et empires, sur ce trajet bien des variantes restent possibles. C'est le cas pour les variantes juive et grecque. Les tribus juives parviendront difficilement à produire un petit royaume. Elles ne parviendront ni à le maintenir, ni à le consolider, encore moins à l'étendre en empire. Elles inventeront une forme sociétale totalement inédite en maintenant leur existence dans une *diaspora* unifiée autour du livre et de la tradition.

Les tribus grecques vont connaître un autre processus complet mais à travers des étapes bien différentes. Les deux dernières qui ont pu se manifester sous la forme des deux méreupories, hellène et hellénistique, confirment une relation évolutive qui, dans certaines conditions conduit des tribus aux Cités-Etats et, ensuite seulement aux royaumes plus étendus et aux empires. Auparavant, la Mésopotamie en avait donné un premier exemple.

3. Premier millénaire européen. Empire romain, Moyen-Âge : deux « contre-méreupories »

L'étude des périodes hellène puis hellénistique démontre avec force qu'un « système stable d'Etats divisés, rivaux et prospères », et cela dans deux versions différentes, est vraiment la source de progrès scientifiques et techniques multiples, étendus et approfondis. Cosandey étudie maintenant, pour une part - méditerranéenne - la même région du monde et, pour une autre part, une région voisine. On pourrait dire l'Europe en genèse. Il étudie aussi une durée du même ordre de grandeur : un millénaire. Et comme ce millénaire étudié succède au millénaire hellène puis hellénistique si riche en progrès, ceux-ci auraient pu, en principe, se poursuivre et se développer.

C'est le contraire qui se produit. Il y a deux périodes, fort différentes, dans ce nouveau millénaire or, aucune ne va connaître la situation privilégiée du millénaire précédent. La formule magique d'un « système stable d'Etats divisés, rivaux et prospères » n'aura jamais cours dans cette Europe en genèse. C'est cela qui est commun aux deux situations économique-politiques diamétralement opposées qui se suivent dans ce premier millénaire après J.-C. D'abord, avec l'empire romain la situation est celle de ce que Cosandey nomme « l'Etat universel ». Ensuite, avec le Moyen âge, la situation est celle

d'une division instable dans des conditions économiques défavorables. Deux situations qui ne peuvent pas connaître la méreuporie. Cosandey peut donc entreprendre deux nouvelles démonstrations *a contrario* des deux précédentes. Au lieu de vérifier que la formule magique économique-politique entraîne le progrès scientifique et technique, il va vérifier que son absence - et cela sous deux formes différentes - tarit ce progrès.

L'Empire romain est caractérisé par une contre-méreuporie et par une stagnation des sciences et des techniques. Comme « Etat universel », il a besoin pour se maintenir d'un type d'autorité qui le rend généralement méfiant tant à l'égard des activités économiques que des activités informationnelles. Il ne peut pas être un moteur du progrès technique et scientifique, au contraire il les freine.

En découvrant cette « contre- méreuporie » de l'Empire romain, Cosandey contredit la théorie du « despotisme asiatique », théorie que récuse aussi Jack Goody (2006, 2010). Pour l'un comme pour l'autre, il est absurde d'incriminer telle région du monde (l'Asie opposée à l'Europe). Ce n'est pas non plus un moment précis du temps qui est en cause, c'est la forme de société - royale ou impériale - qui succède aux tribus. C'est elle qui se manifeste nécessairement au travers d'une autorité fort prégnante qui, on le sait dans la thèse de Cosandey, entraîne une « contre-méreuporie ». Cela va bel et bien se produire en Chine, en Inde, en Islam. Mais pour le moment, voyons le détail de cette démonstration pour l'Empire romain.

Du deuxième siècle avant J.-C. au quatrième siècle après J.-C., l'Etat universel romain l'emporte sur tout autre dans l'espace constamment agrandi qu'il contrôle. Il y a fort peu de développement des sciences et des techniques. Nombre d'auteurs ont rapporté certaines anecdotes qui constituent des exemples saisissants de cette stérilisation. Pline l'Ancien rapporte qu'un ouvrier avait réussi à produire une sorte de verre qu'on ne pouvait briser. Il parvient à rencontrer l'empereur Tibère (14-37), celui-ci l'écoute, s'assure que personne d'autre n'est au courant de l'invention et fait exécuter l'inventeur.

Un autre exemple concerne l'absence de diffusion d'une technique pourtant bien précieuse, celle du moulin à eau. Cette technique, inventée au premier siècle av. J.-C. sous l'hégémonie romaine en Méditerranée, fut réalisée à quelques exemplaires dans l'ensemble de l'empire. Sans se diffuser davantage, non pas faute de besoins. A preuve, quand l'empereur Caligula, désireux de rapporter à Rome son butin de Gaule, réquisitionne les ânes de Rome, les meules à broyer le blé cessent de fonctionner et c'est la pénurie de pain dans la capitale.

Pline l'Ancien, de nouveau, donne un exemple de non diffusion d'une autre technique on ne peut plus utile. Il s'agit d'une machine agricole, sorte de moissonneuse rudimentaire inventée dans le nord de la Gaule. Selon Cosandey (2007 : 647), « cette machine

était si ingénieuse qu'au dix-neuvième siècle encore elle servit d'inspiratrice pour la conception de la dépeuilluse de Ridley qui fit une incroyable carrière plus tard en Australie ». A l'époque de l'empire romain, « cette moissonneuse resta circonscrite à sa seule région d'origine, la Gaule septentrionale, sans susciter ailleurs le moindre intérêt ». Autre exemple rapporté cette fois par Suétone. Un inventeur présenta à l'empereur Vespasien (69-79) « une méthode permettant de transporter à faible prix de lourdes colonnes jusqu'au Capitole ». L'empereur le récompense mais se désintéresse de cette invention technique.

Rappelons encore les exceptionnelles inventions produites par Héron d'Alexandrie à l'aube de l'Empire : celle du moulin à vent qui alimentait un orgue à musique ; celle de l'éolipyle, un jouet qui tournait sur lui-même et fonctionnait à la vapeur. Il faudra de nombreux siècles pour que l'intérêt pratique de ces inventions soit compris. On connaît l'importance de la machine à vapeur pour nombre de secteurs de la révolution industrielle : industries extractives, manufacturières et transports. A l'époque, ces précieuses fonctions utilitaires ne sont même pas imaginées. Ce qui prime ce sont les inventions distrayantes. Quant à l'énergie nécessaire, elle était alors d'abord trouvée dans les forces animales et humaines.

Cosandey (2007 : 644) souligne enfin que l'exception confirme la règle et que, pour l'époque romaine, cette exception se trouve dans « l'invention du livre comme ensemble de feuillets attachés et reliés ». Ce que les historiens nomment *codex*. Au premier siècle, son invention fut la conséquence non d'une compétition entre Etats divisés et rivaux (il n'y en avait plus) mais d'une compétition entre religions. Pour mieux faire connaître et comprendre leur foi, les chrétiens avaient besoin de faire de la lecture une opération plus facile. Il fallut attendre le quatrième siècle pour voir le *codex* se propager à d'autres secteurs.

On pourrait se demander si cet arrêt des techniques et des sciences a concerné d'autres activités. En effet, ce fut le cas pour les activités sportives. Certes, les Jeux Olympiques s'étaient pervertis mais ils subsistaient. Dans l'Empire romain d'Orient, quand les pouvoirs politiques et religieux font alliance, les Jeux Olympiques et tous les sports de compétition sont supprimés et interdits.

Voyons maintenant la seconde contre-méreurpie. Elle résulte d'une Europe politiquement instable, économiquement appauvrie. Après l'effondrement de l'Empire romain, cette période va du cinquième siècle au dixième. L'instabilité des Etats se prolonge sous diverses formes, en divers lieux. Ainsi, le royaume vandale se constitue en 409, au nord-ouest de la péninsule ibérique, il se déploie jusque dans l'actuelle Tunisie ; ensuite il s'étend en Corse, Sardaigne et Sicile, puis s'effondre, vaincu par l'Empire Byzantin.

Même sort pour le royaume wisigoth, né en 417 en Aquitaine. Il gagne la moitié de la Gaule, la quasi-totalité de l'Espagne. Mais en 711, il disparaît « vaincu par quelques centaines de soldats arabes ». De son côté, le royaume ostrogoth qui, au cinquième siècle s'étend de la rive sud du Danube jusqu'à l'Italie entière, est lui aussi vaincu par l'Empire byzantin et disparaît après 563. Quant au royaume franc plus connu, il s'étend, à partir de 400, de la Rhénanie à presque toute la Gaule et à l'Allemagne occidentale. Gravement divisé, il se réunifie vers 700. Il conquiert une large part de l'Europe et devient l'Empire carolingien de Charlemagne. Après 830, il éclate en trois puis en quatre Etats.

Dans les deux siècles suivants, les frontières des Etats « ne cessent d'avancer et de reculer sur des centaines de kilomètres, dans des temps incroyablement courts. Des royaumes apparaissent et disparaissent sans arrêt ». Dans ces conditions, comment des progrès scientifiques et techniques nombreux et suivis auraient-ils pu naître, se maintenir et se développer ?

Les deux études que Cosandey consacre ainsi à l'Europe du premier millénaire après J.-C. démontrent à l'évidence que les deux situations successives de ce millénaire - l'unification autoritaire romaine et la division politique instable des royaumes barbares - se sont ajoutées pour produire cette longue stagnation des sciences et des techniques à l'origine de l'expression de « nuit du Moyen-Âge ». On n'a pas eu tort de vouloir revenir sur le caractère excessif de l'expression et l'on a trouvé quelques reprises de développement dès le neuvième siècle.

4. Conclusion

Le contraste reste saisissant entre les deux millénaires étudiés, l'un avant et l'autre après J.-C. Mais plus saisissant encore sera le contraste entre un premier millénaire qui voit l'Empire romain s'effondrer, le Moyen-Âge s'installer et un deuxième millénaire qui engendrera la Renaissance et la révolution industrielle. Or, l'Europe du second millénaire a la même thalassographie que l'Europe du premier. La brillante méreuporie du second et la contre-méreuporie du premier montrent clairement que la thalassographie n'est pas prioritairement déterminante. Bien d'autres conditions sont nécessaires pour qu'elle puisse être, il est vrai, grandement facilitatrice. Dans de prochains articles, nous poursuivrons l'étude des thèses de Cosandey à travers ses analyses historiques de la Chine, de l'Inde, de l'Islam et à travers aussi son analyse prospective du futur de l'humanité.

Bibliographie

Cosandey, D. 2007. *Le secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*, Paris : Flammarion.

Demorgon, J. 2010. *Déjouer l'inhumain. Avec Morin*. Préface de J. Cortès. Paris : Economica.

Diamond, J. 2007. *De l'inégalité parmi les sociétés*. Paris : Gallimard.

Goody, J. 2006, 2010. *Le vol de l'histoire*. Paris : Gallimard.

Julien, F. 2009. *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe*. Paris : Seuil.

Van Lier, H. 2010. *Anthropogénie*. Liège : Les Impressions nouvelles.

Sappho de Lesbos... et l'anandrisme



Pierre Landete

L2RCavocats@wanadoo.fr

Reçu le 09-06-2014 / Évalué le 29-06-2014/Accepté le 22-10-2014

Résumé

Sappho de Lesbos, que Platon nommait la *dixième Muse*, nous laisse sur le monde antique un singulier regard féminin. C'est à Alexandrie que Sappho fut classée à l'égal des hommes, parmi les neuf grands poètes lyriques grecs... En l'état actuel des connaissances, nul ne peut se faire une idée précise d'un seul texte intégral de Sappho. Ses *Livres* sont perdus... Ce qui demeure pour la lecture des poèmes de la *dixième Muse* est seulement constitué de fragments provenant de sources diverses. Sappho de Lesbos était, contrairement aux idées mal reçues, une grande mystique du paganisme grec archaïque et d'un point de vue géographique, une authentique Lesbienne, une Mytilénienne. Après avoir été auréolée de gloire pendant toute l'antiquité, elle est devenue tardivement, depuis la fin du XX^e siècle et après plusieurs métamorphoses, l'icône du *lesbianisme*... Elle doit cette identification en grande part au procès que l'on fit à Baudelaire *au nom de la morale* lorsque celui-ci fit éditer *Les Fleurs du Mal*. La signification contemporaine du mot *lesbienne* en français est bien surprenante. En effet, comme synonyme artificiel, il relie, sans détour, Sappho à l'homosexualité féminine. Pourtant la langue française a d'autres ressources que cette banale localisation grecque des amours entre femmes qu'il serait bien plus judicieux de nommer *anandrisme* (*andros* = homme + *a* privatif) afin d'éviter toute confusion entre cette identité et celles des habitantes de l'île éolienne de Sappho, les Lesbiennes...

Mots-clés : poésie, Sappho, Pythagorisme, Baudelaire, Procès

Sappho de Lesbos... et l'anandrisme

Abstract

Sappho of Lesbos that Platon named the Tenth Muse leaves us with a particular and unique view of Antiquity. In Alexandria, she was recognized as equal to men as one of the Nine Great lyric poets. As far as we know, no one has knowledge of one single complete text of Sappho's work. Her "books" are lost. What poetry remains of the Tenth Muse are merely fragments coming from diverse sources. Despite our misconceived notions, Sappho of Lesbos was a great mystic of Greek archaic paganism, and from a geographical point of view, an authentic Lesbian, a Mytilenian. After basking in glory throughout antiquity, and following several metamorphoses over time, she became an icon of lesbianism at the end of the 20th century. This identification in great part the result of Baudelaire's "*in the name of morality*" when he published "*Les Fleurs du Mal*". The contemporary definition of lesbian in French is really surprising. In fact, as a

factitious synonym, it directly links Sappho to feminine homosexuality. There are other resources in French than a simple Greek geographical location to name love between women. It would be wiser to name it *anandrisme* (andros = man + a private) to avoid any confusion between this lesbian identity and that of the female inhabitants of the Aegean island of Sappho, the Lesbians...

Keywords : Poetry, Sappho, Pythagorism, Baudelaire, Trial

Sous l'influence de Pythagore (580-494 av. J.-C.) et de ses disciples qui avaient fait du nombre 10 un symbole de perfection, Platon (429-347 av. J.-C.), en écrivant que Sappho (640-570 av. J.-C.) était la *dixième Muse*, donnait à Zeus et Mnémosyne, la déesse de la mémoire, une fille supplémentaire. Il y a 26 siècles, Sappho jetait les bases de la littérature de l'Occident et de l'Orient méditerranéen. À Lesbos, la poétesse dirigeait un thiasos, un lieu d'enseignement nommé *Maison des Muses* qui inspira de nombreuses Écoles au premier rang desquelles le Temple des Muses de Pythagore ou l'Académie de Platon puis indirectement le Lycée d'Aristote (384-322 av. J.-C.), le Jardin des épicuriens, le Portique des stoïciens, le Gymnase des cyniques ou encore le Musée des alexandrins...

C'est à Alexandrie que Sappho fut classée, parmi les neuf grands poètes lyriques grecs des VII^e, VI^e et V^e siècles av. J.-C. : Alcman, Stésichore (630-550 av. J.-C.), Ibycos, Alcée (650-580 av. J.-C.), Simonide (556-467 av. J.-C.), Anacréon (575-464 av. J.-C.), Pindare (522-438 av. J.-C.) et enfin Bacchylide (507-430 av. J.-C.), neveu de Simonide et oncle d'Eschyle (525-456 av. J.-C.) le *Père* de la tragédie grecque. Dans ce classement majeur, elle est la seule femme, placée ainsi à l'égal des poètes conformément aux vœux d'Aristote, probable initiateur de l'introduction à Alexandrie de la copie des *Neufs Livres* écrits par *La lesbienne*. C'est aux rivages du phare de La Perle que s'opéra, dès le III^e siècle av. J.-C., la mise en ordre de toute la *paideia* grecque, de la littérature, des sciences, de tous les savoirs et de toutes les fables d'Homère (IX^e siècle av. J.-C.).

La *dixième Muse* nous laisse sur le monde antique un singulier regard féminin mais elle ne fut pourtant pas la seule femme à partager l'aventure intellectuelle grecque. *Exempli gratiae*, il sera suffisant de citer... les poétesses Erinna (VII^e siècle av. J.-C.), Anyté de Tégée, Nikô de Samos (V^e siècle av. J.-C.), Corinne de Tanagra (IV^e siècle av. J.-C.) et... les philosophes Aspasia de Millet (470-400 av. J.-C. sa demeure fut un important centre de la vie intellectuelle à Athènes) ou Hypatie (370-415 à Alexandrie, elle dirigea une école de philosophie)... Les œuvres de ces femmes sont presque toutes perdues et c'est de Sappho dont on retient encore aujourd'hui le génie à l'instar du grec Strabon (64 av. J.-C.- 25). Il y a deux mille ans, le savant écrivait que Sappho était *un être extraordinaire ... car il n'est, en aucun temps, si loin que l'on puisse remonter,*

d'autre femme capable de rivaliser avec elle en matière de poésie. Pour lui, comme pour tant d'autres, Sappho, une femme, résumait à elle seule toute la paideia dont le peintre Raphaël (1483-1520) réunissait les membres, quinze siècles plus tard, au *Parnasse* et sur *L'école d'Athènes*. Ces deux chefs d'œuvres illustrent avec éclat le propos. Rappelons qu'ils sont Salle de la Signature au Musée du Vatican. Le Maître de la Renaissance a peint, au *Parnasse* la Muse Calliope, la mère d'Orphée, en l'associant à sa sœur putative : Sappho. Sur sa toile, pour la distinguer, il écrit même son nom : *Sappho*. Mais c'est une autre femme qu'il fait apparaître sur la peinture intitulée *L'école d'Athènes...* une femme dont la fin tragique marque celle définitive de la paideia.

Après elle, il faudra des siècles pour qu'une femme ait une quelconque renommée dans le domaine de la pensée : Raphaël peint la grande philosophe néoplatonicienne Hypatie... torturée et assassinée par de fanatiques croyants de la chrétienté primitive. Ceux-là même qui voulaient en finir avec le libre savoir grec et avaient déjà entrepris de brûler un peu partout les écrits de tant d'auteurs. Le meurtre d'Hypathia et les autodafés de livres attestent toujours du drame de l'intolérance religieuse envers tous et envers les femmes en particulier. Lorsque Raphaël représenta Hypathia, il reçut, du Pape, l'ordre de ne pas le faire car, comme pour Sappho, *la foi ne devait rien savoir d'elle*. Ainsi, sur le tableau, Hypatie prit les traits d'un personnage efféminé : un neveu du Pape qui n'avait rien à voir avec *L'école*. En prenant tous les risques, le peintre réussit avec grâce à rendre hommage à ces deux icônes féminines de la pensée antique qui vit le jour avec l'une pour mourir avec l'autre : Sappho de Mytilène et Hypatie d'Alexandrie. Ces femmes sont aux limbes avec Aspasia que Delacroix (1798-1863) n'oublia pas en peignant les siennes pour le Palais du Luxembourg à Paris.

En l'état actuel des connaissances, nul ne peut se faire une idée précise d'un seul texte intégral de Sappho. Ce qui demeure pour la lecture des poèmes de la *dixième Muse* est seulement constitué de fragments provenant de sources diverses : d'abord de citations d'auteurs anciens et ensuite de ses textes retrouvés en Egypte à Oxyrhynchus à la fin du XIX^e siècle sur des papyri détériorés.

Au début du XX^e siècle, on découvrit à Rome, une mystérieuse Basilique souterraine à côté de la Porte Majeure. Dans cette Basilique au décor de stucs blancs, la représentation de Sappho est centrale conformément à ce que les pythagoriciens avaient souhaité pour leur liturgie. En accord avec les vers écrits par Ovide (43 av. J.-C. -17) dans sa XV^e Héroïde, on peut en effet contempler Sappho dans ce temple sur le stuc principal de l'abside. La *dixième Muse* y exécute le saut rituel du haut de la falaise de l'île blanche de Leucade, résumé du credo pythagorique, acte de foi et de confiance dans l'espérance du salut de l'âme humaine et de sa vie éternelle... Sappho était de Lesbos, une île à l'Orient de la Grèce. Leucade, une île à l'Occident. Sappho était, contrairement aux idées mal reçues, une grande mystique du paganisme grec archaïque

et d'un point de vue géographique, elle est toujours une authentique Lesbienne de Mytilène.

Si, plus près de nous, elle est devenue tardivement l'icône du *lesbianisme*, elle le doit en grande part au procès que l'on fit à Baudelaire (1821-1867) *au nom de la morale* lorsque celui-ci fit éditer *Les Fleurs du mal*. La signification contemporaine du mot *lesbienne* en français est bien surprenante. En effet, comme synonyme artificiel, il relie, sans détour, Sappho à l'homosexualité féminine. Pourtant la langue française a d'autres ressources que cette banale localisation grecque des amours entre femmes qu'il serait bien plus judicieux de nommer *anandrisme* (*andros* = homme + *a* privatif) afin d'éviter toute confusion entre cette identité et celles des habitantes de l'île éolienne de Sappho auxquelles on n'a aucune raison de retirer leur nom géographique de Lesbiennes.

I. *Mascula, poeta et vates*

Aux temps de la Grèce des VII^e et VI^e siècles av. J.-C., l'intégration sociale des femmes s'articulait autour du gynécée, le lieu du foyer, où elles accomplissaient essentiellement leur rôle sous le contrôle des pères puis des maris et à défaut des frères aînés. Malgré la minorité, qui fut le statut juridique de Sappho, sa renommée fut telle qu'au IV^e siècle av. J.-C., un philosophe proche d'Aristote, le péripatéticien Caméléon écrivit la biographie de la poétesse, exemple unique pour une femme. L'écrivain Athénée (170-230), qui en possédait un exemplaire, atteste de l'importance historique des données contenues dans cet ouvrage aujourd'hui disparu.

Sappho (sans doute faudrait-il la nommer Psappha ou Psapphô tel que nous y invite la poétesse elle-même dans un dialogue écrit avec la déesse Aphrodite...), selon de nombreuses sources, était mariée à un dénommé Kerkôlas d'Andros dont elle avait une fille Kleis. Son père, Scamandrônimos et sa mère, également prénommée Kleis, avaient aussi trois fils : Charaxos l'aîné, Eurygios et Larichos (on ne sait plus rien du cadet et du benjamin). Selon Ovide (43 av. J.-C. -17), Sappho perdit son père à l'âge de 6 ans et son mari disparut très jeune la laissant ainsi veuve et mère mais surtout sans protection en raison de l'absence de son frère aîné, Charaxos, occupé par des activités commerciales en Égypte ... Sappho put probablement acquérir sa liberté, en tant que femme, au prix de cet éclatement familial et de son appartenance à l'aristocratie. Sa famille appartenait à un riche clan de la noblesse terrienne qui, à cette époque archaïque, s'opposait à la tyrannie... à Lesbos, celle de Myrsilos (640-591 av. J.-C.) puis celle de Pittakos (645-575 av. J.-C.). Les tyrans corrompus gouvernaient avec l'appui des riches marchands de la Méditerranée.

Aux côtés du poète Alcée, Sappho s'engagea politiquement et ainsi, les deux poètes furent exilés. Sappho à deux reprises. Une première fois dans son île (sans doute à Eresos, une Cité que certains considèrent comme le lieu de naissance de Sappho) puis une seconde fois en Sicile sous le règne de Myrsilos en 598 av. J.-C. tel que cela est gravé dans le *Marbre de Paros* (264 av. J.-C) découvert en 1627 et sur lequel sont inscrites les dates essentielles de l'Histoire de la Grèce depuis la fondation d'Athènes (1580 av. J.-C.). Cet exil atteste de l'importance politique de Sappho qui demeura longtemps en Sicile et revint tardivement à Lesbos, probablement après 575 av. J.-C. On considère que la poétesse serait née à Mytilène vers 640 av. J.-C. et qu'elle y serait morte très âgée bien après 570 av. J.-C. Son histoire politique, en raison de sa condamnation à l'exil, sonne comme un hymne de résistance à l'oppression et de liberté. Son père était l'héritier d'une haute lignée ce qui conférait à sa fille une place particulière rendant possible la direction d'un thiasse dédié à la transmission des savoirs, la *Maison des Muses*. Cette école était placée sous la protection divine d'Aphrodite dont Sappho devait organiser librement le culte, conformément à son rang. La *dixième Muse* imposa, avec une métrique savante, un style d'écriture dans lequel l'auteur lui-même occupe un rôle majeur. Il est dit qu'elle inventa le plectre c'est-à-dire un archet pour frotter les cordes des lyres. Son œuvre fut pendant toute l'Antiquité un symbole de perfection littéraire avant d'être l'emblématique victime d'un procès permanent que la *morale* réserve toujours au génie humain.

Il existe de nombreuses fables sur la liberté des mœurs de Sappho surtout depuis qu'Aristote conta l'histoire selon laquelle le poète Alcée était amoureux de sa compatriote. Le philosophe se faisait l'écho d'un récit déjà ancien que des artistes divers avaient mis en scène comme en témoignent un bas-relief sculpté (515 av. J.-C.) trouvé à Milos et un vase d'Agrigente (5^e siècle) en Sicile, exposé à Munich. Pour Aristote, le propos n'était en rien diffamatoire... Sur son lit de mort, le génial Stagiritte lorsqu'il dut choisir un successeur, hésita entre un savant de Rhodes et un philosophe de Lesbos. Il se fit alors servir deux coupes de vin de la production de chacune des deux îles. Après avoir bu, il déclara que le meilleur des vins était celui de l'île de Sappho et qu'ainsi seul le lesbien Théophraste (372-287 av. J.-C.) qui était né à Eresos, méritait de diriger, à sa suite le Lycée... Pour Aristote déjà, Sappho était un mythe.

Auréolée de gloire par tous les auteurs, Sappho fut pourtant l'objet de multiples caricatures théâtrales. On inventa de nombreuses fables, *pour rire et se rire d'elle*, dont la plus fameuse est celle de son suicide du haut de la falaise de Leucade par amour d'un amant prénommé Phaon, un Lesbien croisé en Sicile pendant son exil ! Le saut dans la mer ionienne était, en Grèce, considéré comme un acte de foi surtout par les prêtres d'Apollon ou d'Athéna mais aussi par les érudits pythagoriciens qui vénéraient la *dixième Muse*. Peu importait que Sappho ne se soit jamais rendue à Leucade et que

Phaon n'ait jamais existé... mais faire sauter Sappho du haut d'un cap blanc qui fait face à Ithaque, l'île d'Ulysse, pour se moquer de sa rigueur morale et de son mysticisme, a d'abord fait rire le public au théâtre.

Cette caricature, cette légende se transforma, dès l'ère chrétienne, en calomnie... Aux origines de la contumélie, on dressa alors la liste interminable des amants de Sappho, puis on inventa une deuxième Sappho pure et vierge pour dire que la première était folle d'amour de nombreux hommes. On lui prêta même une relation amoureuse avec le poète Anacréon qui n'avait pas dix ans lorsqu'elle mourut ! Et qui vivait bien loin de Mytilène. Il fut dit que la *Maison des Muses*, l'école qu'elle avait créée en lien avec la mystique archaïque, était une maison de femmes publiques ! Alors qu'il s'agissait d'une institution aristocratique ayant pour but l'acquisition des savoirs et leur transmission conformément au culte d'Aphrodite assuré par les femmes.

Un célèbre rhéteur romain, Maxime de Tyr (125-185) se révolta contre toutes ces *histoires*. Il rappela à tous la rigueur morale de la *dixième Muse* de Platon et compara son influence à celle de Socrate (468-400 av. J.-C.). Pour lui, il ne fallait pas que les légendes prennent le pas sur la vérité. Ces efforts furent vains. Sur Sappho, avec sagesse, il faut toujours tenir à distance toutes les données incertaines et toutes les projections variées de l'imaginaire. Aujourd'hui, si les sentiments personnels de la poétesse sont parfois lisibles dans ses fragments, son corpus littéraire résiduel confronté à nos connaissances limitées sur le monde qui était le sien, ne nous permet pourtant pas d'appréhender avec justesse quelles pouvaient être, pour elle, les conditions de l'attrait physique entre hommes ou femmes. On doit bien comprendre que les mœurs des VII^e et VI^e siècles av. J.-C. étaient très différentes des nôtres. *Le Banquet* de Platon ne nous l'enseigne-t-il pas ? Le thème des mœurs des *Grands Hommes* de la Grèce ne fait plus de nos jours l'objet d'une quelconque dissertation. Sappho par contre est toujours l'objet de mentions abondantes. La plupart des affirmations simplistes et sexistes au sujet de la *dixième Muse* de Platon sont erronées. La plupart des gens ne connaissent plus que *Sappho-la-lesbienne* sans jamais avoir lu une seule ligne de son œuvre résiduelle et sans rien savoir de sa biographie.

Dès le II^e siècle de notre ère, l'Église condamna Sappho et décréta, au nom de la morale, pour elle et pour son œuvre, une *damnatio memoriae*. On doit à Tatien (II^e siècle), un des Pères de l'Église, l'ouverture du procès de la poétesse, 700 ans après sa mort ! Tatien écrivit que Sappho était une *pute*, érotomane, débauchée mais il ne la considérait pas comme *lesbienne*. Son portrait en triptyque ne fait aucune place à l'homosexualité. Si les torches furent allumées, ce n'était pas pour brûler les œuvres d'une homosexuelle mais celles d'une *putain*...

Après Tatiens, le procès de la poétesse devint une tribune délirante, ouverte en permanence. Il fallait détruire toutes les copies de ses livres. Avec la chrétienté, le ciel avait changé de propriétaire. Avec le prompt secours de l'islam, rien ne fut épargné. Pour ces deux monothéismes, *l'ennemi du Livre, c'est le livre !* Aucun lieu de culture de l'Antiquité ne méritait d'être sauvé... La Bibliothèque d'Alexandrie, gravement mise à mal par les Chrétiens en 391, fut définitivement détruite en 639 par les armées arabes. Et il ne resta plus rien de celle de Byzance lorsqu'en 1453 les turcs ottomans s'emparèrent de la ville. Au XV^e siècle, un philosophe grec, Démétrios Chalcondyle (1424-1511) rapporte aussi qu'il avait vu, à Athènes, des prêtres allumer un bûcher avec les copies des livres de Sappho... Avec la foi des uns ou des autres, le feu s'allume et l'Humanité régresse.

Des érudits ont-ils sauvé les œuvres de la *dixième Muse* ? Son dernier commentateur, au XIV^e siècle, le grammairien byzantin Moschopoulos possédait encore son œuvre intégralement. Mais où se trouve aujourd'hui l'exemplaire sur lequel travailla l'érudit ? Le feu a-t-il, de l'ouvrage, eu raison ? Il serait en effet étonnant que nul n'ait songé à en dissimuler une copie. Un jour, de Sappho, on retrouvera tout. Son ombre plane dans la mémoire des hommes.

Qui es-tu - homme - et que n'es-tu pas ?... tu es le rêve d'une ombre... un éclat brillant t'environne... », écrit Pindare, le Prince des poètes. Sappho ? Malgré les siècles d'ombre, qui es-tu et que n'es-tu pas ? Une femme douée d'un immense talent, une mystique du paganisme qui a consacré sa vie au culte d'Aphrodite, celle qui deviendra un symbole majeur pour les pythagoriciens, celle qui marque, en littérature le début de l'écriture libre, condition même de la création, celle qui fut pour *les antiques*, l'égale des hommes, celle qu'Horace (65-8 av. J.-C.) désigna comme la *mascula*, la *poeta* et *vates* d'Ovide (43 av. J.-C. -17). Voilà pour la vérité.

D'abord influencé par la mystique Sappho, le Maître de Samos et ses disciples ont stimulé toute paideia. Les pythagoriciens vénéraient Aphrodite, les Neuf Muses, les Trois Charites (les Grâces) et bien sûr Apollon... Pour ces érudits, la poésie était la racine de tous les savoirs humains. Ils placèrent donc La Lesbienne au centre d'un symbolisme singulier : celui du salut de l'âme humaine seulement assuré par l'acquisition des savoirs et leur transmission. C'est exactement ce que la direction, par Sappho, de sa *Maison des Muses* incarnait pour eux.

On appréhende bien mieux le rituel des pythagoriciens depuis la découverte archéologique fortuite, à Rome en 1917, de leur Basilique souterraine situé près de la Porte Majeure et de la via Prénestine. L'existence de ce gigantesque sanctuaire était jusqu'à son invention strictement inconnue. La Basilique, enfoui comme un tombeau sous vingt mètres de terre, ressemble, avec ses trois nefs, à une Eglise chrétienne. Toutefois,

inauguré au I^{er} siècle av. J.-C., l'édifice n'a jamais pu être bâti par des chrétiens. Il fut fermé sur ordre de l'Empereur Claude (10 av. J.-C.-54) lorsque celui-ci, à la fin de sa vie, décida d'interdire la Cité aux pythagoriciens devenus trop puissants. Il n'y avait alors, à Rome, aucun chrétien...

Pour leur culte, les disciples de Pythagore priaient dans ce temple devant l'icône blanche et sacrée de Sappho qu'ils avaient pris soin de faire représenter sur le stuc majeur de l'abside, à l'Orient la nef centrale. Pour déifier la *dixième Muse*, les pythagoriciens élaborèrent une mise en scène tragique en reprenant la légende selon laquelle la poétesse avait sauté du haut de la falaise de Leucade. Pour eux, ce saut n'avait rien d'un suicide mais était un acte symbolique salvateur. Cette posture, dans laquelle ils placèrent Sappho, résume leur crédo : l'espérance du salut de l'homme qui, par le saut, en confiance, confie son âme à Apollon et son corps à l'écume d'Aphrodite. Sur le stuc majeur de la Basilique Prénestine, pour la résurrection de son âme, Sappho, au bord de la falaise de l'île ionienne, saute. La roche de Leucade est bien le lieu symbole du passage de l'esprit vers la lumière libératrice.

Cette représentation de Sappho dans la Basilique est en tout point conforme au récit de la *XV^e Héroïde* d'Ovide qui, pour lui rendre hommage, nomme La Lesbienne : *poeta* et *vates* à l'instar d'Horace qui la désigne en latin par l'épithète valorisante de *mascula* (in *Epistulae*, XIX - 1,19,28). La *mascula* signifie sans ambiguïté *Maître*, à l'égal des hommes. Par ce terme, Horace voulait indiquer que les vers de la *dixième Muse* de Platon étaient une expression supérieure de la pensée. Il reprenait aussi l'idée des *savants antiquaires alexandrins* qui avaient classé Sappho à l'égal des huit grands poètes lyriques grecs. Puisque Sappho était la seule femme de cette Pléiade, elle était bien, à l'égal des hommes, choisie pour célébrer le génie poétique humain, *la mascula*.

On confondit ensuite de façon bien rapide *mascula* avec le vocable *masculina* qu'Horace n'avaient pas employé pour nommer La Lesbienne. *Masculina* aurait signifié en effet que Sappho était masculine. Quant à l'utilisation du latin, la langue française, qui égare souvent les pensées d'un lectorat peu vigilant, fit rapidement de Sappho, *la masculine*. Les accents des vers de Sappho étaient graves. Leur religiosité n'avait échappé à aucun érudit. Ces vers étaient conformes à la légende tragique d'Orphée, fils de la Muse Calliope dont la lyre avaient de mâles accents... *marem strepitum fides*... tel que l'écrit le poète Perse (34-62). En latin, lyre et foi se confondent : ... la lyre, *fides*, avec de mâles accents, transporte comme la foi, *fides* également. En faisant de Sappho l'égal des hommes, Horace ne pouvait imaginer que les *mâles accents* de sa lyre ou de sa foi, allaient nourrir, plusieurs siècles après lui, les débats du procès de La Lesbienne. La poétesse n'est pas plus *masculine* parce que le français se sert mal de la langue d'Horace que suicidée parce que l'on croit à des fables invraisemblables.

Pour Ausone (310-400), Sappho était encore la *mascula*, à l'égal des Maîtres, tel que l'avait été pour lui le populaire Catulle (87-48 av. J.-C.) si admiratif du génie de la Lesbienne. Catulle surnomma même *Lesbia* la femme dont il était amoureux et pour laquelle il écrivit son célèbre *Roman*. Les mœurs de sa compagne et les siens contribuèrent sans doute à jeter un discrédit supplémentaire sur Sappho. A l'opposé, dans le même esprit qu'Horace et en accord avec le credo pythagoricien, Ovide, lui, la nommait *poeta* et *vates*. *Poeta*, c'est-à-dire poète et non pas *poetria* ou *poetris* qui aurait signifié poétesse. *Vates*, c'est-à-dire inspirée, comme *mascula*, pouvait être utilisé dans un sens religieux pour désigner le Maître, le guide, celui qu'il faut imiter. Dans la langue d'Ovide, *vates* est le prophète, celui qui, envoyé par le père des dieux, livre la Parole, celui qui enseigne et fait autorité. La lyre de Sappho, *mascula*, *poeta*, *vates* avait alors les mâles accents d'une foi intense.

Ni Ovide, ni Horace, ni Ausone ni personne... ne pouvait imaginer que la *mascula*, serait l'écrivain le plus injurié au nom de la morale ! Aujourd'hui, et depuis une centaine d'année, la *dixième Muse* de Platon, *poeta* et *vates*, est devenue l'icône de l'homosexualité féminine, de l'anandrisme. Pour les censeurs de la poétesse, il constitue à n'en pas douter une forme nouvelle de dénigrement permettant au procès qu'ils intentent depuis tant de lunaisons à La Lesbienne de ne jamais se terminer. En vérité, si les auteurs s'en tenaient sérieusement aux éléments de certitude quant à l'homosexualité de Sappho, aucun de leurs écrits ne dépasserait dix lignes. Pour le reste, l'encre, que nombre d'entre eux gaspillent à ce sujet, n'est utile qu'au fiel pour se répandre.

II. Du fol amour à l'anandrisme

Tous les dictionnaires reprennent aujourd'hui la légende du suicide de Sappho : *la poétesse, déjà âgée, tomba folle amoureuse en Sicile d'un jeune et beau lesbien dénommé Phaon et, par désespoir, alla se jeter du haut de la falaise blanche de Leucade pour se guérir du mal d'aimer !* Cette fable très répandue, depuis que le théâtre grec en avait fait une comédie, a présenté Sappho prise aux affres de la passion éprouvée pour un homme... Sappho aimait Phaon, le plus beau des Grecs et nul ne la moquait pour de quelconques liens anandrins... Pendant des siècles, intensément, on croyait que Sappho aimait les hommes et que seul le saut du haut de la falaise de Leucade avait pu guérir ce fol amour... Si depuis le XIX^e siècle, la Mytilénienne est devenue, pour tous, une *lesbienne*, comment l'imaginaire collectif au sujet de la poétesse a-t-il pu subir une telle métamorphose et l'invention moderne de son anandrisme s'imposer avec une telle force ?

Sappho n'était, il faut l'écrire, ni prostituée, ni érotomane, ni dépravée... elle n'a jamais tenté de se suicider par amour. Phaon n'a jamais existé. Elle ne s'est jamais rendue à Leucade. Elle était épouse et mère. Après avoir été exilée en Sicile elle est revenue à Lesbos, son île natale, pour y mourir de vieillesse. Phaon n'est pas un homme. Phaon (Φάων) est un diminutif. Celui de Phaéton (Φαέτων) l'étoile double d'Aphrodite (la planète Venus). Phaon est Phaéton... À l'époque de Sappho, Phaéton incarnait, au ciel, la permanence de la lumière dans la nuit. Blancheur et pureté, il était fils de Céphale (l'Esprit)... Aphrodite trouva l'enfant si beau qu'elle le captura et le plaça sur la voute céleste pour qu'il brille à l'aurore sous le nom de *Phosphoros* et au couchant sous celui d'*Hesperos* ... Un autre récit, plus tardif, présentait Phaéton comme un fils d'Hélios à qui fut accordée la permission de conduire, un jour, le char solaire qu'il ne put maîtriser... l'astre dévia de sa trajectoire... la terre aurait été perdue si Zeus n'était pas intervenu pour empêcher le désastre en foudroyant l'enfant qui n'avait pas encore acquis suffisamment de science pour conduire l'astre de vie... Les deux personnages mythiques, l'un fils de l'Esprit et l'autre du Soleil ont un point commun : la lumière. La mère du premier était Eos (l'Aurore) celle du second Clymène (le Pouvoir).

Aux temps de la Grèce archaïque, on vénérât Apollon, le dieu solaire, comme le sauveur universel, le Libérateur de l'âme humaine. On notera qu'en grec, *Apollon* et *Libérateur* forment à une lettre près le même mot (α π σ λ λ ω ν - α π σ λ υ ω ν)... Sur l'île ionienne de Leucade, consacrée à Ino (ou Leucothéa, la déesse blanche), le culte du dieu délien, fils de Zeus et de Léto, imposait une pratique religieuse en lien avec le saut dans la mer du haut de la falaise blanche du Sud de l'île, là où l'on avait édifié un phare. La falaise était considérée comme un espace frontière entre le monde des vivants et celui des morts. Lorsque venait la nuit et qu'au ciel apparaissait Hesperos, première étoile à briller, les prêtres d'Apollon organisaient de violents sauts sacrificiels dans la mer. Les participants se jetaient alors dans le vide en abandonnant leurs corps à l'écume d'Aphrodite qui griffait en contrebas la craie des roches. Ils mouraient ou survivaient après avoir confié leur âme au Libérateur qui décidait seul de leur sort. Dans le ciel, la lumière de Phaéton marquait, pour le plongeur, l'espérance d'une renaissance... Phosphoros, dernière étoile à s'éteindre, la rendait certaine, lorsqu'à nouveau l'aurore venait. Ainsi brille toujours l'astre double d'Aphrodite, Phaéton, à la gloire de l'Apollon solaire.

Le rituel du saut leucadien devint le symbole du salut éternel, de l'immortalité de l'âme. Il fascina tant les érudits pythagoriciens qu'ils choisirent, pour le représenter à l'Orient de leur temple romain, le personnage qu'ils considéraient comme le plus vertueux : Sappho. Au bord de la falaise, nuit tombante, Sappho saute en confiant son âme au Libérateur qui marque sa force dans la nuit par les feux de Phaéton, Phaon. C'est bien par amour que saute Sappho. Mais cet amour, elle le porte à la lumière, comme un acte de foi, de *fides*, dédié au Sauveur des âmes.

Pour cet acte, aucun autre personnage que la *mascula* ne convenait mieux pour représenter tous les hommes face à leur destin et à leur inéluctable mort. Toute l'œuvre de la *poeta* et *vates* attestait et atteste encore d'une religiosité singulière. Sappho vénérât Aphrodite ainsi que les douze divinités qui formaient son cortège ; les neuf Muses, et les trois Grâces (Karites) dans la lumière de l'Apollon Musagète. Elle célébrait aussi Hermès selon une liturgie mystérieuse comme en témoignent encore quelques poèmes.

Sappho était une grande mystique amoureuse de la permanence de la lumière, de son diminutif : Phaon.

... il me paraît être l'égal des dieux ... cet homme assis en face de toi ... et qui écoute de ta voix la douceur ... mon cœur s'effondre dans ma poitrine ... car à l'instant où je t'aperçois ... il ne m'est plus possible d'articuler une parole ... aucun son ne me vient ... ma langue se brise ... d'un frisson sous ma peau ... de veine en veine dans ma chair ... soudain se glisse un feu subtil ... mes yeux sont sans regard ... mes oreilles bourdonnent ... une sueur glacée ruisselle de mon corps ... un tremblement envahit mon âme ... je suis plus verte que l'herbe ... alors je me sens morte ...même à l'abandon ... écrit Sappho.

Rien ne décrit mieux les tourments d'une mystique extase. Raison pourquoi le poème, selon sans doute une traduction de Catulle, sera repris presque mot pour mot par Sainte Thérèse d'Avila (1515-1582) succombant sous le faix d'une furieuse foi : *... peu s'en faut que je ne me sente entièrement défaillir ; je suis comme évanouie, à peine puis-je respirer ; toutes mes forces corporelles sont si affaiblies qu'il me faudrait faire un grand effort pour pouvoir seulement remuer les mains ; mes yeux se ferment d'eux-mêmes, et s'ils demeurent ouverts, ils ne voient presque rien...*(Cf. traduction d'Edith Mora dans son ouvrage sur la Lesbienne). Pour Sappho et pour la Sainte, voilà l'état de transe et de « fol amour » dans lequel elles se trouvent avec l'épiphanie de la lumière du *Libérateur* ou du *Sauveur* des âmes.

Nulle trace ici de l'anandrisme. C'est au temps de la Renaissance, en France, qu'apparaîtra pour la première fois, sous la plume d'un ecclésiastique, le mot *lesbienne* non plus pour désigner seulement les habitantes de Mytilène ou même les femmes homosexuelles mais pour définir l'érotisme. Cette *invention* du *lesbianisme* ressort des *Dames galantes* de Pierre de Bourdeille (1535-1614), Abbé de Brantôme inspiré par *Le roman de Lesbia* dans lequel Catulle, par son contenu, rend grâce à sa sulfureuse maîtresse, et par son titre, rend hommage à Sappho.

À cette époque, sans plus connaître grand-chose de la réalité biographique ou des œuvres perdues de Sappho, on inventa un peu n'importe quoi sur elle. Il fut de *bon ton* de l'évoquer pour *faire montre* de culture, de créativité, de libertinage... ou même de foi comme en témoigne au XVI^e siècle la religiosité d'un livre en latin publié à Lyon

et intitulé *Livres de prières et invocations sapphiques à la commémoration de notre Seigneur Jésus !* Après que l'édition européenne à la Renaissance se soit mise à publier nombre d'auteurs antiques remis à la mode c'est dans la confusion que Sappho put revenir sur la scène littéraire des siècles nouveaux.

Mais les censeurs se réveillèrent pour une nouvelle fois au nom de la morale condamner Sappho. En 1782, un autre Abbé (1716-1795), l'académicien Barthélémy, publia quelques vers de la poëtesse. Sans délai, ses coreligionnaires crièrent au scandale en lisant sous la plume de l'Immortel que la poëtesse méritait le pardon tant ses vers étaient beaux. Le pardon ! L'Abbé, de bonne foi, n'imaginait pas que l'on put après tant de siècles, trainer Sappho au prétoire. Il en était sûr, et il l'écrivait, Sappho devait être pardonnée. Il se trompait. On offre le pardon seulement aux fautifs et sa sollicitation valait comme un aveu. Les procureurs sortirent de leur sommeil, l'œil torveux, sans trop savoir à quelles chaînes ils allaient bien pouvoir enchaîner la *mascula* pour l'attirer au pilori. Pas de pardon pour Sappho après tant de choses essayées pour la faire disparaître déjà du *paysage de la pensée* ! Malgré tous ces efforts Sappho était toujours là. Elle revenait en vers et sur la pointe des pieds avec seulement les quelques mots que le feu, par miracle, avait épargnés. Alors, quelles nouvelles chaînes trouver ?

Rapidement, les plus ardents défenseurs de Sappho allaient fournir eux-mêmes la réponse. Si le XVIII^e intellectuel ou libertin lisait *les antiques* et, si de très nombreux artistes s'inspiraient des quelques vers résiduels de la *mascula* pour des compositions *lesbiennes* (érotiques), c'est surtout le procès de Charles Baudelaire (1821-1867), au siècle suivant, qui allait donner l'occasion de condamner la poëtesse sur la base d'un nouveau chef de prévention. Pour rendre hommage à la *dixième Muse*, l'auteur des *Fleurs du mal* voulut initialement intituler son chef d'œuvre *Les lesbiennes*. Ce titre sonnait pour le poète des *Fleurs* comme un manifeste de l'érotisme. Baudelaire voulait, selon sa propre expression, un *titre pétard*. Avec *Les lesbiennes*, il alluma la mèche. Si ce premier titre avait été conservé le sens du mot *lesbienne* en français ne serait peut-être pas le même aujourd'hui.

Mais Baudelaire abandonna son idée et pensa alors nommer son recueil *Les Limbes*, cette région céleste du séjour des âmes justes nées avant le Christ, ce lieu où se rencontrent tous les poètes, cet espace idéal. Pour Baudelaire, comme pour Delacroix, à n'en pas douter, on y trouvait Sappho.

Baudelaire changea encore d'avis et nomma définitivement son recueil *Les fleurs du Mal*. Il y a chez ce génial poète victime de la dualité de son âme, tel qu'il l'écrivit lui-même, un certain plaisir aristocratique de déplaire et ...de plaire. *Les lesbiennes. Les limbes. Les fleurs du mal*. À travers son expérience propre, Baudelaire dans son ouvrage retrace la tragédie de l'âme humaine que seule la poésie peut sauver en lui

permettant de franchir tous les obstacles que la réalité impose. L'idée est très présente chez Sappho et chez les pythagoriciens.

À l'instant de la publication des *Fleurs du mal*, le 25 juin 1857, la réaction des censeurs fut cruelle. Pour résumer leur pensée, Bourdin (1820-1870), un journaliste du Figaro signa alors *au nom de la morale* (comme Tatiens pour Sappho) un article dénonciateur et calomnieux : ... *Les fleurs du mal ; l'odieux y coudoie l'ignoble, le repoussant s'y allie à l'infect, ce livre est un hôpital ouvert à toute les démences de l'esprit, à toutes les putridités du cœur*. À sa suite, tous les hardis procureurs se déchainèrent et le Parquet de Paris, prohibant la vente, se saisit pour *outrage à la morale publique et religieuse, offense aux bonnes mœurs*. Le 6 août, Baudelaire et Auguste Poulet Malassis (1825-1878) son éditeur vinrent s'asseoir sur le banc du Tribunal de Paris. Le 20 août, le Président balança son triste délibéré. L'auteur et son éditeur devront payer une amende et, *au nom de la morale*, six poèmes, intitulés en suivant *Les épaves (Les femmes damnées, Lesbos, Les bijoux, A celle qui est trop gaie, Le Léthé, Les métamorphoses du Vampire)*, seront interdits de publication jusqu'en 1949 date de la réhabilitation de Baudelaire par la Cour de Cassation saisit à l'initiative de la Société des Gens de Lettres.

Avant Baudelaire déjà, un professeur de rhétorique, Etienne Deschanel (1819-1904), avait repris à Bourdeille le mot *lesbienne* dans un article qui fit scandale en 1847. Ce brillant militant de la gauche républicaine qui deviendra parlementaire après avoir connu l'exil, évoquait lui aussi l'érotisme... Ainsi entre la *mascula* d'Horace, la *poeta* et *vates* d'Ovide, le *Roman de Lesbia* de Catulle, les *lesbiennes* de Bourdeille et de Deschanel, *Les femmes damnées* et le poème *Lesbos* de Baudelaire, l'idée de l'érotisme put faire son chemin vers le *lesbianisme* et Sappho devenir *lesbienne*.

Le mot *lesbienne* prenant alors le sens inattendu de l'homosexualité, fit ainsi, surtout avec la célébrité des *Épaves*, une entrée fracassante dans la langue française après s'y être introduit de façon presque clandestine par la petite porte. Les mots ont des destins étranges. *Au nom de la morale*, pour les censeurs de Sappho, l'occasion était trop bonne. Ils trouvèrent les chaînes pour conduire la *dixième Muse* au poteau et tenter une nouvelle fois l'exécution. Désormais toutes les femmes homosexuelles ne seront plus que des *lesbiennes* prétendument à l'imitation de Sappho. Pourtant, à l'origine du mot Lesbienne comme habitante de Lesbos, on trouve le fils d'Eole, Lesbos. Or, selon la légende, il était amoureux de sa cousine Mytilène. Ainsi, paradoxalement, c'est à partir du nom d'un homme, hétérosexuel, que sera désigné l'anandrisme.

Dans la moiteur estivale du prétoire parisien, les vers de Baudelaire avaient levé bien des aigreurs. Le Procureur, en éructant un laborieux réquisitoire, évoqua les mœurs *tribades* des femmes et l'avocat de Baudelaire, au lieu de s'attarder sur les qualités

littéraires de son illustre client, dénonça tous les auteurs *sans morale*, tous plus coupables que le prévenu lui-même ! Baudelaire était coupable certes mais... bien moins que d'autres...et par préterition moins que Sappho. Au jour de l'audience pourtant, nul ne songea à accuser Sappho pour de quelconques amours féminines. Les choses étaient encore un peu floues quant au *lesbianisme* et Sappho était surtout connue pour s'être suicidée par amour pour Phaon en se jetant du haut de la falaise à Leucade comme en témoigne la statue à l'antique de Pierre Loison (1816-1865) placée dans la Cour Carrée du Louvre.

Tatien, nous l'avons vu, avait fixé le cadre triple et strict de l'immoralité de la *dixième Muse* : *Pute, érotomane, débauchée*. Sappho était avec les hommes une *mante religieuse* et l'on ne comptait pas le nombre de ses amants. A l'opposé, le XVIII^e siècle en avait fait une incarnation romantique du génie poétique, de la liberté amoureuse et de l'érotisme qui inspirait Baudelaire ou tant d'autres artistes. L'éditeur de Baudelaire fut à nouveau condamné à Lille en 1866 pour la publication des *Épaves*. Les procureurs impériaux ne rigolaient pas avec la morale publique et Poulet-Malassis connut et la prison et l'exil. Il faut louer le courage de celui que Baudelaire surnommait *Coco Mal Perché* et qui continua, jusqu'à la ruine de sa maison, de publier, sans jamais les blâmer les poètes dont on fait désormais l'éloge flatteur. Il faut louer aussi le courage de l'écrivain Xavier de Montepin condamné à plusieurs mois de prison suite à la parution des *Filles de plâtres*. De Montepin y évoque une *dixième Muse* libertine : *...es-tu l'esprit de volupté ? Pécheresse des temps antiques... les feux lubriques dont Sappho brûlait...*

Face à la censure, la force de caractère de l'actrice anglaise Olga Nethersole (1863-1951) doit aussi faire l'objet d'une mention particulière. Un auteur anglais, Clyde Fitch (1865-1909) avait repris dans sa langue maternelle une pièce d'Alphonse Daudet (1840-1897) intitulée *Sappho* et en avait monté pour le théâtre londonien et new-yorkais une version *adapted from the french* tel que l'indique le placard. La pièce devait d'abord être jouée à Broadway au Wallack's Theater mais la puissante *New York Society for the Suppression of Vice* protesta au soir de la première et déposa plainte. Olga Nethersole fut arrêtée, mise en geôle pour *atteinte à la morale publique* (public decency) et le théâtre fermé. Le procès fit le succès de la pièce de Clyde. Il n'y avait pas là de quoi fouetter le chat. Bravant l'interdit, la comédienne, une fois libérée, interpréta malgré tout son rôle. Sappho venait de traverser l'Atlantique !

Au niveau poétique, si l'on rapproche les poésies fragmentaires de Sappho avec les vers de Baudelaire, le point commun est sans aucun doute une *esthétique de la concentration*. Baudelaire souligne lui-même *la beauté pythagorique* que doivent avoir les poèmes en précisant que *les longs poèmes sont la ressource de ceux qui sont incapables d'en faire de courts*. L'auteur des *Fleurs* résume cette esthétique lorsqu'il se demande *pourquoi le spectacle de la mer est si infiniment et éternellement agréable ?*

La mer nous offre comme les mots, à la fois mêlés, le mouvement et l'immensité intangible. *Homme libre, toujours tu chériras la mer... ton miroir...* écrit Baudelaire. Sappho au bord de la falaise de Leucade, pour les initiés pythagoriciens, ne se suicidait pas. Elle était devant la mer avant de passer de l'autre côté du miroir. Si aujourd'hui le procès de Baudelaire nous paraît ridicule, celui de Sappho, c'est autre chose ! L'auteur des *Fleurs* est devenu un *classique*. Sappho n'est que vaguement un auteur antique aux contours flous... une *lesbienne*.

Au début du XX^e siècle, c'est Renée Vivien (1877-1909) qui va définitivement transformer Sappho en une homosexuelle, et faire de la *dixième Muse* de Platon et des pythagoriciens, le symbole de l'anandrisme. Sappho, une anandrine ? Pourquoi pas ? Peu importe finalement ! Les amours de Sappho, andrins ou anandrins, ne lui attribuent en effet aucune qualité supplétive et n'enlève rien à sa poésie. Renée Vivien se pensait comme la *réincarnation* de Sappho. Née Pauline Mary Tarn à Londres, 20 ans après le procès de Baudelaire, Vivien vécut à Paris dans le luxe que lui offrait un précieux héritage. Ses amours anandrines la rendaient célèbre dans la coterie *lesbienne* du Paris 1900. On désignait Renée comme la *Muse des violettes* par référence à ces fleurs si souvent évoquées dans les poésies de la *dixième Muse*. Les fleurs du mal ? La *réincarnation* de Sappho tenta même de se suicider pour rendre son destin conforme à celui que l'on inventa pour la *mascula*.

À l'époque de Vivien, les poèmes de Sappho copiés sur les papyri d'Égypte n'avaient pas encore été traduits. Personne ne connaissait l'existence de la Basilique souterraine de la Porte Majeure. Ainsi Vivien ignorait que le saut de Sappho du haut de la falaise de Leucade était tout sauf un suicide que le pythagorisme avait en horreur. En découvrant la Basilique en 1917, on comprendra que le saut de Sappho, résumé du credo des mystiques pythagoriciens, était cet acte de foi en phase avec les croyances du paganisme archaïque. Le mérite de Vivien fut toutefois de donner aux lecteurs la possibilité de découvrir Sappho avec le souci de transmettre ses poésies dans un français particulièrement bien adapté.

Sans doute, un beau jour, dans la nuit d'un tombeau, dans l'épaisseur d'un coffre, sous la lourdeur d'une pierre, sous la poussière d'une ruine, à l'abri dans une terre chaude ou simplement dans l'archive secrète d'une bibliothèque qui garde encore ses secrets... on retrouvera la copie intégrale de l'œuvre de la *dixième Muse*. Alors d'autres pages s'écriront. On peut bien sûr inviter tout le monde à rechercher cette œuvre encore dissimulée. Mais, en attendant sa découverte, veillons à transmettre aux lecteurs les seuls éléments de certitude que nous avons concernant Sappho, sa biographie, y compris un éventuel anandrisme, afin de mettre sur les minutes d'un procès de plusieurs siècles, les scellés pour l'archivage.

Bibliographie

- Alcée. *Fragments*. 2003. Paris : Les belles lettres.
- Campbell, D.A. 1982, 1990. *Greek lyric, Sappho-Alcaeus*. Cambridge, Massachusetts, London : J. Henderson.
- Carcopino, J. 1927. *La Basilique pythagoricienne de la Porte majeure*. Paris : Flammarion.
- Carcopino, J. 1956. *De Pythagore aux apôtres*. Paris : Flammarion.
- Graves, R. 1967. *Les Mythes grecs*. Paris : Fayard.
- Horace. *Epistulae*. XIX - 1,19,28 mascula. Paris : Les Belles Lettres.
- Landete, P. 2010. La représentation de Sappho de Mytilène et la basilique pythagoricienne de la porte Majeure à Rome. Paris : Transparence, *Sigila* n° 25. Tr. It. La rappresentazione della poetessa nella basilica pitagorica di Porta Maggiore a Roma - La voce, la rivista degli italiani in *Francia* n° 67, avril 2012.
- Landete, P. *Sappho de Mytilène, VII^e & VI^e siècles av. J.-C.* - Essai biographique et analyse des fragments, à paraître.
- Mora, E.1966. *Sappho, histoire d'un poète et traduction intégrale de l'œuvre*. Paris : Flammarion.
- Ovide. 2005. *Héroïdes, XV^e lettre : Sappho à Phaon*, Paris : Les Belles Lettres.

Iconographie / œuvres citées dans l'article

- L'École d'Athènes et Le Parnasse - Raphaël (1483-1520), Musée du Vatican (Salle de la Signature)
- Les limbes - Eugène Delacroix (1483-1520) Palais du Luxembourg, Paris
- Sappho et Alcée - Bas relief archaïque, terre cuite de Milo / 515 av. J.-C. - Cratère d'Agrigente, Musée de Munich (V^e siècle av. J.-C)
- Stuc majeur de l'abside de la Basilique Prénestine à Rome - Sappho saute dans la mer du haut de la falaise de Leucade (I^{er} siècle av. J.-C. / I^{er} siècle)
- Affiche de *Sappho*, pièce de Clyde Fitch adaptée d'une pièce d'Alphonse Daudet - New York 1900.

Inventer le réel, l'expérience, la science : de Chine en Grèce et en Italie. Avec Jullien



Jacques Demorgon

Université de Reims, France

j.demorgon@wanadoo.fr



« *Or de vrais livres ne prennent leur dimension d'évènements qu'avec le temps long - lent - de la lecture.* » François Jullien, in : Nicolas Martin et Antoine Spire, *Dialogues*, p. 147.

Résumé

La globalisation de l'économie favorise l'étude des civilisations. La naissance et le développement des techniques et des sciences en fait partie. Il y a deux parcours différents. La Chine est très en avance mais elle s'arrête. La Grèce obtient des résultats excellents. L'Europe met deux millénaires à retrouver ce chemin avec les travaux de Galilée sur la chute des corps. Découvertes techniques et scientifiques ne vont plus cesser. Comment comprendre ces évolutions discontinues ? François Jullien, philosophe et sinologue informé, étudie la question. Il se réfère à Platon, inventeur de l'idée et de l'idéal. Pourquoi ?

Mots-clés : Science, technique, histoire, Chine, Grèce, Europe, réel, idée, idéal.
François Jullien

Abstract

Globalization of economy favors the study of civilizations. Birth and development of technologies and sciences are part of it. There are two different routes. China is very early but stops. Greece obtains excellent results. Europe takes two millenniums to find this way with Galilee's works on gravity. Technical and scientific discoveries will not stop anymore. How to understand these intermittent evolutions? François Jullien, philosopher and informed sinologist, studies the question. He refers to Platon, inventor of the idea and the ideal. Why?

Keywords : Science, technology, history, China, Greece, Europe, reality, idea, idéal,
François Jullien

1. La Chine, l'Europe : non les comparer mais penser la diversité humaine !

François Jullien publie, en 2009, au printemps et en automne, deux ouvrages d'une lecture peu facile dont l'écho est resté limité. Dans « *Les Transformations silencieuses* », il étudie comment se pose la question du réel pour la pensée chinoise classique et pour la pensée « grecque, européenne ». On a deux focales : « transformations » incessantes, ou « êtres » qui subsistent ! Le second ouvrage « *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe* » porte son étude sur la pensée scientifique européenne issue des Grecs, en s'interrogeant sur l'arrêt d'une avance pourtant considérable des sciences et des techniques en Chine. Les deux ouvrages se recourent l'un l'autre avec bonheur pour le lecteur. L'intérêt de ces études des grandes cultures humaines vient de leur prise en compte de trois perspectives coprésentes qui restent constamment affrontées et qui pourtant doivent être associées.

La première met clairement en évidence que tel écart culturel entre deux civilisations n'est pas d'emblée compris. Il faut le constituer en objet d'étude. Une divergence entre la Chine et la « Grèce-Europe » a pour source leurs différences géographiques et historiques. Elle est le fruit d'aventures situées, datées, de vaste étendue et de longue durée. Autour de quatre millénaires. Il importe d'y entrer, diachroniquement.

La seconde perspective, résultant de ces études, est d'ordre synchronique. Chaque grande civilisation fait système. Chacune en son sein et en relation aux autres se déploie, se fait, se défait entre séparations, unions, échanges, oscillant ou les mêlant : elle est « multi-trans-interculturelle ». Elle est un « fait humain total » : synchronie d'actions, d'œuvres et d'évènements multiples, internes et externes. Comment la civilisation chinoise pourrait-elle être pensée sans référence aux sociétés originaires nomades qui l'entourent, l'envahissent depuis le Nord et l'Ouest ? Dans cette relation conflictuelle, plurimillénaire, la Chine résiste, succombe mais ne disparaît pas, elle se rétablit. Son unification, accommodatrice et assimilatrice, la renforce finalement car elle parvient à siniser ses pires envahisseurs.

De leur côté, les Grecs s'organisent et se rencontrent dans un cadre culturel partagé entre Cités-Etats et dans un espace limité. Leurs jeux répétés de rivalités et d'arrangements proches bénéficient de points d'ancrages géophysiques et culturels maintenus (Cosandey, 2007). En dépit des offensives des Perses, jusqu'à Philippe et Alexandre de Macédoine, toute unification peine à se superposer. Les arbitrages guerriers et pacifiques s'enchaînent avec les inventions culturelles de distanciation : olympiennes et olympiques. Chine ou Grèce : singulières !

La troisième perspective n'est pas seulement « compréhensive-explicative », elle ne relève pas que du connaître, elle est « dialogique-implicative » liée aux problématiques incertaines de l'avenir et à la nécessité des choix d'action (Demorgon, 2010d).

L'imbroglia des relations internationales actuelles requiert une capacité de penser et de vivre la diversité humaine dans son « avec contre » pour l'engager à devenir plus inventive.

Précisément, en relation avec ces deux méthodes - « compréhensive-explicative » et « dialogique-implicative » - François Jullien met en évidence « une distinction de principe « entre écart et différence ». La « différence », (accrochée au connaître) suppose un cadre donné à l'intérieur duquel on est conduit à ranger entre le même et l'autre, et l'on s'accorde une position de surplomb pour opérer cette *comparaison* ». En opposition, j'allais dire en écart, « la notion d'écart...n'envisage pas le culturel en termes d'*identité* - à quoi renvoie la différence - mais en termes de *fécondité* : elle fait apparaître les diverses cultures, non comme autant de variables du même (ainsi fait la différence, accrochée au connaître), mais comme autant de *ressources* à exploiter...l'écart *met en tension* ce qu'il sépare ». Il reste accroché à l'action passée, présente ou future. En effet, les tensions que l'écart anime ou réanime ne sont pas de simples objets de curiosité, elles peuvent, elles doivent susciter des implications, si possible « majorantes », dans la mesure où leurs orientations spécifiques sont pensées comme des ressources. Cette troisième perspective n'est pleinement compréhensible qu'appuyée sur une révolution mentale qui s'est aujourd'hui renforcée sous le nouvel éclairage de la mondialité cosmique. Elle dépasse et intègre la simple référence à la mondialisation terrestre bien incapable de poser à l'espèce humaine un défi de même envergure.

2. Mondialisation terrestre et mondialité cosmique : un double défi

En transposant l'anglais *Globalization*, l'allemand *Globalisierung* - dans les termes français de globalisation ou de mondialisation, on brouille de précieuses distinctions conceptuelles. On confond des domaines tels que la globalisation économique financière et son emprise actuelle avec la globalisation de la connaissance, à l'œuvre dans la théorie unitaire des forces en physique ou dans l'effort pour penser l'histoire humaine comme une totalisation interactive. On confond des plans différents. On a celui des nombreuses mondialisations terrestres qui ont jalonné le déploiement planétaire de l'humanité, à mesure que les moyens de transports permettaient de couvrir des distances de plus en plus grandes.

Mais, aujourd'hui, depuis la seconde moitié du vingtième siècle, ces mondialisations terrestres sont devenues extraterrestres. Elles se sont étendues à l'espace planétaire. Des êtres humains ont quitté le sol et même l'atmosphère de la Terre, pour poser le pied sur la Lune (1969) ou rejoindre une station spatiale en orbite. C'est une véritable rupture dans l'évolution humaine. Le regard extérieur du cosmonaute sur notre planète

installe *de facto* une distance avec la mondialisation terrestre étroite, inaboutie dans son actuelle version contrastée de globalisation économique financière.

Cette distance cosmique est en cours de transmission à l'ensemble des humains. Elle définit la « mondialité », terme né il y a peu et repris par Edouard Glissant (1997). Dans les mondialisations, les humains restent leurs propres objets mutuels à la surface de la Terre. Dans la mondialité, la planète qui les emporte dans le cosmos devient un nouvel objet. La mondialité change le niveau de sens questionné (Demorgon, 2010a). Les humains n'entrent pas seulement dans une interaction plus profonde et plus étendue. Cette interaction, vécue plus ou moins confusément, est maintenant constituée en plus comme un tout qui est aussi là devant eux, offert à la vue et à la pensée.

Cette tension entre une « mondialisation terrestre en globalisation économique », et une « mondialité cosmique en globalisation de la connaissance » devient la véritable question de l'avenir de l'espèce humaine (Demorgon, 2010a). Une libre responsabilité supplémentaire incombe en partage aux acteurs humains. Elle constitue un second défi qui rejoint celui déjà posé par l'économie informationnelle technicisée, mondialisée.

Un sentiment de dépossession gagne des acteurs humains qui balancent entre des extrêmes d'adhésion, de révolte, ou d'incompréhensible déstabilisation des modes d'inscription individuelle et collective. L'inégalité économique insultante est déstabilisatrice au regard des prétendus droits au développement humain. Les devoirs, hier déjà devenus meurtriers dans l'exceptionnel, le sont aujourd'hui dans la quotidienneté : comme le risque pris de devoir gagner tous les jours contre d'autres ; ou celui de ne pas voir que l'on peut mourir comme la planète elle-même.

L'implication dans l'action et la connaissance est d'un tel niveau d'exigence que la démission fait figure d'habileté encourageant les aventures strictement individuelles qui cherchent à se glisser dans les aléas des puissances. On est entré dans cette labilité des conduites à laquelle le sociologue d'origine polonaise, Zigmunt Baumann, a donné l'heureux nom de « modernité liquide ». Cela risque de retentir de façon négative au plan des relations internationales.

Henri Van Lier a proposé un autre point de vue précieux à l'origine de notre déstabilisation. Nous avons quitté nos deux mondes d'hier celui du continu proche puis du contenu distant pour entrer dans un monde où prime le discontinu. C'est le résultat de nombreux bouleversements scientifiques et techniques. Citons seulement l'informatique, les pixels de la photographie, les séquences du génome, les incertitudes de l'évolution, le primat du probable sur le causal, etc.

3. Jullien « multi-trans-interculturel » : civilisations divergentes : ressources humaines

Ce n'est pas que manquent les contre-feux. Affrontée à la mondialité, la pensée de l'humanité se globalise. Cette culture a déjà son imaginaire littéraire dans les romans de science-fiction qui déploient les humains dans l'extra terrestre. Son imaginaire scientifique insiste avec une écologie soucieuse du devenir de la planète. S'y ajoute aussi une histoire globalisée des civilisations qui n'a cessé de s'approfondir et de s'étendre de Toynbee à Needham (1954, 2004), Braudel, Cosandey (2007).

La mondialité cosmique a changé le regard des humains et elle les conduit aussi à partager, plus nombreux, l'émergence d'une « révélation » en cours du trésor des civilisations, des cultures et des langues (inséparables). Il leur devient possible de penser une raison humaine non plus comme étant ici, et pas là, mais comme étant à la fois ici, là et ailleurs. La raison humaine est pensable comme normalement éclatée à partir des contextes différents et des engagements humains conséquents. Les raisons singulières de chaque civilisation s'élaborent dans un temps long, se transforment mais sans perdre pour autant leurs écarts fondamentaux.

Longtemps ces écarts à peine rencontrés ont été laissés dans leur factualité. Aujourd'hui, dans des travaux comme ceux de François Jullien, ils peuvent être approchés, explorés, apprivoisés. Ils pourraient, ils devraient devenir un plus de virtuel bénéfique pour les relations interhumaines présentes et à venir. Depuis déjà trois décennies, François Jullien (2009) s'efforce, en effet, de construire, exploration après exploration, livre après livre, un contre-feu au malentendu des civilisations singulièrement de la Chine et de l'Occident.

Avec de précieuses retombées : les deux perspectives civilisationnelles ont divergé en raison de la propre aventure humaine de chacune. Ces aventures et leurs divergences sont intelligibles sans besoin de dégrader qui que ce soit (Demorgon, 2010b). Sur le long terme, chaque civilisation peut retrouver des perspectives dont elle s'était plus ou moins détournée. Davantage, les civilisations sont conduites à s'emprunter leurs ressources. Enfin, dans leur confrontation, elles inventent encore d'autres ressources indispensables aux humanisations en suspens car les humains ne s'humanisent qu'ensemble. Aucune ressource n'est de trop, étant donné la complexité du réel.

Pour approcher la complexité rhizomique de tout système culturel qui le rend résistant en même temps que transformable, donnons une idée des « écarts » qu'explore François Jullien concernant la question de la science, vue côté « grec, européen » et côté Chine classique. Voici, correspondant aux chapitres successifs de l'ouvrage, les neuf aspects des « écarts » qui se recoupent et se renforcent entre eux : doute ou confiance. L'idée fait parler le réel ou le réel parle de soi. Savoir théorique ou « savouration, régulation »

du cours des choses. Les mathématiques formalisent, symbolisent ou font partie du réel. Ordre du monde transcendant ou immanent. Tendre vers l'idéal ou vivre disponible. Un là-bas hors du connu ou poursuivant l'ici. Une société dans la loi ou dans le rite. Une raison qui formalise ou se forme avec (le réel). Le lecteur pourra voir comment ces écarts travaillent avec ceux que présentent *Les transformations silencieuses*.

En lisant ensemble ces deux ouvrages, le lecteur éprouvera une précieuse surprise. Il trouvera que dans *Les transformations silencieuses*, Jullien (2009a : 40) magnifie la pensée chinoise classique. Il se montre fort critique à l'égard de la pensée « grecque européenne », étudiant même ses « handicaps ». Dans *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe*, ce même lecteur aura facilement le sentiment opposé. La pensée « grecque, européenne, occidentale », y apparaît comme fondatrice de la pleine science riche de ses possibilités sans limites. Disons : la science archimédienne, galiléenne. Cette lecture croisée doit empêcher d'incriminer François Jullien de vouloir vanter une civilisation au détriment de l'autre, quelle qu'elle soit. Seuls ceux qui ne lisent qu'un ouvrage en vitesse peuvent avoir cette impression.

Jullien est toujours modeste par rapport à des civilisations qui le dépassent - et nous tous. Il le dit à Antoine Spire (2011 : 141) « Je ne compare pas la Chine et l'Europe. Le voudrais-je, je ne le pourrais pas...On ne peut indiquer un « ceci singulier » du côté grec à quoi répondrait un « cela singulier » du côté chinois ». En même temps, il se sépare de Foucault parlant « d'une impossibilité nue de penser cela ». Pour Jullien, « c'est cela qui donne à penser, si on a la patience d'y entrer : justement en défaisant notre pensée. » On peut, on doit tenter de comprendre en partie, pas à pas, thème à thème. D'où la trentaine d'ouvrages et plus qu'il a déjà publiés sur des « vis-à-vis » qui envisagent et dévisagent.

Ce vaste ensemble de livres vient d'ailleurs de bénéficier d'une étude de Nicolas Martin et d'Antoine Spire (2011). Ils emploient, dès le titre de leur livre, le terme de « dissidence » en précisant : « Dissidence renvoie à la notion d'écart, centrale dans la stratégie intellectuelle de François Jullien ». Parmi ces notions dissidentes, les deux auteurs rassemblent « l'allusif, l'« au gré », « *les transformations silencieuses* ». Ces caractéristiques sont en Chine au premier plan. Mais elles ne sont pas inexistantes en Occident. Dire qu'elles y sont marginalisées n'est pas assez et c'est trop. D'un côté, le plus souvent elles n'y priment pas. De l'autre, elles occupent certaines marges plus ou moins importantes selon les groupes, les personnes, les domaines, les genres.

Nicolas Martin et Antoine Spire montrent comment François Jullien tente d'inventer un véritable dialogue interculturel. Pour y parvenir, il lui faut, certes, partir des intérêts actuels mais traverser les millénaires qui ont engendré ces cultures. Il n'empêche : plus que le passé ou le présent, c'est l'Avenir qui est en cause. Penser la Chine et l'Europe,

sur tel point, puis tel autre, c'est non pour des jugements toujours prétentieux mais pour découvrir comment, à partir d'un vis-à-vis approfondi, de nouvelles ressources humaines peuvent s'imaginer.

4. Des sciences et de la connaissance du réel en Chine et en « Grèce-Europe »

La Chine a produit nombre de découvertes scientifiques et d'inventions techniques pendant des siècles et parfois plus d'un millénaire même avant l'Europe. Toutefois, à plusieurs reprises, cette floraison scientifique et technique s'est interrompue. Et même, au final, pendant les trois siècles où justement, en Europe, elle s'accélère et s'exacerbe pour ne plus s'interrompre. Avant, certes, l'Europe avait connu une plus longue interruption de près de deux millénaires : entre les Grecs et la Renaissance. Comment comprendre ces aléas et surtout cette explosion finale en Europe ? Une explosion qui est sans équivalent en Chine !

Les explications externes d'ordre géophysique (thalassographie) ou d'ordre socio-économique (méreuporie) sont utiles. Jullien approuve les démonstrations de Cosandey (2007). Il estime, toutefois, qu'elles ne traitent pas l'explication complémentaire d'ordre culturel interne. Pour en traiter, il faut recourir non à la culture acquise mais à la culture qui s'invente, qui est en genèse. Quand cette genèse opère, elle est tout simplement humaine même si c'est en Grèce qu'elle se manifeste. On est en présence d'une évolution interne de la pensée humaine indispensable pour fonder ce changement de régime de la connaissance scientifique. Cette révolution mentale aurait tout à fait pu se produire en d'autres temps, en d'autres lieux, si la même séquence de contraintes et de libertés s'y était retrouvée. Si elle a émergé en Grèce, c'est parce que des Grecs ont d'abord choisi de penser le réel en privilégiant le stable, ce qui subsiste - l'être - plutôt que ce qui change - le devenir.

Cette révolution mentale, circonstancielle, ne s'est pas développée pour toujours seulement en Grèce. Il n'est pas exclu que, invention d'abord grecque, elle ait été reprise ou retrouvée comme telle, approfondie et développée par les Européens à partir de la Renaissance. Elle peut prendre appui sur l'émergence et la réémergence d'une formule logique épistémologique générale, la même d'Archimède à Galilée : celle d'une nature bien observée, bien analysée dans ses relations complexes et mathématisée en conséquence. Reprise et réinvention ont pu s'associer, même si Galilée se réclame explicitement de Platon.

Nous l'éprouvons, la présentation des différences entre les cultures est toujours délicate. Elle risque continuellement d'engendrer un portrait réducteur trop positif ou trop caricatural des humains qui ont produit ces différences culturelles. Il faudrait trouver

un langage spécifiquement adapté nous référant à la fois aux différences reconnues comme telles et à leur source humaine commune. Cette source qui les a produites peut toujours les reprendre et les modifier en fonction de contextes nouveaux. Jullien s'efforce de construire un langage partageable entre les cultures pour qu'elles puissent se comprendre entre elles mais aussi mieux poursuivre leurs inventions futures. Pour cela, étudions la conceptualisation « grecque, européenne » et la « notionalisation » chinoise. En comprenant les atouts et les manques des deux civilisations, nous verrons qu'elles nous en disent plus sur l'humain.

5. Pour la pensée chinoise classique, le réel c'est ce qui se transforme sans cesse

Si la pensée chinoise classique pouvait utiliser le mot « être » dont elle ne s'est pas saisie, c'est, paradoxalement au devenir qu'elle l'appliquerait. Cette pensée chinoise part de l'art divinatoire. Pour prévoir l'avenir, cet art est bien obligé de se rendre attentif aux bifurcations des réalités dans des sens opposés : bénéfiques ou maléfiques. Qu'importe que ces bifurcations soient lues dans les craquelures et les fissures qui se manifestent sur la carapace soumise à des points de brûlure ! Notons à ce propos, qu'ici déjà, dans ce que l'on veut atteindre, la succession des événements attendus ou craints se traduit sur la carapace par des oppositions synchroniques divergentes.

La culture chinoise retrouve les mêmes phénomènes au plan des techniques artistiques. Comme dans le travail du jade tenant soigneusement compte des veines et veinures qui s'y dessinent déjà. Selon François Jullien (2009b : 256-259), le « premier grand lexicographe, Xu Shen » écrit dès le 1^{er} siècle : « raisonner, *li*, c'est travailler le jade ». En effet : « si dur que soit le jade, il suffit de trouver la raison (*li*) de ses strates pour réussir à en faire une belle pièce. »

Tout le réel est ainsi fait de « lignes de force, de lignes de vie qu'il faut découvrir et suivre pour en accompagner le réseau et, grâce à cette connaissance, opérer plus sûrement ». La pensée chinoise parle de « réseaux ramifiant » formant raison. De même, « le boucher qui découpe des bœufs depuis tant d'années n'abîme pas son couteau ». Pourtant, parfois la vue n'est pas suffisante mais l'esprit guide sa main « à travers les séparations des os et des muscles et même des plus fins ligaments ».

Ces données s'appliquent à tout : pierres, végétaux, animaux. Elles s'appliquent aussi au monde humain pas seulement physique mais social. Une homonymie en témoigne : la raison (*li*), en général, est dans la société « le rite (*li*) ». Comme la raison-réseau des choses, « le rite fait apparaître les lignes de séparation traversant de part en part le tissu social. Elles s'expriment à travers rangs et fonctions clairement distingués, sans confusion possible, et l'ordre en découle, de lui-même. Ainsi la raison chinoise... se garde-t-elle de laisser dissocier les temps du connaître et de l'agir ».

Contre « la réduction grecque de la sagesse à la science, de *sophia* à *épistémè*, le maître mot de la pensée chinoise... n'est pas le pur connaître (avec en vue la Vérité), mais bien de se conformer... afin que le cours (des choses) jamais ne s'obstrue et que la voie ouverte continue de le laisser passer de part en part... La raison chinoise est moins théorique que stratégique. »

La pensée chinoise cherche ainsi à obtenir un « constat-interprétation-orientation » tourné vers le changement qui ne cesse de continuer. Le Classique du Changement démontre comment. Il met en évidence « l'opposition-régulation-coopération » générale des contraires qui relève du contraste fondamental « Yin / Yang ». Parmi les oppositions décisives, celles de l'essor et du déclin.

François Jullien (2009a : 92-93) précise: « La figure de l'Essor est composée dans sa partie inférieure de trois traits *yang* (continus) symbolisant le Ciel ; et, dans sa partie supérieure, de trois traits *yin* (discontinus) symbolisant la Terre. » On pourrait s'étonner de ce monde sens dessus dessous où la Terre est en l'air et le Ciel en bas. On resterait dans le statique et l'on manquerait les processus dynamiques à l'œuvre. Terre en haut et ciel en bas révèlent ce dynamisme. « La propension du Ciel étant de monter, celle de la Terre de descendre... leurs facteurs se rencontrent...convergent et communiquent : la polarité joue à plein. » Il en résulte cette profusion de l'engendrement incessant des choses.

Toutefois cette fécondité même, contient aussi son déclin qui se figure à l'inverse : « Le Ciel, *Yang*, retranché dans sa position supérieure, s'isole dans sa hauteur ; la Terre, *Yin*, repliée dans sa position inférieure, s'enfonce dans sa bassesse. » Il y a blocage, stérilité, mais en même temps les opposés se repositionnent dans leur efficacité contraire, garante de leur opérativité future. On a aussi interprété la synthèse (hégélienne) non comme simple fin mais comme début puisque s'y engendre la nouvelle opposition « thèse, antithèse ».

Deux maîtres mots de la pensée chinoise doivent être cependant hiérarchisés. La « transition » doit être posée mais elle ne rend pas assez compte du changement qui s'opère entre les termes de départ et d'arrivée qui vont même parvenir à se renverser l'un dans l'autre. Jullien (2009a : 99) écrit : « Ce que j'ai traduit du chinois jusqu'ici par transformer, transformation, *hua*, signifie étymologiquement « renverser ». Selon sa graphie primitive, ce pictogramme est celui de l'homme redoublé, qui à la fois va dans le bon sens et dans le sens inverse ».

Sur ces bouleversements déployés à partir des contraires du réel, le processus se renverse, se renouvelle de multiples façons, mais jamais ne s'interrompt. Comment, sans risques, ignorer ce réel qui nous déborde constamment ? Il faut, pour le reconnaître, une sagesse très attentive, pour partie soumise ! C'est inutile d'imaginer un idéal selon

lequel l'essor pourrait l'emporter et le déclin disparaître. L'avantage, c'est que le déclin, lui non plus, ne saurait l'emporter définitivement. Le classique du changement souligne cela quand il expose ses deux dernières figures. Elles ne sont nullement comme on pourrait le penser dans la perspective d'un temps linéaire : « avant » puis « après ». Au contraire, l'avant-dernière figure (figure 63) est « Après » : « tous les traits sont à leur place ; cet ordre parfaitement adapté, donc déjà sclérosé, est de ce fait appelé à se défaire ». Dans « Avant » (figure 64 et dernière), « plus aucun trait n'est à sa place : alors s'ouvre un nouvel essor que les règles précédentes ne permettaient pas de lire et qui est encore inédit ». La bonne formule n'est pas « début » et « fin » mais, d'abord « début-qui-va-vers-la fin », et ensuite « fin-qui-va-vers-le début ».

6. Pour les Grecs, le réel c'est l'être déterminé qui subsiste sous les changements

La pensée grecque, en tout cas telle qu'elle se formalise avec Platon, entame une quête pour ramener le changement à quelque chose qui ne change pas, à quelque chose que l'humain peut mettre en évidence et constituer comme le réel connu comme pensé et non simplement comme ressenti ou perçu. Cela s'accompagne de déterminations rigoureuses et même exclusives comme le principe du tiers exclu attribuant à une chose sa pleine identité sans confusion avec une autre.

La bifurcation s'est effectuée sur le pari qu'il y a sous le changement quelque chose qui se tient, persiste, demeure (le substrat, la substance, l'essence, l'essentiel) et qui seul mérite le nom d'« être » ; le reste n'étant que son devenir accidentel. Les êtres, ou plutôt les « étants » participants de l'Être, pourront « être » identifiés comme clairement séparés les uns des autres, même si, par ailleurs, ils sont aussi en relations multiples entre eux. Tout être ou « étant » voit son devenir changeant compris comme changement dans ses attributs successifs : il les emprunte ou les reçoit sans cesser d'être ce qu'il est. Ainsi se profile l'identité maintenue d'un « même », qui reste tel en dépit de ses variations. Le changement est placé en seconde position, minimisé, marginalisé.

C'est le réel, fait d'étants singuliers, déterminés, distingués les uns des autres, qui devient l'objet d'un connaître possible pour des sujets l'explorant et le pensant. C'est cela que la science doit découvrir. Elle y parvient par l'observation, l'analyse, l'induction mais surtout par la mathématisation qui, seule, peut « suivre » le réel dans son étendue, sa profondeur, sa complexité, et toutes ses variations. Cette science « grecque, européenne » est souvent nommée archimédienne (Van Lier, 2010).

Si les humains restent dans un suivi pas à pas, en quelque sorte le nez sur les phénomènes, si attentifs soient-ils à observer, étudier, comparer, la science stricte ne naîtra

pas. Elle n'est possible que dans la rencontre d'une potentialité infinie de phénomènes avec quelque chose qui fait, soudain, surgir entre eux tous une loi unique. Cette loi est nécessairement d'ordre mathématique. Le miracle n'est pas grec, il est mathématique.

Dans une relation mathématique, le processus fonctionnel (fonction de) entre les données en présence reste le même dans son ordonnancement de proportions liées entre elles. Cet ordonnancement s'accommode de toute variation des objets et de leurs dimensions. Archimède énonce : « Tout corps plongé dans un fluide subit une poussée verticale, dirigée de bas en haut, égale au poids du fluide qu'il déplace... ». Archimède d'abord - « Eurêka », dit-il - puis tous les humains, en une seule fois, accèdent à une connaissance d'une étendue potentiellement infinie. En effet, elle embrasse tout type de corps et tout fluide, quelles que soient leurs caractéristiques qualitatives et quantitatives.

La véritable science est, ainsi, toujours de portée infinie quant aux contenus concernés. Qui plus est, elle anticipe constamment les phénomènes en calculant d'avance le détail des situations et des grandeurs qui s'y manifestent. Elle nous garantit que le système variable de leur relation organisée restera toujours du même ordre. On pourra prédire l'évolution de toute relation entre corps et fluides avec les conséquences pour ces corps : couler ou flotter plus ou moins.

Toute la science est déjà là dans son infini développement en raison même de cette rencontre des phénomènes et de la raison mathématique. On en aura, au 19^e siècle, des preuves retentissantes quand Le Verrier, sur la base de la mathématisation newtonienne, indiquera la position exacte de la planète nommée Neptune que personne ne connaissait auparavant. Ou, encore, quand Mendeleïev pourra définir lui aussi des corps élémentaires inconnus qui seront découverts ensuite, tels le radium et l'uranium.

Reste à comprendre comment cette mathématisation, apparue en Grèce en particulier avec Archimède, et qui symbolise la première apogée de cette science, doit patienter jusqu'à Galilée pour voir son redémarrage à la Renaissance, après deux millénaires, dix-huit siècles exactement ! Il ne faudrait jamais séparer cette donnée historique concernant l'Europe de données historiques semblables mais d'une durée bien moindre concernant la Chine. Certes, au moment où la science archimédienne va exploser en Europe, la science en Chine est au point mort, et va le rester sur trois, quatre siècles. Il est vrai qu'elle s'était déjà interrompue à diverses reprises auparavant. Ce fut le cas quand les pouvoirs laissèrent s'abîmer les horloges, quand ils interdirent la navigation hauturière, puis le cabotage éloigné, menaçant même de mort ceux qui se livreraient à la construction navale.

D'abord, premier problème, on a en Europe et en Chine, un même ensemble de causes : découvertes scientifiques et inventions techniques ralentissent et même s'arrêtent dès qu'apparaît dans une société un pouvoir central autoritaire voire autoritariste. C'est l'« Etat Universel » de Cosandey (2007). En effet, un tel pouvoir ne se réfère pas à la connaissance acquise par l'expérience mais à la connaissance orientée selon la volonté d'une forte autorité politique ou religieuse. Cela s'accompagne d'une paralysie des individus quant à la contestation de ces autorités et quant à la recherche par eux-mêmes d'une connaissance fondée. Plusieurs exemples saisissants ont été donnés de ce phénomène. En Chine, mais aussi bien en Europe où les moulins à eau étaient connus sans être utilisés ; où Héron d'Alexandrie avait inventé un petit jouet distrayant qui mobilisait déjà la force de la vapeur. La compréhension du principe de puissance de la vapeur deviendra l'une des sources fondamentales de la révolution industrielle, mais cela près de deux millénaires plus tard.

Ensuite, second problème, cet ensemble de causes externes - communes à l'Orient comme à l'Occident - ne supprime pas la question que pose Jullien, celle d'une cause interne relevant d'autres modalités du connaître susceptibles d'émerger à partir de l'exercice de l'esprit humain. Ce qui empoisonne toujours cette question, c'est le sophisme qui confond un ensemble de circonstances qui se produisent en un temps et dans un pays, et une capacité supposée innée des acteurs qui sont à l'origine de l'invention. Or, ils ne sont pas à cette origine parce qu'ils sont différents d'autres acteurs qui n'y sont pas parvenus. Il n'y a nulle différence d'humanité, c'est seulement l'exercice de l'esprit humain qui, à ce moment là, est en mesure d'emprunter une voie plus féconde. Avec un bémol : cette voie pourra devenir définitivement acquise mais il n'est pas exclu non plus qu'elle puisse être un temps oubliée. Elle aura produit des ressources considérables, ainsi chez les Grecs, et subi ensuite un retournement qui l'efface dans la connaissance telle qu'elle se déroule dans l'Europe du Moyen-âge.

Causes externes et causes internes sont liées. La science européenne ne peut renaître que dans un contexte de moindre exercice des autorités politiques ou religieuses. Cela ne garantit pas d'emblée un nouvel Archimède, du moins cela le rend possible. Ce sera le cas à la Renaissance et ce sera Galilée. Le phénomène alors pris en compte par ce savant est maintenant celui tout aussi général de la chute des corps. De nouveau, pour Galilée, le réel ne peut être expliqué et englobé que si l'on est en mesure d'en trouver la raison mathématique qui s'applique à un ensemble potentiellement infini de phénomènes.

François Jullien (2009 : 126) s'appuie sur Alexandre Koyré qui précise qu'ainsi Galilée va expliquer le réel par une schématisation certes imaginée mais qui sous-tend bel et bien le réel. En effet : « ces corps qui se meuvent éternellement en ligne droite et d'un mouvement uniforme dans un espace vide infini, tels que les conçoit Galilée - et qui le

conduiront à la formulation de la loi d'inertie - ne peuvent jamais exister physiquement, un tel vide lui-même ne se rencontrant jamais. »

On a discuté, voire on s'est disputé, concernant le platonisme de Galilée. Sans doute, celui-ci n'est pas hors de toute influence platonicienne, d'autant que, dans son dialogue, Galilée polémique avec Aristote et se réfère à Platon. On a pu trouver ces références insuffisamment probantes. Mais qu'importe qu'il y ait suivisme ou réinvention ! Et pourquoi pas les deux ? L'important, c'est que Galilée accède à cette modalité unique selon laquelle l'esprit humain établit cette liaison exceptionnelle entre sensible et intelligible, entre déploiement des phénomènes et raison mathématique capable de convenir à de multiples systèmes avant même de les rencontrer. Un tel constat fort étonnant a donné lieu à un questionnement répété : comment l'esprit humain peut-il être ainsi ouvert aux lois de la nature ?

7. Comment les hommes sont ouverts au cours des choses : Leibnitz, Piaget, Van Lier

Autrefois, Leibniz a cru pouvoir se délivrer du problème par le raisonnement suivant. Le monde est une horloge, l'esprit humain est une horloge. C'est Dieu qui les a mis à la même heure. C'est ce qui rend possible la connaissance du monde par les humains. François Jullien, plus sceptique, pense que nous n'avons toujours pas résolu ce problème. Sans préjuger de son aspect métaphysique, on peut, semble-t-il, faire un pas, au moins, vers cette résolution à travers une référence conjointe et à Jean Piaget (1966) et Henri Van Lier (2010).

A Henri Van Lier, pour une distinction qui reste encore insuffisamment comprise : celle des indices et des index. Toutes les mathématiques sont en quelque sorte une théorie d'ensemble des index. Qu'est-ce qu'un index ? C'est du sens qui part de l'être humain et va vers les choses. Qu'est-ce qu'un indice ? C'est du sens qui vient des choses, dans la mesure où l'homme sait l'y trouver. Ces deux courants se croisent inévitablement et seront l'un et l'autre indispensables à la constitution de toute connaissance, de toute science. Cela conduit à rapprocher la pensée de la technique.

C'est dans la mesure où l'homme reconnaît la nécessité de découvrir et de comprendre son environnement pour s'y adapter mieux, que la pensée va s'inventer. Elle le fait concrètement à travers le double décodage ajusté des indices et des index ou l'inverse. La pensée suit la jambe qui marche, le bras qui se tend, la main qui saisit, manipule, trie, façonne. Bien sûr, le monde extérieur existe par lui-même. Mais le monde intérieur humain aussi. Les index sont continuellement à l'œuvre au milieu des indices. Ainsi s'enchaînent le techno-sémiotique et le logico-sémiotique.

En amont de Van Lier, c'est Piaget qu'il faut retrouver. L'adaptation est une dynamique de perspectives opposées. On y trouve l'accommodation au réel externe et à ses indices mais aussi l'assimilation de ce réel indiciel par les index de l'homme organisateur. L'homme « imitateur » s'en tient au réel sensible et perceptible et se nourrit d'indices qu'il classe comme il peut. L'homme « joueur » tente de voir si le réel accepte de se plier à ses index agis et pensés : techno et logico-sémiotiques. L'homme imitateur et l'homme joueur sont insuffisants tous les deux. L'un a trop le nez dans les choses. L'autre a trop le nez en lui-même et dans son esprit. Par contre, si l'homme qui imite et l'homme qui joue savent s'associer, cela produit l'homme intelligent. Cet homme comprend en même temps les choses, lui-même et les autres.

Quand nous disons l'Homme, nous savons qu'il y en a plusieurs. Chacun, ici ou là, individuellement et collectivement, constitue son propre monde d'index et d'indices. Quand il y a stagnation, et cela aussi bien en Occident qu'en Chine, c'est que la rencontre des indices et des index se fait mal, pour des raisons externes et pour des raisons internes. C'est que l'homme imitateur et l'homme joueur ont divorcé. Quand ils se retrouvent, c'est le *floruit* des techniques et des sciences.

8. « Handicaps » et « retournements » de la pensée « grecque européenne occidentale »

Les Grecs ont pensé que le réel devait pouvoir être trouvé du côté de ce qui se maintient, persiste, résiste, reste, bref constitue l'être véritable. Ils ont cherché ce qui se tient sous ce qui change : le substrat, la substance. Ce choix, qui sépare et fixe, vise à éviter toute confusion, toute équivoque. A partir de cette orientation, le risque est de se retrouver à la peine quand il faudra suivre le mouvant, le mobile et ce qui ne cesse de devenir autre.

François Jullien montre les difficultés qu'éprouvent les Grecs à penser la rencontre et le mélange des contraires. Ainsi d'Aristote simplement à propos du gris. On peut dire le noir et le blanc ainsi. Mais que dire du gris : « il n'est plus ni l'un ni l'autre » mais une couleur où blanc et noir, en venant à se confondre, perdent leur démarcation ; une couleur qui n'est ni tranchable, ni caractérisable, « indéfinie » disait Verlaine. » Dans la perspective de l'être arrêté, séparé, Aristote est conduit à trouver le gris : « blanc par rapport au noir et noir par rapport au blanc ». On voit qu'il ne parvient pas à « penser l'entre » puisqu'il n'y a pas d'« être » flou, mais seulement distinct, déterminé, clairement séparé.

Si la neige est neige et si l'eau est eau, cette neige en train de fondre est-elle encore de la neige ou déjà de l'eau ?

François Jullien montre que la pensée grecque européenne tente d'analyser le changement en termes de prédicats. Ceux-ci permettent d'ajouter telles caractéristiques à l'être préalablement déterminé, en les considérant comme extérieures à lui et ne le changeant pas. Ainsi, la neige « devient translucide *et* aussi devient molle *et* aussi devient tiède ». Pour Jullien, « ce système prédicatif est tout à fait contestable » car il n'arrive pas à la neige en plus, « à titre d'attribution de qualification supplémentaire... de s'amollir ou d'être en train de fondre ». Tout cela se mêle dans la « transition ». C'est précisément le « tout » infrangible de la transformation ». Rien ne se signalant clairement, elle reste imperceptible.

Voyons d'autres exemples. Si je quitte le midi montant vers le nord, ou si je vais de la terre vers la mer, quand pourrai-je dire que je suis passé de l'un à l'autre ou de l'une à l'autre ? Les transitions sont nombreuses, complexes, insaisissables. A partir d'une volonté de découvrir des réalités déterminées et stables, la pensée grecque européenne a mis en avant l'identité. Jullien (2009a : 70) en montre les limites sur l'exemple du vieillissement : « Vieillir n'est pas ce qui m'arriverait en plus de ce que je serais en tant que sujet ». Vieillir « est indissociable de ce qui fait mon essence... Vieillir n'est ni attributif, ni distributif ; ni distinctif, ni additif. Vieillir défait jusqu'en son fond la condition de possibilité de toute identité ».

Finalement, la réussite exceptionnelle de la science archimédienne et galiléenne, pour incontestable qu'elle soit, ne signifie pas pour autant que nous soyons en mesure d'y ramener tout le réel. Une résistance irréductible se manifeste dans la mesure où le réel, multiple et proliférant, ne peut jamais être ramené entièrement à du général. Il est toujours fait de particularités et de singularités inépuisables. C'est là où la pensée chinoise classique reprend tous ses droits et toute sa vérité, elle-même singulière et irréductible. Certes, les Grecs et la science moderne européenne qui les a suivis ou retrouvés, est à l'origine d'une pensée du réel qui constitue un atout définitif pour l'avenir de la connaissance scientifique et des techniques humaines mais à la condition que ses inconvénients, ses lacunes, ses limites ne soient pas oubliés.

Trois grands systèmes liés entre eux - esthétique, cognitif, éthique - ont dressé le beau, le vrai, le bien en un monde d'idées qui se pensent définitivement régnautes, un monde idéal défiant le réel. C'est là une croyance en la détention possible de certitudes peut-être au moins en partie préexistantes. Précisons toutefois qu'elles sont sans doute aussi dépendantes d'échanges poursuivis par les uns et les autres en désaccord. Or, cette origine complexe qui a fondé ce monde d'idées n'est pas épuisée et peut même le contester.

La pensée de système a été magnifiée mais aussi critiquée par Edouard Glissant (1997). Il pose, en compagnie de Gilles Deleuze, la nécessité de revenir au multiple. A

la pensée continentale - européenne, occidentale - il oppose la « pensée archipélique », la pensée d'un « Tout monde » jamais archivable. Quelles que soient ses qualités et ses possibilités de s'améliorer, le système laisse toujours des résidus de plus en plus considérables dans l'infinité du réel (Demorgon, 2010a). Autrement, comment serait-il possible de comprendre le voisinage des sciences et des techniques modernes avec les monstruosité extrêmes des deux Guerres mondiales de la première moitié du vingtième siècle ? Ou encore, aujourd'hui, avec l'état d'une planète où l'hostilité entre hommes s'entretient, se disperse, se propage, s'installe de façon chronique ?

Après ces deux Guerres mondiales, on a vu se développer des critiques intellectuelles violentes stigmatisant cet enfermement stérile dans des idéaux sans prise sur le réel. On avait déjà dit : « la morale de Kant a les mains pures, mais elle n'a pas de mains ». Face aux horreurs de ces premières décennies du vingtième siècle, Thomas Bernhard condamne sans égards l'esthétisation du réel : « l'art, c'est de la merde » ! Le système des idées et des idéaux purs s'est révélé incapable de prévenir et d'enrayer les pires catastrophes. Certains le considèrent même comme un alibi. Dans l'Antiquité grecque, les présocratiques mais aussi les sophistes, et même Aristote en partie, ont dénoncé les erreurs d'une idéalisation se prenant pour absolue, alors qu'elle restait relative.

Décider de « handicaps » concernant la relation d'une culture au réel est toujours difficile à faire. L'Occident, le nez sur ses réussites, n'a pas vu arriver les événements monstrueux de la première moitié du vingtième siècle. C'est que ses ressortissants en général, et même ses grands penseurs, n'avaient pas suffisamment regardé du côté de la répétition de certains échecs tout au long des siècles. Comme, par exemple, celui d'un double jeu continu concernant les membres de la *diaspora* juive. Les pouvoirs, alternativement, les ont mis au sommet pour leurs adaptations économiques et informationnelles ; ou bien les ont vilipendés aux yeux des peuples, selon les circonstances, les lieux, les temps, les groupes et les personnes (Demorgon, 2013).

9. « Handicaps » et « retournements » de la pensée chinoise classique

A l'inverse, quand les Occidentaux portent un regard sur l'histoire de la Chine, ils ne manquent pas de signaler échecs et décrochages. Si la pensée chinoise classique s'est centrée sur le changement, c'est sans doute que cet aspect du réel était constamment présent. D'abord, comme paysans pour l'activité dominante de l'agriculture, avec l'alternance normale des saisons mais aussi nombre de variations catastrophiques des éléments. Le changement fut également présent dans la mesure où la sédentarité chinoise, précoce, n'a cessé d'être agressée par de violentes invasions des peuples nomades situés au nord et à l'ouest de la Chine. Sans même parler des attaques subies au Nord-Est, par mer, de la part des Japonais.

Le renversement des situations s'est répété tout au long de l'histoire chinoise. Cela sur le très long terme et même tardivement. Ainsi, les Mongols renversent les Song et occupent la Chine pendant près d'un siècle : 1279-1368. La tradition nationale revient avec les Ming, cette fois pour trois siècles : 1368-1644. Cependant, la Chine est de nouveau conquise et dominée par les Mandchous. Ils fondent la dynastie des Qing et gardent le pouvoir jusqu'en 1911. La fin de leur règne est caractérisée par des périodes de récession économique, de troubles sociaux et d'invasions étrangères, en particulier occidentales. Comme les Japonais, dès la fin du dix-neuvième siècle, l'avaient fait, les Chinois prennent la mesure du dynamisme de l'Occident. Ils empruntent même la pensée critique du marxisme qu'ils retournent contre l'Occident. Depuis, au plan économique, les pouvoirs publics chinois ont été conduits à reprendre les perspectives capitalistes.

Hier déjà, quand il s'agissait des peuples nomades envahisseurs, la société chinoise absorbait ces présences étrangères qui se sinisaient. Ainsi, au moment même où l'on constate certains handicaps de la culture chinoise, on voit que ceux-ci peuvent se retourner en assimilant des données d'origine extérieure quand elles sont devenues et reconnues indispensables au maintien et au développement de la société. Finalement le constat de leurs handicaps antérieurs est fait par les Chinois eux-mêmes. Jullien se réfère à Qian Wen-Yuan (1985), d'origine chinoise. Celui-ci produit un constat précis, détaillé, érudit des arrêts du développement scientifique, domaine par domaine. Il emploie, dès le titre de son livre, les expressions de « grande inertie » et de « stagnation scientifique » pour caractériser la Chine traditionnelle.

Ce constat est étonnamment proposé trois ans plus tard au grand public chinois. Il prend la forme d'une série de six émissions télévisuelles d'une très grande beauté plastique, accompagnée de poèmes et intitulée « *Héshāng* », *L'Élégie du Fleuve* (1988). Cette série a enthousiasmé le grand public chinois et l'a mobilisé massivement devant la télévision. La série mettait en évidence la beauté mais aussi la stagnation résultant de la majesté naturelle du Fleuve Jaune. Elle lui opposait la beauté dynamique du bleu de la Méditerranée occidentale. Après ce succès provocateur et stimulant pour les Chinois, la série fut mise de côté, suspecte d'occidentalisme aux yeux des pouvoirs publics. Longtemps introuvable, elle est maintenant retrouvée.

Une autre dynamique conflictuelle résulte aujourd'hui encore de l'histoire chinoise. On l'a vu, elle considère les hiérarchies sociales comme ayant une source naturelle, comme faisant partie du cours des choses. Incontestablement, ces phénomènes hiérarchiques ont, hier, entravé le développement économique et le développement des sciences et techniques. Par contre, ils ont contribué au maintien plurimillénaire de la Chine comme ensemble sociétal persistant. En effet, en dépit de la répétition de bouleversements violents et profonds, une continuelle reconduction des institutions impériales s'imposait à chaque fois, pour modifiées qu'elles aient pu être aussi.

Une surprenante conclusion semble bien s'imposer concernant les atouts et les handicaps des deux grandes civilisations. En Europe, les handicaps semblent résulter des atouts internes : plus de liberté et de création, mais une division gravement dommageable explose dans la première moitié du vingtième siècle. En Chine, les atouts semblent résulter des handicaps. Comme le montre encore son étonnante évolution depuis deux siècles.

A la prétention féconde, mais « aveuglante » aussi, de la pensée - idéelle et idéale, oppositionnelle et individualisée - de l'Occident, « fait pendant » la référence chinoise forte aux hiérarchies constamment à l'œuvre d'un réel « familial-social-politique ». Cette référence semble avoir contribué à d'étonnantes capacités collectives dans l'absorption des changements et dans la sauvegarde de l'unité d'un vaste ensemble humain pourtant lui aussi diversifié.

10. Découvrir la complexité transformationnelle multiple des civilisations

En matière de civilisations, on peut toujours rêver de juger supérieure la sienne, et inférieure telle autre que l'on caricature à travers quelques traits. Cela manque de sérieux vu l'ensemble immense et hypercomplexe que constitue chaque civilisation. En fait, chaque civilisation recoupe et déborde les autres. Dans le système culturel d'une seule et même civilisation, il n'y a pas seulement des choix dominants qui minimisent voire excluent telle autre interprétation du réel. Nous l'avons vu pour la Chine et pour la Grèce mais c'est chaque civilisation qui peut produire à son origine des orientations opposées entre lesquelles elle choisit. Par exemple, être plus ou moins ouverte et curieuse concernant les sociétés extérieures. Ou, encore, doser différemment le rapport entre l'autorité collective et la liberté individuelle.

Des compensations partielles émergent aussitôt ou bien plus tard par rapport aux choix dominants. Des perspectives antérieurement écartées se réintroduisent. Chaque civilisation se transforme au sein même de ses propres expériences scientifiques, techniques, politiques, ou du fait de rencontres avec d'autres courants culturels extérieurs : défis économiques, militaires, invasions colonialistes. Du fait, de cette complexité, tout jugement général et définitif sur les civilisations devrait être retenu. Ce qui ne signifie pas, au contraire, renoncer à des jugements partiels référés avec rigueur à des objets culturels limités.

Ainsi, Jullien (2009 : 85) revient sur la question du seuil que franchit la science européenne quand la physique se mathématise. Il observe que les Chinois ont bien pensé la spéculation intellectuelle. Ainsi, Xunzi en expose même l'intérêt mais il en perçoit et en signale aussi les inconvénients. La spéculation intellectuelle détourne

du réel effectivement vécu ; et, par là-même aussi, de l'éthique. Dans cette critique de la spéculation, la philosophie n'a pas été posée en Chine et ne pouvait donc pas se rapprocher des mathématiques comme elle l'a fait en Grèce.

En Chine, les mathématiques, pensées de façon empirique et laissées à leur usage pratique, ne pouvaient se trouver en position de se relier à une physique elle-même peu abstraite.

Ces faits ne peuvent, en aucun cas, donner lieu à des perceptions critiques générales dépassant la singularité des questions traitées. D'où, deux précisions. Selon la première, il faut toujours tenir compte, ici ou là, des aléas des contextes géopolitiques. En Chine, ils n'ont certes pas favorisé le franchissement par la science d'un nouveau seuil. Il n'en demeure pas moins que les critiques des penseurs chinois concernant le savoir théorique gardent toute leur valeur.

Seconde précision. La pensée des cultures n'a pas à trancher à tout propos et hors de propos sur la supériorité ou l'infériorité de telle ou telle culture. Elle doit référer les cultures à leur complexe genèse évolutive, contrastée, et suivre les évolutions, toujours singulières, en Chine comme en Europe. C'est ce qu'a fait Joseph Needham dont Jullien (2009 : 121) se réclame : « Un des grands mérites du travail entrepris par ce découvreur infatigable a été de montrer...que les ingénieurs et les techniciens européens contemporains de Léonard, les Tartaglia, Agricola, Cellini...qu'il nomme « semi-mathématiciens » trouvent leur correspondance, et quasiment de même niveau, dans le monde chinois...tel Song Yingxing surnommé l'Agricola chinois, ou un architecte tel que Li Jie, ou un pharmacologue tel que Li Shizen, etc. « Un inventeur aussi génial que Léonard de Vinci appartient encore à cette époque antérieure » à Galilée.

La pensée grecque a traité le changement au travers de « l'être » qui se tient sous les phénomènes. Différemment, la pensée chinoise entend épouser, à travers le jeu des contraires, le changement « naturel », le *tao*, et user de cette imprégnation pour savoir quoi faire au mieux. « Raison ontologique contre raison taoïque » écrit Jullien. Les deux civilisations se constituent en système à partir d'orientations d'ensemble qui se ramifient, se complexifient. L'insistance sur leur distinction risque toujours de cacher que chaque système s'est conçu, en englobant parfois, à sa façon, en son arrière plan, ce que l'autre système mettait en avant.

La source humaine, à l'origine, des variations culturelles, reste à l'œuvre et peut reprendre sans cesse son invention et ses emprunts. Les Grecs, à l'origine, ne sont pas si éloignés des Chinois et de leur façon de voir les opposés se transformer. Ils empruntent un chemin semblable, ou proche, chez Homère, Hésiode, Héraclite. Une telle conception du changement n'est pas d'abord chinoise, elle est « humaine générale » comme l'est aussi la conception de l'être comme dominante, telle que l'inventent les Grecs. Ce

sont des humains qui trouvent ainsi ces conceptions. Elles ne leur confèrent aucune différence de nature. Si elles leur confèrent bien une différence de culture, il ne faut en aucun cas séparer cela du privilège dont disposent les humains de réadapter leurs cultures acquises aux changements des situations et des circonstances.

Alors que la conception d'un primat du changement par transformation des opposés s'est maintenue, enrichie, développée en Chine, elle a été fortement contenue puis repoussée en Grèce. Jullien rappelle le scandale que constitue pour la pensée de l'Être et de la prédication les affirmations d'Héraclite : « sont le même le vivant et le mort, et l'éveillé et l'endormi, et le jeune et le vieux...Ceux-ci s'étant renversés sont ceux-là ; ceux-là, s'étant renversés, à leur tour, sont ceux-ci ». L'émergence des retournements historiques et plus tard les difficultés perçues par les sciences quant à la complexité du cours des choses en évolution va réinstaller une préoccupation pour un jeu plus subtil de contraires en transformation. Jullien l'exprime fortement : « En montrant comment l'un, de lui-même, passe dans son autre, ou une détermination passe dans son opposé et, pour cela, comment l'un est déjà dans l'autre, la pensée du renversement ne pouvait apparaître, au sein de la pensée européenne, qu'en dehors du règne de l'Être et de la prédication. C'est-à-dire avant que ce règne n'arrive (c'était la situation d'Héraclite) ou quand ce règne touche à sa fin (c'était la situation de Hegel) ».

En fait, les résurgences de ce jeu fondamental des contraires n'ont cessé de réapparaître, même au plus fort de ce règne. J.-J. Wunenburger (1990) le rappelle dans ses travaux sur l'analyse et l'histoire de « *La raison contradictoire* ». Bien après Hegel, la rencontre de la philosophie non plus seulement avec l'histoire mais avec le devenir des sciences en mutation, conduit, de façon décisive, la pensée européenne à retrouver la « co-opération » des opposés, à la lumière des expériences dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit. Ainsi, au cœur de l'atome, fin 19^e, début 20^e, avec les électrons, les protons, les neutrons. Au cœur de l'univers, avec la relativité de l'espace-temps einsteinien. Au cœur de la physique quantique, avec la conjonction des contraires : le continu de l'onde, et le discontinu du corpuscule.

De plus, avec Heisenberg (et son principe d'indétermination au cœur des couples « position, trajectoire » et « énergie, vitesse ») l'indépendance de l'objet observé par rapport au sujet observant est remise en cause. L'histoire des sciences au vingtième siècle indique clairement que la pensée de l'être qui s'est voulue si objective a été conduite pour le rester à revenir sur ses critères de séparabilité radicale entre les êtres comme entre les sujets humains et les objets étudiés. Pour mieux penser le changement, elle a dû tenir compte du cours des choses, à la manière d'Héraclite et des Chinois.

Bien avant la science, d'autres correctifs étaient normalement à l'œuvre, déjà dans la littérature et l'art. Ainsi face à l'Être éternel, une place importante est faite au Temps

et à ses événements, mixtes de changement et d'identité. Pour s'ajuster à l'Eternité, le Temps réalise son identité sans limites. Il est souvent personnifié avec une aura ambiguë de tragédie et de guérison toujours à l'œuvre. L'événement réalise cette identification au changement dans les instants. Sur ces bases du temps et des événements, des genres littéraires ont proliféré : chronique, épopée, histoire, théâtre tragique, poésie élégiaque, nouvelles et romans. Tous ces genres s'attachent aux événements et aux transformations silencieuses qui, dans le temps, les engendrent. Cependant, ils mettent en scène des personnages fortement présents, clairement identifiés, qui affrontent le réel changeant et manifestent une certaine permanence en dépit de tout.

Si, en Europe, les disciplines et les genres de l'écriture se distinguent et s'opposent, ils n'en sont pas moins en interférence. C'est ainsi qu'un roman rempli de *transformations silencieuses* peut, à travers la voix du narrateur, se demander où il va et penser l'avoir découvert : d'où le titre de la partie finale de ce roman - psychologie sociologie et philosophie mêlées : *Le temps retrouvé*. Aurait-on pu avoir Proust sans Hegel et sa vision de toute l'histoire humaine comme esprit retrouvé ?

En Chine, le changement, placé au premier plan, devenu l'objet d'une sagesse s'appliquant à tous les domaines, a posé l'action adaptative voire réparatrice comme primant. Toutefois, s'il y a bien un genre culturel qui n'en a jamais fini de regarder du côté d'une continuité compensatoire de tous les changements advenus, ne serait-ce pas l'histoire dynastique ? Il semble bien qu'elle ait été, dès le début, présentée comme un impérieux devoir. Celui sans doute de constituer quand même quelque chose qui se maintient alors même que tout change (Demorgon, 2014). Ce bien précieux - la continuité intra et inter dynastique - à sauvegarder par et pour tous, a peut-être été la base d'un compromis dans la relation transpolitique entre gouvernants et gouvernés. On aurait là comme un écho « Yin, Yang » au cœur du politique. Reste que la pensée classique chinoise n'étant pas une pensée de l'arrêt, « stabilité, mobilité », « continuité, changement » ne s'excluent pas. Après les appropriations successives du marxisme et du capitalisme encore en devenir, rien n'interdit de penser que des formes de démocratisations pourront être essayées, paradoxalement au moment où leurs formes occidentales sont passablement en crise.

11. Géopolitique, transpolitique et cosmopolitique de civilisation

A côté des globalisations économiques et médiatiques de la mondialisation, la mondialité cosmique, nous l'avons vu, requiert davantage : une histoire planétaire globale, une écologie globale, une « information-monde » et une « implication-monde » concernant le devenir des humains. La traditionnelle géopolitique a toujours privilégié les questions de territoires et d'intérêts. Il a toujours fallu la compléter par une

transpolitique attentive aux places respectives du religieux, du politique, de l'économie, de l'information ainsi qu'aux grandes formes de sociétés avec leurs différents régimes politiques.

Le nœud gordien de la géopolitique et de la transpolitique, hier à l'origine des deux guerres mondiales extrêmes du XXe siècle, n'a pas disparu aujourd'hui. Dès l'introduction de son ouvrage, *La prospérité du vice*, Daniel Cohen (2009) va jusqu'à penser que « *ce qui s'est passé hier en Europe se répète aujourd'hui à l'échelle du monde* ». De fait, d'un point de vue transpolitique intersociétal, on a toujours des tribus, des royaumes, des empires et des nations marchandes. Tous sont ensemble affrontés au défi d'avoir à devenir des sociétés d'économie informationnelle mondialisée, ce que maints gouvernants et gouvernés refusent. Quel sera demain le destin de l'humanité encore aux prises avec la concurrence entre ces grandes formes de sociétés ? Parviendra-t-on à d'exceptionnelles inventions technoscientifiques institutionnelles, diplomatiques qui changeront la donne, ou bien aura-t-on une guerre des mondes ?

Un regard sur le développement, antérieur et actuel, de la transpolitique intersectorielle - religion, politique, économie, information - devrait entraîner une indispensable réflexion supplémentaire. Au long de l'histoire, les humains se sont opposés pour le contrôle de telles ou telles de ces activités au bénéfice d'une seule jugée meilleure. Religion, politique, économie, information sont désormais bien constituées, non seulement elles continuent à s'opposer mais pour le faire chacune peut prendre appui sur telle grande zone quasi-continentale de civilisation en dans chaque pays. Ici, prime l'économie financière. Ailleurs, la « gouvernance » politique. Ailleurs encore, la référence religieuse.

Dans les faits, aucune de ces quatre grandes activités n'a été stérile. Chacune a largement contribué au devenir humain mais chacune aussi, un moment, a engendré de l'inhumain. Par cette mise en évidence, l'histoire planétaire globale résultant de la mondialité, renouvelle la position des grands problèmes (Demorgon, 2010c). Dans une telle perspective, la laïcité, avec les limites actuelles qui sont les siennes, constitue un exemple parmi d'autres possibles d'une tentative d'arbitrage entre des « raisons » rivales.

Il faut évidemment dépasser l'arbitrage. Les différentes identités humaines, au contact, ont trois possibilités : curiosité, hostilité, et invention supérieure de l'humain. C'est dans cette troisième possibilité que s'inscrit l'œuvre de François Jullien. Non pour « comparer, à plat » circulant entre civilisations, « étiquetant...ressemblances ou différences », mais pour « mettre à l'épreuve des cohérences, puisées ici et là » et pour « sonder les fécondités respectives, tel un sourcier ». Sans garantie d'éviter fourvoiements et tragédies mais sans exclure de mettre en évidence, dans les grands ensembles

culturels, des « ressources » capables de s'affronter en contribuant à l'invention d'une cosmopolitique de civilisation.

Condition *sine qua non*, cette globalisation supérieure - des observations, analyses, échanges et désaccords - doit sortir de son élitisme et devenir culture commune, éducative, profondément partagée. C'est incompatible avec ces vies inhumaines d'esclaves toujours maintenues et tolérées en tant de pays. En correctif régulateur possible de nos hostilités identitaires toujours soutenues, François Jullien propose ce chemin d'un interculturel d'engendrement volontaire encore inaccessible. Nous sommes très loin d'en avoir compris le caractère vital, et de vouloir le mettre en œuvre pour un autre avenir humain, sans savoir si ce n'est pas le seul qui nous reste.

*

Bibliographie

- Bidar, A. 2012. *Comment sortir de la religion*. Paris : La découverte.
- Billeter, J-F. *Contre François Julien*. Paris : Alia.
- Cohen, D. 2009. *La prospérité du vice*. Paris : Albin Michel.
- Cosandey, D. 2007. *Le secret de l'occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*, Paris : Flammarion.
- Demorgon, J. 2014. « Chine et France dans le monde. Géopolitique et cosmopolitique », pour le 50^e anniversaire du rétablissement des Relations diplomatiques », In: Pu Zhihong, Pierre Servet, *Relations et échanges sino-français*, GuangZhou : Sun Yat-Sen University Press.
- Demorgon, J. 2013. L'histoire planétaire, l'histoire juive : la même ! Paris : *La révolution prolétarienne 782*.
- Demorgon, J. 2010a. Vivre et penser le Tout-Monde. *Synergies Monde Méditerranéen*, n°1. Gerflint.
- Demorgon, J. 2010b. François Jullien : *De l'Universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, *Synergies Monde Méditerranéen*, n°1. Gerflint.
- Demorgon, J. 2010c. *Déjouer l'inhumain*. Avec E. Morin, Préface de J. Cortès. Paris : Economica.
- Demorgon, J. 2010d. *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*. Paris : Economica.
- Glissant, E. 1997. *Traité du Tout-Monde*. Paris : Gallimard.
- Héshāng. 1988-1989. *L'élégie du fleuve*. Six émissions télévisuelles. China Central Television.
- Jullien, F. 2009a. *Les transformations silencieuses*. Paris : Grasset.
- Jullien, F. 2009b. *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe*. Paris : Seuil.
- Jullien, F. 2010. *Le Pont des singes, de la diversité à venir. Fécondité culturelle face à identité nationale*. Paris : Galilée.
- Jullien, F. 2011. *Cette étrange idée du Beau*. Paris : Livre de poche
- Jullien, F. 2014. *Moïse ou la Chine ? Quand ne se développe pas l'idée de Dieu*, à paraître.
- Martin, N. Spire, A. 2011. *Chine, la dissidence de François Jullien*. Suivi de *Dialogues avec François Jullien*. Paris : Seuil.
- Needham, J. 1954-2004. *Science and Civilization in China*. 7 vol. Cambridge : Univ. Press.
- Qian, Wen-Yuan. 1985. *The Great Inertia. Scientific Stagnation in Traditional China*. Londres-Sydney : Cromm Helm.
- Van Lier, H. 2010. *Anthropogénie*. Liège : Les impressions nouvelles.

Le « secret » de l'humain ? Questions à Jacques Demorgon sur Goody, Cosandey et Jullien



Nelly Carpentier

mnellyc@club-internet.fr

Caroline Dessenne

c.dessenne@gmail.com

N. Carpentier : Pourquoi dans ce numéro 4 de *Synergies Monde méditerranéen*, présentez-vous des travaux aussi conséquents et différents que ceux de l'anthropologue britannique Jack Goody, du physicien théoricien suisse David Cosandey et du sinologue français François Jullien ? Certes, vous ne prenez que trois de leurs livres mais on n'atteint pas les 2000 pages !

C. Dessenne : En tout cas, ils s'intéressent tous à la Méditerranée !

J. Demorgon : Et ils évoquent leurs collègues qui en ont traité, comme Fernand Braudel.

N. Carpentier : Avez-vous trouvé qu'ils se complètent bien que leurs apports diffèrent ?

J. Demorgon : Oui, nous le verrons. C'est plus simple de dire d'abord qu'ils s'opposent. Cosandey et Jullien placent très haut la Méditerranée mais pas de la même façon. Quant à Goody, il en fait une partie du récit trompeur à travers lequel l'Europe se constitue une histoire avantageuse bien unifiée. Quand l'Europe vole son histoire au monde, elle n'oublie pas de s'approprier la Méditerranée¹ !

C. Dessenne : Ils ont aussi en commun de s'intéresser au grand sinologue Joseph Needham !

J. Demorgon : Oui, Cosandey et Jullien font son éloge pour ses exceptionnels travaux sur les avancées « chinoises » dans le domaine des sciences et des techniques. Goody aussi mais il reproche à Needham de s'appesantir sur l'arrêt de la science chinoise quand, à la Renaissance, la science « grecque-européenne » reprend et ne cesse plus, engendrant la révolution industrielle.

N. Carpentier : Ces faits sont incontestables !

J. Demorgon : Oui et non ! Selon Goody, Needham n'a pas à chercher un plus pour une science prétendument européenne. Les Grecs ont développé la science, comme les Chinois l'ont fait. Rien ne l'empêche de disparaître pendant presque deux millénaires.

C. Dessenne : Pourquoi Needham met-il l'accent sur la continuité de cette science « européenne » après la Renaissance, plutôt que sur sa longue disparition avant ? En Chine, la science ne s'est jamais arrêtée aussi longtemps. De toute façon, elle aurait

aussi bien pu reprendre d'elle-même... Mais la rencontre directe avec les Européens a changé la donne.

J. Demorgon : On a ici grand besoin de clarté. Des Chinois, en tant qu'êtres humains auraient tout aussi bien pu développer une science de type grec. En conséquence, du point de vue de Goody, on ne doit pas distinguer une science comme étant chinoise ou grecque.

N. Carpentier : Anthropologiquement c'est vrai !

C. Dessenne : Et historiquement c'est faux !

J. Demorgon : En effet, la vérité est double. Sur un temps long, Chinois et Grecs sont sans doute, les uns et les autres, potentiellement inventeurs d'une même science. Sur un temps court, historique, la science chinoise est incontestablement plus *de facto* empirique et par ailleurs plus dépendante des aléas des évolutions sociétales. Toutefois, quel que soit le type de science plus empirique ou plus rationnelle et mathématisée, elle n'est jamais à l'abri des catastrophes sociales et sociétales. La différence c'est que quand la science grecque reprend en Europe à la Renaissance, elle retrouve immédiatement sa qualité intrinsèque de science rationnelle et mathématisée et de ce fait, elle retrouve aussi une fécondité explosive.

N. Carpentier : Prenons des risques : la science grecque est moins empirique, plus abstraite, plus rationnelle. Disons donc qu'elle est supérieure mais nous ne parlons pas des humains rangés en pays. Il ne s'agit que d'un produit - tel type de science - qui, pour des raisons circonstancielles, émerge ici ou là. Personne n'en perd la face !

C. Dessenne : Reste que si nous voulons lever tout doute, il nous faut parler de ces circonstances - tout de même exceptionnelles - me semble-t-il ?

J. Demorgon : Indépendamment de toute polémique, un point plus important est de comprendre comment a été inventée cette science d'un régime de production plus fécond et plus durable, mieux organisé sans doute.

N. Carpentier : C'est là que François Julien fait tout le travail?...

C. Dessenne : Il a l'avantage ; il arrive après les autres, en 2009. Cosandey publie en 1997, republie en 2007 ; et Goody en 2006.

J. Demorgon : Le travail de Julien est précieux. Il étudie méthodiquement cette longue invention d'une science hyper rationalisée.

N. Carpentier : ...dont le miracle cependant n'est pas grec mais simplement humain !

J. Demorgon : Vous pensez comme Goody : « anthropologie » !

C. Dessenne : C'est quand même les Grecs qui ont agi !

J. Demorgon : On recommence avec la même opposition. Temps long : anthropologie potentielle (Goody). Temps court : constat historique effectif (Cosandey et Jullien). Il ne faut lâcher ni l'un ni l'autre et surtout pas mélanger les deux plans. Ce n'est pas la polémique qui est intéressante, ce sont les faits. Cosandey a mis en vedette, autour d'un néologisme difficile - « la méreuporie » - un fait crucial de l'aventure humaine : c'est en rivalisant que les acteurs humains se stimulent mutuellement et se surpassent en créativité, par exemple scientifique et technique³. Ils ont toujours la possibilité de le faire mais aussi de ne pas le faire. Des stimulations paraissent nécessaires. Elles sont souvent le fruit de contraintes ou de séductions étatiques. Parfois, nous le verrons, de contraintes et de séductions qui dépassent les Etats et proviennent de groupes organisés ou d'ensembles plus vastes, à la limite les sociétés civiles.

N. Carpentier : David Cosandey n'évoque pas la « rivalité mimétique », thèse centrale et bien connue de René Girard mais, semble-t-il, il s'en inspire ?

J. Demorgon : Oui, ou il la retrouve indirectement. Qu'importe, car on est sans doute là en présence d'un secret de l'exercice humain : ce n'est pas en s'unissant que les humains sont créatifs, c'est en s'opposant.

C. Dessenne : C'est déjà ce que disait la Bible à travers le *Mythe de Babel*. Les hommes unis croient pouvoir défier Dieu. Celui-ci, charitable, leur envoie la diversité des langues.

N. Carpentier : Un bémol tout de même, car les humains désunis se massacrent aussi !

J. Demorgon : On a de nouveau deux vérités opposées qu'il ne faut pas séparer. Ni l'unité, ni la diversité seules, mais leur conjonction régulatrice. Avec la méreuporie, Cosandey anticipe les deux risques. La division politique entraîne une rivalité stimulante positive, à la condition qu'elle puisse se produire dans un contexte économique commun favorable et qu'ainsi elle dure, au lieu de retomber dans le chaos ou dans l'unification autoritaire durable⁴.

N. Carpentier : Là, c'est l'idéal d'une rivalité qui n'aurait que des avantages et pas d'inconvénients.

C. Dessenne : A la fin du 20^e siècle, la rivalité économique dans la Triade - Etats-Unis, Europe, Japon - a bien transformé l'URSS et la Chine hors violences interétatiques.

N. Carpentier : Si les méreupories les meilleures s'arrêtent, pourquoi certaines durent plus longtemps comme ce fut le cas dans la Grèce antique et dans l'Europe du second millénaire qui ont justement connu les meilleures performances scientifiques et techniques ?

J. Demorgon : C'est sans doute le point le plus décisif. En lisant Jullien, on a l'impression que la réponse est : les Grecs ont inventé un régime supérieur de production scientifique. Admettons ! Une question reste : comment cela est-il advenu ?

C. Dessenne : Sans doute parce que leur régime politique était très propice aux échanges et que cela s'est aussi traduit de façon bénéfique dans le domaine des sciences.

J. Demorgon : En effet, c'est une donnée fondamentale mais elle n'est compréhensible qu'en constatant que le passage des sociétés tribales aux sociétés royales impériales ne s'est pas fait de la même manière sur toute la planète. Le passage a été le plus souvent assez direct et rapide. En Chine par exemple...

C. Dessenne. On connaît l'étonnante découverte de 1974 : ces milliers de fantassins de terre cuite de l'armée impériale ensevelis dans le mausolée du premier empereur unificateur... !

J. Demorgon : Oui, mais justement cette évolution a été fort ralentie et s'est étendue longuement en Grèce. Le stade intermédiaire des cités-Etats s'est installé et maintenu de -750 à -350 : quatre siècles d'une méreuporie unique.

N. Carpentier : Pas seulement unique par sa durée. Ou, plutôt, si sa durée est telle c'est suite à un concours de circonstances. Comme le soulignait Caroline Dessenne, à la rivalité interétatique classique de toute méreuporie, s'est ajoutée une rivalité au plan des sociétés civiles...

C. Dessenne : La fameuse démocratie grecque en dépit de ses limites... !

J. Demorgon : On est sur la bonne voie en cumulant tous ces courants sur quatre siècles. Et, avec toute cette effervescence, on va pouvoir assister à la naissance de la science grecque. Elle sera celle de quantité de penseurs, de chercheurs, d'inventeurs dont finalement Archimède (-287, -212) pendant la seconde méreuporie : hellénistique.

N. Carpentier : Science grecque ou science humaine ?

J. Demorgon : Grecque parce qu'humaine ; mais elle aurait pu être chinoise. En tout cas, Galilée, un Italien, la reprend ou la retrouve.

C. Dessenne : Science chinoise, science grecque - toutes deux effectives - Mais y en-a-t-il une plus humaine ?

J. Demorgon : La connaissance ne peut résulter que de « branchements » infinis sur l'univers, branchements que les hommes essayent, échangent, testent entre eux. Ces branchements peuvent et doivent être de multiples sortes. Dans le domaine de la connaissance, les humains ont à prendre en considération le réel qui vient des choses (indices) mais aussi le réel qui vient de l'exercice de l'activité logique, technique et mentale

(index). Ces deux types de signes sont restés plus séparés dans la science chinoise. Dans un contexte de plus grande effervescence méreuporique, ils se sont réunis, d'où ce montage inventif d'un régime de production scientifique plus performant.

N. Carpentier : Plus simplement, avec Jullien, chez les Grecs, la physique et la mathématique ont réussi à se brancher l'une sur l'autre, avec un plus d'intelligibilité efficace, grâce à une meilleure organisation pensable et calculable du cours des choses.

J. Demorgon : Reste que la science n'est pas toute la connaissance. Les Chinois, en ne s'avancant pas sur le même chemin que les Grecs, se sont détournés d'un enfermement de leur expérience dans des êtres si nettement déterminés qu'on aurait pu les croire soustraits aux transformations continues. Par contre, ils ont voulu offrir à chacun la capacité d'approcher le mieux possible des énergies bénéfiques.

C. Dessenne : C'est là qu'on découvre l'intérêt d'un François Jullien sinologue. Il cherche moins à opposer Grecs et Chinois qu'à les découvrir produisant les uns et les autres des *ressources humaines*.

J. Demorgon : François Jullien a écrit plus d'une trentaine de livres sur ce qu'il nomme des « vis-à-vis » entre la Chine et l'Occident ou encore des « écarts » entre civilisations plutôt que des différences (trop arrêtées et durcies à la façon culturaliste). En 2009, au printemps, il publie « *Les transformations silencieuses* », un livre que l'on pourrait prendre pour un éloge de la pensée de la Chine classique. En automne, il publie « *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe* » auquel je me suis référé et que l'on pourrait prendre pour un livre favorable aux Grecs et à l'Europe. Mais Jullien n'est pas dans ces jugements quantitatifs en plus ou en moins. Il est du côté des oppositions qui, pensées ensemble, constituent - comme vous venez de le dire - de meilleures ressources pour tous les Humains.

N. Carpentier : Une explicitation supplémentaire de l'ensemble que constituent pour vous les trois auteurs me paraît encore nécessaire.

J. Demorgon : Cosandey nous montre non pas un secret de l'Occident mais un secret de l'humain : la rivalité féconde. Ce n'est pas la concurrence d'aujourd'hui sans scrupule et hors de prix pour l'humain et sa planète. La méreuporie de Cosandey repose sur une rivalité interétatique qui s'est montrée - à toute époque et dans tout pays - productrice de progrès scientifiques et techniques. Toutefois, elle peut atteindre des niveaux exceptionnels comme dans la Grèce antique et dans l'Europe moderne.

C. Dessenne : Oui, et il fallait comprendre ces faits historiques !

J. Demorgon : Cosandey y parvient en soulignant qu'à la rivalité interétatique s'est ajoutée une rivalité étendue à une large part de la société et des sociétés. Par contre, il

n'accompagne pas le fait même de l'invention d'un régime supérieur de science par les Grecs. De son côté, Goody dénonce même cela comme « eurocentrisme ». A l'opposé, Jullien établit soigneusement en détail cette longue et complexe genèse d'un régime supérieur de science chez les Grecs. Grâce à son cheminement, dans ce « vis-à-vis » de la pensée grecque avec la pensée chinoise classique, il ne confond pas le procès général de l'humanisation et l'invention d'un régime scientifique supérieur. Si les Grecs inventent cette dimension à ce moment-là, les Chinois inventent autre chose. Il peut être intéressant d'opposer mais plus encore d'associer.

N. Carpentier : Dans son « vis-à-vis » avec la pensée de la Chine classique, François Jullien comprend qu'au moment où cette pensée délaisse sans doute un régime de la science, elle sauvegarde un autre régime de connaissance qui n'est pas centré sur des généralités mais sur des particularités, sur des singularités. Ce que l'Europe a en partie négligé.

C. Desenne : Avec pour conséquence d'affaiblir son orientation individualiste ! On le voit, on le vit dans la standardisation de nombre de relations, par exemple, médicales. Cela est sans doute à l'origine de l'intérêt pour la médecine chinoise, ressentie en Occident comme mieux singularisée, plus individualisée.

J. Demorgon : Vous accompagnez ainsi l'une et l'autre le projet de Jullien. Notons que ce projet est volontaire et peut paraître utopique référé à des propos comme ceux d'Huntington sur la « guerre des civilisations ». C'est alors que le travail de Cosandey lui fournit une base réaliste. En effet, dans les méreupories, les rivalités peuvent passer par des conflits à vif qui produiront quand même des progrès scientifiques et techniques. Il est vrai, c'est l'idée qui a surgi aussi en économie, celle de la main invisible qui retourne des négativités (intérêts égoïstes, destructions) en positivités (résultats altruistes, constructions).

C. Desenne : Vous voulez dire que ces progrès n'ont pas besoin d'être voulus, ils adviennent de fait au travers même des rivalités violentes ? C'est vrai, si la violence trouve sa régulation !

J. Demorgon : Le mot de « régulation » est essentiel. C'est même à partir d'un accroissement de régulation que les méreupories peuvent devenir plus créatives. La méreuporie de base est interétatique. Seule y règne vraiment la rivalité des Etats intéressés aux atouts scientifiques et techniques pour l'emporter les uns sur les autres. Dans les méreupories élargies, les sociétés sont également en cause, à l'intérieur de chacune (rivalités intrasociétales) et entre elles (rivalités intersociétales).

Cet élargissement s'est manifesté concrètement entre les civilisations, singulièrement à travers les expansions religieuses pénétrant et transformant les civilisations voisines mais bien différentes. On est en présence de méreupories intercivilisationnelles de fait.

Hélas, cela peut aussi dégénérer en conflits confessionnels irréductibles : hindouistes et musulmans, catholiques et protestants, sunnites et chiites, etc. !

C. Dessenne : C'est comme si Jullien voulait nous faire accéder à un niveau devenu volontaire de cet « intercivilisationnel ».

J. Demorgon : C'est un processus dont nous n'avons pas encore trouvé le régime d'efficacité hors de la science. Dans le domaine de l'éthique, nous devrions aussi savoir que ce qui n'est pas construit théoriquement par anticipation raisonnée se construit concrètement dans l'expérience désordonnée, y compris meurtrière.

N. Carpentier : Les graves dangers qui subsistent peuvent entraîner vers ces nouvelles connaissances et pratiques... Diriez-vous que si Goody avait lu Cosandey et Jullien, il aurait été plus assuré de l'avenir d'une histoire planétaire anthropologique ?

J. Demorgon : Goody, comme anthropologue se défiant des reconstitutions historiques, fait œuvre utile, indispensable, même si son livre, qui semble ignorer Cosandey et Jullien, est tourné vers les abus passés de l'Europe. Son recours à l'anthropologique lui sert à montrer les similitudes humaines à travers les différences culturelles. Mais il entrevoit aussi qu'anthropologie ne signifie pas « indifférenciation des humains » et pas davantage « indifférence culturelle ». C'est évidemment sur ce dernier point que Cosandey et Jullien font des miracles. Par contre, passer de leurs œuvres exceptionnelles à des changements éthiques et politiques, c'est là un chemin culturel qui reste à trouver !

C. Dessenne : J'aimerais croire que les vis-à-vis de Jullien entre civilisations pourraient faire office de réflexions anticipatrices de conflits déjà là ou en suspens !

J. Demorgon : C'est encore utopique mais cela peut se développer, faire partie d'un nouveau mode de philosopher, n'être pas sans conséquences culturelles générales et peut être, à terme, politiques aussi. Cosandey, plus réaliste en cela, complète Jullien du côté des interactions effectives possibles. Il envisage même pour aujourd'hui ou, en tout cas, demain, une « méreuporie planétaire » tournant autour d'une reprise internationale de la rivalité spatiale.

N. Carpentier. Vous n'avez pas dit un mot de la « thalassographie articulée » dont Cosandey a tout de même fait le premier « secret » des Grecs et des Européens, secret à ciel ouvert puisqu'il suffit de regarder sur les cartes la relation entre terre et mer, avec péninsules, îles, caps, golfes et baies ?

J. Demorgon : Pour Cosandey, la « thalassographie articulée » est en effet le secret caché de l'Occident. Elle se situe au plan géophysique. Certes, ce n'est pas rien ! Une sorte de tremplin qui est là, disponible, comme un moule déjà tout préparé pour

l'éventuelle pâte méreuporique ! Mais soyons sérieux, la « thalassographie articulée » n'est pas d'avance déterminante. Cependant, elle peut faciliter l'avènement de méreupories supérieures, comme celles de Grèce et d'Europe.

N. Carpentier : Tout cela est vrai et passionnant et montre la part de notre environnement terrestre dans notre destin. Certes, à partir de là, ce destin thalassographique a besoin d'avoir encore plus d'un tour dans son sac mais nous en avons vu quelques-uns !

C. Dessenne : Vous avez à peine abordé la question d'un tour de plus qui serait bienvenu, et concernerait non pas la science mais l'éthique ?

J. Demorgon : Il faut peut-être subir encore plus de violences interhumaines auxquelles réagir par des échanges supérieurs multiples : affectifs, pratiques, cognitifs ? Un nouveau régime d'éthique pourrait s'élaborer, émerger comme est né un nouveau régime de science. Il pourrait même aussi disparaître pendant des siècles et renaître enfin après quel Moyen-Âge ? La tâche éthique est autrement plus englobante. La recherche scientifique comme branchement sur l'infini cosmique en fait partie sans que cela soit encore bien compris. Un régime éthique supérieur devrait pouvoir mieux réguler religion, politique, économie, information - peut-être à la manière d'une sorte de laïcité généralisée. Mais apparemment, nous n'avons pas encore les bonnes équations. En tout cas, Goody, Cosandey et Jullien y travaillent.

Notes

1. J. Demorgon, D'une histoire centrée sur l'Europe à l'histoire planétaire. (III./ Lectures et analyses).
2. J. Demorgon, Inventer le réel. L'expérience, la science : de Chine en Grèce et en Italie. Avec Jullien. (II./ L'histoire présente et passée de la Méditerranée).
3. J. Demorgon, Secret de l'Occident ou secret de l'humain ? *Sociétés « combattantes » et « progrès scientifique »*. Avec Cosandey (III./Lectures et analyses).
4. J. Demorgon, Hellènes, Romains et Européens autour de la Méditerranée. Deux millénaires de miracles et marasmes, de l'Antiquité au Moyen-Âge (II./ L'histoire présente et passée de la Méditerranée).

Synergies
Monde Méditerranéen n°4 / 2014



III. Lectures et analyses



Secret de l'Occident ou de l'humain ?

Sociétés « combattantes » et « progrès scientifiques ». Avec Cosandey



Jacques Demorgon

Université de Reims, France

j.demorgon@wanadoo.fr

David Cosandey, *Le secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*, Présentation : « Une géohistoire de l'innovation » par Christophe Brun. Paris : Flammarion, 2007.

1. Un livre exceptionnel méconnu

Le livre de David Cosandey compte 866 pages dont 84 de présentation par l'historien Christophe Brun. Une première version de l'ouvrage est parue en 1997 avec le même titre mais un sous-titre différent : *L'Europe du miracle au marasme*. L'introduction de Christophe Brun présente les raisons regrettables pour lesquelles le livre n'a pas été accueilli à la hauteur de son importance, de sa pertinence, de son originalité. Sept ans après la seconde édition complétée et présentée, l'accueil du livre s'est amélioré mais reste très en dessous de sa portée.

Le lecteur doit d'abord passer par l'évitement du piège du titre : *Le secret de l'Occident*. Ce titre se veut accrocheur mais il introduit un flou quant à son sens véritable. Qu'il puisse y avoir un secret qui n'a pas été complètement compris, on peut, voire on doit l'accepter. Certains n'y verront que la prétention fréquente en Occident à transformer chaque réussite en identité triomphante en minimisant les erreurs, les échecs. Cette réception négative du titre conduirait à manquer l'ampleur et la profondeur du livre. Le sous-titre - « Vers une théorie générale du progrès scientifique » est explicite, exact, mais plus limité que le projet véritable et sa réalisation.

Titre et sous-titre du livre de Cosandey sont tous deux en deçà de l'étendue et de la profondeur de l'ouvrage. Pour compenser ce décalage entre les titres et l'œuvre, il faut dire d'emblée que le véritable objet du travail de Cosandey est le secret de l'humain en deçà et au delà du secret de l'Occident. Nous verrons pourquoi (ci-après 8.) après avoir rendu compte des deux thèses associées - « méreuporie » et « thalassographie articulée » - dans la théorie d'ensemble de Cosandey.

2. « Méreuporie » et « thalassographie » pour 5000 ans d'histoire planétaire

Dans son premier chapitre, Cosandey s'interroge sur les explications traditionnelles de la réussite - scientifique et technique - exceptionnelle de l'Europe et de l'Occident, telle qu'elle se met en place du treizième siècle au vingtième siècle. Il écarte plutôt les explications internes - ethniques, religieuses, culturelles - et dénonce le rôle excessif que nombre d'auteurs leur font jouer.

Il met en avant les explications externes. Les unes sont liées aux structures et stratégies géopolitiques qui, avec les libertés humaines, déterminent l'absence ou la présence de méreuporie (cf. ci-après 4.).

D'autres explications externes vont, elles, relever des structures géographiques comme la « thalassographie » (cf. (5, 6, 7)). En croisant ces deux explications externes, Cosandey estime pouvoir dévoiler le secret de l'Occident quant à sa réussite concernant le progrès des sciences et des techniques.

Toutefois, cela laisse de côté la question de la nature de cette réussite. Est-elle entièrement déterminée par le couplage de la méreuporie et de la thalassographie ? Quant à ses bases sans doute ! Toutefois, cela ne dit rien des causes internes qui ont pu faire émerger un régime supérieur de recherche, d'invention et de découverte. Les penseurs, chercheurs et inventeurs existent, agissent, interagissent entre eux et avec le réel et sont inventifs déjà quant aux multiples façons, aux multiples méthodes employées pour connaître le réel.

C'est dans cette brèche laissée ouverte par Cosandey que François Jullien (2009b) s'engouffre. Il démontre l'importance décisive d'une causalité interne : l'invention culturelle du rôle de l'idée avec l'une de ses conséquences : la mathématisation de la physique. Les deux auteurs se complètent. Jullien n'a plus à se préoccuper de l'étude magistrale par Cosandey des causes externes. Cosandey voit, sur ses propres bases, son travail magnifiquement prolongé par Jullien. A bien y regarder, causes externes et causes internes ne cessent pas d'interférer, comme aussi les contraintes et les libertés.

Dès son second chapitre, Cosandey définit la « théorie méreuporique », sa première et principale thèse. Nous l'étudions ci-après au point 4. Elle est aussitôt mise à l'épreuve de l'histoire. Cosandey traite « les mécanismes politiques et économiques de l'évolution scientifique en Occident ». Evolution fort contrastée entre un premier millénaire européen qui reste sans méreuporie bien après l'an mille, et un second millénaire au cours duquel la méreuporie s'engendre, s'installe, explose, conduisant l'Europe à la colonisation d'une large part du monde (cf. ici même sous II./ Histoire présente et passée en Méditerranée, notre article « Hellènes, Romains, Européens autour de la Méditerranée »).

Ce n'est pas parce que Cosandey commence par l'Europe qu'il faut croire que la méreuporie ne serait pas présente ailleurs. Cosandey étudie les mécanismes de l'évolution scientifique en Islam (chapitre 3), en Inde (chapitre 4) et en Chine (chapitre 5). La méreuporie y est tantôt absente et tantôt présente en fonction des aléas économiques et géopolitiques de ces pays. Nous aurons l'occasion de proposer des comptes rendus de ces études dans de prochains numéros des Revues *Synergies* du Gerflint.

Après ces présentations des méreupories fluctuantes de l'islam, de l'Inde et de la Chine, Cosandey présente sa seconde thèse, celle de la « thalassographie articulée ». Nous l'étudions ci-après au point 5. Elle met en évidence les conséquences humaines de la géophysique du rapport des terres et des mers. Par exemple, en tant qu'elle peut favoriser la mise en place et en œuvre d'Etats séparés devenant rivaux et membres de méreupories. La thalassographie favorise, elle ne détermine pas. C'est la raison pour laquelle la thalassographie européenne, de longtemps constitutive de la géophysique de ce continent, n'a pas entraîné la moindre méreuporie au premier millénaire mais seulement au second quand se font jour d'autres causes d'ordre humain.

Le déterminisme thalassographique de la méreuporie n'est pas indispensable, il reste aléatoire. Il apporte cependant un éclairage supplémentaire nécessaire à l'intelligibilité des différents destins continentaux et semi-continentaux (cf. ci-après 6). Une bonne thalassographie - de péninsules, de caps, de baies, de golfes et d'îles - peut favoriser un déploiement supérieur de la méreuporie. Cosandey fait un véritable tour du monde des situations thalassographiques (cf. ci-après 7). Il peut ainsi comparativement nous faire comprendre le privilège que l'Europe utilisera au deuxième millénaire.

Ce fut déjà le privilège du miracle hellène et sa reprise hellénistique jusqu'à leur arrêt romain. Cosandey traite l'un et l'autre dans son septième chapitre. Le huitième fait le même constat positif, mais à une autre échelle : l'Europe des dix-neuvième et vingtième siècles. Cette échelle d'espace-temps de la méreuporie est toujours en cours de modification.

Sur ce constat, Cosandey prolonge son ouvrage par un neuvième chapitre dans lequel il croit pouvoir affirmer la « pérennité de la théorie méreuporique au vingt-et-unième siècle ». A condition toutefois, et c'est l'objet de son épilogue, de trouver pour la méreuporie la possibilité de quelques nouvelles « formules magiques futures ».

3. La « structure professionnelle » nécessaire à tout progrès scientifique et technique

Cela peut paraître tautologique de rappeler que pour qu'il y ait progrès scientifique et technique, encore faut-il que des penseurs, chercheurs et inventeurs puissent exister dans des conditions favorables. Il faut qu'ils puissent trouver une vie d'ensemble qui ne les pénalise pas, voire soit attrayante et gratifiante, autant que possible pour eux-mêmes et leur famille.

L'inventeur et le chercheur doivent être stimulés par un intérêt économique, par une possibilité de reconnaissance, voire de prestige. Il faut aussi qu'ils puissent bénéficier de conditions de travail et de vie favorables à leurs réalisations. Par exemple, disposer de temps et que ce temps soit d'une réelle qualité, permettant concentration et continuité. Il faut qu'ils puissent éventuellement disposer de lieux, d'instruments et de matériels spécifiques. Tout cela doit pouvoir bénéficier d'un environnement d'ouverture, de tolérance et de patience.

Très souvent dans l'histoire, nombre de ces exigences n'ont pas été reconnues voire pas même pensées. Ou, une fois mises en place, elles ont été rapidement perturbées. Dès lors, floraisons scientifiques et techniques ne peuvent avoir lieu. Toutes ces conditions à réunir conduisent à considérer qu'il y a nécessité d'un statut reconnu par la société et son Etat. C'est tout cela que Cosandey nomme la « structure professionnelle », organisation sociale exigeante du destin des chercheurs et inventeurs.

Cette structure professionnelle, si elle prend la forme d'un statut d'exception, n'en donne pas moins une idée des conditions dans lesquelles découvertes et inventions pourraient s'accroître dans un contexte du même ordre de stimulation mais où un plus grand nombre d'acteurs humains bénéficieraient régulièrement de conditions favorables. Disons-le, dès à présent, l'existence de tels contextes n'a rien d'in vraisemblable. Ils se sont très certainement produits en Grèce et lors de la Renaissance européenne et ont permis l'invention d'une science physique mathématisée mieux fondée, assurée et promise à un développement fécond ininterrompu (cf. ici-même, notre article : « Inventer le réel, l'expérience, la science : de Chine en Grèce et en Italie. Avec Jullien »).

On l'aura compris, une telle structure professionnelle *a fortiori* reconduite, diffusée, n'est possible que dans des sociétés jouissant d'une bonne situation économique. Mais aussi au cœur de sociétés et d'Etats ayant un réel intérêt à consentir un effort économique pour des recherches scientifiques et des inventions techniques. D'où peut venir cet intérêt, de la part d'un Etat ? Du désir de développer ses ressources pour ne pas se laisser supplanter par d'autres Etats voire même pour parvenir à les supplanter ! Ainsi se profilent les conditions qui, réunies, vont constituer ce que Cosandey a nommé la « méreuporie ». Nous allons maintenant éclairer ce néologisme à travers son étymologie

grecque qui met en évidence les deux dimensions de cette dénomination. Reconnaissons qu'un tel néologisme inconnu, n'est pas sans inconvénient.

4. La méreuporie, miracle de politique, d'économie et de sciences

La question est donc de comprendre comment toutes les conditions du progrès scientifique et technique peuvent être réunies. Ou, au contraire, méconnues. Pour Cosandey, il faut que la société et son Etat aient un grand intérêt à ce qu'il y ait des découvertes et des inventions. Or, seuls des Etats en rivalité entre eux seront conduits à encourager les recherches et les inventions dont ils ont besoin pour l'emporter sur les autres. Au vingtième siècle, le projet Manhattan de mise au point d'une arme nucléaire a été exemplaire, ce qui ne l'a pas empêché d'être tragique. Les recherches atomiques - avec les progrès scientifiques et techniques majeurs alors engendrés - se sont accélérées pendant la Deuxième Guerre mondiale. Elles conduisirent les Etats-Unis aux deux bombardements décisifs d'Hiroshima et de Nagasaki. Mais là, reconnaissons-le, cette réussite technoscientifique s'accompagne d'un échec de l'humain par la monstrueuse violence meurtrière qu'elle a produite.

Précisément, la théorie de Cosandey est éclairante car elle va distinguer les impasses destructrices et les passages constructeurs qui pourront les uns et les autres découler de la rivalité entre Etats. Deux impasses seront destructrices. D'abord, quand la rivalité conduit à un chaos politique militaire, économique qui menace constamment la vie des sociétés et rend impossibles recherches et inventions. Ensuite, quand l'un des Etats en rivalité devient si puissant qu'il remporte la victoire et installe un régime de domination autoritaire sur tous les plans : religieux, politiques, économiques et informationnels. Ce que Cosandey nomme « l'Etat universel ». Il faudrait préciser : à prétention universelle ! Il est donc évident que le progrès des sciences et des techniques sera quasiment impossible dans la première situation qui est chaotique ; et il toujours menacé dans la seconde qui est autoritariste.

Heureusement, dans la réalité, certains acquis culturels du passé et la nécessité de maintenir son autorité, son prestige et son pouvoir, peuvent conduire un Etat universel autoritaire à ménager certaines plages de haute culture. Toutefois, les orientations seront plutôt liées à des représentations favorables aux Pouvoirs, à des glorifications développées ; ou encore à des améliorations dans le confort et le divertissement ; moins à des explorations nouvelles qui peuvent toujours risquer de déplaire à de tels Pouvoirs et entraîner la disgrâce des inventeurs imprudents.

A l'opposé de ces deux impasses, la « formule » méreuporique est exploratoire, inventive, constructrice et se développant sur le long terme. Pour cela, la rivalité

entre Etats doit se maintenir et cela est impossible si chacun d'eux ne jouit pas d'un niveau économique satisfaisant et relativement assuré pour l'avenir. Cosandey parle de « formule magique » du progrès scientifique et technique et donne comme définition explicite de sa condition « un système stable d'Etats divisés, prospères et rivaux ».

Cosandey a voulu faire tenir cette définition en un seul mot. A partir du grec ancien, il a forgé le néologisme de « méreuporie ». On a incriminé le terme comme barbare alors qu'il est plutôt savant. Il n'est pas isolé dans la langue française où, en philosophie, on connaît l'aporie. « *Poros* » : ressource ; aporie : sans ressources, sans issue ; euporie : bonne ressource, bonne issue ; *euporéos* : être dans l'abondance.

« *Meros* est là pour division. Ainsi, « méreuporie » signifie que dans un bon contexte économique partagé on a des rivalités géopolitiques en dynamique interactive. Nous ne voyons pas, pour notre part, d'inconvénient à employer ce terme unique pour désigner un phénomène fondamental pour l'intelligibilité de l'histoire humaine.

En effet, comprendre la méreuporie, c'est comprendre le type de situation que l'ensemble des humains doit tenir pour la claire condition de leur développement, celui-ci étant directement lié aux avancées des sciences et des techniques. L'ordre excessif, abusif, réducteur, paralysant, voire destructeur de ceux qui dominent sans frein - en tant qu'acteurs religieux, politiques, économiques - ne conduit pas à privilégier une humanité de découvreurs, d'inventeurs, de créateurs. Pas davantage les politiques et les économies chaotiques.

Par ailleurs, une bonne situation économique sans rivalité politique conduit plutôt à l'installation dans le confort, le loisir et la jouissance et favorise peu la créativité. Quant à la rivalité politique, sans ressource économique suffisante de chaque Etat, elle ne peut que reconduire à « l'Etat universel » autoritaire ou au chaos.

Il va de soi que souvent les situations réelles de l'histoire humaine ont été fort mêlées. Cependant, pour l'essentiel, la dynamique, décrite par Cosandey, éclaire en profondeur et en étendue l'histoire humaine. Elle souligne une donnée anthropologique décisive. C'est du fait de stimulations réciproques que les humains découvrent et inventent, se découvrant et s'inventant eux-mêmes tels qu'ils peuvent être aussi. A la condition, cela va de soi, que ces stimulations ne se pervertissent pas de nouveau en excitations tirant l'intérêt humaine vers la destruction réciproque. Enervés par leur incapacité à s'inventer mutuellement, les uns accusent les autres et vice-versa. Pour être quand même ensemble, leur ultime choix est de s'entretuer.

5. L'hypothèse thalassographique et la méreuporie : de la Méditerranée à l'Europe

Dans notre référence au plan de l'ouvrage, nous l'avons déjà dit, l'hypothèse de la méreuporie est présentée au chapitre 2. Elle est immédiatement testée sur l'ensemble des pays du monde. Toutefois, ces pays ne sont pas clairement identifiés à partir d'une dimension qui pourtant les différencie : leur thalassographie. De quoi s'agit-il ? Les terres et les mers peuvent se trouver en opposition frontale, rectiligne, ou s'interpénétrer à travers tout un ensemble de saillants avec des péninsules et des caps, ainsi que de rentrants avec des golfes et des baies, ou même de séparations complètes des terres avec les îles.

Si Cosandey a pu traiter de la théorie méreuporique et de l'éclairage qu'elle apporte à l'histoire du développement des sciences dans tous les pays du monde, sans aborder la thalassographie, on peut en déduire que celle-ci est un facteur second. Dès lors, comment faut-il comprendre que Cosandey la considère pourtant comme importante ? Cela vient de ce qu'elle est un facteur, certes supplémentaire, mais qui, ajouté à bien d'autres, va finalement contribuer à une évolution des sciences différentes en Grèce, en Europe, comparée aux autres évolutions dans le monde. Il nous faut donc rentrer dans une prise en compte et une compréhension de cette hypothèse thalassographique.

Cosandey qualifie la thalassographie d'« articulée ». Elle va l'être d'une multiplicité de dimensions. Par exemple, les découpages issus des côtes peuvent ou non avoir une suite sur les terres. Cela peut provenir de limites montagneuses ou fluviales prolongeant les limites maritimes. Avec pour conséquence possible, la constitution plus facile d'entités politiques séparées. Cela, toutefois, ne pourra se produire que si les populations sont suffisamment nombreuses. Alors, ces entités se maintiendront plus longtemps, en partie protégées les unes des autres grâce à la fixité de leur cadre géophysique.

Toutefois, au-delà des séparations purement géophysiques, les décisions et les actions humaines peuvent mettre en œuvre diverses séparations techniques. Par exemple, en construisant des murs, voire des murailles. Ainsi, en Chine, lorsque l'ex-roi de Qin l'emporte sur tous ses adversaires des autres royaumes et devient le premier empereur, Shi Huangdi, (259-210 av. J.C.), il dû pour unifier les territoires conquis, procéder à la destruction d'un grand nombre de murs.

Il est donc bien clair que le facteur géophysique, constitué par la thalassographie, n'est pas irremplaçable. Il n'y a pas lieu d'évoquer ici l'idéologie des frontières « naturelles ». La thalassographie n'est pas utilisée pour justifier une donnée politique à partir de données géophysiques. Il s'agit seulement d'être sensible à l'existence de possibles convergences entre la géophysique, l'économie et la politique.

D'ailleurs, nombre d'autres conditions nécessaires rendent plutôt rare l'heureux couplage entre la thalassographie d'un ensemble de pays et leur méreuporie. Parmi les conditions défavorables à la méreuporie, on aura non seulement des côtes rectilignes mais aussi des côtes excessivement découpées avec des îles émiettées. En effet, des entités géopolitiques d'une taille suffisante ne pourront pas s'y constituer.

Pour qu'une méreuporie soit possible, il faudra que le découpage côtier coïncide avec l'ampleur optimale d'une société humaine à une époque donnée. Or, le vécu et le ressenti de l'étendue des pays varient en fonction des moyens de transport et des vitesses qu'ils atteignent. Les Cités-Etats de la Grèce antique du premier millénaire avant J.C. n'ont pas les mêmes populations et n'occupent pas le même territoire que les Empires hellénistiques qui leur succèdent ou les futurs Etats européens du deuxième millénaire après J.C.

Ces trois méreupories - hellène, hellénistique de l'Antiquité, et européenne moderne - constituent trois équilibres qui dépendent d'espaces-temps scientifiques, techniques et humains d'échelles différentes. Entretemps, les transports maritimes, les techniques agricoles ou militaires, par exemple, ont évolué considérablement. Les méreupories successives se périment aussi du fait des progrès mêmes qu'elles produisent.

D'autres conditions sont encore requises. Une thalassographie en milieu très froid ou très chaud n'aura pas le même intérêt qu'une thalassographie en milieu tempéré. La complexité de ces conditions ne doit pas empêcher de comprendre que certaines d'entre elles étant réunies autour de la thalassographie, la méreuporie peut s'en trouver facilitée. Cela s'est précisément réalisé dans le cas de la Grèce en Méditerranée. Cosandey (2007 : 500-504) écrit : « Si l'on se penche sur une carte de la Grèce et du bassin de la Mer Egée, on découvre un profil littoral richement doté en golfes, baies, péninsules, îles, saillants et rentrants ».

Cosandey souligne aussi l'évidence des « avantages thalassographiques d'une Europe entre Baltique et Méditerranée » : « Elle se développe en une silhouette découpée, arborescente. Elle étend ses péninsules à tous les vents : les Balkans vers l'Asie mineure ; l'Italie et l'Espagne vers l'Afrique du Nord ; la Scandinavie et le Danemark l'une vers l'autre. L'Europe regorge d'îles, de baies, de détroits, de golfes, d'isthmes. Ses mers pénètrent profondément l'intérieur de ses terres. Ses deux mers intérieures, la Baltique et la Méditerranée sont uniques au monde par leur superficie et leurs nombreuses îles. L'Europe est fine, étroite même ; jamais dans sa partie occidentale, elle n'atteint mille kilomètres de largeur ».

Il faut comprendre que cette géophysique offre la possibilité d'utiliser, dans les relations entre les pays, des voies navigables, d'abord maritimes mais aussi fluviales. Cela constitue un atout humain et commercial important par rapport à la difficulté et au

coût des transports terrestres. Cosandey le précise : « Au Moyen-Âge, à la Renaissance, à l'époque classique, la mer avait tous les avantages : elle offrait plus de liberté, elle permettait un plus grand débit de marchandises, elle coûtait beaucoup moins cher et diminuait considérablement la durée des voyages ». En dépit des évidentes variations dans l'espace et dans le temps, Cosandey estime, qu'à cette époque en tout cas, « comparée à la route terrestre, la mer revenait quarante fois moins cher ».

Bien penser la thalassographie articulée est, nous le voyons, difficile. Cependant, Cosandey n'a pas voulu se priver de l'éclairage qu'elle ajoute concernant les destins historiques spécifiques de la Grèce en Méditerranée et de l'Europe ensuite, comparativement aux autres continents. La formulation, récente et claire de l'hypothèse thalassographique a été facilitée par une nouvelle donnée scientifique : la géométrie fractale de Benoît Mandelbrot (1982).

Cosandey établit un ensemble d'estimations chiffrées selon les pays. Il calcule le pourcentage de péninsules et d'îles par rapport au total de l'espace géographique. Il obtient les chiffres suivants : 0,9% pour les territoires centraux de l'Islam ; 3,1% pour la Chine ; 3,6% pour l'Inde et 56,2% pour l'Europe occidentale. Il calcule aussi, pour un ensemble d'Etats en relation, à quelle distance se situe le point le plus éloigné de la mer. Il obtient 2000 km pour l'Islam, 1500 km pour la Chine et l'Inde, 800 km seulement pour l'Europe occidentale.

Il calcule encore l'indice de développement, c'est-à-dire le nombre de kilomètres de littoral (dans tout son détail) par km² de l'espace géographique concerné. Il obtient 136 pour l'Islam, 189 pour la Chine, 203 pour l'Inde, 702 pour l'Europe occidentale. Utilisant également le calcul proposé par Mandelbrot (1982) d'une « dimension fractale, D » (l'absence de dimension fractale étant comptée 1, son maximum compté 2), Cosandey écrit : « si l'on prend seulement l'Europe à l'ouest de la ligne entre Lubeck et Trieste, avec la Suède et la Norvège, on obtient une dimension de 1,47 ». Comparativement, on a 1,26 pour la Chine, 1,19 pour l'Inde et 1,12 pour l'Islam.

L'intérêt de cet ensemble de chiffres est de nous aider à comprendre que la thalassographie n'est certes pas un facteur déterminant à lui seul mais, quand elle s'inscrit à un tel niveau de différenciation entre les pays, comment ne pas penser qu'elle aura, à tel ou tel moment, un impact important ? D'autant plus, si d'autres conditions se trouvent être favorables. Sensible à la thalassographie de son pays, lors de la Seconde Guerre mondiale, le poète Louis Aragon (1944), franc-tireur partisan français, écrit :

« Ma France de toujours, que la géographie
Ouvre comme une paume aux souffles de la mer »

Pour mieux comprendre à l'échelle mondiale le sens de la thalassographie, suivons Cosandey mais aussi Diamond (2007) en Afrique, aux Amériques, en Australie, après avoir dans un premier temps rapproché l'Europe, la Chine, l'Inde et l'Islam.

6. Les cinq continents et leurs différences géophysiques et méreuporiques

Toute comparaison concernant les destins différents d'ensembles humains peut toujours être trouvée *a priori* suspecte. En effet, elle peut mobiliser une argumentation identitaire - partielle, partielle, trompeuse - dont le but est de valoriser son propre ensemble humain par rapport à tel autre. Pourtant, on l'a vu, la situation géophysique des ensembles humains peut se trouver objectivement très différente et très difficile. En ce sens, au départ, Etats, sociétés, civilisations ne sont pas à égalité.

C'est de là que provient la différence de leurs résultats, et non d'une prétendue infériorité biologique ou culturelle. En effet, il ne faut pas confondre un résultat et une capacité. Le résultat culturel d'un ensemble d'acteurs peut se trouver objectivement inférieur en raison de circonstances défavorables sans que leur capacité humaine soit en cause. C'est bien la raison pour laquelle le biogéographe américain, Jared Diamond (2007), lassé de la persistance des idéologies raciales à l'égard des peuples premiers, africains ou américains, a tenu à montrer à quel point ces populations avaient connu des conditions très défavorables, comparativement à celles des populations de l'Eurasie.

Il exprime cela par le recours à une opposition métaphorique entre des continents « horizontaux » : Europe et Asie, l'Eurasie, et des continents « verticaux » : l'Afrique et les Amériques. Ces continents verticaux, tout en longueur du nord au sud, sont découpés par la géographie physique et surtout climatique, en zones froide, tempérée, tropicale, équatoriale puis, de nouveau tropicale, tempérée, froide. Chaque zone exige que les acteurs humains qui s'y trouvent soient en mesure d'effectuer toutes sortes d'adaptations spécifiques, y compris avec leurs animaux domestiques. Passer d'une zone à l'autre remet en question les adaptations acquises. Elles doivent être modifiées face aux menaces nouvelles inconnues qui pèsent sur la santé des humains et des animaux.

Diamond (2007) le souligne : en Eurasie les obstacles aux déplacements ne sont pas aussi contraignants. L'Europe et l'Asie sont liées entre elles, formant une masse unique. Certes, des obstacles géophysiques et climatiques - reliefs montagneux, déserts - s'y trouvent aussi. Toutefois, les êtres humains peuvent y circuler en se cantonnant dans des bandes de latitudes voisines. L'Eurasie n'a pu que bénéficier de cette facilité de communication qui s'est largement illustrée dans de célèbres routes : celle du thé, celle de la soie.

A l'inverse, l'Afrique souffre de conditions géophysiques qui ne favorisent pas la constitution d'un « système stable d'Etats divisés, rivaux et prospères ». Cosandey

(2007 : 576-577) écrit : « Dans cette immensité, les royaumes s'étendaient jusqu'à se dissoudre, ou alors s'avançaient et reculaient sans pouvoir fixer ni consolider leurs frontières... Même à l'époque moderne, la thalassographie défavorable de l'Afrique reste un handicap pour la croissance économique. Sauf quand il existe des infrastructures ferroviaires et routières en bon état ».

Cosandey précise encore : « A l'exception de la frange méditerranéenne qui a bénéficié de l'influence des civilisations voisines, l'énorme continent africain est fermé... Sa plus grande partie a vécu totalement en vase clos sans rien échanger avec le monde extérieur... Aucun commerce de pondéreux n'avait de chance d'assurer un profit en Afrique ; dans ses immensités terriennes désespérément éloignées de toute mer, aucune économie autre qu'immédiate et autarcique n'était viable... Lorsque quelques rares produits, invariablement précieux (or, ivoires, plumes d'autruches) ou des esclaves, pouvaient faire l'objet d'un commerce à grande distance en Afrique noire, les effets habituels se sont produits, à savoir l'émergence de royaumes et de cultures urbaines élaborées. Au Sahel, sur le passage de l'or et du sel sont nés l'empire du Ghana (8^e siècle), le Sultanat du Mali de Tombouctou (14^e siècle), l'empire du Songhaï (15^e siècle). Au sud-ouest, le royaume du Zimbabwe (15^e siècle) vivait de ses échanges d'or avec les marchands arabes de l'Océan indien ».

Cosandey et Diamond font les mêmes constats en ce qui concerne les deux Amériques. Cosandey (2007 : 578-579) souligne que l'immensité monolithique de l'Amérique du Nord « la coupait commercialement du reste du monde, en particulier de l'isthme centraméricain. C'est pour cette raison que les peuples nord-américains pouvaient connaître la métallurgie du fer de leur côté, pendant que leurs voisins d'Amérique centrale l'ignoraient ».

La situation de l'Amérique du sud est peut-être même pire : « la plupart de ses régions sont coupées de la mer. Le handicap thalassographique du continent explique que les Incas...aient été beaucoup moins avancés... scientifiquement que leurs contemporains Aztèques et Mayas. Notamment, ils ignoraient l'écriture ». D'ailleurs, « Même à l'époque coloniale, la massivité de l'Amérique du Sud pèse lourdement sur les activités économiques du continent. Les Espagnols rencontraient d'énormes difficultés pour transporter jusqu'à la côte l'argent des hauts plateaux boliviens et péruviens ».

7. Les cinq zones thalassographiques sur la planète

Nous venons de voir comment l'Europe, ce cap de l'Eurasie, constitue le continent qui offre les meilleures possibilités pour une thalassographie articulée. Pour défavorisés que soient les autres continents, ils disposent quand même de zones thalassographiques.

La question est alors : qu'est-ce qui a empêché ces zones de parvenir à une thalassographie articulée capable d'entraîner ensuite une méreuporie ?

Commençons par les deux Amériques. On trouve, au nord-est de l'Amérique du nord, une zone thalassographique qui réunit trois masses terriennes, deux mers intérieures avec les Baies de Baffin et d'Hudson (celle-ci presque fermée), ainsi qu'un grand nombre d'îles assez proches. Cette configuration est bien thalassographique. Malheureusement, le climat est tel qu'il prive la région de végétation et « la rend inhabitable sinon par quelques chasseurs-pêcheurs ».

Une deuxième zone américaine semble présenter de meilleurs atouts. Il s'agit de l'isthme centre-américain. On y trouve trois péninsules : Californie du sud, Yucatan et Floride ; des mers intérieures - le Golfe du Mexique et la Mer des Caraïbes - et des îles nombreuses, importantes, dont Cuba. « Le climat favorable à l'agriculture permet un peuplement suffisant ». Reste cependant un inconvénient de taille : « la superficie des terres émergées reste trop faible. Elle n'atteint qu'une fraction de celle de l'Europe occidentale ».

C'est quand même dans cette zone que sont apparus « au cours du premier millénaire avant notre ère, la première écriture du nouveau monde et le premier calendrier savant ». Les Mayas y succédèrent aux Zapotèques. Chacune de ces deux sociétés a pu, un temps, constituer un système de « principautés rivales unies par des liens commerciaux actifs mais aussi en guerre les unes contre les autres ». Quand les Aztèques entrent dans cette zone, ils développent l'économie, les technologies métallurgiques, militaires, vestimentaires, et l'organisation politique.

Continuons par l'Asie, dont les deux zones thalassographiques sont au nord-est et au sud-est. La première zone qui « englobe Taïwan, les Ryūkyū, la Corée, le Japon, les Kouriles, le Kamtchatka, l'Asie côtière correspondante, les îles aléoutiennes et l'ouest de l'Alaska, est malheureusement aux deux tiers inhabitable, à cause du froid arctique qui l'accable ».

Le tiers restant représente « une étendue trop faible » mais des moments de thalassographie articulée ont pu s'y produire singulièrement à partir du Japon. On a parlé de l'époque de Muromachi (1340-1570) comme d'une « renaissance japonaise » ; un système d'Etats indépendants se faisait la guerre, rivalisait, commerçait activement et développait tout un ensemble d'arts de société. Selon une évolution bien connue partout ailleurs, l'un des seigneurs féodaux, celui de Kyoto, l'emporta sur tous les autres et unifia le pays. Ce Japon unifié, en particulier avec Hideyoshi, devint interventionniste en Corée. Une rivalité se développa avec la Chine et, à cette occasion, les Coréens conçurent et fabriquèrent déjà les premiers cuirassés de l'histoire mondiale qui ne verront le jour que deux siècles plus tard en Occident.

En quelques années, les Japonais vaincus s'isolent dès 1598 et le restent jusqu'à l'arrivée, en 1856, des bateaux américains du Commodore Perry, sommant le Japon de s'ouvrir au commerce mondial. Entretemps, les armes apportées par les Portugais et d'abord perfectionnées par les Japonais sont finalement abandonnées après que leur fabrication monopolisée par l'Etat n'ait cessé de décliner. Par ailleurs, dès 1635, le gouvernement interdit aux citoyens « de se livrer au commerce outremer, de construire de grands navires et de quitter le pays ». Le commerce extérieur japonais dépérit. Tout progrès scientifique et technique s'interrompt. Quelques relations minimales subsistent avec les Hollandais. Et la science elle-même est communément présentée comme hollandaise.

On sait comment, défié par l'Occident, le Japon allait ensuite rétablir l'empereur, faire sa révolution industrielle et atteindre une telle puissance qu'il pourrait lui-même défier les Russes puis les Chinois et même les Américains. Ainsi, une brève méreuporie, limitée à la zone, n'avait pu durer. Cette zone était devenue trop étroite par rapport à des changements techniques et démographiques obligeant la méreuporie à se réinventer au plan intercontinental.

Seconde zone thalassographique asiatique, la plus importante, celle de l'Asie du sud-est. Elle part de Taïwan, passe par la péninsule indochinoise et va jusqu'à l'Australie du nord. Elle comprend les Philippines (avec plus de 7000 îles dont 2000 habitées), l'Indonésie avec plus de 17000 îles mais surtout Sumatra, Java, Bornéo, les Moluques, les Célèbes, et la partie occidentale de la Nouvelle Guinée.

Cette zone, exceptionnelle, est d'un morcellement thalassographique inimaginable auquel correspond un fort morcellement linguistique et culturel. Elle connaît aussi des problèmes climatiques, comme des pluies fréquentes et violentes. Tout cela n'a pas facilité la constitution d'un système stable d'Etats rivaux porteurs aussi de défis militaires. Une intense activité commerciale, bien réelle, n'a pas, dans ces conditions, pu conduire à une créativité scientifique et technique importante.

8. L'Occident ou l'humain ? Méreupories élargies et nouveau régime de la science ?

L'explication que donne Cosandey concernant les méreupories élargies et plus durables - hellène, hellénistique, européenne - exceptionnelles aussi en intensité (ci-avant 5) c'est que, d'emblée, elles ont bénéficié des meilleures situations thalassographiques au monde. Pour que cela soit bien établi, Cosandey a tenu à faire le bilan thalassographique de la planète entière (ci-avant 6, 7).

Des configurations thalassographiques exceptionnelles constituent pour la Grèce et pour l'Europe un remarquable tremplin géophysique pour toute méreuporie éventuelle.

A elles seules, ces configurations ne peuvent cependant pas déterminer un meilleur destin méreuporique des pays. Sinon - pareillement thalassographique au cours du temps - l'Europe, n'aurait pas dû rester pendant presque deux millénaires dans son marasme : d'abord en contre-méreuporie romaine (autoritariste) puis en contre-méreuporie moyenâgeuse (chaotique).

Accordons à Cosandey que dans la mesure où d'autres conditions sont réunies - par exemple des populations suffisantes - l'adjuvant thalassographique est bien un facilitateur d'émergence de la méreuporie. Ce serait le premier secret de l'Occident ; il serait d'ordre géophysique : un plus de thalassographie. Grâce à cet atout, une méreuporie pourrait se constituer, se maintenir et concerner un plus grand ensemble de pays voire même se développer en direction d'une certaine implication des populations.

Pendant que Cosandey expose les méreupories exceptionnelles de la Grèce et de l'Europe occidentale, une évidence se fait jour. Ces méreupories classiques, de rivalité interétatique, ne vont pas seulement devenir plus dans ce qu'elles sont déjà, elles vont même pour ainsi dire changer de nature. Le régime politique commun n'est alors plus simplement celui de populations qui suivent les Etats.

Les populations, les sociétés civiles, en partie au moins étant concernées, la méreuporie devient intrasociétale pour les rivalités internes à la population de chaque Etat. Elle devient intersociétale en raison des rivalités entre les sociétés civiles des divers Etats. En plus de la thalassographie articulée, on a donc là des articulations humaines qui méritent bien d'être considérées comme un second secret.

Cette situation a plus d'une origine. D'une part, les Cités-Etats se sont constituées à partir de tribus dans lesquelles le régime politique était plus « libertain » que dans la plupart des royaumes qui leur succèdent. Goody (2006) et Ibn Khaldoun, avant lui, l'ont noté. Todd préciserait que le régime familial y contribue avec le primat des structures nucléaires sur les structures communautaires.

Retrouvons, avec Cosandey, la situation géohistorique des Grecs et la fécondité de leur aventure : articulation de multiples oppositions et complémentarités. D'abord, la mer leur facilite le commerce et ils sont dans des situations économiques également favorables, pouvant ainsi poursuivre leurs rivalités. Liés entre eux par une culture de base commune, ils peuvent s'unir et bénéficier de leur situation géophysique pour mieux résister à de puissants envahisseurs externes comme les Perses.

Les Grecs constitués en tribus et s'associant en Cités-Etats ont encore des habitudes de liberté tribale. D'un côté, c'est un plus originel précieux mais par ailleurs, les intérêts ethniques divergents entraînent des querelles pouvant perturber nombre de Cités-Etats. Ces querelles sont dangereuses pour chaque Cité et pour l'unité relative des Grecs.

En même temps, un développement et un approfondissement religieux constituent des fondements permettant aussi de discipliner les prétentions abusives des chefs de tribus victorieux. Cela comporte l'invention des Jeux Olympiques (-776) où ces chefs peuvent aussi devenir par leurs succès sportifs des héros parfois même divinisés. De plus, pendant ces Jeux, les guerres entre Cités-Etats doivent être suspendues. On connaît aussi, à cet égard, les efforts des Sages au moins ceux d'Athènes - Solon, Clisthène - pour combattre les divisions trop partisans sans perdre la nécessité de faire travailler ensemble tous les points de vue.

Dans la même perspective d'équilibre des oppositions internes, notons l'articulation entre les grandes activités politiques, religieuses, militaires remises à des archontes distincts. La philosophe Chantal Delsol a même pu dire que l'invention de l'archontat représentait déjà une sorte de laïcité. A cet égard, Cosandey précise que « pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les conceptions des principaux penseurs ne font intervenir ni mythologie, ni religion, ni surnaturel ». Thalès, Anaximandre et Anaximène de l'Ecole de Milet, au sixième siècle av. J.-C., « innoveront en pratiquant la discussion rationnelle ; ils confrontent librement leurs idées sans en référer à aucune autorité autre que la raison ». Sans l'association de toutes ces conditions exceptionnelles, il est probable que les Grecs se seraient retrouvés sous la domination de l'empire perse.

On est en présence d'un système d'Etats extrêmement stable et « du côté de l'économie, tous les indicateurs sont au vert... Division politique stable, économie prospère se complètent et se renforcent mutuellement ». Cosandey souligne ce résultat méreuporique impressionnant : « Les Etats-cités de l'an -350 sont, pour la plupart, les mêmes qu'en -750. Aucune cité ne parvint jamais à dominer et le puissant Empire perse échouera à trois reprises. Cette période des Cités-Etats a été d'une durée exceptionnelle et d'une invention culturelle incomparable. Jusqu'au surgissement de la Macédoine, avec Philippe et Alexandre, on aurait presque pu croire que l'évolution vers l'Empire ne se ferait pas.

Tout cela émerge dans une effervescence de l'expérience et de la pensée ouvertes l'une à l'autre. Cette effervescence se déploie et se poursuit entre publics intéressés, chercheurs et penseurs. Ceux-ci ne sont plus seulement encouragés par les Etats concurrents mais par les membres de sociétés civiles en intense recherche critique qui fréquentent des écoles payantes. Penseurs et chercheurs « vivent de l'exercice de leurs savoirs ». Ils enseignent dans des Ecoles reconnues comme celles d'Athènes : « l'Académie de Platon (*Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre !*), le Lycée d'Aristote, le Portique des Stoïciens, le Jardin d'Epicure, l'école de mathématiques d'Hippocrate ».

Dans ces conditions, penseurs et chercheurs disposent de plus de libertés et de possibilités créatrices. Cosandey (2007 : 604) y insiste « Cette structure professionnelle libérale... favorise la créativité scientifique en laissant s'épanouir la liberté de penser et en incitant chaque maître à surpasser les autres - ses concurrents. » Il ajoute : « la division politique stable fait rayonner la liberté, rendant vaine toute persécution gouvernementale ». Menacés dans un Etat, les chercheurs se déplacent et s'installent dans un autre. Par ailleurs, étant donné la facilité des voyages en Méditerranée, ils se déplacent fréquemment d'un pays à l'autre.

Cette méreuporie dépasse largement l'interétatique strict ; les rivalités en cours concernent en quelque sorte les sociétés entières. Dès lors, une telle méreuporie réunit de nouvelles conditions supplémentaires stimulant les progrès scientifiques et techniques. Mais est-ce assez dire ? Non ! Au cours de cette méreuporie élargie, quelque chose s'est produit qui aurait pu ne pas se produire. La multiplicité des échanges - entre groupes, personnes, points de vue - stimule la diversité des méthodes essayées par les meilleurs esprits pour mieux comprendre la complexité indéfiniment variable du réel.

C'est alors qu'un troisième secret se constituait, toujours apparemment de l'occident mais en réalité de l'humain. Le premier était au plan du cadre thalassographique de l'exercice humain. Le second était aux plans géo-humains des méreupories interétatiques puis intersociétales. Etats et populations partageaient le même secret d'une rivalité à stimulation durable parce que régulée. Le troisième secret réalise encore un branchement nouveau, inédit entre le réel de l'homme - explorant, observant, pensant, reliant et calculant (*logos* et *mathesis*) - et le réel du cours complexe des choses.

Un bon résultat ne peut pas faire totalement primer le cours des choses sans appropriation humaine car les humains en seraient submergés. Un bon résultat ne peut pas être non plus celui qui ferait primer l'activité physique et mentale de l'homme sur le cours des choses, les échecs s'ensuivraient. Encore fallait-il inventer cet ajustement qui s'exprime à travers l'appropriation mutuelle des mathématiques et de la physique. On consultera, ici même, notre étude « Inventer le réel, l'expérience, la science : de Chine en Grèce et en Italie. Avec Jullien » (Cf. I./Histoire présente et passée en Méditerranée).

Cette exceptionnelle invention d'une science, autrement plus performante que quand elle était trop étroitement empirique, a cependant laissé deux résidus extrêmes. Le premier, dans la science même quant à ses difficultés à comprendre et à traiter le changement dans la relation des humains à l'univers. Le second, dans les difficultés à comprendre et à traiter les relations des humains entre eux.

Le miracle de l'invention d'une nouvelle science lors de méreupories exceptionnelles ne s'est pas prolongé en celui de l'invention d'une nouvelle éthique. Comme la nouvelle

science - plus nécessaire, plus logique, plus théorique, plus appliquée - s'est constituée en couplant au moins physico-chimie et mathématiques, on peut penser que la nouvelle éthique ne pourra pas se constituer si elle ne parvient pas à coupler religion, politique, économie et information. Mais quelles méreupories devront être inventées : étendues, approfondies, enfin généralisées aux « humains privés de l'exercice de l'humain » c'est-à-dire aujourd'hui encore et toujours esclavagisés ?

9. La méreuporie planétaire passée et à venir

La démonstration de Cosandey se voulant planétaire, nous compléterons le présent article - recension et analyse d'ensemble - par d'autres consacrés aux méreupories des grandes zones géohistoriques.

Nous avons déjà présenté l'une d'elles, ici même, sous II./ Histoire présente et passée de la Méditerranée, avec pour titre : « Hellènes, romains et européens autour de la Méditerranée. Deux millénaires de miracles et marasmes de l'Antiquité au Moyen Age ». D'autres comptes rendus porteront sur la Chine, l'Inde, l'Islam et sur la poursuite ou non de la méreuporie à l'ère de la mondialisation terrestre et de la mondialité cosmique.

Bibliographie

- Aragon, L. 1944. *Je vous salue ma France*. Cahors : Éditions F.T.P.F.
Demorgon, J. 2010. *Déjouer l'inhumain. Avec Morin*. Préf de J. Cortès Paris : Economica.
Diamond, J. 2007. *De l'inégalité parmi les sociétés*. Paris : Gallimard.
Goody, J. 2006, 2010. *Le vol de l'histoire*. Paris : Gallimard.
Julien, F. 2009. *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe*. Paris : Seuil.
Mandelbrot, B. 1982. *The Fractal Geometry of Nature*. San Francisco : Freeman.
Van Lier, H. 2010. *Anthropogénie*. Bruxelles : Les Impressions nouvelles.

Malek Chebel, penseur méditerranéen moderne



Christian Lochon

Centre des hautes Etudes Afro-asiatiques modernes
lochon.ca@wanadoo.fr

Œuvres citées de Malek Chebel :

Changer l'islam, Dictionnaire des Réformateurs musulmans des origines à nos jours.
Paris : Albin Michel, 2013.

Dictionnaire encyclopédique du Coran. Paris : Fayard, 2009. Livre de Poche, 2011.

Nouvelle traduction du Coran. Paris : Fayard & Livre de Poche, 2009.

Traité des bonnes manières et du raffinement en Orient. Paris : Payot, 2008.

Manifeste pour un islam des Lumières. Paris : Hachette, 2004.

L'Esprit de sérail. Paris : Payot, 2003.

Préface « Le Nouveau Ijtihad » (traduction du Coran d'Edouard Montet). Paris : Payot, 2001.

Les différents mouvements de révolte dans le monde arabe, que l'opinion publique qualifie de « Printemps arabes », ont dévoilé les difficultés des partis islamistes - Frères Musulmans en Egypte, Nahda en Tunisie - dans les domaines de gestion gouvernementale, politique, économique, sociale. Un système oppositionnel idéologique n'est pas forcément dans la meilleure position pour inventer le minimum de consensus nécessaire à la gouvernance d'un pays. La situation est en effet fort complexe. Disons qu'à l'intérieur de chaque communauté musulmane, quatre courants se dessinent. Le premier se trouve dans les milieux populaires attachés à une pratique traditionnelle. Le deuxième est celui des milieux cultivés modernistes, parfois non-pratiquants et soutenant l'émancipation féminine. Le troisième est lié à l'islam de proximité représenté par les confréries locales ou internationales, réformiste dans le cadre des lois du pays-hôte. Le quatrième est lié au wahhabisme, dans la mouvance de l'Arabie Saoudite, prêchant l'exterritorialité de l'Umma, vivant à l'écart de leurs compatriotes non musulmans en adoptant le salafisme voire même s'enrôlant dans des groupes djihadistes anti occidentaux.

Il nous paraît important, dans cet article, grâce aux travaux et aux œuvres de Malek Chebel de faire état de nombre d'intellectuels musulmans qui se situent en résistance par rapport à la montée de l'intégrisme islamique. Leurs témoignages méritent d'être entendus, écoutés, compris d'autant, qu'en les publiant, leurs auteurs prennent des risques pour leur liberté, parfois même pour leur vie. Ils se comportent aujourd'hui

comme l'avaient fait leurs devanciers, au siècle des Lumières, quand existaient chez nous les mêmes atteintes à la personne humaine, y compris pour des questions confessionnelles et philosophiques. Souvent leurs témoignages ont été publiés en français, parfois traduits de l'arabe. Leur argumentaire n'est pas simple copie de positions occidentales faisant appel à des textes classiques comme celui des Droits de l'Homme et du Citoyen, il plonge dans la tradition islamique et recourt à des citations coraniques. C'est d'ailleurs l'occasion de constater que certaines étaient déjà brandies par les philosophes mutazilites de Bagdad du VIII^e siècle. Cela surprendra sans doute beaucoup de lecteurs, mais, comme l'avait dit le penseur libanais Georges Corm, l'Occident n'est pas seul à défendre les droits de l'homme. Certains pourront s'étonner mais ces témoignages montrent des penseurs démocrates, philosophes, scientifiques, laïques tout en ayant des convictions religieuses. Ils appartiennent à un espace culturel où l'on peut promouvoir l'égalité des droits de l'homme et de la femme, du musulman et du non-musulman, tout en étant un croyant musulman et même au nom de l'islam ! Certes, ils ont des coreligionnaires en désaccord qui défendent avec ardeur une tradition médiévale aujourd'hui caduque. Il faut nuancer d'ailleurs car parfois la tradition appelle au bon sens. A cet égard, un hadith (parole attribuée à Mohamed) nous paraît bien significatif. Il évoque la mission du juge Muadh Ibn Jabal, envoyé par le Prophète au Yémen. Mohamed lui demande comment il va donner ses sentences. Le juge répond « d'après le Coran, puis, si je ne trouve rien, d'après les hadiths ; en dernier lieu, « je m'efforcerai de raisonner ».

Les ouvrages de Malek Chebel nous permettent d'accéder à cette mine de connaissances de la complexité des mouvements, des auteurs et de leurs œuvres dans le monde musulman des origines à nos jours. Il est par exemple indispensable de redécouvrir les mutazilites. Dès le VIII^e siècle, ils ont forgé « une doctrine influencée par la pensée grecque et qui laissait une large place à la raison et à la rationalité ». Pour eux, lorsque le Coran n'est pas clair, c'est la raison qui permet de trouver la juste interprétation. Elle est plus efficace que la tradition car Dieu est accessible par la raison. Ils se sentaient donc assez libres vis-à-vis du texte coranique ou de la Sunna, ne se privant pas de justifier leurs positions en s'appuyant sur les nombreuses contradictions entre les textes. Ils justifient le concept du libre-arbitre à partir du Coran grâce aux versets suivants : « Si Dieu avait voulu, Il vous aurait groupés en un seul peuple. Rivalisez d'effort pour le bien » (V, 50). Ou encore : « Nous avons fait de vous des peuples et des tribus pour que vous vous entre-connaissiez » (IL, 13). Ils récusent les hadiths, écrits plusieurs décennies après la mort du Prophète et qu'on impose comme « Coran Bis ».

Quant au dogme de l'impeccabilité du style coranique, le grand poète syrien du XI^e siècle, Mutanabbi déclare en plaisantant : « Apprenez mes poèmes et psalmodiez-les dans les mosquées pendant quatre siècles ; ensuite vous me direz le résultat ». Sous la

Nahda, au XIXe siècle, s'effectuera la mise en place d'Etats-Nations ; le droit positif s'imposera et la société sera juridiquement sécularisée sauf en ce qui concerne le Statut personnel, dernier carré de la Charia.

En Tunisie, en 2007, la refonte des manuels scolaires d'instruction religieuse a insisté sur la mise en place d'une séparation des pouvoirs et de la protection de la liberté individuelle mais aussi sur la tolérance envers les chiïtes. Les Nahdistes au pouvoir depuis 2011 ont essayé de corriger cette concession à la modernité.

Au Liban, où le Cheikh chiïte libéral Mohamed Mahdi Chamseddine soutient la création d'un « Etat sans religion dans une société religieuse », de nombreux laïques voudraient instituer un mariage laïque et non confessionnel. Les autorités religieuses y sont opposées, non pas pour des raisons religieuses mais socio-politiques car cette liberté pourrait changer la démographie des différentes communautés, qui tourne aujourd'hui autour d'un tiers pour chaque ensemble : Chiïtes, Sunnites, Chrétiens.

Les militantes féministes musulmanes n'hésitent plus à contester les responsables religieux. Sur Al Jezirah, le 21 février 2006, l'universitaire syrienne Wafaa Sultan, exerçant aux Etats-Unis, critique le Cheikh égyptien conservateur Al Kholi en ces termes : « Le choc n'est pas entre deux religions ou deux civilisations mais entre ceux qui traitent les femmes comme des bêtes et ceux qui les traitent comme des êtres humains... Je suis un être humain laïque, je ne suis pas tenue à croire au surnaturel mais je respecte le droit des autres à y croire ». Comme le Cheikh excédé la traitait d'hérétique, elle répliqua : « Les musulmans doivent se demander ce qu'ils peuvent faire pour l'humanité avant d'exiger que l'humanité les respecte ».

Les 4 et 5 mars 2007, fut organisée à Saint Petersburg de Floride un « sommet de l'islam laïque » qui produisit une déclaration débutant par ces mots « Nous sommes des musulmans laïques et des personnes laïques de sociétés musulmanes. Croyants, sceptiques et non-croyants, nous sommes engagés dans une lutte sans merci qui oppose les principes de liberté à ceux de non-liberté ».

Malek Chebel met bien en valeur ces recherches qui se font jour un peu partout dans le monde musulman. Rappelons que, né à Skikda en Algérie en 1953, il a successivement obtenu un doctorat de psychopathologie et psychanalyse en 1980 (Paris VII), un doctorat d'anthropologie en 1982 (Jussieu) et un doctorat ès sciences politiques en 1984 (IEP Paris). Malek Chebel ne se contente pas d'analyser le symbolisme et l'imaginaire qui apparaissent au cœur de la pensée, des habitudes culturelles, de la foi même des musulmans pratiquants. Universitaire, il milite pour une approche nouvelle de « l'ijtihad », ou exégèse des textes sacrés, ceux du Coran d'abord, des textes sacralisés et ceux des premiers commentateurs.

Dans sa préface à la traduction du Coran par Edouard Montet qui fut Recteur de l'Université de Genève, Malek Chebel (2001) explique le renouveau exégétique qui tient compte « de la reconstitution des sources » et « de la comparaison nécessaire entre la réalité historique présumée et l'évocation dans le Coran (Chebel, 2001 : 73). « La philosophie », écrit-il (p.81) « est une clé pour ouvrir le cœur des hommes en assurant leur épanouissement spirituel et leur direction ». Il n'hésite pas (p.91) à « replacer les appels à la guerre, au jihad, dans leur contexte historique ». Il critique aussi « le triangle de l'injustice en Islam : l'héritage diversifié, la polygamie et la répudiation unilatérale » p.95).

Certes, Malek Chebel (2001 : 115-116) sera contesté pour son appel « aux sciences sociales et humaines dans l'ijtihad », sur lesquelles il s'appuie pour constater que « la culture d'aujourd'hui rend les musulmans réfractaires à la puissance insoupçonnée du symbole ». Le nouvel « ijtihad », poursuit-il, « vise à débarrasser le Coran des débats superflus qui l'ont enfermé dans une casuistique figée d'un autre âge... (p. 119). En faisant fi de l'évolution naturelle de la société islamique, le Coran a été souvent le grand perdant (p.123) ». Les coupables de cet enfermement de l'exégèse coranique dans un psittacisme médiéval sont « les prédicateurs frustrés qui, par le truchement des fatwas, règlent des comptes obscurs avec l'Occident » (p.131). Pour Malek Chebel (2001 : 131, 133), est-il tolérable que « cette religion de paix soit plus longtemps défigurée par des idéologues dont l'angoisse de persécution s'est transformée en syndrome de persécuteurs ? » Il appelle à « combattre l'hypocrisie en islam autant que l'ignorance, la magie ou l'illusion... Tout est géré à partir des versets coraniques et de la jurisprudence accumulée depuis plus de dix siècles ».

On mesure le courage de Malek Chebel à faire respecter la complexité du réel. Il fait ainsi droit aux musulmans ouverts au dialogue interreligieux et méditerranéen, il soutient le même combat que les philosophes mutazilites déjà cités. Il évoque ces derniers et leurs héritiers dans *Changer l'islam*, dictionnaire rassemblant 220 notices de penseurs ou de réformistes musulmans et d'un chrétien (Georgi Zeydan), complétées par seize rubriques concernant l'élaboration du fiqh traditionnel : par exemple chez Ibn Hanbal Mohamed Al Shafi'i ou Abul Hassan Al Ash'ari (Chebel, 2013 : 55, 137, 247). Il traite également l'éclosion de mouvements générateurs de progrès (Nahda, Tanzimat, Jeunes Turcs, Jadidisme, Féminisme, Laïcité) ou hostiles (Tabligh, salafisme, wahhabisme). Il nous décrit ainsi les deux axes d'accès à la compréhension de ces luttes entre réformateurs et traditionnistes sur les plans diachronique et synchronique, à laquelle s'ajoute la dimension planétaire de l'islam, peu connue en France. Ce livre nous fait ainsi découvrir que le mouvement mutazilite, rayonnant puis en sommeil dès le VIIIe siècle, s'est conservé au Yémen, en Asie centrale, en Russie, en Iran et même en Indonésie. Pareillement, des penseurs indiens, relayés par leurs émules pakistanais, ont proposé des voies nouvelles de l'ijtihad (exégèse).

A cela s'ajoute une information concernant le rôle des confréries dans le monde musulman. En Afrique, la Qadiriyya (créée à Bagdad), réformée par le Mauritanien Al Mukhtar Al Kunti (1729-1811) ; ou le Mouridisme et son créateur sénégalais Ahmadou Bamba (né vers 1850). Dans l'espace turcophone, la Naqshbandiya créée au XVe siècle à Boukhara, très active en Turquie (le Président Türgüt Ozal y était affilié) et dans la diaspora en Europe ; ou celle des Nurdjou, fondée par le Kurde Saïd Nursi (1878-1960), qui conçut le projet d'un enseignement confessionnel moderne et scientifique, repris par son disciple Fethullah Gülen (né en 1941) créateur de la confrérie des Fethullahtchis, qui a ouvert des dizaines d'établissements scolaires d'excellence dans les pays turcophones et en Europe. Le gouvernement turc actuel, lié par le passé à cette confrérie, en persécute aujourd'hui les membres qui lui reprochent son orientation islamiste.

Toute cette diversité, alors que le monde musulman est vu de l'extérieur comme monolithique, est finement analysée par Malek Chebel. Ainsi, en Asie centrale, le « Jadidisme » (en arabe, « Tajdid, Renouveau ») est l'équivalent dans les communautés musulmanes de l'Empire tzariste de la Nahda (Mouvement arabe des Lumières dirigé contre l'Empire ottoman vers 1850).

Malek Chebel présente encore nombre d'autres intellectuels. On appréciera le combat pour les droits de l'homme mené par Gasprinsky (1851-1914) Tatar de Crimée, ou encore Musa Bigiev (1875-1949) Tatar de Kazan, ainsi que Sadridin Ayni (1875-1949) Tadjik de Boukhara, Qari Munavvar (1878-1931) Ouzbek de Tachkent. Persécutés à l'époque bolchevique, ils avaient participé au réveil d'un néo-mutazilisme insistant sur deux points particuliers. D'une part, le fait que le Coran, Parole de Dieu, révélé au Prophète Mohamed sur une période de deux décennies ne peut pas être éternel comme le Créateur lui-même. D'autre part, l'homme « calife » de Dieu sur terre est responsable de ses actes en même temps qu'il est gestionnaire de l'environnement de la planète ; ces deux hypothèses sont toujours violemment contestées par les traditionnistes. Cependant, le chiisme, devenu majoritaire au XVIe siècle en Iran comme le kharijisme réfugié en Oman, intégrèrent ces concepts dans leurs recherches théologiques.

Au XXe siècle, à la suite de l'Égyptien Mohamed Abduh, qui rend ainsi hommage aux mutazilites, le renouveau de l'ijtihad appelle au dépassement de l'enseignement figé des écoles de fiqh ; ainsi, en Indonésie, en Tunisie, en Égypte, d'anciens étudiants d'Al Azhar ont entrepris, en appelant à une rationalisation par la sécularisation le retour au mutazilisme d'origine.

Les Indonésiens Madjid Nurcholish (1939-2005), aussi bien que Harun Nasution (1919-1998) ont milité pour enseigner la religion musulmane de façon moderne.

C'est en fait l'ensemble du monde islamique qui participe à cette nouvelle exégèse. A l'inverse de ce mouvement de pensée libérale, Malek Chebel rappelle comment s'est

constitué le noyau dur qui s'oppose à toute innovation en matière d'analyse des textes révélés ; aux XIIIe et XIVe siècles, les œuvres du jurisconsulte syrien, Ibn Taymiyya, sont vendues aux porches des mosquées conservatrices des villes européennes ; au XVIIIe siècle, Ibn Abdelwahab, d'Arabie orientale, rapportera de ses études en Irak la conception la plus fermée de l'islam, connue depuis comme « wahhabisme », érigé en rite officiel saoudien et qui inspire les partisans de al Qaïda et les militants terroristes qui se sont développés en Syrie récemment comme le Front Al Nosrah et l'Etat Islamique en Irak et au Levant, lesquels exécutent leurs coreligionnaires qui ne veulent pas les suivre dans ces excès dont souffre l'Islam.

En 2009, Malek Chebel livra une traduction personnelle du Coran à laquelle il joignit un *Dictionnaire encyclopédique du Coran*. Il avait écrit dans *Le Monde des religions* d'octobre 2006 à ce propos que « la dimension historique doit s'imposer à toute nouvelle interprétation et qu'il faut recourir à l'anthropologie, la psychologie, la philosophie, l'étymologie, l'archéologie. Sans ce travail de mise en perspective critique, nous butterons constamment contre le mur infranchissable d'une foi en un Coran immuable et incréé, donné comme étant valable en tout temps et en tout lieu ... On ne peut tirer de conclusions définitives sur des textes qui portent la marque originelle de leur temps ».

C'est dans cet esprit que Malek Chebel dépeint la société abbasside de Bagdad, qui fut une métropole brillante aux VIIIe, IXe et Xe siècles, alors même que les Ulémas rédigeaient les commentaires classiques du Coran et les traités de théologie, de droit, de jurisprudence, sur lesquels on n'osera plus revenir. Son *Traité des bonnes manières et du raffinement en Orient* (2008) de la même veine que son *Esprit du sérail* (1988, 2003) décrit en amont la société qui régnait alors à La Mecque et à Médine. Elle était raffinée, oisive, enrichie par les spoliations de l'avancée des troupes musulmanes en Syrie et en Mésopotamie. Ces nantis raffinés admiraient la poésie préislamique constituée de poèmes dits « mouallaqat » (suspendus) car les plus appréciés étaient recopiés et accrochés à des perches, en pleine ville, ceux d'Imrul Qaïs (500-540), Antar Ibn Chaddad (525-615) ou Tarafa Ibn El Abd (mort en 564), que le public arabe cultivé aujourd'hui cite encore. Le patrimoine poétique inclut l'hippologie, la transhumance, la chasse, les vestiges d'un campement abandonné, la femme aimée et inaccessible.

Ce romantisme sera repris à Damas, à la cour des califes omeyyades, où les poèmes bachiques n'étaient pas exclus. Il en sera de même à Bagdad, auprès des califes abbassides où les « raffinés » (zarif, zurafa), peuvent être instruits et même humanistes à la manière de l'honnête homme du XVIIe siècle français, ou simplement homme de cour, esthète, amateur de poésie élégiaque précieuse ou même érotique, décrivant les esclaves concubines et les mignons. Al Jahiz (IXe siècle) en est le porte-parole dans ses essais, notamment « *Le buveur et les boissons* ». Ce domaine de la délicatesse, de la

distinction, du raffinement pur, de la poésie épique du chevalier respectueux des dames et courageux dans le combat sera adoptée en Andalousie et de là conquerra la littérature catalane puis occitane en imposant l'amour courtois chanté par les troubadours (de l'arabe « tarab », qui veut dire « extase »).

Ainsi de grands chanteurs comme le kurde Ziriab viendront de Bagdad à Kairouan, où régnait la dynastie raffinée des Aghlabides et à Cordoue, où ils imposeront les modes de chants orientaux. La littérature est alors à son apogée ; le fabuliste persan Ibn Muqaffa (721-757) décrira sous la forme d'animaux, Kalila et Dimna, la haute société irakienne (La Fontaine consultera une traduction en français de ce livre qui paraîtra à son époque et s'en inspirera). Le chroniqueur Aboul Faraj Al Isfahani (897-967) compile anecdotes, fabliaux, historiettes. Le ministre Nizam al Mulk (mort en 1092) rédige un *Art de gouverner* (Siyaset-Namé) dont on retrouvera curieusement les analyses chez Machiavel. Ce raffinement apparaîtra aux yeux des Européens dans les palais omeyyades de Cordoue et l'Alhambra nasride de Séville, comme les expressions d'une société qui donnait la primauté à la culture et à une joie de vivre épicurienne.

Malek Chebel montre ainsi que le mouvement actuel salafiste, puritain, pudibond, qui voudrait imposer aujourd'hui à l'ensemble des sociétés musulmanes, en Orient ou en Occident, son genre de vie, est tout à fait, depuis son origine d'ailleurs, en opposition aux conceptions traditionnelles du monde musulman.

Cette contradiction entre l'époque éclairée de « l'âge d'or de l'islam » et les conceptions les plus archaïques, apparaît particulièrement dans le combat féministe que notre auteur poursuit. Nous citerons quelques extraits qui résument sa pensée et qu'il avait livrés dans un article du *Point* du 21 octobre 2010. Il y écrivait notamment : « Depuis dix ans, le statut de la femme en islam ne cesse de régresser... Les fondamentalistes ayant gagné la partie, ce ne sont pas les réformes de Bourguiba qui se sont imposées, mais celles des oligarchies les plus sombres qui enferment le sujet féminin dans un rôle traditionnel qui invalide le plus possible son rôle public... Les musulmans n'imaginent pas combien les humanistes du monde entier, y compris ceux qui respectent la religion du prophète, peuvent être révoltés par le statut que l'aile conservatrice de leur religion accorde à la femme... Comment accepter qu'une femme puisse être lapidée sans s'émouvoir des images dégradantes pour elle et pour l'islam tout entier ? Comment accepter le scandale de l'excision, que des milliers de jeunes filles puissent être charcutées dans le plus grand silence sans que la Ligue arabe, l'Organisation de la Conférence islamique et tous les gouvernements en place ne se soulèvent ensemble contre cette barbarie ? ... Sans parler du cortège d'impossibilités à tous les niveaux : interdiction de voyager seule, de circuler librement, d'exercer une responsabilité publique, de choisir son conjoint ? ». Cet universitaire proclame tout haut ce que beaucoup de ses coreligionnaires pensent, mais, même en Europe, dans les États de droit, beaucoup d'entre eux

n'osent pas s'exprimer en public. C'est pourquoi, il est nécessaire de lire ces auteurs humanistes contemporains et antérieurs qui honorent leur culture, leurs pays d'origine et d'adoption, l'humanité toute entière. Il ne faut pas qu'ils se sentent isolés. Il faut prendre connaissance de leurs écrits et de leurs recherches car ils recommandent pour la compréhension des textes de cette grande religion universelle qu'est l'islam ce qui a été fait en Occident, en France en particulier, dans le cadre de l'exégèse biblique de la fin du XIXe siècle, dont nous admettons aujourd'hui la pertinence, et qui fait partie de notre patrimoine culturel.

*

De l'histoire européenne à l'histoire planétaire anthropologique



Jacques Demorgon

Université de Reims, France

j.demorgon@wanadoo.fr

Jack Goody, *Le vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*. Paris : Gallimard. 2010, 487 pages.

1. Un eurocentrisme qui mutile et déforme l'histoire humaine

Jack Goody (2006, 2010) est un anthropologue britannique dont l'œuvre, considérable, est connue. Son ouvrage « *The Theft of History* » est paru en français. Titre : « *Le vol de l'Histoire* » ; sous titre : « *Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde* ». Pour Goody, une opposition trompeuse s'est installée dans les esprits entre un supposé dynamisme de l'Occident et d'abord de l'Europe et un prétendu statisme de l'Orient dont la Chine. Nous y croyons d'autant plus que nombre d'auteurs prestigieux ont contribué à cette vision : Vico, Montesquieu, Marx, Weber, Wittfogel, Elias et Braudel.

Des auteurs chinois ont aussi pensé cela. Davantage, une série télévisuelle, d'une très grande beauté plastique, accompagnée de poèmes et intitulée « Hé Shang », l'égérie du Fleuve, a enthousiasmé le grand public chinois à chaque émission. Elle mettait en opposition la beauté mais aussi la stagnation liée à la majesté naturelle du fleuve jaune et l'autre beauté, dynamique elle, du bleu de la Méditerranée occidentale. Par la suite, des critiques sont venues dénonçant un orientalisme à l'égard de la Chine et une occidentalisation de la Méditerranée.

Pour Goody, il est hors de question de laisser le simplisme de ce vis-à-vis mutiler, déformer l'histoire humaine. Certes, on peut reconnaître de l'intérêt à la tentative d'unification de l'histoire. A condition qu'elle ne s'y retrouve pas mobilisée au service d'une philosophie, voire d'une idéologie comme cela fut le cas avec le christianisme et le marxisme. La science historique n'a pas à prendre le relai, elle doit, au contraire, accroître sa connaissance globale, planétaire.

Elle doit aussi faire droit à l'anthropologie qui peut en deçà des multiples différences culturelles des sociétés retrouver les humains dans leurs conditions et leurs exercices fondamentaux. Or, ce n'est pas le cas. Il faut reconnaître qu'il y a bien eu « *vol de l'Histoire* », quand l'Europe s'y est mise au centre et au-dessus. Ce vol s'est accompagné

de tout un ensemble d'autres vols : de la civilisation, de la science, de la liberté, du capitalisme. Aujourd'hui encore, il en rend responsables trois grands chercheurs et penseurs de Grande-Bretagne, d'Allemagne, de France : Joseph Needham, Norbert Elias et Fernand Braudel.

2. L'Europe et le vol de la science : Goody contre Needham

Le cas de Joseph Needham (1954, 2004) est le plus singulier. Biologiste de formation, il a consacré sa vie à étudier les développements des sciences et des techniques en Chine. Son travail, unique et de grande qualité, s'est développé sur un demi-siècle, allant de contributions factuelles depuis 1954 jusqu'à des éclairages réflexifs encore en 2004. Son œuvre est entièrement tournée vers la reconnaissance des avancées de la science chinoise pendant plus de deux millénaires.

Goody fait l'éloge bien justifié de cet extraordinaire travail. Il nous fait même part d'un tableau où Needham donne les exemples de vingt-six techniques importantes produites en Chine avec une avance sur l'Europe pouvant aller de quelques siècles à plus d'un millénaire. Sur de telles bases, Needham est peu suspect d'avoir quelque hostilité à l'égard de la Chine. Par contre, il est d'autant plus frappé de voir la Chine s'arrêter alors qu'avec la Renaissance, les Lumières, la Révolution industrielle, l'Europe prend la tête d'un progrès scientifique décisif, explosif, ininterrompu. D'où ce que l'on a nommé le « problème de Needham » : « Comment, à partir d'une avance civilisationnelle considérable, la Chine a-t-elle pu se laisser distancer par l'Europe ? »

Goody ne conteste pas ces phénomènes ni la supériorité à ce moment là de la science européenne. Ce qu'il n'admet pas, c'est qu'à partir de là, une vaste et systématique reconstruction de l'histoire passée dessine pour l'Europe une place toujours prééminente, ce qui finit quand même par jeter une suspicion sur le reste du monde. On est en présence d'une difficulté fondamentale qu'il est très difficile de lever. En effet, on ne voit pas pourquoi à tel moment et sur tel point une civilisation ne produirait pas un atout supérieur. La position de Jack Goody est certes nuancée. Il ne nie pas la réalité de la production géohistorique de cultures spécifiques. Il entend cependant les cantonner définitivement dans leur conjoncture géohistorique. La Chine peut se trouver en avance tout un temps. L'Europe peut l'être par la suite de nouveau pour un temps limité. Goody est d'accord. Encore faut-il ne pas multiplier et généraliser toujours les atouts d'un même côté en les reliant dans un récit qui finit bien par constituer un équivalent de supériorité, en attendant la preuve du contraire. Or, des preuves, il y en a. Encore faut-il les prendre en compte.

Après l'invention de la physique mathématisée par les Grecs, l'Europe est restée dans un état de développement scientifique insignifiant, très inférieur à celui de la Chine. Il lui faudra presque deux millénaires pour retrouver l'universalité d'Archimède (flottaison des corps) avec Galilée (chute des corps). Que cette science (grecque, humaine) - retrouvée ou réinventée lors de la Renaissance, puisse donner à l'Europe, un atout supérieur, relève d'un concours de circonstances qui, avant de se produire, a quand même « patienté » deux mille ans. Sur cette difficile question on pourra se reporter ici même à notre étude : « Inventer le réel, l'expérience, la science : de Chine en Grèce et en Italie. Avec Jullien ».

3. L'Europe et « le vol de la civilisation » : Goody contre Elias

Ayant reconnu l'éminente contribution de Joseph Needham à la mise en avant du progrès bimillénaire des sciences en Chine, mais ayant aussi critiqué sa surestimation de l'exception européenne en sciences, Goody s'en prend à Norbert Elias (1975, 1985). La tâche paraît plus facile pour une raison simple : Elias étudie le processus du progrès de la civilisation mais il ne le fait qu'à partir du cas européen. Goody reconnaît que ce n'est pas illégitime de travailler sur un objet géographiquement défini sans travailler sur le même objet dans tous les lieux et dans tous les temps.

Pourtant, s'il s'agit du processus de civilisation, un déficit de comparaison ne peut que prêter à équivoque. Le fait de ne s'occuper que d'une zone géographique la désigne *de facto* comme la zone qui mérite davantage l'attention et, donc, la seule importante vraiment. Même si ce n'est pas délibéré de la part d'Elias, il aurait été préférable qu'il puisse l'éviter. Goody souligne que c'était d'ailleurs son intention. Il a souhaité la réaliser mais il ne l'a pas fait. Nommé à une chaire d'université en Afrique, au Ghana, il en a eu l'occasion mais, étant donné ses observations sur place, il s'est contenté d'évoquer la notion habituelle de peuple de nature (*Naturvolk*).

4. L'Europe et « le vol du capitalisme » : Goody contre Braudel

Jack Goody (2010 : 143, 150) à fort à faire avec les écrits de Braudel (1979, 1980). Il reconnaît le caractère exceptionnel et novateur d'un Braudel qui n'hésite jamais à se référer aux autres civilisations, aux autres sociétés et à leurs cultures ; cela, sur des siècles voire des millénaires. Par contre, Goody lui reproche qu'après tant d'observations judicieuses concernant les multiples et successives genèses du capitalisme, il en vient tout de même à prétendre qu'en fin de compte, il n'y a qu'un seul vrai capitalisme européen et occidental. Goody lui fait donc le même reproche qu'à Needham qui prétendait que la seule vraie science était européenne et occidentale, comme étant plus qu'empirique : rationnelle et mathématisée.

Bien avant Braudel, les incertitudes concernant l'origine de ce capitalisme occidental sont patentées. Marx a d'abord choisi le treizième siècle puis le seizième, « point de vue que Wallerstein reprend à son compte ». Nombreux sont ceux qui choisissent le dix-huitième siècle, « le facteur décisif étant l'avènement de l'âge de la machine ». Ce désaccord sur l'époque recouvre aussi un désaccord sur le lieu : l'Italie, les Pays-Bas, l'Angleterre !

Cela renvoie à la question d'une définition valable du vrai capitalisme. Or, Braudel (1980, III : 534) tient à le définir comme un objet complexe : « un groupement de problèmes difficilement dissociables ». Auparavant (1980, II : 471, 494), il avait tenté de le définir comme en opposition aux sociétés constituées et à leurs caractéristiques établies. Il précise : « Les capitaux se moquent des frontières ». Il ajoute : « le capitalisme se trouve toujours dans cette tranche de l'économie qui tend à s'insérer au milieu des courants les plus vifs et les plus profitables des affaires internationales ». Ainsi ce vrai capitalisme est défini constamment à la pointe du renouvellement comme à celle de la maximisation du profit.

Fidèle à ses perspectives anthropologiques, Goody récuse cette singularisation d'un capitalisme européen puis occidental, d'autant que c'est une fois de plus l'occasion d'insister sur une exceptionnalité et finalement une supériorité de l'Europe. Pour Goody, les développements en cours de l'histoire montrent bien plutôt que depuis longtemps et partout l'activité mercantile se développe dès qu'elle le peut. Goody se propose de « restaurer l'élément de continuité qui, de l'âge du bronze aux temps modernes, caractérise le marché et l'activité de la bourgeoisie ».

Braudel (1979 I : 42) a mis en évidence les premières étapes du capitalisme dans les autres civilisations en Chine, en Inde, dans l'Islam. Mais il constate que les sociétés - qui voient naître ces microcapitalismes - ne sont pas en mesure de leur permettre un développement jusqu'au capitalisme financier, le seul « vrai ». Pour la Chine, il en voit la cause dans le fait que l'administration impériale a très généralement fait barrage à toute montée hiérarchique de l'économie. Par contre, il reconnaît que l'Islam et le Japon ont peut-être bien constitué des cas proches de l'Europe.

Braudel (1980, II : 518) n'hésite pas à critiquer Weber et Sombart croyant pouvoir expliquer le capitalisme par « la supériorité structurelle et indiscutable de l'esprit occidental ». Il ne s'agit pas pour lui de mettre en avant une supériorité que l'on ferait mieux d'analyser comme un concours de circonstances exceptionnelles. La construction du capitalisme s'est amorcée dans plusieurs pays mais elle ne s'y est pas achevée. Même en Chine, remarque Braudel (1980, II : 129) : « un certain capitalisme chinois s'amorce dès que, par exemple, dans le Fou-Kien du seizième siècle, la vivacité du commerce au loin échappe au contrôle de la bureaucratie d'Etat ».

En dépit de ces sages observations, Braudel essaye cependant de découvrir des sources spécifiques au capitalisme européen. Il cherche à reconstituer sa genèse à travers plusieurs étapes : l'Antiquité latine, le féodalisme européen qu'il oppose au féodalisme bureaucratique d'autres sociétés. Enfin, même dans l'absolutisme, régime spécifiquement européen qui, d'ailleurs, n'est pas le despotisme mais ne parvient même pas à s'enraciner tel qu'il est.

Goody observe : « c'est sur ce plan politique que le bât blesse ». En effet, le fil rouge de Braudel semble vouloir suivre la présence reprise et poursuivie d'un facteur de liberté supplémentaire. Un moment important, celui de la constitution des villes européennes comme des Cités-Etats relativement autonomes. Ce sera le cas des Cités italiennes comme Florence puis surtout Venise mais aussi celui des villes de la ligue hanséatique qui déjà parviennent même à imposer leur politique au royaume du Danemark.

Jack Goody fait reproche à Braudel de seulement postuler que le vrai capitalisme n'est qu'europpéen et occidental. Dans l'impossibilité d'en définir en toute clarté la spécificité réelle, il veut démontrer celle-ci au travers d'une genèse historique largement reconstituée, rien moins qu'évidente. Il reconnaît mal que si cette genèse n'a pas eu lieu ailleurs, ce n'est qu'une question de circonstances qui n'étaient pas réunies.

A preuve, aujourd'hui, le capitalisme - qui se drape dans le libre-échange international - dépend toujours des grands pays : de l'Europe puis des Etats-Unis qui l'ont développé stratégiquement. Mais aussi, maintenant, de la Russie ou de la Chine qui le reprennent, tout aussi stratégiquement, à leur compte et à leur façon, dans des conditions qui, selon sa genèse chez Braudel, auraient dû être incompatibles.

5. Temps, espace, villes, institutions, valeurs, émotions : l'Europe se les approprie !

Le lecteur peut rencontrer une difficulté dans la lecture de l'ouvrage de Jack Goody. Pour éviter cela, il est nécessaire de dire un mot de l'organisation de l'ouvrage. Nous venons d'analyser sa première partie et vu qu'il s'en prenait aux travaux de trois auteurs : Needham, Elias, Braudel. Pour présenter et critiquer les contenus de leurs œuvres, Goody est inévitablement conduit à traiter de thèmes qu'il va reprendre encore, de façon plus détaillée, dans les autres parties de l'ouvrage.

Ainsi, dans la seconde partie, intitulée « Une généalogie socioculturelle », il étudie, au chapitre 4, le *vol de l'histoire* en fonction du vol de l'espace et du temps prioritairement posés comme européens. Cela détermine la présentation d'une histoire fabriquée comme continue au cours de laquelle s'enchaînent les inventions jugées décisives et caractéristiques de l'Europe. Ces inventions s'enchaînent et renforcent l'eurocentrisme.

L'Antiquité judéo-grec-latine (chap. 5) le féodalisme (chap. 6), l'absolutisme (chap. 7) veulent tous, même le dernier, nous persuader qu'ils constituent ensemble une généalogie de la liberté. Comme tels, ils s'écartent donc du prétendu despotisme asiatique.

La troisième partie, à son tour, précise certaines prétentions spécifiques de l'eurocentrisme. D'abord, celle du vol des institutions : vol des villes, des universités, de l'éducation. Ensuite, vol des valeurs : l'humanisme, la démocratie, l'individualisme. Enfin, vol de la capacité émotionnelle développée à l'exemple de l'amour. Dans la suite du présent article, nous traiterons seulement de deux des thèmes centraux de l'exposé de Goody.

D'abord la démocratie ne doit pas être comprise comme une invention grecque. Elle est une caractéristique anthropologique et concerne de ce fait tous les humains et toute l'histoire. Ensuite, le contraste qui oppose une Asie despotique et une Europe démocratique est un leurre. Non que tout soit pareil mais rien n'est définitivement acquis et surtout pas comme caractéristique exemplaire, sinon définitive d'une région du monde.

La mondialisation et la mondialité ont engendré des évolutions qui ne périssent pas les cultures acquises mais qui les montrent tantôt fermées et raidies à l'extrême ; et tantôt ouvertes, capables d'adaptations inouïes. Regardons de plus près, grâce à Goody, comment l'anthropologie et l'histoire, prises ensemble, nous permettent de mieux articuler l'humain et les cultures. Plus précisément, en ce qui concerne la propriété d'un blason démocratique et, conjointement, la honte projetée sur le despotisme. Cela dans un affrontement suspect entre des civilisations et des sociétés qui ont sans doute mieux à faire ensemble aujourd'hui.

6. La démocratie est-elle une invention grecque ?

Pour Goody (2010 : 204), soucieux d'une certaine unité de l'espèce humaine, « la manière dont certains historiens de l'Antiquité abordent la question de la démocratie, creuse un fossé conceptuel inutile entre spécialistes des différentes périodes et des différents types de société ». Certes, Finley (1985) précise « qu'aucune langue du Proche ou du lointain Orient (l'hébreu inclus) n'a de mot pour traduire le terme de liberté » - « *eleutheria* » en grec, « *libertas* » en latin ». Goody trouve l'argument insuffisant. Si le mot « démocratie » est grec, la question de la liberté politique n'a pas attendu. Il l'a constaté : « au Ghana septentrional, il n'y avait aucun terme spécifique pour désigner le fait d'être libre ; or les gens n'éprouvaient pas la moindre difficulté à distinguer un esclave (un « pion ») d'un homme libre... Celui qui n'était pas esclave (*gbangbaa*) était libre ».

Ibn Khaldûn (2012 : 1377) avait déjà noté l'existence de démocraties tribales. Plusieurs d'entre elles ont été bien étudiées par Fortes et Evans-Pritchard (1940). Les travaux - de Pierre Clastres (1972) sur *La société contre l'Etat*, ceux de Jean Baechler (2005) sur *les morphologies sociales* et ceux d'Emmanuel Todd (2011) sur les huit familles nucléaires parmi les quinze types familiaux - vont dans ce sens. Goody a lui-même connu ces démocraties tribales dans lesquelles « *la délégation (ou l'imposition) de l'autorité était minimale, l'institution du chef de tribu n'y existant pas* » ; comme c'est le cas chez les LoDaga, qui apprécient grandement « l'absence de domination politique, la liberté ».

De telles formations sociétales ne doivent pas être considérées comme spécifiques des Afriques, « Léo Oppenheim (1964) signale déjà leur présence en Mésopotamie ». Childe (1964), Adams (1966) ont aussi rappelé que la Mésopotamie avait engendré les premières cités-Etats. Goody cite également Romila Thapar (2000) qui souligne que « dans l'Inde ancienne, les sociétés tribales coexistent avec les Etats ». Il poursuit : « En Europe, on retrouve aussi ce type de groupes dans certaines zones escarpées qui échappent à l'emprise de l'Etat comme c'est le cas des clans écossais et albanais ».

Goody conclut : « Si l'on excepte la terminologie, il n'y a aucun sens dans lequel on peut dire que les Grecs ont découvert la liberté individuelle ou inventé la démocratie ». Il rapproche, à cet égard, « les Grecs, des sémites occidentaux de la Phénicie... Dans les deux pays, les habitants ont le regard tourné vers la mer plutôt que vers la terre. Il y a une parfaite cohérence entre ces conditions géographiques et l'existence d'un monde libre fait de l'existence d'une multitude de petites cités-Etats ». Pensons à Baudelaire : « Homme libre toujours tu chériras la mer ! ».

On s'étonne de l'absence de toute référence aux thèses de David Cosandey (1997) qui vont ici largement (« méreuporiquement » et « thalassographiquement ») dans le sens des observations de Goody. On pourra le constater en se référant ici même à notre étude « Hellènes, Romains et Européens autour de la Méditerranée » et à notre lecture « Secret de l'Occident ou de l'humain ? Avec Cosandey. »

Goody (2010 : 457) revient à l'Afrique et nous parle du Ghana septentrional qu'il connaît bien : « Je ne dis pas que les procédures de représentation des sociétés « tribales » sont transférables à des systèmes plus complexes mais des alternatives coexistent...elles peuvent même stimuler le désir de représentation ». Comme anthropologue, il souligne que « le désir de faire entendre sa voix, l'aspiration à une forme de représentation, sont des composantes intrinsèques de la condition humaine même si, dans l'élite, des voix autoritaires contestent cette pratique, parfois sur de longues périodes ». On le voit, l'anthropologue nous rappelle que les acteurs humains sont toujours en mesure d'inventer des sociétés différentes fondées sur plus d'autorité ou plus de liberté.

7. Repenser la question du « despotisme oriental »

Réserver le terme d'absolutisme à l'Occident et l'opposer au despotisme « oriental » est, pour Goody, une simplification qui ne peut qu'égarer. L'expression de « *despotisme oriental* » est due à Karl Wittfogel (1957) qui, dans la continuité de la pensée marxiste, a voulu expliquer ce despotisme comme découlant des « *empires hydrauliques* ». On les a nommés ainsi en référence aux contraintes résultant de l'installation et de la gestion collective autoritaire des systèmes d'irrigation. L'expression a été généralisée à la Chine, l'Empire byzantin, à l'Empire ottoman et même à l'Empire russe. Ironie de Goody car, dit-il, on voit que l'Orient dispose d'une grande capacité à s'étendre à tout ce qui n'est pas l'Europe de l'Ouest.

Il reconnaît que l'absolutisme en Grande-Bretagne, ou en France, n'a pas réussi à se pérenniser. Toutefois, même si l'on peut trouver tout un ensemble d'actions despotiques dans « les pays d'Orient » précités, on doit reconnaître, qu'en Europe aussi, des populations ont été déportées, des ordres religieux ou des banquiers ont été spoliés par les rois ; des livres, enfin, ont été brûlés. Si le Goulag peut, à l'extrême rigueur, passer pour « oriental » (!?), personne ne pourra le dire de la Shoah. Il est donc devenu irrecevable de singulariser le despotisme comme « oriental ». Ce serait supposer qu'il y a comme une essence de l'Orient qui secrète le despotisme.

Or, partout, les acteurs humains ont une capacité d'appréciation des alternatives : « fermeture, ouverture », « autorité, liberté », « unité, diversité », « stabilité, changement ». Collectivement et individuellement, ils composent leurs conduites en oscillant au cœur de ces oppositions selon les circonstances. Partout, des misères extrêmes suscitent la révolte, et les situations gratifiantes sont appréciées. Mais gouvernants et gouvernés peuvent inventer bien des régimes politiques et, dans chacun d'eux, toutes sortes d'ajustements (Demorgon, 2010a).

Rien n'interdit d'observer que la Chine, au plan géographique déjà, fait partie des régions du monde relativement exposée à des catastrophes naturelles de grande ampleur. Les pouvoirs publics y ont été et y sont toujours confrontés. Il y a nécessité de décisions organisatrices, réparatrices quand les populations subissent des atteintes, graves et imprévisibles, à leur sécurité et à leur intégrité (Raisson, 2010 : 166-167).

Même si l'on minimisait cette première catégorie de données, il en est une seconde pour laquelle ce serait impossible. Pendant des millénaires, la Chine a été envahie par des populations endurentes, aguerries, plus mobiles. Elle a construit pour se protéger des fortifications géantes comme la grande muraille s'étendant sur les milliers de kilomètres. Au second millénaire, encore, Mongols, puis Mandchous à trois siècles de distance, ont renversé les empereurs et conquis la Chine toute entière. La Russie a subi, elle aussi, à plusieurs reprises ce type d'attaque des peuples nomades et n'a cessé de vouloir occuper leur territoire pour en finir.

Comment un pays qui se construit sous le poids de menaces physiques et humaines géantes, répétées et conjuguées, ne verrait-il pas émerger des moments de centration sur lui-même, de recherche de l'unité, de la continuité, de recours à l'autorité ? Et, en même temps, au long d'une histoire plurimillénaire, comment aurait-il pu y avoir une continuité systématiquement despotique ?

Il y a eu, nécessairement, de multiples agencements d'autorité et de liberté, d'unité et de diversité, de stabilité et de changement. Ainsi, l'autoritarisme impérial décida, dès 1371, l'abandon du commerce outre-mer et des expéditions maritimes jugées stériles et dangereuses. Après une brève période de reprise sous l'empereur Yongle (1403-1424), l'Empire Ming reconduit ce retrait naval et interdit même, vers 1500, « de construire des jonques de plus de deux mâts sous peine de mort ». (Cosandey, 2007 : 471).

Autre donnée d'importance : la démographie. En Chine, l'ampleur des populations déjà réunies ouvrait sur l'alternative entre division territoriale en plusieurs royaumes - ce que la Chine a connu à diverses reprises - et renforcement d'une construction étatique impériale, inaugurée par le « Premier Empereur ». En dépit de nombreux aléas - misère, désordres, guerres - la forme impériale de société s'est toujours reconstituée pendant plus de trois millénaires. Même totalement victorieux, les Mongols et les Mandchous se sont ralliés à la forme impériale et se sont sinisés.

La prégnance de cette culture sociétale impériale s'est accompagnée d'émergences culturelles originales, spécifiques de la Chine. Ainsi, la référence à un Dieu suprême personnel (un Seigneur d'en haut) s'est aussi produite en Chine mais, ensuite, elle a été, de façon durable, remplacée par une référence plus globale et impersonnelle, au « Ciel ». L'empereur est le « *Fils du Ciel* ». Il le reste tant que s'impose la qualité de ses initiatives et de ses parades face aux événements déstabilisants, destructeurs. Sur cette question d'un « dieu » on pourra bénéficier de l'étude de François Jullien (2014) *Moïse ou la Chine ? Quand ne se développe pas l'idée de Dieu*, à paraître.

C'est ici qu'émerge une référence à l'action efficace plutôt qu'aux problèmes de la vérité et de la liberté. Avant de s'intéresser aux causes d'une catastrophe naturelle, ou humaine, - qui peut souvent sembler évidente et imparable - il faut d'abord y faire face dans l'instant et rétablir, aussi vite que possible, une situation vivable. Les analyses qui précèdent n'ont aucunement pour but de procurer des jugements positifs ou négatifs à l'emporte-pièce. Ils vont plutôt dans le sens d'une nécessaire attention aux complexités.

Le royal, l'impérial, sans être le dictatorial, ont « à voir » avec lui. Cependant, il faut mieux observer la combinaison nouvelle et sans doute encore inconnue qui s'invente. La complexité impériale chinoise a connu des moments de despotisme (populations autoritairement déplacées, religieux spoliés, bibliothèques brûlées) mais cela ne peut pas

conduire à identifier empire chinois et despotisme. Goody conclut fortement : « Il n'y a aucune place pour l'idée de despotisme asiatique, d'exception asiatique, ou de mode de production qui, étant propre à l'Asie, serait radicalement différent des autres ».

8. Histoire et anthropologie : l'articulation inventive

Le discours de l'histoire retient davantage les traits différentiels saillants de l'évolution humaine, en particulier les traits qui valorisent ceux qui, à travers eux, écrivent (ou font écrire) leur histoire, celle qui les avantage. Goody énonce explicitement que toute autre histoire « non européenne » fait et ferait de même. L'histoire se met ainsi au service de cette pente identitaire générale. Pour Goody, c'est l'effet « d'un penchant ethnocentrique qui résulte lui même de l'égoïsme sur lequel se fonde l'essentiel de la perception humaine ».

Ce faisant, cette histoire partielle en vient à recouvrir, à occulter le cours anthropologique de l'histoire humaine qui, pourtant, n'est jamais absent. Il est présent dès le moment où des ensembles humains construisent leur culture. Il est présent quand ils se rencontrent. Il l'est aussi quand cette rencontre finit par entraîner des échanges plus stabilisés. Redonner sa place à l'anthropologie conduit à retrouver dans l'histoire tout ce qui fait que des hommes, qui ne cessent de différer culturellement, ne cessent pas pour autant de s'inscrire dans les perspectives anthropologiques fondamentales de tous les humains.

Ce qui rend l'analyse difficile, c'est que ces perspectives sont antagonistes mais de façon différente. D'un point de vue anthropologique, l'antagonisme est théorique et général. Par exemple, il sera constitué par deux perspectives inverses : l'une allant vers plus de liberté des individus, l'autre allant vers plus d'autorité des pouvoirs. Du point de vue des sociétés réelles et de l'histoire qui les différencie, les antagonismes sont concrets et singuliers. Ils vont opposer des sociétés les unes aux autres. L'une est peut-être réellement engagée dans la perspective démocratique, l'autre dans la perspective de l'absolutisme, voire du despotisme.

Cependant, le fait qu'en un lieu et en un temps de l'histoire, ces sociétés puissent être telles, n'empêche pas qu'elles restent travaillées par l'antagonisme général anthropologique : par exemple « autorité, liberté ». Ce travail oscillatoire, lié à des circonstances parfois imprévisibles, permet de comprendre que les sociétés démocratiques peuvent devenir plus ou moins tyranniques et les tyrannies parfois aussi devenir plus ou moins démocratiques. Sans même parler de la complexité du Printemps arabe, signalons les évolutions en cours au Myanmar (l'ex-Birmanie). Et, auparavant, l'étonnante mutation de l'Afrique du Sud avec Mandela. Ces phénomènes évoluent souvent de

façon fracassante mais aussi à bas-bruit et le plus souvent, sous une forme ou sous une autre, nous percevons mal leur évolution complexe. Ces processus sont à l'origine de nouveaux produits culturels susceptibles de durer mais aussi de se transformer. Ainsi, chaque société conserve dans le temps des possibilités adaptatives.

Bref, deux erreurs sont à éviter. La première consiste à entraîner l'histoire vers le culturalisme, pourtant constamment pris à son propre piège. En effet, il est incapable d'expliquer à la fois les succès et les échecs qui se succèdent avec les mêmes déductions « culturalistes ». On l'a bien vu pour le Japon tantôt porté aux nues quand il est sur le point de dépasser les Etats-Unis, tantôt délaissé quand se prolonge son marasme financier. La seconde erreur consiste à entraîner l'anthropologie en assimilant tous les humains les uns aux autres de façon réductrice. On nie ainsi leur continuelle invention de différences culturelles précieuses.

Tous les auteurs qui traitent de ces problèmes sont aux prises avec cette difficulté. Jacques Goody reproche aux historiens de surestimer la saga de l'Europe et de sous-estimer la saga du monde. Par contre, sa tentative de retrouver le substrat anthropologique commun, peut le conduire à banaliser, à minimiser telle ou telle différence culturelle ou civilisationnelle au détriment de l'originalité précieuse des pays concernés. Reste l'essentiel : l'anthropologie et l'histoire, chacune s'isolant, manquent la vérité. Elles la retrouvent si elles savent s'opposer et se compléter.

Goody apprécie qu'un mouvement contre l'ethnocentrisme historique se soit « dessiné ces dernières années pour penser l'histoire du monde » comme l'attestent nombre de débats évoqués par Bayly (1981). Cependant, pour Goody « ce mouvement ne pousse pas assez loin sa réflexion théorique ». En particulier, on n'a pas assez contesté « les grands découpages temporels » que l'Europe a présentés comme ceux d'une histoire humaine générale.

Goody reconnaît cependant que l'histoire comporte un biais favorable à l'Eurasie. Pour lui, la raison en est à trouver dans son invention précoce de l'écriture. L'Afrique orale était désavantagée, par exemple dans le calcul du temps ou l'élaboration des cartes. Ce fait, intéressant a cependant, lui-même, besoin d'être référé - ce qu'il ne fait pas - à des données géophysiques comme l'horizontalité de l'Eurasie que Jared Diamond (2007) met en évidence contre la verticalité des autres continents. Goody ne fait pas davantage état de la « méreuporie » et de la « thalassographie » de Cosandey (2007). On se référera, ici même, à notre article « Secret de l'Occident ou de l'humain ? Avec Cosandey ».

9. Goody esquisse une histoire planétaire commune

Ainsi, pour Goody, au lieu de rester centré sur une histoire du monde qui n'est que l'histoire de sa part européenne, il fallait donc et il faut encore revisiter ce qui est advenu sur l'ensemble de la planète. Dans cette perspective, il esquisse une proposition des étapes communes à toute l'humanité. Elles seraient les suivantes : D'abord, « une évolution - tantôt rapide, tantôt lente - des cultures urbaines allant de l'âge du bronze à celui du fer ». Puis, des avancées similaires « tant en Méditerranée qu'en Chine ou ailleurs ». Ensuite, une inégalité dans les développements, c'est-à-dire « une lente mais constante croissance de la Chine en même temps qu'un effondrement de l'Europe occidentale », après les Grecs et les Romains.

Cet effondrement cesse avec la progressive renaissance des villes en Occident, renaissance qui dépend aussi de leurs diverses façons de maintenir des rapports avec l'Orient. La renaissance des villes entraîne « l'essor de l'activité marchande » qui, à son tour, soutient le développement des « cultures urbaines ». Enfin, il y a « diversification des produits, mécanisation des méthodes de production, développement massif des exportations et des importations ». Dans ces conditions, le déploiement de ces activités conduit aussi aux réinvestissements des profits dans des innovations, des modernisations concernant machines et moyens de transports. Goody reconnaît que cette dernière phase, dite de « capitalisme financier », représente bien une extension des activités commerciales.

Pour autant ce n'est pas parce que cette dernière phase de « capitalisme financier » s'est produite en Europe et en occident, que cela doit leur conférer une supériorité. Ce n'est en tout cas que celle d'un moment historique. De toute façon, il faudrait déjà reconnaître que cette évolution jugée positive et bénéfique n'a jamais été séparée d'une poursuite des échanges eurasiatiques. Ces échanges se sont si bien poursuivis qu'ils ont largement dépassé marchandises et techniques pour englober les ressources culturelles. Comment comprendre autrement que la Chine, à sa façon, ait pu reprendre le marxisme européen, puis le capitalisme occidental. Goody est donc bien en droit de penser que sa dénonciation du vol par l'Europe de l'histoire du monde est un préalable indispensable à la constitution d'une histoire planétaire associant toutes les civilisations, les sociétés, les gouvernants et les peuples. D'une façon générale, l'histoire de la Chine lui apparaît comme prouvant déjà cela.

A la fin de son ouvrage, Goody (2010 : 416, 417) trouve donc peu justifié que Needham se soit embarrassé d'une distinction entre « science » et « science moderne ». Et, pareillement, que Braudel se soit embarrassé d'une distinction entre des « microcapitalismes » et un « vrai capitalisme ». D'ailleurs comment penser que celui-ci pourrait être vrai définitivement comme s'il ne devait pas évoluer encore ? Dans ces conditions,

l'histoire humaine planétaire et globale a tout à gagner à reconnaître un processus de civilisation, certes fluctuant, antagoniste et diversifié, progressif et régressif, mais qui, en tout état de cause, concerne l'ensemble des civilisations humaines.

Un certain parti-pris, compréhensible, contre l'eurocentrisme et l'occidentalisme empêche parfois Goody de chercher à découvrir mieux ce que François Jullien (2009) nomme les « écarts » culturels civilisationnels. Remettre à leur place les prétentions à la supériorité identitaire ne doit pas barrer le désir d'intelligibilité. Comprendre telle science ou tel capitalisme spécifiques, à la manière de Jullien, permet de constituer des ressources humaines générales, partageables.

Cependant, le travail de Goody reste précieux comme irréductible introduction des esprits à la dimension oubliée de l'anthropologie. A l'origine, cette discipline ouvre les humains à des orientations multiples. Quand ils ont fait, les uns et les autres, des choix différents, elle maintient la possibilité de leur communication qui, certes, reste dialogique. Maintenir cette communication, la reconquérir au besoin, éclairer à partir d'elle l'histoire planétaire, cela définit les conditions irréductibles de toute humanisation réciproque. La tâche prioritaire de Goody qui était de corriger l'histoire, à pente identitaire, en la couplant mieux à l'anthropologie, doit être complétée. Il lui faut corriger une anthropologie dont l'humanisme serait un peu facile par une anthropologie s'universalisant et s'humanisant du « Divers ». Les travaux de David Cosandey et de François Jullien ouvrent de riches perspectives en ce sens. On se référera, ici même aussi à notre article concernant ce dernier : « Inventer le réel, l'expérience, la science : de Chine en Grèce et en Italie. Avec Jullien ».

*

Bibliographie

- Adams, R. M. 1966. *The Evolution of Urban Society*. Chicago : Aldine.
- Baechler, J. 2005. *Les morphologies sociales*. Paris : PUF.
- Bayly, C. 1981. *The Birth of the modern world 1780-1914*. Oxford : Univ. Press.
- Blue, G. Brook, T. (eds). 1999. *China and historical Capitalism*. Cambridge : Univ. Press.
- Boserup, E. 1970. *Woman's role in Economics Development*, London: Allen & Unwin.
- Braudel, F. 1979, 1980. *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, 3 tomes. Paris : A. Colin.
- Childe, G. 1964 (1942). *What Happened in History ?* Harmondsworth Penguin Books.
- Clastres, P. 1972. *La société contre l'Etat*. Paris : Ed. de Minuit.
- Cosandey, D. 2007. *Le secret de l'Occident*. Paris : Flammarion.
- Demorgon, J. 2010a. *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*. 4^e éd. Paris : Economica.
- Demorgon, J. 2010b. *Déjouer l'inhumain. Avec Edgar Morin*. Préface de J. Cortès, Economica.
- Diamond, J. 2007. *De l'inégalité parmi les sociétés*. Paris : Gallimard.
- Elias, N. 1975. *La Dynamique de l'Occident*. Paris : Calmann-Lévy.
- Elias, N. 1985. *La Société de Cour*. Paris : Flammarion.

- Finley, M.I. 1985. *Democracy ancient and modern*, London : Hogarth.
- Fortes, M. Evans-Pritchard E. 1940. *African Political Systems*. London : Oxford Univ. Press.
- Jullien, F. 2009. *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe*. Paris : Seuil.
- Khaldûn, I. 2012 (1377). *Le Livre des exemples*. Paris : Gallimard.
- Needham, J. 1954. *Science and Civilisation in China*. Cambridge : Univ. Press.
- Needham, J. 2004. *General Conclusions and reflections*. Cambridge : Univ. Press.
- Oppenheim, A. 1964. *Ancient Mesopotamia*. Chicago : Univ. Press.
- Raisson, V. 2010, 2033. *Atlas des futurs du monde*. Paris : Robert Laffont.
- Thapar, R. 2000. *History and beyond*. New Delhi : Oxford Univ. Press.
- Todd, E. 2011. *L'origine des systèmes familiaux*. Paris : Gallimard.
- Wittfogel, K. 1957. *Oriental Despotism*. New Haven : Yale Univ. Press.

Synergies
Monde Méditerranéen n°4 / 2014



Annexes



Profils des auteurs

Syrine Ben Slymen est doctorante en sciences de l'information et de la communication dans le cadre d'une cotutelle entre l'université Nice Sophia Antipolis et la Faculté des sciences économiques et de Gestion de Tunis. Administrateur conseiller et chef de service des actions sociales à l'Institut Pasteur de Tunis.

Caroline Dessenne est titulaire d'un Master de Sciences de Gestion à l'IAE de Lille 1 et Directrice éditoriale de l'Emag, *Le Club Le Parisien*. Consultante marketing et innovation en digital, e-commerce, omnicanal (société DITY).

Selma El Maadani est Professeur chercheur à l'université Mohammed V - Rabat, spécialiste en sémiotique et sciences du discours. Auteur de recherches, parues dans des revues académiques marocaines et françaises, en ethnolinguistique, en ethnosémiotique et en sémiotique textuelle, mais, notamment, de travaux de traductions de l'arabe au français et de réflexions dans le cadre de la promotion de l'éducation à la culture humaniste au Maroc. http://iurs.um5s.ac.ma/images/docs/cv/cv_selma.pdf

Pierre Landete est Écrivain et avocat. Ancien membre du Conseil de l'Ordre et Président de l'Institut de Défense des Étrangers. Fondateur de l'Institut de Recherche sur le droit des mineurs. A participé à plusieurs missions humanitaires en Colombie et en Sierra Leone. Auteur de plusieurs ouvrages de poésie. Il a reçu le prix de la Francophonie en 2014 pour le texte « *Place des amandiers* ». Il a produit une recherche fondamentale : *Sappho de Mytilène*, VII^e & VI^e siècles av. J.-C. essai biographique et analyse des fragments, à paraître.

Christian Lochon est Universitaire, membre de l'Académie des Sciences d'Outre Mer. Il a servi vingt-cinq ans dans les missions culturelles françaises de Beyrouth, Bagdad, Téhéran, du Caire, de Khartoum, de Damas, comme lecteur, directeur de centre culturel, attaché culturel. A Paris, conseiller du Président de l'Institut du monde Arabe, il a été directeur des études du Centre des Hautes Études Afro-Asiatiques Modernes (CHEAM) ; il est actuellement chargé de cours à Paris-II.

Yves Montenay est Démographe, Président de l'ICEG, combine un double parcours industriel et universitaire. Centralien, titulaire d'un DES d'économétrie, diplômé de

l'IEP de Paris, docteur en démographie politique. Il a pu développer une vision internationale, au cœur des problématiques du développement, grâce à des missions très nombreuses dans les pays Arabes, en Amérique du Sud et du nord, en Asie du Sud-Est, et en Europe. Depuis juin 2007 *Echos du monde musulman* permet de bénéficier de nouvelles et analyses brèves.

Vincent Meyer est Sociologue, Professeur des universités en sciences de l'information et de la communication à l'université Nice Sophia Antipolis chercheur au laboratoire I3M. Chercheur et vice président du Centre de recherche sur les médiations (CREM) à Août 2013, où il développe la dimension communicationnelle dans les sociologies du travail, des compétences et de l'expertise.

Thomas Rist a suivi des Etudes de langues et civilisations romanes et anglaises et de linguistique générale aux universités de Freiburg im Breisgau (Allemagne) et Michigan State University (USA). A travaillé comme enseignant-chercheur de linguistique et formateur, principalement de FLE à l'université de Koblenz-Landau, site de Landau, Institut de romanistique. Nombreuses interventions auprès du DFJW / OFAJ.

Consignes aux auteurs

Revue *Synergies Monde Méditerranéen*

ISSN 2110-6126 / ISSN en ligne 2261-1061

- 1 L'auteur aura pris connaissance de la politique éditoriale générale de l'éditeur (le Gerflint) et des normes éditoriales et éthiques figurant sur le site du Gerflint et de la revue. Les propositions d'articles seront envoyées pour évaluation à synergies.mondemediterraneen@gmail.com avec un court CV résumant son cursus et ses axes de recherche par voie électronique et en pièces jointes. L'auteur recevra une notification. Les articles complets seront ensuite adressés au Comité de rédaction de la revue selon les consignes énoncés dans ce document. Tout texte ne s'y conformant pas sera retourné.
- 2 L'article sera inédit et n'aura pas été envoyé à d'autres lieux de publication. Il n'aura pas non plus été proposé simultanément à plusieurs revues du Gerflint. L'auteur signera une « déclaration d'originalité et de cession de droits de reproduction à titre gracieux ». Un article ne pourra pas avoir plus de deux auteurs.
- 3 Proposition et article seront en langue française. Les articles (entrant dans la thématique ou épars) sont acceptés, toujours dans la limite de l'espace éditorial disponible. Ce dernier sera réservé prioritairement aux chercheurs francophones (doctorants ou post-doctorants ayant le français comme langue d'expression scientifique) locuteurs natifs de la zone géolinguistique que couvre la revue. Les articles rédigés dans une autre langue que le français seront acceptés dans la limite de 3 articles non francophones par numéro, sous réserve d'approbation technique et graphique. Dans les titres, le corps de l'article, les notes et la bibliographie, la variété éventuelle des langues utilisées pour exemplification, citations et références est soumise aux mêmes limitations techniques.
- 4 Les articles présélectionnés suivront un processus de double évaluation anonyme par des pairs membres du comité scientifique, du comité de lecture et/ou par des évaluateurs extérieurs. L'auteur recevra la décision du comité.
- 5 Si l'article reçoit un avis favorable de principe, son auteur sera invité à procéder, dans les plus brefs délais, aux corrections éventuelles demandées par les évaluateurs et le comité de rédaction. Les articles, à condition de respecter les correctifs demandés, seront alors soumis à une nouvelle évaluation du Comité de lecture, la décision finale d'acceptation des contributions étant toujours sous réserve de la décision des experts du Conseil scientifique et technique du Gerflint et du Directeur des publications.

- 6** Le titre de l'article, centré, taille 10, en gras, n'aura pas de sigle et ne sera pas trop long. Le prénom, le nom de l'auteur (en gras, sans indication ni abréviation de titre ou grade), de son institution, de son pays et son adresse électronique (professionnelle de préférence et à la discrétion de l'auteur) seront également centrés et en petits caractères. Le tout sans couleur, sans soulignement et sans hyperlien.
- 7** L'auteur fera précéder son article d'un résumé condensé ou synopsis de 6-8 lignes maximum suivi de 3 ou 5 mots-clés en petits caractères, sans majuscules initiales, taille 9. Ce résumé ne doit, en aucun cas, être reproduit dans l'article.
- 8** L'ensemble (titre, résumé, mots-clés) en français sera suivi de sa traduction en anglais. En cas d'article non francophone, l'ordre des résumés est inchangé.
- 9** La police de caractère est Times New Roman, taille 10, interligne 1. Le texte justifié, sur fichier Word, format doc, doit être saisi au kilomètre (retour à la ligne automatique), sans tabulation ni pagination ni couleur. La revue a son propre standard de mise en forme.
- 10** L'article doit comprendre entre 15 000 et 30000 signes, soit 6-10 pages Word, éléments visuels, bibliographie, notes et espaces compris. Sauf commande spéciale de l'éditeur, les articles s'éloignant de ces limites ne seront pas acceptés. La longueur des comptes rendus de lecture ne dépassera pas 2500 signes, soit 1 page.
- 11** Tous les paragraphes (sous-titres en gras sans sigle, petits caractères) seront distincts avec un seul espace. La division de l'article en 1, 2 voire 3 niveaux de titre est suffisante.
- 12** Les mots ou expressions que l'auteur souhaite mettre en relief seront entre guillemets ou en italiques. Le soulignement, les caractères gras et les majuscules ne seront en aucun cas utilisés, même pour les noms propres dans les références bibliographiques, sauf la majuscule initiale.
- 13** Les notes, brèves de préférence, en nombre limité, figureront en fin d'article (taille 8) avec appel de note automatique continu (1,2,...5 et non i,ii...iv). L'auteur veillera à ce que l'espace pris par les notes soit réduit par rapport au corps du texte.
- 14** Dans le corps du texte, les renvois à la bibliographie se présenteront comme suit: (Dupont, 1999 : 55).
- 15** Les citations, toujours conformes au respect des droits d'auteurs, seront en italiques, taille 10, séparées du corps du texte par une ligne et sans alinéa. Les citations courtes resteront dans le corps du texte. Les citations dans une langue autre que celle de l'article seront traduites dans le corps de l'article avec version originale en note.
- 16** La bibliographie en fin d'article précèdera les notes (sans alinéa dans les références, ni majuscules pour les noms propres sauf à l'initiale). Elle s'en tiendra principalement aux ouvrages cités dans l'article et s'établira par classement chrono-alphabétique des noms propres. Les bibliographies longues, plus de 15 références, devront être justifiées par la nature de la recherche présentée. Les articles dont la bibliographie ne suivra pas exactement les consignes 14, 17, 18, 19 et 20 seront retournés à l'auteur. Le tout sans couleur ni soulignement ni lien hypertexte.
- 17** Pour un ouvrage
Baume, E. 1985. La lecture - préalables à sa Pédagogie. Paris : Association Française pour la lecture.
Fayol, M. et al. 1992. Psychologie cognitive de la lecture. Paris: PUF.
Gaonac'h, D., Golder, C. 1995. Manuel de psychologie pour l'enseignement. Paris : Hachette.

18 Pour un ouvrage collectif

Morais, J. 1996. La lecture et l'apprentissage de la lecture : questions pour la science. In : Regards sur la lecture et ses apprentissages. Paris : Observatoire National de la lecture.

19 Pour un article de périodique

Kern, R.G. 1994. « The Role of Mental Translation in Second Language Reading ». Studies in Second Language Acquisition, n°16, p. 41-61.

20 Pour les références électroniques (jamais placées dans le corps du texte mais toujours dans la bibliographie), les auteurs veilleront à adopter les normes indiquées par les éditeurs pour citer ouvrages et articles en ligne. Ils supprimeront hyperlien, couleur et soulignement automatique et indiqueront la date de consultation la plus récente [consulté le], après vérification de leur fiabilité et du respect du Copyright.

21 Les textes seront conformes à la typographie française. En cas de recours à l'Alphabet Phonétique International, l'auteur pourra utiliser gratuitement les symboles phonétiques sur le site : <http://www.sil.org/computing/fonts/encore-ipa.html>

22 Graphiques, schémas, figures, photos éventuels seront envoyés à part au format PDF ou JPEG, en noir et blanc uniquement, avec obligation de références selon le copyright sans être copiés/collés mais scannés à plus de 300 pixels. Les articles contenant un nombre élevé de figures et de tableaux et/ou de mauvaise qualité scientifique et technique ne seront pas acceptés. L'éditeur se réserve le droit de refuser les tableaux (toujours coûteux) en redondance avec les données écrites qui suffisent bien souvent à la claire compréhension du sujet traité.

23 Les captures d'écrans sur l'internet et extraits de films ou d'images publicitaires seront refusés. Toute partie de texte soumise à la propriété intellectuelle doit être réécrite en Word avec indication des références, de la source du texte et d'une éventuelle autorisation.

NB : Toute reproduction éventuelle (toujours en noir et blanc) d'une image, d'une photo, d'une création originale et de toute œuvre d'esprit exige l'autorisation écrite de son créateur ou des ayants droit et la mention de paternité de l'œuvre selon les dispositions en vigueur du Code de la propriété intellectuelle protégeant les droits d'auteurs. L'auteur présentera les justificatifs d'autorisation et des droits payés par lui au propriétaire de l'œuvre. Si les documents sont établis dans un autre pays que la France, les pièces précitées seront traduites et légalisées par des traducteurs assermentés ou par des services consulaires de l'Ambassade de France. Les éléments protégés seront publiés avec mention obligatoire des sources et de l'autorisation, dans le respect des conditions d'utilisation délivrées par le détenteur des droits d'auteur.

24 Seuls les articles conformes à la politique éditoriale et aux consignes rédactionnelles, seront édités, publiés, mis en ligne sur le site web de l'éditeur et diffusés en libre accès par lui dans leur intégralité. La date de parution dépendra de la coordination générale de l'ouvrage par le rédacteur en chef. L'éditeur d'une revue scientifique respectant les standards des agences internationales procède à l'évaluation de la qualité des projets à plusieurs niveaux. L'éditeur, ses experts ou ses relecteurs (évaluation par les pairs) se réservent le droit d'apprécier si l'œuvre convient, d'une part, à la finalité et aux objectifs de publication, et d'autre part, à la qualité formelle de cette dernière. L'éditeur dispose d'un droit de préférence.

25 Une fois numérisé, tout article pourra être déposé en post-publication (archivage institutionnel) à condition que le Directeur de publication (assisté du Pôle éditorial) en donne l'autorisation. Les demandes sont à envoyer à l'adresse suivante : gerflint.edition@gmail.com. Tout signalement ou référencement doit respecter les normes internationales et le mode de citation de l'article spécifié dans la politique éditoriale de la revue. Le Gerflint (Siège en France) ne peut honorer des commandes de numéros imprimés.



Synergies Monde méditerranéen, n°4/2014

Revue du GERFLINT

Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale

En partenariat avec
la Fondation Maison des Sciences de L'Homme de Paris

Président d'Honneur: Edgar Morin

Fondateur et Président : Jacques Cortès

Conseillers et Vice-Présidents: Ibrahim Al Balawi, Serge Borg et Nelson Vallejo-Gomez

PUBLICATIONS DU GERFLINT

ISNI : 0000 0001 1956 5800

LE RÉSEAU DES REVUES SYNERGIES DU GERFLINT

Synergies Afrique centrale et de l'Ouest

Synergies Afrique des Grands Lacs

Synergies Algérie

Synergies Argentine

Synergies Brésil

Synergies Canada

Synergies Chili

Synergies Chine

Synergies Corée

Synergies Espagne

Synergies Europe

Synergies France

Synergies Inde

Synergies Italie

Synergies Mexique

Synergies Monde

Synergies Monde Arabe

Synergies Monde Méditerranéen

Synergies Pays Germanophones

Synergies Pays Riverains de la Baltique

Synergies Pays Riverains du Mékong

Synergies Pays Scandinaves

Synergies Pologne

Synergies Portugal

Synergies Roumanie

Synergies Royaume-Uni et Irlande

Synergies Sud-Est européen

Synergies Tunisie

Synergies Turquie

Synergies Venezuela

Essais francophones : Collection scientifique du GERFLINT

Direction du Pôle éditorial : Sophie Aubin

Webmestre : Thierry Lebeau-pin

Site: <http://www.gerflint.fr>

Contact: gerflint.edition@gmail.com

Synergies Monde méditerranéen, n°4/2014

Couverture, conception graphique et mise en page : Emilie Hiesse (*Créactiv'*) - France

© GERFLINT - Sylvains les Moulins – France – Copyright n° 24XM1E9

Dépôt légal Bibliothèque Nationale de France 2014

Achévé d'imprimer en décembre 2014 sous les presses de Drukarnia Cyfrowa EIKON PLUS
ul. Wybickiego 46, 31-302 Kraków - Pologne

GERFLINT

Groupe d'Études et de Recherches pour le Français
Langue internationale

Programme mondial de diffusion scientifique
francophone en réseau

www.gerflint.fr

La quatrième parution de *Synergies Monde Méditerranéen* en référence profonde à cette tragique actualité méditerranéenne, fait appel à de grandes ressources intellectuelles, historiques et systémiques, disponibles dans de grands ouvrages que nous négligeons. Leurs auteurs souhaiteraient parvenir à nous faire partager un paradoxe, une vérité cachée. C'est sans doute naturellement que les humains sont antagonistes, comme les dialogiques d'Edgar Morin en témoignent. Ces antagonismes identitaires, initiaux ou construits, peuvent avoir deux destins : conduire aux comportements les plus brutaux ou se composer en constructions admirables. Les chemins existent. Nous ne devons pas combattre les antagonismes : ils sont le secret du réel. Nous devons arrêter de descendre leurs pentes destructrices et remonter leurs degrés constructeurs.